

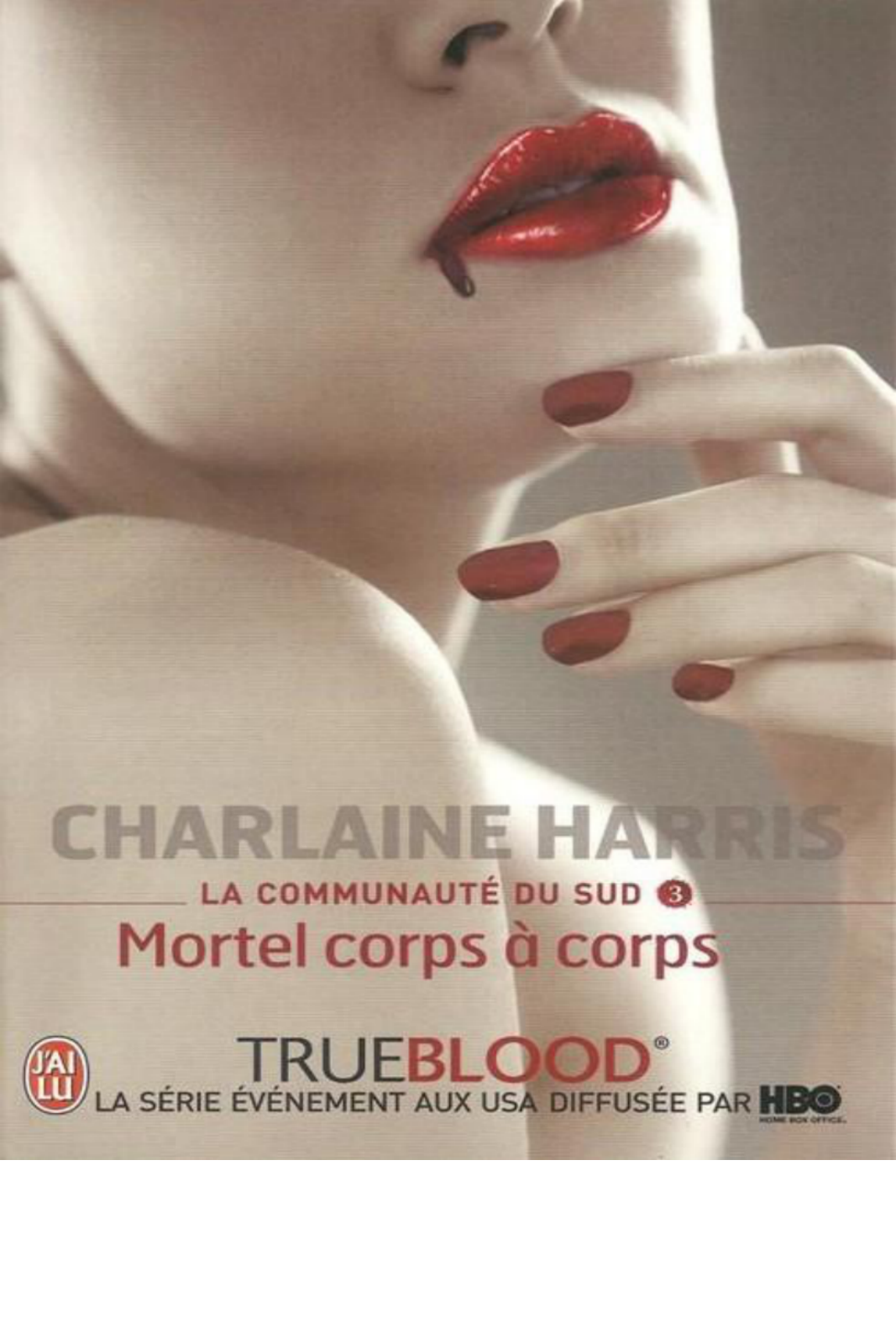


Mortel corps a corps

Harris,Charlaine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD ③

Mortel corps à corps



TRUEBLOOD®

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT AUX USA DIFFUSÉE PAR

HBO
HOME BOX OFFICE

CHARLAINE HARRIS

____LA COMMUNAUTE DU SUD 3____

Mortel corps à corps

Traduit de l'américain
Par Frédérique Le Boucher



CHAPITRE 1

Quand je suis rentrée, Bill était devant son ordinateur (scène de plus en plus courante, ces derniers mois). Il y avait à peine quinze jours de ça, il réussissait encore à s'arracher à son PC. Mais aujourd'hui, entre sa bécane et moi, son choix était vite fait.

Il a lancé un « Bonjour, mon cœur » distrait, les yeux rivés à son écran. Une bouteille de PurSang traînait sur son bureau, à côté du clavier : il n'avait pas oublié de manger. C'était déjà ça. Et puis, c'était du O positif : mon groupe sanguin...

Sa large carrure tendait sa chemise, sa peau scintillait, et ses épais cheveux bruns sentaient l'Herbal Essences. Rien qu'à le regarder, il y avait de quoi avoir une poussée de fièvre. Je l'ai embrassé dans le cou. Aucune réaction. Je lui ai mordillé l'oreille. Indifférence totale.

Je venais de faire mes six heures non-stop au bar, et chaque fois qu'un client m'avait laissé un pourboire de misère ou qu'un crétin avait essayé de me mettre la main aux fesses, j'avais respiré un grand coup en me disant que bientôt, très bientôt, je retrouverais l'amour de ma vie, que je serais l'objet indiscuté de toutes ses attentions et, probablement, en train de grimper aux rideaux.

Bon. Apparemment, ce n'était pas prévu au programme. En tout cas, ça semblait mal parti.

J'ai pris une profonde inspiration, en lui décochant un regard noir. Enfin, pas vraiment à lui. À son dos, plutôt. Son dos... lisse... musclé... nu... dans lequel j'avais eu la ferme intention de planter mes ongles, dans le feu de l'action... À vrai dire, j'avais même carrément misé là-dessus. J'ai expiré lentement, progressivement.

— Je suis à toi dans une minute, m'a-t-il assuré.

Sur son écran apparaissait la photo d'un homme distingué aux tempes argentées, une sorte de version sexy d'Anthony Quinn, avec cet air supérieur propre aux hommes de pouvoir. En dessous, il y avait un nom et, encore en dessous, quelques mots : « Né en 1756, au nord de la Sicile... » Tiens ! Contrairement à ce que prétendait la légende, on pouvait donc photographier les vampires. Juste au moment où

j'ouvrais la bouche pour le lui dire, Bill s'est retourné.

En s'apercevant que je lisais par-dessus son épaule, il a tapé sur une touche. Clic ! *Black-out* sur l'écran.

Je l'ai dévisagé en silence. J'avais du mal à le croire.

— Sookie... a-t-il murmuré en esquissant un sourire hésitant.

Ses canines étaient complètement rétractées : il n'était pas du tout dans l'état d'esprit sur lequel j'avais compté. Comme tous les vampires, Bill ne montre les crocs que quand il les a. Autrement dit, lorsqu'il est en appétit. Appétit sexuel ou appétit tout court (quand, tenaillé par la faim, il est pris du désir de tuer pour se nourrir du sang de ses victimes). Il arrive, malheureusement, que ces différents désirs se mélangent un peu les pinceaux... Et c'est comme ça qu'on se retrouve avec des mordus comblés, mais... morts (entre vous et moi, c'est justement cette part de risque qui les attire, à mon avis).

Quand vous sortez avec un vampire, on a souvent tendance à vous confondre avec ces pathétiques créatures qui leur collent aux basques dans le vain espoir de s'attirer leurs faveurs (des membres de leur fan-club, si vous préférez). On m'avait déjà accusée d'en faire partie. J'avais pourtant un seul vampire dans ma vie – volontairement, du moins –, et c'était précisément celui qui était assis devant moi. Celui qui me cachait quelque chose. Celui qui n'avait pas l'air plus content que ça de me voir.

— Oui, Bill, lui ai-je répondu d'une voix glaciale.

— Tu n'as rien vu, OK ?

Il me regardait fixement, sans ciller.

— Han han, ai-je acquiescé d'un ton un peu sarcastique. Et... qu'est-ce que tu fabriques exactement ?

— Je travaille. On m'a confié une mission secrète.

J'ai pincé les lèvres : je ne savais pas s'il fallait rire ou pleurer, voire piquer une crise, avec sortie au pas de charge et claquements de portes en série. Dans le doute, je me suis contentée de hausser les sourcils et j'ai attendu la suite. Bill était l'investigateur de la cinquième zone (une division administrative de la Louisiane, si j'avais bien compris). À ma connaissance, Éric, le chef de la zone en question, n'avait jamais confié à Bill de « mission secrète » auparavant. Secrète pour moi, du moins. Je faisais même habituellement partie intégrante de l'équipe d'investigation (que je le veuille ou non, d'ailleurs).

— Éric ne doit rien savoir. Aucun vampire de la cinquième zone ne doit être au courant.

J'ai senti poindre comme une crampe d'estomac.

— Mais alors... si ce n'est pas pour Éric, c'est pour qui ?

Je me suis agenouillée. J'avais mal aux pieds. Et puis, mes six heures de boulot commençaient à se faire sentir : j'étais crevée. Je me suis laissée aller contre ses jambes.

— La reine de Louisiane.

Il avait pratiquement chuchoté, comme si c'était ultra-confidentiel.

En le voyant si solennel, j'ai essayé de garder mon sérieux. Peine perdue. J'ai brusquement été prise de gloussements irrépressibles.

— C'est une blague ?

Je savais pourtant pertinemment qu'il n'en était rien. Pour commencer, Bill n'est pas du style à plaisanter, en général. Et puis, quand j'ai jeté un petit coup d'œil à sa tête, il avait l'air franchement dépité. J'ai appuyé ma joue contre sa cuisse pour lui cacher ma mine hilare.

— Pas du tout. Je suis sérieux comme la mort.

Venant d'un vampire, ça calme. Son ton cassant m'a incitée à changer d'attitude. Et vite.

— Bon. Attends, on va essayer de tirer ça au clair, que je comprenne bien, ai-je réussi à articuler d'une voix que j'estimais raisonnablement posée.

Je me suis assise en tailleur, les mains sur les genoux : zen.

— Tu bosses pour Éric, qui est le chef de la cinquième zone, on est d'accord. Mais il y a aussi une reine ? Une reine de Louisiane ?

Bill a opiné du bonnet.

— Donc, la Louisiane serait une sorte de royaume divisé en zones ? Et cette « reine » les gouvernerait toutes ? Par conséquent, elle serait la supérieure d'Éric ?

Nouvel acquiescement muet. J'ai secoué la tête, incrédule.

— Et alors, où vit-elle, cette fameuse reine ? À Bâton Rouge ?

— La capitale de l'État me semblait être l'endroit idéal. Enfin, pour moi, ça tombait sous le sens.

— Mais non, voyons ! À La Nouvelle-Orléans, évidemment.

— Bien sûr ! Comment se faisait-il que je n'y aie pas pensé plus tôt ? La Nouvelle-Orléans était le Q.G. des vampires. Impossible d'y balancer un caillou sans éborgner un immortel, d'après les journaux (entre vous et moi, il faudrait être carrément débile pour les prendre au mot). Le tourisme explosait littéralement, à La Nouvelle-Orléans. Mais ce n'était plus vraiment la même faune qu'avant. Les joyeux fêtards éméchés qui envahissaient la ville pour faire la nouba jusqu'au bout de la nuit avaient laissé la place à des touristes qui venaient là pour se donner des frissons, se frotter aux créatures de l'autre monde. Ils fréquentaient les bars de vampires, s'offraient les talents très spéciaux de prostituées aux dents longues et assistaient aux spectacles érotiques donnés par de lugubres suceurs de sang revenus des ténèbres de l'au-delà.

C'était du moins ce que j'avais entendu dire. Je n'étais jamais

retournée à La Nouvelle-Orléans. Mes parents nous y avaient emmenés, mon frère et moi, quand j'étais petite (ce devait être avant mes dix ans, puisque c'était à cet âge-là que j'étais devenue orpheline). Ils étaient morts bien avant que les vampires n'apparaissent pour la première fois sur le petit écran pour annoncer au monde entier qu'ils étaient parmi nous (annonce qui avait entraîné la création, puis l'industrialisation, au Japon, du sang de synthèse qui permettait à un vampire de se maintenir en vie sans avoir besoin de s'approprier l'hémoglobine de ses, désormais, « frères humains »).

Les vampires installés aux États-Unis avaient laissé à leurs collègues japonais la primeur d'un *coming out* très remarqué. Puis, simultanément, dans presque toutes les nations qui possédaient la télévision – et qui ne l'a pas, de nos jours ? –, la nouvelle avait été divulguée en des centaines de langues différentes, par des émissaires de la gent vampires que triés sur le volet, de ceux qui avaient fière allure et qui présentaient bien.

Cette nuit-là, nous autres, braves mortels standard, avions appris que des monstres étaient parmi nous et que nous vivions avec eux sans le savoir depuis toujours.

— Mais, disaient en substance les émissaires en question, maintenant, nous pouvons sortir de l'ombre et cohabiter avec vous en paix. Vous n'avez plus rien à craindre de nous. Nous n'avons plus besoin de votre sang pour vivre (*sic*).

Comme vous pouvez l'imaginer, cette révélation avait fait l'effet d'une bombe. Les réactions avaient cependant été très différentes selon les pays concernés.

Les vampires des nations à majorité musulmane n'avaient pas été les plus gâtés. Je préfère vous épargner la description de ce qui était arrivé à leur porte-parole en Syrie, quoique leur ambassadrice en Afghanistan ait peut-être connu une mort (définitive) plus horrible encore (mais à quoi pensaient-ils donc, en choisissant une femme pour un job pareil ? Les vampires peuvent se montrer brillants, mais il y a des moments où ils semblent complètement déphasés).

Certains pays (la France, l'Italie et l'Allemagne en tête) avaient refusé de les considérer comme des citoyens à part entière. Beaucoup (dont la Bosnie, l'Argentine et la plupart des nations africaines) leur avaient dénié tout statut social de quelque nature que ce soit et avaient même aussitôt déclaré la chasse ouverte, invitant explicitement tous les chasseurs de prime potentiels à les débarrasser de ce gibier de potence. Mais les États-Unis, l'Angleterre, le Mexique, le Canada, le Japon, la Suisse et les pays scandinaves avaient su faire preuve de plus de tolérance.

Difficile de dire si les vampires s'étaient attendus à une telle réaction. En tout cas, une chose était sûre : comme ils continuaient à

se battre pour conserver un pied dans la société des vivants, ils se montraient très discrets sur leur organisation. Peu de gens savaient qu'ils possédaient leur propre système de gouvernement. Ce que Bill m'en révélait à présent était tout nouveau pour moi. Il ne m'en avait jamais autant dit. Et ça faisait des mois qu'on sortait ensemble.

— Donc, la reine des vampires de Louisiane t'a confié une mission secrète, ai-je enchaîné en tentant de prendre un ton aussi neutre que possible. Et c'est pour ça que tu passes ton temps devant ton écran.

Il a acquiescé, en portant sa bouteille de PurSang à ses lèvres. Comme il ne restait que quelques gouttes au fond, il est allé en chercher une autre dans le réfrigérateur de l'espèce de cagibi qui lui servait de cuisine (quand il avait fait restaurer sa vieille maison de famille, il ne s'était guère soucié de la cuisine. On le comprend : que voulez-vous qu'un vampire fasse d'une cuisine ?). Je l'ai suivi à l'oreille : il a décapsulé sa bouteille et l'a mise au micro-ondes. La minuterie a sonné et il est revenu en secouant son PurSang, le pousse sur le goulot.

— Et combien de temps comptes-tu encore passer sur ce mystérieux dossier top secret ?

Question on ne peut plus légitime, à mon sens.

— Aussi longtemps qu'il le faudra.

Nettement moins légitime, comme réponse, je trouve. Pour tout dire, Bill avait l'air franchement de mauvais poil.

Était-ce la fin de notre lune de miel ? Je parle au figuré, évidemment : Bill étant un vampire, nous n'aurions pu être légalement mari et femme pratiquement nulle part sur cette planète.

Non pas qu'il m'ait demandé de l'épouser...

— Eh bien, puisque tu es si absorbé par ton travail, il serait peut-être préférable que je prenne le large quelque temps, jusqu'à ce que tu aies fini, ai-je dit d'une voix sourde.

— Ce serait sans doute mieux, oui, a-t-il reconnu, après avoir quand même marqué une hésitation.

Il aurait tout aussi bien pu me balancer un crochet du droit. En un éclair, j'étais debout et je remettais mon manteau par-dessus mon uniforme de serveuse (version hiver : pantalon noir, sweat-shirt blanc à encolure bateau avec *Chez Merlotte* brodé côté cœur). Je me suis retournée pour qu'il ne me voie pas pleurer (j'avais du mal à retenir mes larmes, mais pas question de les lui montrer. Pas même quand il a posé la main sur mon épaule).

— Il faut que je te dise quelque chose, m'a-t-il annoncé.

J'ai suspendu mon geste, un gant dans la main gauche, l'autre couvrant à moitié la droite. Mais je ne pouvais toujours pas le regarder. Il n'avait qu'à parler à mon dos. Chacun son tour !

— S'il m'arrive quoi que ce soit, a-t-il poursuivi (et c'est là que j'aurais dû commencer à m'inquiéter), jette un coup d'œil dans le placard que j'ai aménagé chez toi. Mon ordinateur devrait s'y trouver, avec quelques disquettes. N'en parle à personne. Si mon PC n'est pas là-bas, viens vérifier ici ce qu'il en est. Viens de jour. Et armée. Prends l'ordinateur et toutes les disquettes que tu pourras trouver et va les cacher chez toi, dans « mon trou à rats », comme tu l'appelles.

J'ai opiné en silence. Il devrait se contenter de cette réponse. J'avais trop peur de craquer.

— Si je ne suis pas rentré, ou si tu n'as aucune nouvelle de moi, disons dans... deux mois... oui, c'est ça, deux mois, répète à Éric tout ce que je viens de te dire. Et mets-toi sous sa protection.

Je n'ai rien répondu. Pas parce que j'étais en colère (j'étais trop malheureuse pour ça), mais je sentais que je n'allais pas tarder à m'effondrer. J'ai juste hoché la tête. Ma queue de cheval a balayé ma nuque.

— Je vais bientôt partir pour... pour Seattle, a-t-il repris.

J'ai senti la caresse de ses lèvres froides dans mon cou juste à l'endroit que mes cheveux venaient de frôler.

Il mentait.

— Quand je reviendrai, nous aurons une petite conversation tous les deux.

Allez savoir pourquoi, cette perspective ne me réjouissait pas. Elle avait même quelque chose de... sinistre.

De nouveau, j'ai hoché la tête. Je ne me serais pas risquée à ouvrir la bouche parce que, maintenant, je pleurais pour de bon. Plutôt mourir que de lui laisser voir mes larmes.

Et c'est comme ça que je l'ai quitté, par une froide nuit de décembre.

Si j'avais su...

Le lendemain, en allant au boulot, j'ai fait un détour. Mauvaise idée. Vous savez, j'étais dans cet état d'esprit où on se repasse le disque en boucle : « Tout va mal, tout va mal, tout va mal... » Je broyais du noir. Je ruminais mon infortune. Je me roulais dedans. Après une nuit blanche durant laquelle je m'étais passablement morfondue, une perfide petite voix tout au fond de moi m'avait suggéré que je pourrais encore améliorer mon humeur en passant par Magnolia Creek Road. Alors, forcément, c'est ce que j'ai fait.

A Belle Rive, l'antique demeure familiale des Bellefleur, c'était l'effervescence : une vraie ruche. Plusieurs camions – compagnie de dératization, couvreur, entreprises d'aménagement de cuisine, de ravalement de façades... – étaient garés devant l'entrée de la maison. Pour Caroline Holliday Bellefleur, la vieille dame qui avait dirigé Belle

Rive (et une partie de Bon Temps) d'une main de fer, durant ces quatre-vingts dernières années, la vie n'avait jamais été aussi belle. Je me demandais comment une petite avocate de province, comme Portia, et un simple inspecteur, comme Andy, prenaient tous ces changements inespérés. Ils avaient passé toutes leurs vacances à Belle Rive durant leur enfance et y habitaient avec leur grand-mère depuis des années (comme j'avais moi-même vécu avec la mienne) : ils devaient probablement partager avec elle les joies de cette splendeur retrouvée (et d'une modernisation qui ne devait pas faire de mal, pardessus le marché).

Ma grand-mère était morte assassinée quelques mois plus tôt. Les Bellefleur n'avaient rien à voir là-dedans, bien sûr. Et il n'y avait aucune raison pour que Portia et Andy me fassent profiter de leur nouvelle richesse. De toute façon, ils m'évitaient comme la peste. Ils avaient une dette envers moi et, ça, ils ne pouvaient pas le digérer (et encore ! S'ils avaient su tout ce qu'ils me devaient !).

Les Bellefleur avaient hérité d'un « mystérieux parent éloigné, mort on ne sait trop comment, quelque part en Europe », d'après ce que j'avais entendu Andy raconter à l'un de ses collègues de la police, un soir qu'ils prenaient un verre *Chez Merlotte*. Quand elle était venue me vendre ses billets de tombola pour les bonnes œuvres, Mary Fortenberry m'avait rapporté que « Miss Caroline » avait passé tous les registres d'état civil qu'elle avait pu dénicher au peigne fin pour identifier son énigmatique bienfaiteur et qu'elle ne parvenait toujours pas à croire à une telle aubaine. Visiblement, cela ne l'empêchait pas de dépenser joyeusement son héritage...

Même Terry Bellefleur, le cousin de Portia et d'Andy, avait un nouveau pick-up garé devant son mobile home. J'aimais bien Terry, un balafre du Vietnam qui n'avait pas beaucoup d'amis, et je n'étais pas du genre à lui en vouloir de s'être fait offrir deux nouvelles paires de roues.

Mais je pensais au carburateur que je venais de changer sur ma vieille guimbarde. J'avais payé *cash*. J'avais bien envisagé de proposer à Jim Downey de payer la moitié tout de suite et le reste par mensualités, mais Jim avait une femme et trois gosses à nourrir. Ce matin-là encore, je m'apprêtais à demander à mon patron de me donner un peu plus d'heures à faire pour arrondir mes fins de mois. J'avais drôlement besoin d'argent. En outre, maintenant que Bill était parti à « Seattle », je pouvais tout aussi bien passer ma vie au bar...

J'ai vraiment fait un gros effort pour ne pas jouer à la vieille fille aigrie, en repartant de Belle Rive.

J'ai pris vers le sud pour sortir de la ville et j'ai tourné dans Hummingbird Road, direction *Chez Merlotte*. J'essayais de me persuader que tout allait bien, qu'à son retour de « Seattle » (ou de je

ne sais où), Bill redeviendrait l'amant passionné qui me faisait vibrer, que je me sentirais de nouveau aimée et désirée, que j'éprouverais encore cet inimaginable bonheur de me savoir en parfaite osmose avec quelqu'un, la moitié d'un tout, au lieu de me sentir lamentablement seule, inutile et aussi vide qu'une vieille coquille de noix toute pourrie.

Bien sûr, j'avais toujours mon frère, Jason. Mais pour ce qui était de l'intimité, du partage et des sentiments, je devais bien admettre que ce n'était pas tout à fait ça.

Je pouvais parfaitement identifier la douleur que je ressentais au plus profond de moi : c'était l'angoisse de me voir abandonnée, rejetée. Pas d'erreur, je la reconnaissais. Elle m'était même si familière qu'elle était devenue pour moi comme une seconde peau.

Et que j'avais donc horreur de devoir me glisser, une fois de plus, dans cette maudite peau de paumée !

CHAPITRE 2

J'ai vérifié que j'avais bien fermé la porte à clé et je me suis retournée. C'est alors que, du coin de l'œil, j'ai aperçu la silhouette d'un homme sur la balancelle. J'ai étouffé un cri en le voyant se lever. Puis je l'ai reconnu.

Je portais un épais manteau de laine, et lui un débardeur, mais cela ne me surprit pas vraiment.

— Salut, El...

Oh oh ! Moins une.

— Salut, Bubba ! Comment ça va ?

J'essayais de paraître cool, décontractée. Pas très convaincant. Mais Bubba n'avait pas inventé la poudre. Les vampires eux-mêmes reconnaissent que ça n'avait pas été une très bonne idée de le faire revenir à la vie alors qu'il était complètement imbibé et bourré de stupéfiants en tous genres. Mais le destin avait voulu que, la nuit où on l'avait amené à la morgue, l'un des assistants qui se trouvait là soit non seulement un immortel, mais aussi un inconditionnel du King. Il avait échafaudé à la va-vite un plan d'urgence (qui impliquait tout de même un petit meurtre ou deux) et l'avait « ressuscité » – autrement dit, il avait fait de Bubba un vampire. Le hic, voyez-vous, c'est que tout ne se passe pas toujours comme prévu. Depuis, on l'avait fait tourner un peu partout. Il était devenu, non plus le roi du rock, mais le roi des imbéciles. Ça faisait plus d'un an que les vampires de Louisiane se le coltinaient (à croire que ceux du Mississippi avaient déjà donné).

— Ça boume, mam'zelle Sookie ?

Il avait gardé son accent à couper au couteau et son beau visage de tombeur (les bajoues en plus). Quelques mèches rebelles d'un noir de jais copieusement gominées retombaient sur son front dans un désordre étudié. Ses longues pattes avaient été soigneusement brossées. Il devait avoir un fan, parmi ses potes vampires locaux, qui l'avait bichonné pour la soirée.

— Super, Bubba, merci, répondis-je avec un sourire jusqu'aux

oreilles – un réflexe, quand je suis nerveuse. Je partais justement travailler, ai-je ajouté.

Je me demandais si je parviendrais à m'en tirer en montant tout simplement dans ma voiture et en démarrant sur les chapeaux de roues.

J'en doutais.

— C'est qu'on m'a envoyé pour vous garder, cette nuit, mam'zelle Sookie.

— Ah, oui ? Qui ça ?

— Eric, m'a-t-il répondu avec une fierté manifeste. J'étais l'seul encore au bureau quand l'téléphone a sonné. Y m'a dit d'ramener ma fraise ici.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai balayé du regard la clairière où se dresse ma vieille maison entourée par la forêt. La venue de Bubba et le danger potentiel qu'elle impliquait n'étaient pas vraiment faits pour me rassurer.

Chais pas, mam'zelle Sookie. On m'a juste dit d'veiller sur vous, ce soir, jusqu'à ce qu'un de ceux du Croquemitaine soit là – Éric ou Chow, ou mam'zelle Pam, ou même Clancy. Alors, si vous allez bosser, ben, j'viens avec vous. Faut bien que j'm'occupe de tous ceux qui vous cherch'raient des noises.

Inutile de le questionner davantage, sous peine d'imposer à cette pauvre cervelle, déjà si fragile, plus de pression qu'elle ne pourrait en supporter. Ça n'aurait fait que contrarier Bubba et, croyez-moi, il valait mieux ne pas le contrarier. Voilà pourquoi il fallait veiller à ne jamais l'appeler par son vrai nom... même si, de temps à autre, il lui prenait l'envie de chanter, et là... Waouh ! Quel show mémorable !

— Tu ne pourras pas venir avec moi, Bubba. Pas dans le bar, en tout cas, lui ai-je annoncé.

Pas la peine de tourner autour du pot. De toute façon, s'il mettait un pied dans le bar, ce serait l'émeute. Chez Merlotte, les clients étaient habitués aux vampires de passage. Ce n'était pas ça, le problème. Mais je ne pouvais quand même pas prévenir tout le monde que Bubba ne savait plus qui il était et que quiconque le lui rappellerait s'exposait à une réaction imprévisible, le plus souvent violente, avec des conséquences plutôt fâcheuses. Eric avait vraiment dû être pris de court pour m'envoyer un garde du corps pareil ! Les vampires s'arrangeaient toujours pour garder des phénomènes comme Bubba à l'abri des regards – même si, parfois, quand ça le prenait, il allait faire un tour tout seul en ville sans prévenir. C'était dans ces cas-là qu'on voyait fleurir les fameuses histoires d'« apparitions » dont les journaux faisaient leurs choux gras et que la presse à sensation s'emballait.

— Tu pourrais peut-être m'attendre dans la voiture pendant

que je travaillerai ?

Le froid ne le gênerait pas.

— Y faut que j'sois plus près qu'ça, m'a-t-il rétorqué d'un ton résolu.

Il avait l'air plutôt buté.

— Bon, d'accord. Qu'est-ce que tu dirais du bureau de mon boss ? Il est juste à côté du bar. Comme ça, si je crie, tu pourras m'entendre.

Bubba ne semblait toujours pas convaincu. Il a pourtant fini par hocher la tête en silence. J'ai recommencé à respirer. Ça aurait sans doute été plus facile pour moi de rester à la maison et de me faire porter pâle. Malheureusement, non seulement Sam m'attendait pour le service du soir, mais j'avais aussi drôlement besoin de mon chèque.

Ma voiture m'a paru bien petite avec Bubba à l'intérieur. Comme on cahotait sur le chemin qui mène de la maison à la route, je me suis promis d'appeler l'entreprise de gravier pour faire combler les trous. Et puis, mentalement, j'ai rayé cette tâche de ma liste. Pour le moment, je n'avais pas les moyens de me payer ce genre de travaux. Il me faudrait attendre le printemps. Ou l'été...

On a tourné à droite pour parcourir les quelques kilomètres qui nous séparaient encore de *Chez Merlotte*, où je travaille comme serveuse (quand je ne suis pas en « service commandé » pour les vampires). On était à mi-chemin quand j'ai réalisé que je n'avais pas vu de voiture garée devant ma maison. Comment Bubba était-il arrivé ? En volant ? Non, sans blague, certains vampires volent. Et Bubba avait beau être le vampire le moins doué que j'aie jamais rencontré, il avait peut-être des talents cachés, allez savoir.

Un an plus tôt, je lui aurais carrément posé la question. Plus maintenant. À force de fréquenter les vampires, je sais à quoi m'en tenir. Non pas que je sois devenue une des leurs. En fait, je suis télépathe. Autant dire que ma vie a été un véritable enfer jusqu'à ce que je rencontre un homme à l'esprit aussi blindé qu'un coffre-fort. Malheureusement, si je ne pouvais pas lire dans ses pensées, c'était parce qu'il était mort. Mais ça faisait déjà plusieurs mois qu'on sortait ensemble, Bill et moi, et jusqu'à ces dernières semaines, les choses se passaient plutôt bien entre nous. Et comme les autres vampires avaient besoin de moi (de mes « dons » particuliers, plus exactement), j'étais en sécurité (enfin, en relative sécurité... la plupart du temps...).

À en juger par le parking à moitié vide, les clients ne devaient pas se bousculer dans le bar. Il y avait cinq ans que Sam Merlotte avait racheté l'établissement. Le commerce était en chute libre, à l'époque. Peut-être parce que le terrain sur lequel il était bâti avait été gagné sur la forêt et que ses épaisses futaies le cernaient encore, sombres, menaçantes. Ou peut-être parce que le précédent propriétaire n'avait

tout simplement pas su faire tourner la boutique.

Toujours est-il qu'après avoir rebaptisé et rénové le bar, Sam avait inversé la vapeur. Il gagnait bien sa vie, à présent.

Je me suis garée sur le petit parking réservé au personnel, juste devant le mobile home de Sam, qui fait un angle droit avec l'entrée de service du bar. J'ai sauté hors de la voiture, traversé la réserve au pas de course et jeté un coup d'œil à travers le carreau pour vérifier que le couloir, avec ses deux portes (l'une qui donne sur les toilettes, l'autre sur le bureau de Sam), était vide. R.A.S. Et quand j'ai frappé à la porte de Sam, il était assis derrière son bureau. Parfait.

Sam est un blond aux beaux yeux bleus, mais il n'est ni très grand ni très costaud... à première vue. En réalité, il possède une force stupéfiante pour son gabarit. Il doit avoir trois ou quatre ans de plus que moi (c'est-à-dire qu'il approche de la trentaine). Je travaille pour lui depuis le même nombre d'années et je l'aime beaucoup. Pour dire la vérité, il tenait souvent le premier rôle dans quelques-uns de mes fantasmes favoris, jusqu'à ce que, deux ou trois mois auparavant, il aille courir les bois en compagnie d'une superbe (mais redoutable) tueuse en série, qui m'avait laissé de jolies cicatrices dans le dos. Depuis, mon enthousiasme était un peu retombé. Il n'en restait pas moins un ami fidèle et très cher.

— Excuse-moi, Sam... ai-je dit avec un sourire idiot.

— Qu'y a-t-il, Sookie ? m'a-t-il lancé en refermant le catalogue d'un fournisseur, qu'il était en train de feuilleter.

— J'aurais besoin de planquer quelqu'un ici pour quelques heures.

Ça n'a pas eu l'air de l'enchanter.

— Qui ? Bill est rentré ?

— Non, il est toujours en voyage (sourire de plus en plus débile). Mais... euh... ils ont envoyé un autre vampire pour... me protéger, comme qui dirait, et j'ai besoin de le cacher ici pendant mon service, si ça ne te pose pas de problème.

— Mais... pourquoi as-tu besoin de protection ? Et ton vampire, il ne peut pas tout bonnement s'asseoir au bar, comme tout le monde ? Ce n'est pas le PurSang qui manque dans le frigo.

De toutes les marques de sang synthétique qui se disputaient le marché à l'échelle internationale, PurSang tenait assurément le haut du pavé. «La vie en bouteille », promettait son premier slogan. Les vampires avaient mordu à l'hameçon en masse.

Il m'a semblé entendre un petit bruit discret derrière moi. J'ai soupiré. Bubba avait perdu patience.

Écoute, Bubba, je t'ai dit de...

Je n'ai jamais fini ma phrase. Une main m'a agrippé l'épaule, et je me suis brusquement retrouvée face à un homme que je n'avais

jamais vu. Il refermait déjà son poing, prêt à me l'envoyer en pleine figure.

Bien que le sang de vampire qu'on m'avait transfusé, quelques mois plus tôt (pour me sauver la vie, je tiens à le préciser), ait pratiquement cessé de faire effet (ma peau ne luisait presque plus dans la nuit, maintenant), j'ai quand même un temps de réaction très inférieur à la moyenne. Je me suis laissée tomber et j'ai roulé dans les jambes de mon agresseur pour le déstabiliser, ce qui a permis à Bubba de le neutraliser plus facilement... et de lui broyer la nuque.

Je me suis relevée tant bien que mal et j'ai regardé Bubba, puis le type en face de moi. Il était bel et bien mort. Définitivement, irrémédiablement mort.

Cette fois, on était vraiment dans le pétrin.

— J'l'ai zigouillé, a fièrement constaté Bubba. J'vous ai sauvé la vie, mam'zelle Sookie.

Avoir le King en personne qui débarque dans votre bar, réaliser que c'est un vampire et le voir liquider un mec de sang-froid, ça fait beaucoup pour un seul homme. Même pour Sam, qui n'est quand même pas tout à fait le pékin moyen.

— On dirait, oui, a-t-il répondu à Bubba, d'un ton de maîtresse d'école qui félicite un bon élève. Tu sais qui est ce type, Sookie ?

En dehors d'une visite au funérarium, je n'avais jamais vu de mort, avant de fréquenter Bill (qui était mort aussi, évidemment. Mais je parle d'êtres humains, pas de morts-vivants). Maintenant, j'en rencontrais plus souvent qu'à mon tour. Encore une chance que je ne sois pas une petite nature.

Celui-ci devait avoir dans les quarante ans et presque autant d'années de galère derrière lui, à en croire les quelques dents de première nécessité qui lui manquaient et les tatouages qui lui couvraient les bras (du genre de ceux qu'on se fait faire en prison, pas chez le tatoueur new-yorkais en vogue, à en juger par la qualité de l'exécution). Il portait la panoplie du parfait motard : jean graisseux, blouson en cuir et tee-shirt tendu sur pectoraux bodybuildés.

— Il y a quelque chose au dos de sa veste ? m'a demandé Sam, comme si cette information revêtait, à ses yeux, une importance capitale.

Bubba a docilement lâché le type, qui a fait un bruit mat en s'affalant sur le sol. Il l'a retourné d'un coup de santiag. La façon dont la main du motard a ballotté au bout de son bras inerte m'a soulevé le cœur. Je me suis néanmoins forcée à examiner le blouson. Il y avait une tête de loup dans le dos, un loup de profil qui semblait hurler à la mort. La tête noire se détachait sur un cercle blanc (censé représenter la lune, j'imagine). En voyant le dessin, la mine de Sam s'est encore assombrie.

— Lycanthrope, a-t-il déclaré, laconique.

Ça expliquait bien des choses.

Il faisait trop froid pour rouler à moto en simple tee-shirt sous un blouson en cuir, à moins d'être un vampire. Les « lycanthropes » avaient eux aussi une température corporelle supérieure à celle des gens normaux, mais, en général, étant donné que leur existence était encore ignorée des humains (sauf de moi – quelle veinarde ! – et probablement de quelques autres détraqués dans mon genre), ils veillaient à porter des manteaux par temps froid pour ne pas se faire remarquer. Je me suis donc demandé si notre cadavre n'avait pas laissé un pardessus quelque part, dans le bar, peut-être pendu à l'un des crochets près de l'entrée. Il serait ensuite venu se cacher ici, dans les toilettes des hommes, pour m'attendre au tournant. À moins qu'il ne soit rentré juste derrière moi par la porte de service...

— Tu l'as vu entrer, Bubba ?

— Oui, mam'zelle. Y d'vait vous guetter sur le grand parking. L'a tourné l'angle avec sa bagnole et l'est entré par-derrière, juste après vous. Vous l'avez s'mé à la porte. Mais j'l'ai suivi quand il est rentré. Z'avez eu drôlement d'la chance que j'sois là.

— Merci, Bubba. Tu as raison. J'ai vraiment eu de la chance. Je me demande ce qu'il avait l'intention de faire au juste...

À cette pensée, j'ai senti un frisson me parcourir la colonne vertébrale. Cherchait-il juste une femme eseuulée ou en avait-il après moi en particulier ? Quelle gourde ! Si Éric s'inquiétait pour moi au point de m'envoyer Bubba, c'est qu'il devait savoir que j'étais en danger. Ce qui éliminait d'office l'hypothèse que ce type soit tombé sur moi par hasard. Sans ajouter un mot, Bubba est ressorti par la porte de service. Une minute plus tard, il était de retour.

— L'avait emporté du sparadrap, et j'ai trouvé ça sur son siège avant, a-t-il annoncé en me montrant un bout de tissu et un paquet de coton manifestement destinés à servir de bâillon. C'est là qu'était son manteau. J'l'ai pris pour sa tête : l'est pas étanche.

Il s'est penché pour envelopper la tête et le cou du type dans une grosse parka kaki style commando. Ce n'était pas une mauvaise idée, étant donné que le cadavre saignait. Sa tâche achevée, Bubba s'est léché les doigts. Argh !

Sam m'a entouré les épaules d'un bras protecteur. Je m'étais mise à trembler.

— C'est quand même bizarre que...

Il s'est arrêté net : la porte qui séparait le bar du couloir venait de s'ouvrir. J'ai aperçu Kevin Prior. Kevin est un type adorable. Mais c'est un flic. Il ne manquait plus que ça !

— Désolée, les toilettes refoulent, lui ai-je annoncé en repoussant la porte devant sa tête ahurie. Écoutez, les gars, je vais

surveiller la porte pendant que vous vous occupez de raccompagner ce type à sa voiture, d'accord ? On pourra toujours voir après ce qu'on en fait.

Le carrelage allait avoir besoin d'un bon coup de serpillière. En inspectant les lieux d'un coup d'œil machinal, j'ai constaté que la porte du couloir fermait à clé. Je ne m'en étais encore jamais aperçue, mais je me suis empressée d'en profiter.

Sam semblait dubitatif (le « mot du jour » de mon calendrier. Je m'étais promis de le recaser).

— Sookie, tu ne crois pas qu'on devrait appeler la police ?

A peine un an plus tôt, le corps du gars n'aurait même pas eu le temps de toucher le sol que j'aurais déjà fait le 911 (le numéro de police secours). Mais c'est que j'en avais appris, des choses, ces derniers mois ! J'ai décoché à Sam un regard qui se voulait éloquent, en inclinant la tête vers Bubba.

— Comment crois-tu qu'il supporterait un petit séjour en cabane ? ai-je murmuré entre mes dents.

Bubba chantonait les premières mesures de *Blue Suede Shoes*.

— Pas besoin d'une autopsie pour comprendre que personne – personne de normal – n'a la force de faire ça à mains nues...

Après quelques instants d'hésitation, Sam a hoché la tête.

— OK. Bubba, viens donc m'aider à trimballer ce type jusqu'à sa bagnole.

Je me suis empressée d'aller chercher une serpillière pendant que les hommes (bon, d'accord, le vampire et le changeling) transportaient le motard à l'extérieur. Quand ils sont revenus, j'avais déjà nettoyé le bureau de Sam, le couloir et les toilettes des hommes (comme je l'aurais fait si elles avaient vraiment été bouchées). J'ai pulvérisé un peu de désodorisant dans le couloir pour peaufiner la mise en scène.

Une chance qu'on n'ait pas lambiné : j'eus à peine le temps de déverrouiller la porte que, déjà, Kevin la poussait.

— Tout va bien ici ? a-t-il lancé à la cantonade.

Kevin fait du footing, si bien qu'il n'a pas un gramme de graisse. Il a un faux air de mouton, vu de face, et il vit encore chez sa maman. Mais ce n'est pas un imbécile. Par le passé, quand il m'était arrivé de lire dans ses pensées, j'avais pu constater qu'il était toujours plongé dans son boulot (quand il ne rêvassait pas à la superbe amazone noire qui lui servait de collègue, Kenya Jones). Pour l'heure, son esprit donnait moins dans le registre amoureux que dans le genre flic soupçonneux (déformation professionnelle).

— Je crois qu'on a remédié au problème, lui a répondu Sam. Attention aux pieds ! On vient de passer la serpillière. Ne va pas te casser la figure et m'intenter un procès, hein ! a-t-il ajouté.

Il ne manquait plus que la grande claque dans le dos !

— Il y a quelqu'un dans le bureau ? s'est enquis Kevin en indiquant la porte fermée du menton.

— Un copain de Sookie.

— Je ferais bien d'aller servir quelques verres, moi ! ai-je lancé gaiement, en leur adressant à tous les deux un sourire radieux.

J'ai redressé ma queue de cheval et j'ai mis mes Reebok en action.

Le bar était presque désert, et Charlsie Tooten, la serveuse que je remplaçais, a paru drôlement soulagée de me voir arriver.

— Ça se traîne, ce soir, m'a-t-elle chuchoté. Les types de la six couvent cette pauvre bouteille depuis plus d'une heure, et Jane Bodehouse a essayé de lever tous les clients qui se sont pointés. Quant à Kevin, il n'a pas lâché son calepin depuis qu'il a débarqué.

J'ai jeté un coup d'œil à la seule femme de la clientèle en réprimant une moue de dégoût. Chaque troquet a son contingent d'alcooliques, de ces soiffards qui font l'ouverture et restent jusqu'à la fermeture du bar. Jane Bodehouse était du nombre. En temps normal, elle picolait toute seule chez elle, mais, tous les quinze jours environ, ça la reprenait : elle se mettait en tête de se dégoter un mec. Cependant, la manœuvre devenait de plus en plus délicate : non seulement Jane penchait du mauvais côté de la cinquantaine, mais le manque de sommeil et d'hygiène alimentaire avait fini par lui détruire la santé.

Ce soir-là, j'ai remarqué qu'en se maquillant, Jane avait mal visé et avait largement débordé des contours des paupières et des lèvres. Le résultat était plutôt... bizarre. Ça lui donnait même un air franchement flippant. Il allait falloir appeler son fils pour qu'il vienne la chercher. Un seul coup d'œil suffisait : pas besoin de s'y reprendre à deux fois pour voir qu'elle n'était absolument pas en état de conduire.

J'ai fait un signe de la main à Arlène, l'autre serveuse, qui était attablée avec son dernier béguin en date, Buck Foley. Il fallait vraiment que ce soit tranquille pour qu'Arlène se soit assise. Elle m'a répondu d'un grand geste, en agitant ses boucles flamboyantes.

— Comment vont les enfants ? lui ai-je lancé, tout en commençant à ranger les verres propres que Charlsie avait sortis du lave-vaisselle.

J'avais l'impression de me comporter tout à fait normalement. Jusqu'au moment où je me suis aperçue que mes mains tremblaient.

— Super ! Coby a décroché le tableau d'honneur, à force de collectionner les vingt sur vingt, et Lisa a remporté le concours d'orthographe, m'a-t-elle répondu, rayonnante.

Si vous croyez qu'une femme qui a enchaîné quatre divorces ne peut pas faire une bonne mère, c'est que vous ne connaissez pas

Arlène. J'ai adressé un petit sourire à Buck, pour faire plaisir à Arlène. Buck ressemblait à tous les autres types avec qui elle était sortie – et qui n'étaient vraiment pas assez bien pour elle, si vous voulez mon avis.

— Génial ! Ça, ce sont des gosses intelligents, comme leur maman, ai-je dit joyeusement.

— Au fait, est-ce que ce type t'a trouvée ?

— Quel type ?

Je sentais déjà mon estomac se nouer.

— Le motard. Il m'a demandé si j'étais la serveuse qui sortait avec Bill Compton parce qu'il avait un colis pour elle.

— Il ne connaissait pas mon nom ?

— Non. Plutôt louche, hein ? Ô mon Dieu ! Sookie ! Comment pouvait-il venir de la part de Bill et ne pas savoir ton nom ?

Peut-être bien que l'intelligence de Coby lui vient de son père, finalement. De toute façon, c'est pour son caractère que j'aime Arlène. C'est une heureuse nature, pas une tête.

— Et alors ? Que lui as-tu dit ?

Mon sourire nerveux était de retour, et jusqu'aux oreilles. C'est devenu automatique, chez moi, à tel point que je ne m'en rends même plus compte.

— Je lui ai dit que je n'étais pas la petite amie de Bill ; que moi, je les aimais bien chauds, avec un cœur et des poumons ! s'est-elle exclamée en riant.

Arlène manque aussi de tact, parfois. Sur le coup, je me suis promis de réétudier les raisons qui m'avaient poussée à la choisir comme amie.

— Mais non ! Je ne lui ai pas vraiment dit ça ! a-t-elle raillé. Je lui ai juste dit que tu étais la blonde qui arriverait à 21 heures.

Oh, merci, Arlène ! Donc, mon agresseur m'avait reconnue parce que ma meilleure amie lui avait aimablement fourni ma description. Il ne connaissait ni mon nom ni mon adresse ; il savait juste que je travaillais *Chez Merlotte* et que je sortais avec Bill Compton. C'était rassurant en un sens, mais pas trop.

Trois interminables heures se sont écoulées. Sam est sorti, puis il est revenu me chuchoter à l'oreille qu'il avait donné un magazine et une bouteille de FloWital à Bubba, et il a commencé à farfouiller derrière le comptoir.

— A ton avis, pourquoi ce type conduisait une voiture et pas une moto ? m'a-t-il demandé à voix basse, au bout d'un moment. Et pourquoi sa bagnole a-t-elle une plaque du Mississippi...

Il s'est tu comme Kevin s'approchait du comptoir pour s'assurer qu'on allait bien appeler le fils de Jane. Sam a décroché le combiné sans attendre et, après une minute de conversation, a annoncé à Kevin

que Marvyn serait *Chez Merlotte* dans les vingt minutes. Satisfait, Kevin s'est éloigné, son calepin à la main. Je me suis demandé s'il virait poète ou s'il refaisait son C.V.

Les quatre hommes qui s'étaient efforcés d'ignorer Jane, tout en sirotant leurs verres à la vitesse d'une tortue qui se serait cassé une patte, ont vidé leur bouteille et sont partis, en laissant chacun un dollar sur la table. Quelle générosité ! Ce n'était pas avec des clients pareils que j'allais faire refaire mon allée, moi !

Une demi-heure avant la fin de son service, Arlène avait bâclé les corvées habituelles de fermeture. Elle a demandé à Sam la permission de partir en même temps que Buck. Ses enfants étaient chez sa mère : Buck et elle pourraient profiter d'un petit moment d'intimité, pour une fois qu'ils avaient la caravane pour eux.

— Bill rentre bientôt ?

Elle enfilait son manteau, et Buck était en train de discuter football avec Sam.

J'ai haussé les épaules. Bill m'avait appelée trois jours plus tôt pour m'annoncer qu'il était bien arrivé à « Seattle » et qu'il avait rendez-vous avec la « personne » qu'il était censé rencontrer. La présentation du numéro avait affiché «numéro caché ». À mon sens, ça en disait long sur la situation. Et ce n'était pas bon signe.

— Il te manque, hein ? a susurré Arlène d'un ton canaille.

— À ton avis ? lui ai-je répondu avec un sourire entendu. Allez, dépêche-toi de rentrer et amuse-toi bien.

— Avec Buck, je ne risque pas de m'ennuyer ! a-t-elle rétorqué en me faisant un clin d'œil.

— Veinarde !

Il ne restait donc plus que Jane Bodehouse quand Pam a débarqué. Mais Jane comptait pour du beurre : elle était déjà dans les vapes.

Pam est blonde, et plutôt sexy pour ses deux cents ans passés. C'est le bras droit d'Éric. Elle est copropriétaire du *Croquemitaine* avec lui (un bar de nuit très prisé des touristes, à Shreveport). Trait de caractère assez rare chez les vampires, qui n'ont pas vraiment une réputation de joyeux drilles, elle a un certain sens de l'humour.

Elle s'est juchée sur un tabouret et s'est accoudée à la surface luisante du comptoir, face à moi.

Glups ! Je n'avais jamais, mais alors jamais, vu Pam ailleurs qu'au *Croquemitaine* et jamais d'aussi près.

— Quoi de neuf ? lui ai-je lancé en guise de salut.

Je lui ai souri, mais j'étais tendue.

— Où est Bubba ?

Elle a regardé par-dessus mon épaule, avant d'ajouter :

— Éric ne va pas être content si Bubba n'est pas là.

C'était la première fois que je remarquais son accent. Mais j'étais bien incapable de le reconnaître. Peut-être juste les inflexions du vieil anglais ?

— Bubba est derrière, dans le bureau de Sam, ai-je répondu, sans la quitter des yeux.

Si le couperet devait tomber, que ce soit net et rapide. Ce suspense me tapait sur les nerfs. Sam est venu se planter à côté de moi. J'ai fait les présentations. Pam lui a adressé un coup d'œil plus appuyé que celui auquel aurait eu droit un simple humain de sa part. Je m'attendais même à une lueur d'intérêt, Pam étant omnivore en matière de sexe et Sam se trouvant être une créature surnaturelle non dénuée de charme. Mais, quoique les vampires ne soient pas vraiment du genre à laisser paraître leurs émotions, j'avais la nette impression que Pam était de mauvais poil.

— Bon. Quel est le problème ? lui ai-je demandé après un silence déjà trop long à mon goût.

Pam m'a regardée. Nous sommes toutes les deux blondes aux yeux bleus, mais cela revient à dire d'un lévrier et d'un pitbull que ce sont tous les deux des chiens. Pam a les cheveux raides et délavés et des yeux si foncés qu'ils sont presque bleu marine. En tout cas, ils étaient, pour l'heure, assombris par une inquiétude manifeste. Elle a jeté un coup d'œil à Sam. On ne peut plus éloquent, comme congé. Sam s'est éloigné sans un mot et est allé donner un coup de main au fils de Jane, un homme déjà usé malgré sa jeune trentaine, pour transporter sa mère dans sa voiture.

— Bill a disparu, a lâché Pam, abandonnant le ton de la conversation pour une gravité de mauvais augure.

— Mais non. Il est à Seattle, ai-je rétorqué avec un détachement forcé.

C'était ce qui s'appelle faire preuve d'un optimisme forcené frisant la stupidité crasse.

— Il t'a menti.

J'ai dégluti péniblement : l'information était dure à avaler. J'ai fait un geste de la main pour inciter Pam à développer.

— Il est dans le Mississippi. Il y a toujours été. Il a filé directement à Jackson.

J'ai baissé les yeux vers le comptoir. Je m'en étais un peu doutée. Mais l'entendre dire à haute voix et par quelqu'un d'autre, ça faisait mal, très mal. Bill m'avait menti, et il avait disparu.

— Et... qu'est-ce que vous comptez faire pour le retrouver, exactement ? ai-je demandé d'une voix chevrotante.

— Nous le recherchons. Nous faisons tout ce que nous pouvons. Mais il faut que tu saches que ceux qui lui en veulent en ont probablement après toi aussi. C'est la raison pour laquelle Éric t'a

envoyé Bubba.

Impossible de lui répondre. J'avais déjà du mal à respirer.

Sam était revenu – sans doute parce qu'il avait vu à quel point j'étais bouleversée. J'ai entendu sa voix s'élever, environ trois centimètres derrière moi :

— Quelqu'un a attaqué Sookie au moment où elle arrivait pour prendre son service. Bubba l'a défendue. Le corps est derrière le bar. On s'en occupera après la fermeture.

— Déjà !

Pam semblait encore plus contrariée que quand elle était arrivée. Elle a gratifié Sam d'un bref coup d'œil (pour la seconde fois en moins d'un quart d'heure : un record. Certes, en tant que créature surnaturelle, Sam était comme qui dirait un collègue, pour elle. Mais c'était quand même du second choix, pour une vampire).

— Je ferais bien d'aller inspecter le cadavre pour voir ce que je peux en tirer.

Pour Pam, il allait de soi qu'on s'était chargés de l'affaire nous-mêmes. Manifestement, elle n'envisageait même pas la possibilité qu'on ait pu faire appel aux autorités locales. Les vampires ont du mal à se faire à l'idée d'une loi qui soit reconnue et appliquée par tous. Que tout citoyen soit dans l'obligation d'alerter les forces de l'ordre au moindre incident, ça les dépasse. Bien qu'il leur soit interdit d'entrer dans l'armée, les vampires peuvent parfaitement intégrer la police. C'est même un job dans lequel ils ont l'air de s'épanouir. Mais les vampires flics sont souvent des parias aux yeux des autres immortels.

— Quand Bill a-t-il disparu ? a demandé Sam.

Il avait réussi à garder un ton neutre, mais je sentais la colère bouillonner sous son calme apparent.

— On l'attendait hier soir.

J'ai relevé brusquement la tête. Je n'étais pas au courant. Pourquoi Bill ne m'avait-il pas dit qu'il devait rentrer ?

— Il était censé rentrer à Bon Temps et nous appeler au Croquemitaine pour nous informer qu'il était bien arrivé. Nous devons le voir ce soir.

Pam s'est mise à taper un numéro sur son portable. J'entendais les bips. J'ai même pu écouter sa conversation avec Éric. Après lui avoir relaté les faits, Pam l'a informé que « j'étais devant elle » et que « non, je ne disais rien ».

Elle m'a mis son téléphone dans la main.

— Sookie, tu m'entends ?

Je savais qu'Éric pouvait percevoir le frottement de mes cheveux contre le combiné, le bruit de ma respiration.

— Je sais que tu m'écoutes, a-t-il affirmé. Alors, tu vas faire ce que je te dis : pour le moment, ne parle à personne de ce qui s'est

passé. Comporte-toi normalement. Ne change strictement rien à ta façon de vivre. Quelqu'un veillera constamment sur toi, même dans la journée, que tu t'en aperçoives ou pas. Nous vengerons Bill et nous assurerons ta protection jour et nuit.

Venger Bill ? Éric était donc convaincu que Bill était mort (enfin, plus mort que d'habitude) ?

— Je ne savais pas qu'il devait rentrer hier soir, ai-je dit, comme si c'était tout ce que j'avais retenu.

— Il avait... de mauvaises nouvelles à t'annoncer, a soudain lâché Pam.

Eric a émis une sorte de grognement.

— Dis à Pam de la fermer, a-t-il aboyé d'un ton que je ne lui connaissais pas.

Il semblait hors de lui. Je ne voyais pas la nécessité de relayer le message, étant donné que Pam devait l'avoir parfaitement entendu (la plupart des vampires ont l'ouïe redoutablement fine).

— Donc, tu connaissais ces mauvaises nouvelles et tu savais qu'il devait rentrer, ai-je articulé d'une voix blanche.

Non seulement Bill avait disparu et était probablement mort, mais il m'avait menti sur sa destination et sur ce qu'il allait faire. Et il m'avait caché quelque chose d'important, quelque chose qui me concernait directement. La douleur était si profonde que je ne savais même pas où était la plaie. En revanche, je savais qu'elle s'ouvrirait sous peu.

J'ai rendu son téléphone à Pam, j'ai pivoté sur mes talons et je suis partie.

Au moment où je montais dans ma voiture, j'ai eu une vague hésitation. J'aurais dû rester pour aider Sam à se débarrasser du corps. Après tout, il n'avait rien à faire avec les vampires. Il ne se retrouvait impliqué dans cette histoire de meurtre que par amitié pour moi. Ce n'était pas très sympa de ma part de le laisser tomber.

Mais, le temps d'y penser, j'avais déjà démarré. Bubba pourrait s'en occuper. Et Pam. Pam qui savait tout, alors que moi, je ne savais rien.

Eric avait tenu parole : j'ai surpris un visage blafard dans mes phares, à la lisière de la forêt, en rentrant chez moi. J'ai même failli interpellé mon « ange gardien » et l'inviter à s'installer sur le canapé, au moins pour la nuit. Mais je me suis ravisée. J'avais besoin d'être seule. La situation n'avait pas de rapport direct avec moi. Je n'y étais pour rien. Je n'avais aucune initiative à prendre dans cette affaire. Je devais laisser faire les choses. De toute façon, je n'avais aucune idée de ce qui se passait. Et ce n'était tout de même pas ma faute si je l'ignorais !

J'étais aussi blessée que furieuse, et aussi furieuse qu'on puisse

l'être. C'était mon impression, du moins. La suite devait me prouver le contraire.

J'ai franchi le seuil au pas de charge et j'ai verrouillé la porte derrière moi – précaution sans doute inutile, car aucun vampire ne pourrait pénétrer chez moi tant que je ne l'y aurais pas invité. Quant aux humains, je pouvais faire confiance à mon garde du corps pour leur interdire ma porte. Jusqu'à l'aube, du moins.

J'ai enfilé ma robe de chambre et je me suis assise à la table de la cuisine en regardant fixement mes mains. Où pouvait bien être Bill, maintenant ? Était-il seulement encore de ce monde ? Ou avait-il déjà été changé en tas de cendres tout juste bonnes à tapisser le fond d'un barbecue ? Je repensais à ses yeux, à ses cheveux, à leur contact sous mes doigts ; je m'interrogeais sur la raison qui l'avait poussé à garder le secret sur son retour. J'ai consulté la pendule du four. Ça faisait plus d'une heure que j'étais assise là, les yeux dans le vide.

J'aurais mieux fait d'aller me coucher. Il était tard, il faisait froid et, normalement, la nuit, on se couchait et on dormait. Mais rien ne serait plus jamais normal dans ma vie... Hum ! Attendez un peu : si Bill avait disparu, ma vie redeviendrait normale, au contraire.

Plus de Bill, donc plus de vampires. Plus d'Éric, plus de Pam, plus de Bubba. Plus de créatures hors norme : plus de loups-garous, plus de changelings, plus de ménades. Je n'en aurais d'ailleurs jamais rencontré si je n'avais pas fréquenté Bill. S'il n'avait jamais mis les pieds *Chez Merlotte*, je serais toujours une simple serveuse de bar assaillie par les pensées de ses clients, leur cupidité, leur jalousie, leur désir, leurs désillusions, leurs espoirs et leurs fantasmes. Je serais toujours Sookie la Télépathe, la folle de Bon Temps.

Avant Bill, j'étais encore vierge. Mon seul partenaire éventuel aurait probablement été JB du Rone, qui était si mignon qu'on en aurait presque oublié qu'il était bête comme ses pieds. Il avait la tête tellement vide que sa compagnie en devenait presque reposante. Je pouvais même le toucher sans rien percevoir de ce qu'il pensait (si tant est qu'il ait la faculté de penser). Mais Bill... Je me suis soudain aperçue que ma main droite s'était refermée et j'ai abattu mon poing sur la table, si fort que ça m'a fait mal.

Bill m'avait dit et répété que s'il lui arrivait quelque chose, je devais m'en remettre à Éric. Je n'avais jamais su ce qu'il voulait dire par là. Cela signifiait-il qu'Éric veillerait à ce que je reçoive un quelconque héritage qui me permettrait de vivre un certain temps sans problème d'argent ? Qu'il me protégerait des autres vampires ? Ou cela signifiait-il que je devais « me remettre » à Éric en personne ? Oui, eh bien, je n'avais pas à entretenir avec Éric la même relation que j'avais entretenue avec Bill. J'avais bien dit à Bill que je n'avais rien d'une boîte de chocolats de Noël qu'on fait tourner et qu'on partage

avec les invités ! D'ailleurs, Éric m'avait déjà fait des avances sans que j'aie besoin d'aller le chercher...

Je commençais à perdre le fil de mes pensées – lesquelles n'avaient jamais été très claires, de toute façon.

Oh, Bill ! Où es-tu ?

Je me suis caché le visage dans les mains. J'étais épuisée, la migraine me martelait les tempes, et même ma cuisine, habituellement si douillette, était glaciale à cette heure avancée. Je me suis levée pour aller me coucher, tout en sachant pertinemment que je n'allais pas dormir. J'avais un besoin si viscéral de Bill que j'en venais à me demander si c'était normal, si je n'avais pas été ensorcelée, inconsciente victime de quelque pouvoir surnaturel. Je savais que mes « dons » particuliers me procuraient une certaine protection contre les pouvoirs hypnotiques des vampires, mais peut-être étais-je vulnérable à d'autres moyens de persuasion que j'ignorais.

Ou peut-être bien que le seul homme que j'aie jamais aimé me manquait. Je me sentais vide, trahie. Je souffrais encore plus que lorsque ma grand-mère était morte, plus que quand mes parents s'étaient noyés. J'étais très jeune lorsque j'avais perdu mes parents : je n'avais sans doute pas vraiment compris qu'ils étaient partis pour de bon, que je ne les reverrais jamais. Quand ma grand-mère était morte, quelques mois auparavant, j'avais au moins trouvé un peu de réconfort dans les rituels qui entourent la disparition d'un être cher, dans le Sud. Et puis, je savais qu'aucun d'eux ne m'avait volontairement abandonnée.

Je me suis retrouvée plantée dans le couloir. J'ai éteint la lumière de la cuisine.

Une fois recroquevillée dans mon lit, dans le noir, j'ai pleuré longtemps, longtemps, sans pouvoir m'arrêter. Toutes les heures sombres de ma vie me revenaient en mémoire, m'écrasant comme une chape de plomb. Je n'avais vraiment pas eu de veine... J'ai eu beau faire un semblant d'effort pour m'empêcher de m'apitoyer sur mon sort, le résultat n'a pas été très probant. J'étais bel et bien emberlificotée dans mes doutes comme dans mes draps, offerte pieds et poings liés à la douleur de ne pas savoir ce qu'était devenu Bill.

Je voulais sentir le corps de Bill contre mon dos. Je voulais sentir ses lèvres froides dans mon cou. Je voulais ses mains blêmes sur mon ventre. Je voulais lui parler. Je voulais l'entendre tourner mes soupçons en dérision. Je voulais lui raconter ma journée, lui confier ce ridicule problème que j'avais avec la compagnie du gaz, lui dire que la société de télévision câblée avait ajouté de nouvelles chaînes. Je voulais lui rappeler qu'il fallait changer le joint du robinet du lavabo, dans sa salle de bains. Je voulais lui annoncer que Jason avait finalement appris qu'il ne serait pas papa (ce qui était mieux pour tout

le monde, vu qu'il n'était pas marié).

Le plus agréable, dans un couple, c'est de pouvoir tout partager. Le bon comme le mauvais.

Mais, de toute évidence, le «bon» de ma vie n'avait pas été assez bon pour que quelqu'un ait envie de le partager...

CHAPITRE 3

Le jour se levait, et je n'avais pas réussi à dormir plus d'une heure. Je me suis mollement redressée, prête à aller préparer le café. Puis je me suis dit : « À quoi bon ? » Je suis restée au lit. J'ai bien entendu plusieurs fois le téléphone, mais je n'ai pas bougé. On a sonné à ma porte. Je ne suis pas allée ouvrir.

À un moment donné, sans doute vers le milieu de l'après-midi, je me suis souvenue que j'avais une mission à accomplir, celle que Bill m'avait expressément confiée avant de partir, ce que je devais faire s'il était... retardé (ce qui était précisément le cas, c'est le moins qu'on puisse dire).

Après le décès de ma grand-mère, j'avais récupéré sa chambre, la plus grande de la maison. Pour rejoindre celle qui avait été la mienne auparavant, il allait donc falloir que je me secoue un peu. J'ai traversé le couloir comme une somnambule. Deux ou trois mois auparavant, Bill s'était aménagé, sous la maison, un petit pied-à-terre, auquel il accédait par le fond de mon placard transformé en trappe : du beau boulot.

J'ai vérifié qu'on ne pouvait pas me voir de la fenêtre et j'ai ouvert la porte du placard en question. Il était vide. Après avoir retiré le bout de moquette qui tapissait le fond, j'ai fait courir un canif sur le pourtour pour desceller la trappe. J'ai réussi sans peine à la soulever. J'ai jeté un coup d'œil dans la « boîte » (qui ressemblait furieusement à un cercueil) en contrebas. Elle était pleine : il y avait là l'ordinateur de Bill, plusieurs disquettes, et même son écran et son imprimante.

Bill avait pris ses précautions et mis ses dossiers en lieu sûr avant de partir. Il avait donc bel et bien envisagé de ne pas revenir. Malgré tout, cela dénotait une certaine confiance en moi... même s'il ne s'était pas gêné pour trahir celle que j'avais en lui !

J'ai replacé le carré de moquette, en l'encastant bien dans les coins. Puis j'ai empilé dans le fond du placard tout un tas d'affaires d'été (des boîtes à chaussures renfermant des paires de sandalettes, d'espadrilles, de ballerines ; un sac de plage contenant des draps de

bain et des tubes de crème solaire ; ma chaise longue...). Dans la partie penderie, mes robes bain de soleil côtoyaient deux ou trois chemises de nuit et un peignoir trop légers pour l'hiver. Un parasol s'appuyait en biais contre la paroi. J'ai jeté un dernier petit coup d'œil à l'ensemble, et la mise en scène m'a paru assez réussie : l'effet était plutôt réaliste. Mais le brusque regain d'énergie qui m'avait saisie, à la perspective d'accomplir le dernier service que Bill m'avait demandé, s'est vite envolé, une fois ma mission accomplie. Et je ne pouvais même pas lui dire que j'avais tenu parole !

Une partie de moi voulait désespérément lui faire savoir que j'avais été fidèle (et pathétique) jusqu'au bout ; l'autre mourait d'envie de foncer tailler un ou deux pieux bien pointus dans la cabane à outils.

Trop désemparée pour faire quoi que ce soit, je suis retournée me coucher. Abandonnant sans scrupules les bonnes résolutions de toute une vie (toutes ces années passées à faire contre mauvaise fortune bon cœur, dans la joie et la bonne humeur, à lutter contre vents et marées, le bon sens chevillé au corps, toujours forte, toujours gaie, toujours les pieds sur terre...), je me suis vautrée dans ma douleur, anéantie par la trahison de l'homme que j'aimais.

Quand je me suis réveillée, il faisait de nouveau nuit, et Bill était au lit avec moi. Oh ! Merci, Seigneur ! Un immense soulagement m'arrachait à mon abîme de souffrance. Tout allait bien, maintenant. Tout redeviendrait comme avant. Je sentais son grand corps froid derrière moi. Je me suis retournée et l'ai enlacé, encore à moitié endormie. Il a fait remonter ma chemise de nuit, en me caressant au passage. J'ai posé la tête contre son torse et enfoui mon visage au creux de sa poitrine silencieuse. L'étreinte de ses bras s'est resserrée. Il s'est plaqué contre moi, et j'ai laissé échapper un soupir de bonheur. Tout était bien qui finissait bien.

Sauf que... son odeur avait changé.

J'ai écarquillé les yeux et me suis écartée brusquement. Les mains appuyées sur des épaules en béton armé, j'ai poussé un cri d'horreur étranglé.

— Eh oui, c'est moi, a dit une voix familière.

— Éric ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— De gros câlins.

— Espèce de salaud ! Je t'ai pris pour Bill ! J'ai cru qu'il était rentré !

— Sookie, tu as besoin d'une douche.

— Quoi ?

— Tu as les cheveux sales et une haleine à assommer un cheval.

— Je m'en fous royalement.

— Va te laver.

— Pour quoi faire ?

— Parce que j'ai à te parler et que je doute que tu veuilles avoir une longue conversation avec moi dans de telles conditions. Quant à moi, je ne verrais absolument aucun inconvénient à rester au lit avec toi, a-t-il ajouté en se collant de nouveau à moi pour me prouver qu'il n'y voyait aucune objection, mais, dans ce cas, je préférerais que ce soit avec l'hygiénique Sookie que je connais et que j'appréciais tant jusqu'à présent.

Rien n'aurait pu me faire sortir du lit plus vite. La douche brûlante sur mon corps transi m'a fait un bien fou, et ma colère a achevé de me réchauffer. Ce n'était pas la première fois qu'Éric me surprenait dans ma propre maison. J'allais devoir lui ôter l'autorisation de pénétrer chez moi. Ce qui m'avait empêchée de le faire jusqu'alors (et ce qui me retenait encore de le faire maintenant), c'était que si jamais j'avais besoin de lui, si j'étais en danger, il ne pourrait pas franchir ma porte et qu'il y avait de grandes chances pour que je me retrouve raide morte avant d'avoir eu le temps de dire : « Entre ! »

Je me suis séché les cheveux en regrettant, une fois de plus, que Bill ne soit plus là pour les brosser. Il adorait ça, et j'adorais qu'il le fasse. À ce souvenir, j'ai failli craquer. Alors, j'ai respiré profondément, debout, la tête appuyée contre le mur, le temps de rassembler mon courage. Puis j'ai pris une bonne inspiration et je me suis tournée vers le miroir pour me maquiller à la va-vite. Il ne restait plus grand-chose de mon bronzage à cette période de l'année, mais j'avais toujours bonne mine, grâce au loueur de vidéos de Bon Temps qui avait eu la brillante idée de faire installer une cabine U.V. dans son magasin.

Je suis plutôt de l'été (comme certains sont du soir ou du matin) : j'aime le soleil, les robes courtes et l'impression d'avoir de longues heures devant moi pour profiter de la journée. Même Bill appréciait l'été. Il aimait sentir l'huile solaire et la chaleur du soleil sur ma peau.

Mais l'avantage de l'hiver, c'est que les nuits rallongent (du moins, c'est ce que je pensais quand Bill était là pour les partager avec moi). Ma brosse a valsé à travers la salle de bains et a claqué sur le carrelage. Ça m'a soulagée.

— Espèce de salaud ! ai-je hurlé à pleins poumons.

M'entendre dire une chose pareille à haute voix m'a calmée net.

Quand je suis sortie de la salle de bains, Éric s'était rhabillé. Il portait un jean et un tee-shirt publicitaire sans doute offert par l'un des fournisseurs du Croquemitaine (« Ce sang est fait pour toi », disait

l'inscription). Il avait eu la bonne idée de faire le lit.

— Pam et Chow peuvent-ils entrer ? m'a-t-il demandé.

J'ai traversé la maison pour aller leur ouvrir. Les deux vampires étaient assis sur la balancelle, parfaitement immobiles, les yeux grands ouverts, mais le regard vide. Ils semblaient « en veille », comme une télé ou un ordinateur. C'est la seule expression que j'ai trouvée pour exprimer ce phénomène : quand les vampires n'ont rien de mieux à faire, ils se retranchent en eux-mêmes, leur esprit s'absente, ce qui leur permet sans doute de se détendre. Une façon comme une autre de recharger les batteries, en somme.

Je les ai aimablement invités à entrer.

Pam et Chow se sont exécutés et ont observé le décor avec intérêt, comme s'ils étaient en voyage d'études – « Maison de campagne de Louisiane. Bâtiment restauré comprenant une entrée, un salon... » Le bâtiment en question était dans la famille depuis sa construction, plus de cent soixante ans auparavant. Quand mon frère, Jason, avait fait sa crise d'indépendance, il avait emménagé dans la maison que nos parents avaient habitée après leur mariage. Moi, j'étais restée ici, avec Granny, dans cette vieille baraque, très remaniée et plus ou moins bien rénovée, qu'elle m'avait léguée dans son testament.

Le salon correspondait à la maison d'origine. Certaines parties, comme la cuisine ou la salle de bains, étaient très récentes. En revanche, le premier étage, qui était beaucoup plus petit que le rez-de-chaussée, datait des années 1900. Il avait été érigé pour loger une génération d'enfants qui, fait exceptionnel à l'époque, avaient tous survécu. J'y montais rarement, à présent. Il y faisait aussi chaud que dans un four, l'été, même avec l'air conditionné.

La maison était remplie de vieux meubles dépourvus de style, mais confortables. Dans le salon se trouvaient deux canapés, des fauteuils, un poste de télé et un magnétoscope. Puis on passait dans le couloir, avec la grande chambre et sa salle de bains attenante d'un côté, et des toilettes, mon ancienne chambre, un placard et une petite penderie de l'autre. Au bout du couloir, on arrivait dans la cuisine-salle à manger qui avait été ajoutée à la maison peu de temps après le mariage de mes grands-parents. Contigu à la cuisine, à l'arrière du bâtiment, il y avait un grand porche couvert que je venais de transformer en véranda, laquelle abritait un vieux banc, la machine à laver, le sèche-linge et quelques étagères.

Chaque pièce possédait son grand ventilateur au plafond et sa tapette à mouches pendue à un clou dans un coin discret. Granny ne consentait à allumer l'air conditionné qu'en cas d'absolue nécessité.

Aucun détail ne semblait échapper à mes visiteurs. Quand ils se sont assis à la table de la cuisine, autour de laquelle plusieurs

générations de Stackhouse avaient pris place, j'ai eu l'impression que je vivais dans un musée dont on venait de faire l'inventaire. J'ai sorti trois bouteilles de PurSang du réfrigérateur, je les ai passées au micro-ondes et je les ai secouées, avant de les poser fermement devant mes invités.

Chow était pratiquement un étranger pour moi. Il ne travaillait au Croquemitaine que depuis quelques mois. Je présume qu'il avait des parts dans le bar, comme le précédent barman. La première chose qu'on remarquait, chez lui, c'étaient ses tatouages : d'impressionnants dessins asiatiques exécutés à l'encre bleue, qui l'habillaient avec un raffinement, une élégance qu'aucun costume n'aurait pu égaler. Rien à voir avec les petits souvenirs de prison qu'exhibait mon agresseur de la veille. Autant comparer les gribouillages d'un gosse de cinq ans avec une estampe japonaise. C'était à se demander s'il s'agissait bien de la même technique. Les tatouages de Chow étaient censés appartenir à ce style si particulier que l'on disait très prisé des yakuzas, mais je n'avais encore jamais eu le cran de l'interroger à ce sujet. Cela dit, si c'était vrai, Chow ne devait pas être très vieux, pour un vampire. Je m'étais renseignée sur la mafia japonaise, et le tatouage était un signe de reconnaissance relativement tardif dans la longue histoire des yakuzas. Chow avait des cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'au milieu du dos (jusque-là, rien d'extraordinaire), et j'avais entendu dire qu'il faisait un malheur au Croquemitaine. Il faut préciser que, la plupart du temps, il travaillait torse nu. Ce soir – concession aux conditions climatiques, je présume –, il avait mis une veste.

Tout en l'observant du coin de l'œil, je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il lui arrivait de se sentir complètement nu, avec tous ses tatouages. Je me voyais mal lui poser la question. Chow ne semblait pas précisément le genre de personne à raconter les détails de sa vie privée : plutôt fermé, comme mec. Ce qui ne l'empêchait pourtant pas d'être en grande conversation avec Pam (dans un langage que je ne comprenais pas). Il m'a adressé un petit sourire assez déconcertant quand il a vu que je le regardais. Si ça se trouvait, loin de jouer les mystérieux, il était en train de me traiter de tous les noms et de se payer ma tête parce que j'étais trop bête pour m'en rendre compte.

Quant à Pam, elle demeurait fidèle à son style : pantalon en lainage blanc et twin-set marine. Classique. Classe tout court. Ses longs cheveux blonds retombaient sagement dans son dos, lisses et brillants. On aurait dit Alice au pays des merveilles (les dents de vampire en plus).

— Vous avez du nouveau, pour Bill ?

Je leur avais quand même laissé le temps d'avaler leur

première gorgée de sang (bel effort !).

— Quelques petites choses, oui, m'a répondu Éric.

J'ai croisé les bras et j'ai attendu la suite.

— Je sais qu'il a été enlevé, par exemple.

La pièce s'est mise à tanguer, et j'ai dû respirer un bon coup pour qu'elle retrouve son aplomb.

— Par qui ?

— Nous n'en sommes pas sûrs, est intervenu Chow. Les déclarations des témoins ne sont pas concordantes.

Il avait un accent prononcé, mais un anglais parfait.

— Laissez-les-moi. S'ils sont humains, je me charge des vérifications d'usage.

— S'ils étaient sous notre tutelle, nous n'hésiterions pas une seconde, m'a aimablement assuré Éric. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

Tutelle, mon œil !

— Tu pourrais être plus explicite ?

Vu les circonstances, une telle patience tenait du miracle, à mon avis. Et, venant de moi, c'était l'entrée directe au Paradis garantie, catégorie V.I.P.

— Les humains en question doivent allégeance au roi du Mississippi.

Je devais avoir l'air ridicule, à les regarder bouche bée. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Par... pardon ? ai-je fini par bredouiller. J'ai bien entendu ? Tu as dit le... le «roi »? Le «roi du Mississippi » ?

Éric a hoché la tête sans mot dire. Et il n'y avait pas la moindre étincelle dans ses prunelles, ni la moindre trace de sourire sur ses lèvres décolorées.

J'ai baissé les yeux. La situation n'avait certes rien de drôle, mais j'avais un mal de chien à garder mon sérieux. Je sentais un éclat de rire monter dans ma gorge et je tordais la bouche dans tous les sens, multipliant les grimaces, pour le refouler.

— Pour de vrai ? ai-je dit en gloussant.

C'était plus fort que moi.

Je n'aurais pourtant pas dû être étonnée d'apprendre que le Mississippi avait un roi. Après tout, la Louisiane avait bien une reine. Mais bon, ça, je n'étais pas censée le savoir... J'avais même intérêt à tenir ma langue, si je ne voulais pas m'attirer des ennuis.

Les trois vampires se sont lancé des coups d'œil interrogateurs et ont opiné en chœur.

— Tu veux dire que tu es le roi de Louisiane ? ai-je demandé à Éric, avant de lui éclater carrément de rire au nez.

Je riais tellement que j'ai failli en tomber de ma chaise (un rire

un rien hystérique, peut-être, je le reconnais).

— Oh, non ! s'est-il exclamé. Je ne suis que le shérif de la cinquième zone.

« Shérif » ! Alors ça, c'était le bouquet ! J'en pleurais. Chow commençait à me dévisager avec inquiétude. Je me suis levée pour me faire chauffer un chocolat chaud au micro-ondes, histoire de reprendre mes esprits. Tourner la cuillère dans le bol pour le faire refroidir m'a donné le temps de me ressaisir. Quand je suis revenue m'asseoir, j'étais presque calmée.

— Tu ne m'avais jamais parlé de ça avant, ai-je prétexté pour me faire pardonner. Alors, comme ça, vous avez découpé les États-Unis en royaumes ?

Pam et Chow se sont tournés vers Éric. J'ai cru percevoir une lueur de surprise dans leurs yeux.

— Oui, a simplement confirmé Éric, sans les regarder. Cela date de l'arrivée des premiers vampires en Amérique. Bien sûr, le système politique a évolué au fil du temps. Nous n'étions que quelques-uns, au début. Et notre population ne s'est guère accrue, au cours des deux premiers siècles. La traversée était extrêmement périlleuse. Difficile de tenir toute la durée du voyage avec le peu de nourriture disponible à bord...

Le sang de l'équipage, en clair.

Bref, pour répondre à ta question, les royaumes sont divisés en zones, appellation qui a remplacé celle de « fiefs », récemment jugée trop désuète. Chaque zone est sous le contrôle d'un shérif. Comme tu le sais, nous sommes ici dans la cinquième zone du royaume de Louisiane. Stan, que tu as rencontré à Dallas, est le shérif de la sixième zone du royaume de... au Texas.

Je voyais déjà Éric avec une étoile de shérif sur la poitrine, Stetson vissé sur le crâne et colt au poing, faisant son entrée dans un saloon, ses éperons cliquetant sur le plancher. Ou, mieux, arrêtant les Dalton !

Bon. Il valait mieux que je me reprenne. Je me suis efforcée de me concentrer sur le problème le plus urgent.

— Donc, Bill a été enlevé. Ça s'est passé de jour, j'imagine ?

Hochement de tête collectif.

— Et plusieurs témoins ont assisté à la scène, des humains qui vivent dans le... royaume du Mississippi. Et ces humains sont sous le contrôle d'un roi vampire. C'est bien ça ?

— Russell Edgington, oui. Mais je ne doute pas de parvenir à faire parler quelques-uns de ces humains, moyennant finances... pour commencer.

— Pourquoi ? Ce Russell Machin-Chose refuse que vous les interrogiez ?

— Russell Edgington, a rectifié Éric, comme si j'avais insolemment écorché le nom d'une éminente personnalité. Nous ne le lui avons pas demandé. Il n'est pas impossible que Bill ait été enlevé sur son ordre.

Voilà qui soulevait de nouvelles questions. Mais je préférais me consacrer au sujet qui m'intéressait.

— Et comment pourrais-je trouver ces témoins ? Si je le voulais, évidemment...

Nous avons déjà pensé à un moyen de te mettre en contact avec eux. Je ne parle pas seulement des gens que j'ai achetés pour qu'ils me révèlent ce qui s'est passé, mais de toutes les personnes qui sont, de près ou de loin, en contact avec Edgington. C'est risqué. On a déjà essayé de te neutraliser. Apparemment, pour l'heure, ceux qui retiennent Bill ne savent pas grand-chose sur toi. Mais, tôt ou tard, Bill parlera. Et si tu te trouves dans les parages à ce moment-là... cette fois, ils ne te rateront pas.

— Si Bill a déjà craqué, ils n'auront plus vraiment besoin de moi.

— Pas nécessairement, a objecté Pam.

Échange de regards mystérieux à la ronde.

— OK, je vois, ai-je soupiré, en me levant pour resservir Chow, qui venait de finir sa bouteille. Allez, racontez-moi tout depuis le début.

— Si on en croit les sujets de Russell Edgington, Betty Joe Pickard, son bras droit, était censée entreprendre un voyage à Saint Louis, hier. Or, les humains qui avaient été chargés de transporter son cercueil à l'aéroport auraient pris celui de Bill par erreur. Et quand ils l'ont livré chez Anubis Air, ils l'auraient laissé sans surveillance, le temps de remplir les formulaires réglementaires. C'est à ce moment-là, d'après eux, que quelqu'un aurait fait sortir le cercueil par l'arrière du hangar, l'aurait chargé dans un camion et aurait démarré en trombe.

— Quelqu'un qui aurait réussi à tromper la vigilance du service de sécurité d'Anubis Air ?

La compagnie avait été expressément créée pour assurer le transport des vampires. L'inviolable sécurité qu'elle garantissait à ses clients, lorsque ces derniers voyageaient endormis dans leur cercueil, constituait son atout majeur, l'argument essentiel sur lequel reposait toute sa campagne de publicité. Certes, les vampires ne sont pas obligés de dormir dans des cercueils, mais c'est assurément plus pratique pour eux, quand ils se déplacent de jour. Il faut dire que quelques « malencontreux incidents » s'étaient produits sur Delta Airlines. Un fanatique avait notamment réussi à s'introduire dans la soute et avait éventré deux ou trois cercueils à coups de hache. American Airlines avait connu le même problème. Soudain, les tarifs

prohibitifs que pratiquait Anubis Air n'avaient plus semblé si exorbitants, et le souci de faire des économies était brusquement devenu, dans l'esprit des vampires, une préoccupation très secondaire. Désormais, la plupart d'entre eux voyageaient exclusivement sur la compagnie à tête de chacal.

— Je suppose que quelqu'un aurait pu se mêler aux gens d'Edgington, quelqu'un que le staff d'Anubis aurait pris pour un employé d'Edgington et les gens d'Edgington pour un des vigiles d'Anubis. Cette personne aurait pu faire sortir le cercueil de Bill au moment où les gens d'Edgington s'en allaient, et les vigiles d'Anubis n'y auraient vu que du feu.

— Les vigiles d'Anubis n'ont pas demandé à voir les documents d'embarquement ? Pour un cercueil prêt à décoller ?

— Ils disent avoir vu les documents en question : ceux de Betty Joe Pickard. Elle était attendue dans le Missouri pour négocier un accord commercial avec les vampires de Saint Louis.

Je me suis vaguement demandé ce que les vampires du Mississippi pouvaient bien avoir à échanger avec les vampires du Missouri. Puis, à la réflexion, je me suis dit que je préférais ne pas le savoir.

Il y avait une certaine confusion, à ce moment-là, est intervenue Pam. Un incendie s'était déclaré sous la queue d'un autre avion de la compagnie, et les vigiles ont dû avoir quelques instants de distraction.

— Oh ! Comme par hasard...

— En effet, a reconnu Chow.

— Et pourquoi voudrait-on capturer Bill ?

J'avais bien peur de connaître la réponse, grâce à Bill lui-même. J'espérais malgré tout qu'ils m'en fourniraient une autre.

— Bill travaillait sur... un dossier très spécial, a déclaré Éric en rivant son regard pénétrant au mien. Tu ne saurais pas quelque chose à ce sujet ?

Plus que je ne l'aurais voulu.

— Quel dossier ?

J'ai passé ma vie à cacher mes pensées aux autres, à demeurer imperturbable en toutes circonstances, même quand je découvrais les pires horreurs dans l'esprit des gens. J'ai appelé à la rescousse cette maîtrise durement acquise. Ma vie pouvait bien dépendre de la sincérité que je mettrais dans ma réponse.

Éric a consulté Pam et Chow du regard. Ils ont échangé un petit signe à peine perceptible, puis il a reporté son attention sur moi.

— J'ai du mal à croire que tu ne sois au courant de rien, Sookie.

— Ah, oui ? ai-je rétorqué d'une voix enflée par la colère.

La meilleure défense, c'est l'attaque.

— Depuis quand les vampires vident-ils leur sac devant un humain, exactement ? ai-je craché avec toute la rage dont j'étais capable. Et Bill est bien un vampire, que je sache, non ?

Nouvelle tournée de regards entendus.

— Tu veux nous faire croire que Bill ne t'a pas dit ce sur quoi il travaillait ? a insisté Éric d'une voix dangereusement posée.

— Oui. Pour la bonne et simple raison que c'est vrai.

— Bon. Voilà ce qu'on va faire, m'a-t-il finalement annoncé, en me dévisageant de ses prunelles d'un bleu aussi dur que glacé.

Terminée, la comédie du gentil vampire. Les choses sérieuses allaient commencer.

— Je ne peux pas savoir si tu mens ou non – ce qui, en soi, est déjà extrêmement étonnant. Mais j'espère pour toi que tu ne me trompes pas. Je pourrais te torturer jusqu'à ce que tu m'avoues tout ce que tu sais, ou jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude que tu me dis la vérité...

Seigneur ! J'ai pris une profonde inspiration et expiré lentement, par à-coups, en pensant : « Mon Dieu, faites que je ne crie pas trop fort. » C'est tout ce que j'ai trouvé sur le moment. La prière semblait certes de circonstance, mais quand même un peu limitée dans ses effets. En outre, je pouvais toujours m'égosiller à m'en faire éclater les poumons, il n'y aurait personne pour m'entendre, en dehors des vampires. Alors, si ça pouvait me soulager, autant mettre le paquet.

— Mais, a poursuivi Éric d'un air songeur, si tu étais trop abîmée, cela pourrait compromettre la suite de mon plan. Et puis, à vrai dire, que tu sois ou non au courant de ce que Bill manigançait derrière notre dos ne nous importe pas tant que ça.

« Derrière leur dos » ? Oh, non ! Eh bien, maintenant, au moins, je savais à qui m'en prendre : celui qui m'avait mise dans ce pétrin n'était autre que mon cher et tendre en personne, j'ai nommé Bill Compton !

— Cette fois, ça a provoqué une réaction, a commenté Pam.

— Oui, mais pas celle que j'attendais, a maugréé Eric.

— Je ne suis pas très emballée par l'option torture, ai-je murmuré d'une voix mal assurée.

Là, j'étais vraiment dans de sales draps. Je ne savais même plus où donner de la tête. Tous mes muscles étaient tendus à se rompre. Si ça continuait comme ça, je n'allais pas tarder à craquer.

— Et puis... Bill me manque, ai-je chevroté.

C'était vrai, même si, à cet instant précis, j'aurais aimé lui flanquer ma main à travers la figure. Les larmes ont commencé à couler sur mes joues sans que je puisse les retenir. Je n'étais pourtant pas au bout de mes peines : il y avait encore des choses que je devais

savoir, même si je n'avais aucune envie de les entendre.

— J'espère au moins que vous allez m'expliquer pourquoi il m'a menti, si vous le savez. Pam m'a parlé de « mauvaises nouvelles »...

Éric a fusillé l'intéressée du regard.

— Je crois qu'on devrait l'avertir avant son départ pour le Mississippi, a plaidé Pam, qui marchait manifestement sur des œufs avec son patron et, néanmoins, partenaire financier. De plus, si elle garde encore certains secrets pour Bill, ça va...

L'inciter à cracher le morceau ? Lui ouvrir les yeux sur Bill ? La décider à retourner sa veste et à tout avouer ?

Il était évident qu'Éric et Chow étaient tous les deux convaincus du contraire. Et ils en voulaient à Pam de m'avoir fait comprendre à demi-mot que, contrairement à ce que j'étais censée penser, tout n'allait pas pour le mieux entre Bill et moi. Pourtant, après avoir regardé Pam fixement pendant une bonne minute (l'équivalent d'une seconde, chez les vampires), Éric a fini par hocher la tête.

— Pam et Chow, allez attendre dehors, a-t-il sèchement ordonné.

Pam lui a lancé un coup d'œil appuyé, avant de quitter la pièce en abandonnant sa bouteille vide sur la table. Chow lui a emboîté le pas sans mot dire. Pas même un « merci » pour l'apéro. Comme je m'indignais mentalement des mauvaises manières de mes invités, j'ai soudain eu l'impression que ma tête allait s'envoler. Elle devenait légère, légère... J'ai cligné des paupières. Puis j'ai compris : j'étais sur le point de m'évanouir. Je ne suis pourtant pas du genre à tomber dans les pommes pour un oui ou pour un non, mais cela faisait plus de vingt-quatre heures que je n'avais rien avalé, et j'avoue que, sur le moment, j'ai trouvé que ce n'était peut-être pas une mauvaise idée.

— Tu n'as pas intérêt, a grondé Éric.

Et il n'avait pas l'air de plaisanter.

J'ai essayé de me raccrocher à sa voix, à son regard bleu glacier. J'ai hoché la tête pour lui indiquer que je faisais ce que je pouvais.

En un éclair, il avait fait le tour de la table, s'était assis à la place de Pam et se penchait vers moi, une longue main blanche posée sur les miennes. Il lui aurait suffi de la refermer pour me broyer les doigts – et j'aurais alors pu dire adieu à jamais à mon job de serveuse.

— Ne crois pas que je prenne plaisir à te faire peur...

Sa voix s'était faite caressante, et son visage était un peu trop près du mien. Je pouvais même sentir son parfum.

— J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour toi...

«Tu as toujours voulu coucher avec moi », ai-je rectifié

intérieurement.

— Sans compter que j'ai envie de te sauter, a-t-il ajouté avec un grand sourire enjôleur.

Sur le coup, ça ne m'a fait ni chaud ni froid.

— Quand je t'embrasse, c'est très... excitant.

Effectivement, je l'avais déjà laissé m'embrasser.

Mais « dans l'exercice de mes fonctions », si l'on peut dire : en service commandé, pas pour le plaisir. Il n'empêche que l'expérience avait été très... enrichissante. Et pour cause : Éric était plutôt canon et il avait plusieurs siècles de pratique derrière lui. Pas étonnant qu'il embrasse comme un dieu !

Pendant ce temps, Éric se rapprochait, se rapprochait... Morsure ou baiser ? Je me demandais à quelle sauce j'allais être mangée. Ses canines avaient atteint une longueur impressionnante. Soit il était en colère, soit il était excité, soit il était affamé. Ou encore les trois à la fois. Les vampires inexpérimentés avaient tendance à zézayer, au début, à cause de la longueur de leurs dents. Mais, avec Éric, on ne voyait même pas le coup venir. Cette technique-là aussi, il avait eu plusieurs centaines d'années pour la perfectionner.

— Bizarrement, le plan torture ne me branche pas plus que ça, lui ai-je répété, espérant calmer ses ardeurs.

— Ah ! Cette perspective a pourtant eu un effet tout à fait... palpable sur Chow, m'a-t-il susurré à l'oreille.

— Éric, tu ne pourrais pas abréger le suspense ? Tu vas me torturer, oui ou non ? Tu es mon ami ou mon ennemi ? Tu vas tout faire pour retrouver Bill ou tu vas le laisser tomber ?

Il a éclaté de rire, un petit rire bref et sans joie. Au moins, il ne se rapprochait plus. C'était déjà ça.

— Sookie, tu es vraiment incroyable ! s'est-il exclamé (à en juger par son ton, ce n'était pas précisément un compliment). Je n'ai absolument pas l'intention de te torturer. D'abord, parce que cela abîmerait cette peau de satin que je compte bien, un jour, caresser dans son intégralité...

J'espérais simplement qu'elle serait encore sur mon corps quand ça se produirait.

— Ensuite, parce que, tout comme tu n'auras pas toujours peur de moi, a-t-il poursuivi avec assurance, tu ne seras pas toujours aussi dévouée à Bill que tu l'es maintenant. J'ai quelque chose à te dire.

On entraînait enfin dans le vif du sujet. Ses longs doigts glacés se sont glissés entre les miens. Je m'y suis machinalement agrippée de toutes mes forces. Je n'osais plus bouger ni parler. De toute façon, vu l'état dans lequel j'étais, je n'aurais pu prononcer un seul mot sans me trahir. Je me suis contentée de le regarder, les yeux dans les yeux.

— Bill a été appelé dans le Mississippi par... une femme, m'a-t-

il avoué. Une vampire qu'il a connue il y a des années. J'ignore si tu t'en es rendu compte, mais les vampires ne s'accouplent jamais entre eux, mis à part pour de brèves rencontres d'une nuit. Il y a une bonne raison à cela : le partage du sexe et du sang donne aux deux amants une formidable emprise l'un sur l'autre, une emprise irrésistible... et éternelle. Cette femme...

— Son nom ?

— Elle s'appelle Loréna, a-t-il répondu, apparemment à contrecœur.

Ou peut-être qu'il n'attendait que ça et que son hésitation n'était qu'un effet de manches. Allez savoir, avec les vampires !

Il semblait attendre mon commentaire. Comme je ne disais rien, il a enchaîné :

Elle est dans le Mississippi, en ce moment. Je ne sais pas si elle y réside de façon permanente ou si elle s'y est rendue uniquement pour y attirer Bill. Elle habitait Seattle, auparavant. Je le sais parce que Bill et elle y ont vécu ensemble de longues années...

Bill n'avait donc pas choisi Seattle au hasard...

— J'ignore quelle était son intention en l'invitant à la rejoindre là-bas, comme j'ignore quel prétexte elle a invoqué pour ne pas venir le voir ici... Peut-être Bill a-t-il préféré, par égard pour toi...

J'aurais voulu mourir. J'ai respiré profondément et je me suis mise à fixer nos mains jointes, trop humiliée pour continuer à regarder Éric en face.

— En tout cas, il est aussitôt redevenu complètement... intoxiqué par sa simple présence. Au bout de quelques nuits, il a appelé Pam pour lui dire qu'il rentrait en Louisiane en avance, sans t'en avertir. Il voulait régler la question de ton avenir avant de te revoir.

— Mon avenir ? ai-je croassé.

— Bill tenait à s'assurer que tu ne manquerais de rien après votre séparation.

Je me suis sentie blêmir.

— Me... verser une pension... Me mettre au rancart, quoi, ai-je ânonné d'une voix hébétée.

Si généreuses qu'aient été ses intentions, Bill n'aurait pu m'offenser davantage. Quand il vivait encore avec moi, il ne lui était jamais venu à l'esprit de me demander comment se portaient mes finances (alors qu'il s'était empressé de voler au secours des Bellefleur, tout ça parce qu'il s'était découvert des gènes communs avec eux !). Mais au moment où il s'apprêtait à sortir de ma vie (et où il culpabilisait de laisser la pauvre Sookie sans le sou), il commençait à se faire du souci pour moi !

— Il voulait...

Eric s'est brusquement interrompu et m'a dévisagée en silence.

— Laissons cela pour l'instant. Je n'aurais pas été obligé de t'en dire autant si Pam ne s'était pas mêlée de ce qui ne la regarde pas. Je t'aurais envoyée là-bas sans rien dire, préférant te laisser dans l'ignorance plutôt que de devoir retourner le couteau dans la plaie, te blesser avec des mots sortis de ma propre bouche. Et je n'aurais pas eu à te supplier, comme je vais devoir le faire maintenant.

Je me suis forcée à l'écouter, cramponnée à lui comme si ma vie en dépendait.

— Tu dois bien comprendre que je risque ma peau autant que toi, dans cette affaire, Sookie.

J'ai relevé la tête. Il a vu la surprise dans mes yeux.

— Oui, Sookie, il n'y a pas que ta vie et celle de Bill qui soient en jeu. Mon poste et peut-être même ma propre existence le sont tout autant... Demain, tu entreras en contact avec quelqu'un qui vit à Shreveport, mais a un appartement et des amis dans la communauté des vampires et des Cess – les créatures surnaturelles – à Jackson. Par son intermédiaire, tu pourras en rencontrer certains, ainsi que les humains qu'ils emploient.

Je savais que je n'étais pas tout à fait opérationnelle, sur le moment, mais j'étais sûre que je comprendrais tout quand je rembobinerais le film. Alors, j'ai hoché la tête, comme si j'avais parfaitement saisi.

Les doigts d'Eric caressaient les miens, encore et encore, inlassablement.

— C'est un loup-garou, a-t-il poursuivi d'un ton détaché. Autant dire un salaud de base. Mais il est plus fiable que la plupart de ses congénères. Et il a une grosse dette envers moi.

J'ai gardé ça en mémoire et j'ai de nouveau opiné du bonnet. À force de me caresser, les longs doigts d'Eric me semblaient presque plus chauds que les miens. J'étais glacée.

— Il va t'introduire dans le milieu des vampires de Jackson et t'emmener dans les endroits qu'ils fréquentent pour que tu puisses écouter ce que leurs humains ont dans la tête. Je sais que c'est risqué et que nos chances de réussite sont faibles. Mais si Russell Edgington a bel et bien fait enlever Bill, tu pourras peut-être déceler un indice qui nous mettra sur la voie. Le type qui t'a attaquée, l'autre soir, était de Jackson, d'après les factures que l'on a retrouvées dans sa voiture. Et c'était un lycanthrope, comme la tête de loup sur son blouson le laissait supposer. Je ne sais pas pourquoi il en avait après toi. Mais, d'après moi, cela signifie que Bill est vivant. Ceux qui ont envoyé ce lycanthrope voulaient sans doute se servir de toi pour faire pression sur lui.

— Dans ce cas, ils auraient mieux fait de s'en prendre à Loréna.

Je n'avais pas le cerveau si ramolli que ça, finalement.

Éric m'a jeté un coup d'œil approbateur.

— Peut-être l'ont-ils déjà fait, m'a-t-il répondu. Mais peut-être Bill a-t-il également compris que Loréna l'avait trahi : il n'aurait pas été enlevé si elle n'avait pas révélé le secret qu'il lui avait confié...

Et moi, j'avais failli être torturée, alors que je le connaissais à peine (ou si peu) !

— Une autre pièce du puzzle nous manque : la raison pour laquelle Loréna se trouvait là, justement. Si elle était un membre régulier de la communauté du Mississippi, je l'aurais su, j'imagine. Mais je réfléchirai à cette nouvelle énigme à mes moments perdus.

À voir sa tête, il était clair qu'il avait déjà perdu pas mal de moments à y réfléchir.

— Si ce plan ne marche pas, nous serons obligés d'en venir aux représailles, c'est-à-dire de kidnapper l'un des leurs. Ce qui nous conduira presque obligatoirement à la guerre ouverte. Et une guerre – même avec le Mississippi – coûte toujours très cher, en effectifs, en temps et en argent. De toute façon, au bout du compte, ils tueraient Bill quand même.

D'accord. Donc, en gros, l'équilibre du monde reposait sur mes frêles épaules. Merci, Éric. Plus de responsabilités et plus de stress : exactement ce dont j'avais besoin pour me remonter le moral !

— Mais il faut que tu saches une chose : s'ils ont kidnappé Bill – et s'il est encore en vie –, nous le récupérerons d'une manière ou d'une autre. Vous serez bientôt réunis. Si c'est toujours ce que tu veux...

Était-ce ce que je voulais ? Je n'en étais pas sûre.

— Enfin, pour répondre à ta question, je suis ton ami. Et je le resterai aussi longtemps que je le pourrai sans mettre mon existence ou l'avenir de ma zone en danger.

Eh bien, ça avait le mérite d'être honnête. J'appréciais sa franchise.

— Aussi longtemps que ça t'arrangera, tu veux dire.

Mais je savais que c'était à la fois faux et injuste. Je n'en trouvais pas moins curieux que mon opinion puisse avoir la moindre importance pour lui.

— Laisse-moi te poser une question, Éric.

Il a haussé les sourcils pour m'inviter à poursuivre. Ses mains montaient et descendaient machinalement le long de mes bras, comme s'il ne s'en rendait pas compte. On aurait dit un homme se chauffant les mains au coin du feu.

— Si je t'ai bien compris, ai-je enchaîné sans attendre, Bill travaillait sur un projet tenu secret, mais tu ne le savais pas. C'est bien ça ?

Éric m'a regardée un long moment en silence, comme s'il se demandait jusqu'où il pouvait pousser la confiance.

— Tout ce que je sais, c'est ce que la reine de Louisiane m'a dit : elle avait un travail à confier à Bill. Mais elle ne m'a pas précisé de quelle mission il s'agissait, ni pourquoi c'était à Bill qu'elle voulait la confier, ni combien de temps ça lui prendrait.

— Mais alors, pourquoi la reine n'a-t-elle pas lancé des recherches pour retrouver Bill elle-même ? Ce n'est pas le personnel qui lui manque, j'imagine. Elle doit pouvoir déployer de sacrés moyens.

— Parce qu'elle ne sait pas qu'il a disparu.

— Comment est-ce possible ?

— Nous ne l'en avons pas informée.

— Pourquoi ?

— Elle nous châtierait.

— Pourquoi ? ai-je répété, en me disant qu'à un moment ou à un autre, il allait se lasser de mes questions.

— Pour ne pas avoir su assurer la sécurité de Bill, alors même qu'il était en mission spéciale pour elle.

— Et ce serait quoi, ce châtiment ?

— Oh ! Avec elle, difficile à dire...

Il a eu un petit rire étranglé.

— Quelque chose de très déplaisant, en tout cas.

Éric était si proche de moi, maintenant, que ses cheveux caressaient presque mon visage. Et il me humait, inspirant lentement, délicatement, comme on sent une fleur, une essence rare. Les vampires s'en remettent davantage à l'odorat et à l'ouïe qu'à la vue, quoique la leur soit extrêmement perçante. En outre, Éric avait avalé un peu de mon sang, si bien qu'il pouvait deviner ce que je ressentais. Les vampires se sont toujours fait un devoir d'étudier et d'analyser les émotions des humains. Tout bon prédateur ne se doit-il pas de connaître parfaitement le comportement de ses proies ?

Éric a frotté sa joue contre la mienne, tel un chat ronronnant contre la jambe de sa maîtresse.

— Éric...

— Mmm ?

— Sérieusement, qu'est-ce que la reine va te faire, si Bill ne se présente pas à la date prévue ?

Ma question a eu l'effet voulu : il s'est reculé et a posé sur moi un regard si tranchant, si dur, si glacial que, rien qu'en le croisant, j'ai cru piquer une tête dans l'Antarctique.

— Sookie, il vaut mieux que tu l'ignores, crois-moi. De toute façon, la présence de Bill n'est pas indispensable, pour peu que le dossier lui soit remis en temps voulu.

Je lui ai rendu son regard, en m'efforçant d'y mettre autant de gravité et de froideur que lui.

— Et si j'accepte de faire ça pour toi, qu'est-ce que j'aurai en échange ?

Il a eu l'air surpris. Et pourtant ravi, paradoxalement.

— Si Pam n'avait pas fait d'allusion déplacée, le retour de Bill sain et sauf t'aurait suffi. Tu aurais sauté sur l'occasion, trop contente de pouvoir lui venir en aide.

— Oui, mais maintenant, je suis au courant, pour Loréna.

— Et, sachant cela, es-tu prête à coopérer ?

— Oui. À une condition.

Il a haussé les sourcils.

— Et quelle est cette condition ? a-t-il demandé en me lançant un coup d'œil méfiant.

— Si jamais je n'en réchappe pas, je veux que tu la supprimes.

Il m'a dévisagée pendant une bonne seconde, avant d'éclater d'un grand rire.

— Mais je serais obligé de payer une amende colossale ! s'est-il exclamé. Et j'aurais intérêt à frapper le premier. Plus facile à dire qu'à faire, Sookie. Elle a plus de trois cents ans.

— Tu m'as bien dit que si la reine devait te châtier, ce serait extrêmement désagréable, non ?

— Exact.

— Et tu m'as bien dit que tu avais désespérément besoin de moi pour te sortir de là ?

— Exact.

— Donc, c'est ce que je demande en échange.

— Tu sais, Sookie, tu ferais une vampire tout à fait acceptable, a-t-il commenté. Soit. Marché conclu. Si tu n'en réchappes pas, tu peux être sûre que Loréna ne couchera plus jamais avec Bill.

— Oh ! Il n'y a pas que ça qui me contrarie.

— Ah, non ?

Il avait l'air sceptique.

— Non. Il y a aussi le fait qu'elle l'ait trahi.

Ses beaux yeux bleus se sont rivés aux miens.

— Dis-moi, Sookie, me demanderais-tu une chose pareille si Loréna était un être humain ?

Sa grande bouche mince aux lèvres livides, si souvent étirée en un rictus amusé ou cynique, disparaissait presque dans son visage blême.

— Si c'était une humaine, Éric, je m'en chargerais moi-même.

Sur ce, je me suis levée pour le raccompagner.

Éric parti, je me suis laissée aller contre la porte et j'ai posé ma joue sur le bois tiède. Souhaitais-je vraiment la disparition définitive

de Loréna ? Je m'étais souvent demandé si j'étais quelqu'un de bien – quelqu'un de poli, d'aimable, avec un « bon fond », comme on dit. Je savais que, sur le moment, quand j'avais affirmé que je me serais personnellement occupée de Loréna si elle avait été humaine, j'en avais eu la ferme intention. En fait, il y avait en moi un côté assez brutal, sauvage, que j'avais toujours dû fermement contrôler. Mais ma grand-mère ne m'avait pas élevée pour faire de moi une meurtrière !

Cependant, je cédaï de plus en plus souvent à la colère, ces derniers temps. Depuis que je fréquentais les vampires, à vrai dire.

Je ne comprenais pas pourquoi. Eux, en revanche, se contrôlaient en permanence. Et ça leur demandait un effort surhumain (et pour cause). Alors, comment expliquer que j'aie de plus en plus de mal à conserver mon sang-froid ?

C'était sans doute parce que, contrairement à eux, j'avais... le sang chaud ?

CHAPITRE 4

Puisque, apparemment, j'allais devoir sortir de mon trou (et beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu), quelques corvées s'imposaient : le réfrigérateur à vider, la chambre à ranger, la lessive à faire, etc. Ça tombait bien. Après être restée près de vingt-quatre heures au lit, je n'avais pas encore sommeil. J'ai donc sorti ma valise et je suis allée me geler sur la véranda, où j'ai fourré mon linge sale dans la machine à laver. Pas question de m'apitoyer plus longtemps sur mon sort. J'avais vraiment autre chose à faire.

Éric avait tout essayé pour me convaincre. Et il n'y était pas allé de main morte : intimidation, menaces, numéro de charme... la totale. Il avait titillé la corde sensible, jouant de mes sentiments pour Bill, me faisant miroiter son retour prochain. Il avait fait appel à mon bon cœur, mettant dans la balance son boulot, sa propre vie (sans parler de celle de Pam et de Chow), la mienne enfin (à défaut de charité chrétienne, il me restait peut-être un fond d'instinct de conservation ?). Et il n'était pas à une contradiction près : « Je pourrais te torturer, mais j'ai trop envie de coucher avec toi ; Bill est mon vassal, mais il travaille secrètement pour ma suzeraine : j'ai besoin de lui, mais je lui en veux d'avoir trahi ma confiance ; je dois rester en bons termes avec Russell Edgington, mais je ne peux pas le laisser enlever un de mes investigateurs sans réagir... » Ça, pour souffler le chaud et le froid, M. Nordman s'y entendait !

Fichus vampires ! Maintenant, vous comprenez pourquoi je me réjouis d'être immunisée contre leur pouvoir hypnotique. C'est un des rares avantages de mon infirmité. Malheureusement, les gens qui sortent de l'ordinaire (les détraqués dans mon genre, par exemple) ont l'art d'attirer les créatures hors norme. Les morts-vivants, en particulier.

Je n'aurais jamais pu imaginer tout ça, quand j'avais commencé à sortir avec Bill. Hélas pour moi, il m'était vite devenu aussi indispensable que l'air que je respirais. Et pas seulement en raison de l'affection que je lui portais, ou du plaisir qu'il me procurait au lit,

mais aussi parce qu'il était ma seule et unique protection contre les autres vampires. Sans lui, n'importe lequel de ses congénères pouvait très bien s'emparer de moi comme on assiège un territoire ennemi.

Après avoir fait tourner la machine et le sèche-linge non-stop et avoir repassé, plié et rangé mes vêtements, je dois reconnaître que je me sentais mieux, plus détendue. Ma valise était presque prête. J'y avais même glissé quelques livres (deux romans d'amour et un polar), au cas où j'aurais le temps de lire.

Je me suis étirée en bâillant bruyamment. C'était assez reposant, moralement parlant, d'avoir un plan d'action, des projets. Bref, d'avoir quelque chose à faire, au lieu de ruminer toute seule dans mon coin et de broyer du noir. Mais la nuit que j'avais passée et le sommeil agité de la veille ne m'avaient pas vraiment requinquée. Pour un peu, je serais tombée comme une masse.

Même sans la collaboration des vampires, il n'était pas impossible que je parvienne à retrouver Bill. Du moins, c'est ce que je me suis dit, tout en me brossant les dents avant d'aller me coucher. Mais réussir à pénétrer dans l'endroit où il était retenu et à le faire évader, ce serait une autre paire de manches. Après, il faudrait encore décider de la suite à donner à notre relation, si elle pouvait en avoir une...

Il était environ 4 heures du matin quand je me suis réveillée, tirée du sommeil par un sentiment d'urgence. J'avais l'étrange impression qu'une idée me trottait dans la tête et qu'elle ne demandait qu'à sortir, comme un mot qu'on a sur le bout de la langue. J'avais pensé à quelque chose pendant la nuit, quelque chose qui avait germé sous mon crâne et n'attendait qu'un petit degré de plus pour pointer le bout de son nez.

Et ça n'a pas raté. Moins d'une minute plus tard, mon idée enfouie refaisait surface : et si Bill n'avait pas été fait prisonnier ? Et s'il était passé à l'ennemi ? Et s'il était devenu si accro à Loréna qu'il avait décidé de quitter la Louisiane pour rejoindre la communauté du Mississippi ?

J'ai tout de suite eu des doutes. Il aurait fallu qu'il mette au point un stratagème drôlement compliqué, avec fuites volontaires d'informations censées faire croire à Éric qu'il avait été enlevé et que Loréna se trouvait dans le Mississippi à ce moment-là. Il aurait sans doute pu trouver plus simple, comme sortie. Et moins dramatique.

Je me suis demandé si Pam, Éric et Chow n'étaient pas, à l'instant même, en train de fouiller sa maison (elle se trouvait juste de l'autre côté du cimetière, pas très loin de la mienne). Si c'était le cas, ils allaient faire chou blanc. Peut-être reviendraient-ils fouiner chez moi, par conséquent. Ils n'auraient même pas besoin de délivrer Bill, s'ils récupéraient les disquettes qui contenaient le fameux dossier

attendu par la reine. J'ai bien cru entendre le rire de Chow en bas, puis... je me suis rendormie.

Savoir que Bill m'avait trahie ne m'a pas empêchée de le chercher dans mon sommeil. J'ai bien dû me retourner une demi-douzaine de fois en tendant le bras pour le toucher sous les draps. Chaque fois, j'ai trouvé le lit vide et froid.

À tout prendre, c'était mieux que de découvrir Éric couché à sa place !

Dès l'aube, j'étais levée et douchée. J'avais déjà fait le café quand on a frappé à ma porte.

— Qui est là ?

Je me suis plaquée contre le mur, au cas où.

— C'est Éric qui m'envoie, a répondu une grosse voix bourrue.

J'ai juste entrebâillé le battant, histoire de jeter un œil. J'ai levé la tête, encore, et encore, et encore.

Waouh ! Il était gigantesque. Il avait les yeux verts et des cheveux épais, bouclés, aussi noirs que le bitume dont Jason tartinait la chaussée. Son cerveau émettait une sorte de vrombissement, une intense pulsation d'énergie : loup-garou.

— Entrez. Asseyez-vous. Vous voulez du café ?

Je ne sais pas ce qu'il s'était imaginé, mais, à voir sa tête, il était clair que je ne correspondais pas du tout à la description qu'on lui avait faite de moi.

— Tu parles, Charles ! Vous n'auriez pas des œufs ? Des saucisses ?

— Si, bien sûr.

Il m'a suivie dans la cuisine.

— Au fait, je suis Sookie Stackhouse, lui ai-je lancé par-dessus mon épaule.

Je me suis baissée pour sortir les œufs du réfrigérateur.

— Et vous ?

— Léonard, a-t-il répondu, en sautant allègrement par-dessus le «o » et le «r ». Lé'na'd Herveaux.

Il ne m'a pas quittée des yeux pendant que je sortais la poêle (le petit poêlon noir en fonte de ma grand-mère, celui-là même qu'elle avait reçu de sa propre mère pour son mariage), que j'allumais le gaz, que je faisais cuire les saucisses, puis les œufs (après lui avoir demandé comment il les voulait), que j'ai ensuite posés sur l'assiette que j'avais mise au four pour garder les saucisses au chaud. Il a trouvé tasses, verres et couverts du premier coup et nous a servi café et jus d'orange.

Il a mangé en silence, proprement, et il n'en a pas laissé une miette.

Je me suis mise à faire la vaisselle. Ça sentait le café frais, le

pain grillé et l'eau savonneuse. Un moment paisible, chaleureux, presque intime.

Quand Éric m'avait dit qu'un homme chargé de m'introduire dans le milieu des vampires du Mississippi viendrait me chercher, j'avais craint le pire. Avec Éric, il faut s'attendre à tout. Mais je ne m'étais certainement pas attendue à ça. Tout en regardant d'un air rêveur le paysage hivernal par la fenêtre de la cuisine, je me disais que c'était exactement comme ça que je voyais l'avenir, les rares fois où je me laissais aller à imaginer – avant ma rencontre avec Bill, bien sûr – qu'un homme pourrait, un jour, partager ma vie.

C'était ainsi que les choses étaient censées se passer chez les gens normaux, non ? C'était le matin, l'heure de se lever et de préparer le petit déjeuner, avant de partir gagner sa vie. Or, ce grand et solide gaillard, assis là devant moi, mangeait comme un homme normal : des saucisses, des œufs... de la vraie nourriture. J'aurais même parié cent dollars qu'il avait une camionnette ou un pick-up garé devant la maison.

Bon, d'accord, c'était un loup-garou. Mais les loups-garous, vingt-sept jours sur vingt-huit, menaient une vie normale. Enfin... beaucoup plus normale que celle des vampires, en tout cas. Du moins était-ce ce que je supposais. Pour dire la vérité, ce que je savais des loups-garous aurait pu tenir sur une seule feuille de mon calendrier.

Il est venu plonger son assiette vide dans l'eau de l'évier pour la laver, puis il l'a essuyée, pendant que je donnais un coup d'éponge sur la table. Ça s'est fait tout seul, réglé comme du papier à musique. Il s'est ensuite éclipsé aux toilettes, pendant que je passais en revue les choses qu'il me restait à faire avant de partir. Il fallait que je parle à Sam. C'était le plus urgent. J'avais déjà appelé Jason, la veille, pour lui annoncer que je partais quelque temps. Liz était chez lui, si bien qu'il n'avait même pas songé à m'interroger sur la raison de cette absence imprévue. Il avait accepté de venir relever mon courrier et prendre le journal tous les deux jours. C'était l'essentiel.

Léonard est revenu s'asseoir en face de moi. J'étais en train de réfléchir à la manière dont nous allions nous organiser, tous les deux. Je me disais qu'il valait mieux en discuter maintenant et j'essayais de trouver un moyen d'aborder le sujet sans trop le brusquer. J'avais intérêt à ménager sa susceptibilité. Les loups-garous sont réputés pour être plutôt chatouilleux. Le problème avec eux (comme avec tous les changelings, d'ailleurs), c'est que je ne peux pas lire dans leurs pensées de façon permanente. Ce sont des Cess, des créatures surnaturelles, vous comprenez, je peux percevoir sans trop me tromper leur humeur, leur état d'esprit et, de temps en temps, attraper au vol une idée précise. Mais, pour le reste, c'est comme une chaîne cryptée : sans décodeur, bonjour la tempête de neige ! Pour moi, les Cess sont

donc bien moins indéchiffrables que les vampires – mais beaucoup plus que les humains moyens.

D'après ce que j'avais cru comprendre, certains, parmi les changelings, auraient été prêts à faire bouger les choses. À sortir du placard, notamment. Mais, tant qu'ils n'auraient pas vu comment le vent tournait pour les vampires (lesquels avaient fait leur coming out planétaire), ils restaient de fervents partisans de la clandestinité.

Les loups-garous sont considérés comme les durs de la bande. Ce sont des changelings, par définition, mais ce sont les seuls à posséder leur propre organisation. À leurs yeux, personne, hormis eux, ne peut porter le nom de lycanthrope. L'inconscient qui s'avise de revendiquer ce titre en leur présence est un « homme » mort. Léonard Herveaux n'avait assurément rien d'un enfant de chœur. Il était baraqué, avec des biceps sur lesquels j'aurais pu faire des pompes, et il n'avait pas l'air commode. Le style de mec à devoir se raser une deuxième fois quand il sort le soir. Je l'aurais bien vu sur un chantier ou sur les quais, comme docker. Bref, c'était un homme, un vrai.

Je me suis jetée à l'eau.

— Comment les vampires s'y sont-ils pris pour vous convaincre ?

— Ils tiennent mon père, a-t-il maugréé en posant ses énormes mains bien à plat sur la table et en s'appuyant dessus jusqu'à faire blanchir les jointures. Vous savez qu'ils ont un casino à Shreveport ?

— Oui, bien sûr.

C'est courant, dans le coin, d'aller faire un tour à Shreveport ou à Tunica (une petite ville du Mississippi, juste en dessous de Memphis), de prendre une chambre d'hôtel, de refiler sa ferraille au bandit manchot, de se payer un petit spectacle ou deux et de se goinfrer au « buffet à volonté » puisque c'est « compris dans le forfait ». Bref, la virée du week-end type.

— Mon père a misé trop gros. Il dirige un bureau d'études – relevés topographiques, nivellement de terrain, construction, etc. Je travaille pour lui. Mais il joue tout ce qu'il gagne à la roulette ou au black jack.

La colère faisait étinceler ses yeux verts.

— Résultat, il doit un fric monstre à ce casino de Louisiane. C'est comme ça que vos vampires le tiennent : ils ont son ardoise. S'ils décident de récupérer leur argent, la société coule.

Les loups-garous semblaient avoir à peu près autant de respect pour les vampires que les vampires en avaient pour eux.

— Pour effacer ses dettes, j'ai été chargé de vous ouvrir les portes des endroits fréquentés par les vampires de Jackson.

Il s'est calé contre le dossier de sa chaise et m'a couvée d'un œil admiratif.

— Maintenant que je vous ai rencontrée, je ne suis pas mécontent d'avoir passé ce marché avec eux. Surtout que c'est pour sortir mon crétin de père du pétrin dans lequel il s'est fourré. Mais vous, pourquoi diable voulez-vous faire un truc pareil ? Vous m'avez l'air d'une vraie femme, pas d'une de ces détraquées qui prennent leur pied en se frottant à la viande froide.

Voilà qui avait le mérite d'être franc ! C'était rafraîchissant, en un sens, après l'interminable jeu de cache-cache avec Éric et sa clique.

— Je ne fréquente qu'un vampire – de mon plein gré, du moins : Bill, mon petit ami... Enfin, il l'était jusqu'à nouvel ordre. Je ne sais plus trop s'il l'est encore. Il se pourrait que les vampires de Jackson l'aient enlevé. Par ailleurs, on a essayé de me tabasser, l'autre soir...

Je trouvais plus honnête de le prévenir.

— Comme le type en question ne semblait pas connaître mon nom – il savait juste que je travaillais Chez Merlotte –, je ne devrais pas avoir grand-chose à craindre à Jackson. Tant que personne n'aura découvert que je suis la fille qui sort avec Bill, en tout cas. Et il faut que je vous dise, aussi : ce type était un loup-garou et sa voiture était immatriculée dans le comté de Hinds.

Jackson se trouve dans le comté de Hinds.

— Il portait un blouson avec une tête de loup ?

J'ai hoché la tête. Ça a eu l'air de l'inquiéter.

C'était bon signe. Je ne prenais pas du tout ça à la légère et, apparemment, lui non plus.

— Il y a une petite bande de lycanthropes sur Jackson, sans compter les quelques changelings qui gravitent autour – les plus gros calibres : panthères, ours et compagnie. Ils louent leurs services aux vampires assez régulièrement.

— Eh bien, ça en fait un de moins.

Léonard m'a dévisagée avec insistance, puis m'a lancé un regard de défi.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'une fillette comme vous va bien pouvoir faire contre les vampires de Jackson ? Vous êtes une championne de karaté ? Un as du Magnum ? Vous revenez de cinq ans de commando chez les Marines ?

Ça m'a fait rire.

— Comment ? Vous n'avez jamais entendu parler de moi ?

— Pourquoi ? Vous êtes célèbre ?

— Ça, c'est pas demain la veille !

Ça ne me déplaisait pas qu'il n'ait aucun a priori sur moi.

— Je crois que je vais vous laisser vous faire votre petite idée tout seul, ai-je dit avec un sourire en coin.

— Tant que vous ne vous changez pas en serpent...

Il s'est levé d'un bond.

— Vous n'êtes pas un mec, au moins ? s'est-il exclamé en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Non, Léona...

— Appelez-moi Lèn, comme tout le monde.

— Non, Lèn, je suis une femme.

— J'en aurais mis ma main à couper, a-t-il répondu, l'œil pétillant. Donc, si vous n'êtes pas Superwoman, qu'est-ce que vous comptez faire, quand vous aurez trouvé l'endroit où ils retiennent votre petit copain ?

— J'appellerai Éric. En tant que chef de...

Euh, ce n'était peut-être pas une bonne idée de dévoiler à un lycanthrope l'organisation secrète des vampires.

— Éric est le supérieur de Bill. Ce sera donc à lui de décider.

Lèn avait l'air sceptique.

— Je ne lui fais pas confiance, moi, à Éric. Je me méfie de lui, même. De tous les vampires, d'ailleurs. Je parie qu'il va vous doubler.

— Comment ça ?

— En utilisant Bill pour faire pression sur les vampires de Jackson. Puisqu'ils tiennent un de ses hommes, il pourrait exiger réparation ou demander une compensation quelconque. L'enlèvement de Bill pourrait aussi lui fournir un excellent prétexte pour une déclaration de guerre. Auquel cas, votre petit copain serait exécuté sur-le-champ.

Je n'avais pas poussé la réflexion jusque-là.

— Bill détient des informations, ai-je objecté. Des informations importantes.

— Tant mieux. Ça pourra peut-être le garder en vie un peu plus longtemps. Jusqu'à ce qu'il craque...

Quand il a vu ma tête, il s'est mordu la lèvre.

— Je suis désolé, Sookie. Il ne faut pas faire attention à ce que je dis. Je parle sans réfléchir, parfois. Ne vous faites pas de bile, on va le ramener – quoique ça me rende malade d'imaginer une femme comme vous avec un de ces fichus suceurs de sang.

D'un côté, c'était plutôt blessant. De l'autre, assez flatteur, bizarrement.

— Je suppose que je dois vous remercier pour le compliment, ai-je répondu en m'efforçant de sourire. Alors, comment va-t-on procéder ? Vous avez un plan pour infiltrer le milieu des vampires de Jackson ?

— Oui. Il y a une boîte près du centre-ville, un club privé exclusivement réservé aux Cess et aux vampires. Vous n'y verrez pas un seul touriste. La clientèle des vampires ne suffit pas à faire tourner la boutique, mais c'est pratique pour eux : ils peuvent s'y réunir sans

éveiller les soupçons. Alors, ils autorisent la vermine – autrement dit, nous – à être de la fête.

Il a souri. Il avait des dents parfaites, blanches et... aiguës comme des rasoirs.

— Personne ne s'étonnera que j'aille là-bas. Je vais toujours y faire un tour quand je suis à Jackson. Mais... il faudra vous faire passer pour ma petite amie.

Il avait l'air embarrassé, tout à coup.

— Euh... il vaut mieux que je vous prévienne, aussi... Au premier coup d'œil, vous semblez plutôt du genre jean-tennis, comme moi. Mais, dans ce club, ils préfèrent qu'on vienne en tenue de soirée. Pas en robe longue et en queue-de-pie, mais... habillé quand même.

De toute évidence, il avait peur que je n'aie rien de tel dans ma garde-robe. Et il ne voulait pas que j'arrive dans une tenue négligée devant un parterre de nanas fringuées superclasse. Il tenait à m'épargner une humiliation publique. Belle preuve d'attention. Quel homme !

— Mais votre véritable petite amie ne va peut-être pas apprécier...

Pure curiosité de ma part, je le reconnais.

— Il se trouve qu'elle vit justement à Jackson. Mais on est séparés depuis deux mois. Elle s'est déjà recasée. Avec un mec qui se change en hibou ! Ah !

Elle était dingue, cette fille, ou quoi ? Bien sûr, l'histoire devait être un peu plus compliquée que ça. Et, bien sûr, elle se trouvait dans la rubrique « ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas ».

C'est donc sans commentaire que je suis retournée dans ma chambre pour sortir mes deux robes de cocktail et tous les accessoires qui allaient avec. J'avais acheté ces robes chez Tara's Togs, la boutique tenue par ladite Tara et mon amie Nikkie Thornton. Nikkie ne manquait jamais de m'appeler pour les soldes. Une vraie crème, cette fille ! En fait, c'était Bill qui était propriétaire des murs, ainsi que de tous les autres commerces installés dans cette partie de la galerie marchande. Et il avait demandé à tous les patrons des magasins qui lui appartenaient de m'ouvrir un compte chez eux, qu'il paierait. J'avais résisté à la tentation. Enfin, à part pour les vêtements que j'avais dû remplacer parce que Bill lui-même les avait déchirés dans le feu de l'action...

J'étais très fière de ces deux robes – je n'en avais jamais eu d'aussi belles de toute ma vie. Je les ai glissées dans une housse de voyage dont j'ai remonté la fermeture avec un petit sourire satisfait.

L'en a passé la tête par la porte pour me demander si j'étais prête. Il a jeté un rapide coup d'œil au couvre-lit et aux rideaux, du

même beige nacré, et a hoché la tête d'un air approbateur.

— Juste deux minutes, le temps que j'appelle mon patron, et on pourra y aller.

Je me suis assise sur le bord du lit et j'ai soulevé le combiné.

Lèn s'est calé contre le mur, à côté de l'armoire. J'ai composé le numéro personnel de Sam, qui a répondu d'une voix endormie. Je me suis excusée de l'appeler à une heure aussi matinale.

— Qu'est-ce qui se passe, Sookie ? a-t-il marmonné.

— Il faut que je parte quelques jours, Sam. Désolée de te prévenir aussi tard, mais j'ai passé un coup de fil à Sue Jennings, hier soir, et elle a accepté de me remplacer.

— Où vas-tu ? s'est-il enquis d'une voix toujours aussi pâteuse.

— Dans le Mississippi, à Jackson.

— Tu as quelqu'un pour prendre ton courrier ?

— Mon frère. Merci, c'est sympa d'y penser.

— Des plantes à arroser ?

— Aucune qui ne puisse attendre mon retour.

— Bon. Tu pars toute seule ?

J'ai un peu hésité.

— Non.

— Avec Bill ?

— Non, il... Je ne l'ai pas revu.

— Tu as des soucis ?

— Tout va bien.

— Dites-lui qu'un homme vous accompagne, est soudain intervenu Lèn.

Je lui ai lancé un regard noir. Il s'était adossé au mur (et il en occupait un bon segment) avec une nonchalance un rien exaspérante.

— Il y a quelqu'un chez toi ?

Sam était peut-être mal réveillé, mais il avait toujours l'ouïe aussi fine (et l'esprit toujours aussi alerte, apparemment).

— Oui, Léonard Herveaux.

Après tout, ce n'était sans doute pas une si mauvaise idée de révéler à quelqu'un, qui semblait avoir mon bien-être et ma sécurité à cœur, l'identité de la personne avec laquelle je partais. Les premières impressions sont parfois trompeuses, et ça ne ferait pas de mal à Léonard de savoir que, le cas échéant, quelqu'un lui demanderait des comptes.

— Ah !

Manifestement, ce nom ne lui était pas inconnu.

— Passe-le-moi.

— Pourquoi ?

Je peux supporter une certaine dose de paternalisme (petite, la dose), mais là, ça commençait à dépasser les bornes.

— File-lui ce putain de téléphone !

Sam ne jure presque jamais. Je me suis donc exécutée sans discuter. J'ai quand même un peu bougonné pour bien faire comprendre à Lèn ce que j'en pensais. Ensuite, j'ai quitté la pièce d'un pas martial et me suis dirigée vers le salon, où je me suis plantée devant la fenêtre. J'avais vu juste : devant la maison était garé un Dodge Ram à double cabine (quatre portes, plateau grande capacité : un pick-up de luxe, en somme). J'étais prête à parier que Lèn avait pris toutes les options et qu'il y avait tous les aménagements possibles et imaginables à l'intérieur, y compris la couchette à l'arrière.

J'ai fait rouler ma valise jusque dans l'entrée et j'ai posé ma housse et mon sac sur une chaise, près de la porte. Il ne me restait plus qu'à enfiler mon manteau. J'étais rudement contente que Lèn m'ait avertie, pour la tenue de rigueur dans ce fameux club privé. Il ne me serait jamais venu à l'esprit d'emporter des trucs aussi chics. Fichus vampires ! Fichues convenances !

J'étais de mauvaise humeur. De très mauvaise humeur.

J'ai remonté le couloir, en passant mentalement en revue le contenu de ma valise, pendant que les deux changelings parlaient «entre hommes». J'ai jeté un regard furibond dans la chambre. Le combiné toujours collé à l'oreille, Lèn s'était assis sur le lit, exactement à l'endroit que j'occupais quelques minutes plus tôt. Chose étrange, il avait l'air tout à fait à sa place. Et, plus bizarre encore, on aurait dit qu'il se sentait chez lui.

J'ai refait le couloir en sens inverse pour aller me replanter, plus énervée que jamais, devant la fenêtre du salon. Peut-être parlaient-ils d'affaires de changelings. Pour Lèn, Sam, qui se transformait généralement en colley (par goût, sans doute, puisque, techniquement, il n'était pas limité à cette forme), devait certes appartenir à la catégorie «poids plume», mais, au moins, ils étaient sur la même longueur d'onde. En revanche, Sam devait se méfier un peu de Lèn. Les loups-garous avaient une sale réputation.

Un martèlement de bottes sur le plancher m'a arrachée à mes réflexions.

— Je lui ai promis de veiller sur vous, m'a annoncé Lèn. Quant à savoir si ça suffira... Il n'y a plus qu'à espérer.

Et il ne souriait pas en disant ça, vous pouvez me croire.

Ça faisait déjà un bon moment que je sentais la moutarde me monter au nez et j'étais gonflée à bloc, prête à lui tomber dessus à bras raccourcis. Pourtant, en entendant ça, je me suis calmée brusquement. Il faut dire que ses paroles avaient un furieux accent de vérité. Vu la complexité des liens (un rien tendus) qui unissaient vampires, lycanthropes et humains, il était très possible que les choses tournent mal. Après tout, mon plan était bien mince, et l'emprise des

vampires sur Lèn pas très solide. Sans compter que Bill pouvait très bien ne pas être retenu contre son gré. Il pouvait aussi parfaitement se satisfaire de sa situation de captif d'un roi voisin, aussi longtemps que la fameuse Loréna était dans les parages. Il serait peut-être fou de rage que je vienne le sortir de sa prison dorée.

Ou peut-être était-il déjà mort...

J'ai fermé la porte à clé et j'ai rejoint Lèn. Il rangeait mes affaires dans la cabine de son pick-up.

Vu de l'extérieur, la bête était rutilante. Mais, à l'intérieur, c'était bel et bien le véhicule d'un type qui passait la plus grande partie de sa vie sur les routes.

La cabine contenait, pêle-mêle, un chapeau de cowboy, des factures, des devis, des cartes de visite, une paire de chaussures de ville, un kit de première urgence... Enfin, il n'y avait ni boîtes de conserve, ni canettes de bière, ni paquets de chips vides : ça aurait pu être pire. Pendant qu'on remontait ma vieille allée toute cabossée, j'ai attrapé le paquet de brochures qui traînait sur la banquette. Sur la couverture, on pouvait lire : « Bureau d'études Herveaux et Fils, géomètres experts, topographes. » J'en ai pris un exemplaire, que j'ai épluché pendant que Lèn gagnait la route de Monroe, direction Vicksburg puis Jackson.

La brochure m'a appris que les Herveaux, père et fils, possédaient une société qui couvrait la Louisiane et le Mississippi, avec des bureaux à Jackson, Monroe, Shreveport et Bâton Rouge. Le siège social se trouvait à Shreveport. Il y avait une photo des deux hommes à l'intérieur. L'aîné des Herveaux était tout aussi impressionnant que son fils, sinon plus.

— Votre père est aussi un loup-garou ? lui ai-je demandé, après avoir pris bonne note de toutes ces informations et donc réalisé que la famille Herveaux était pour le moins prospère – et même probablement très riche.

Mais ils avaient travaillé dur pour ça. Et ils continueraient, à moins que M. Herveaux senior ne parvienne pas à contrôler sa passion du jeu.

— Mon père et ma mère, m'a répondu Lèn après une courte hésitation.

— Oh, désolée.

Je ne savais pas trop de quoi. Mais bon, ça ne mangeait pas de pain.

— Sinon, je n'en serais pas un. C'est une condition sine qua non.

Je me suis demandé s'il me fournissait cette explication par simple politesse ou parce qu'il pensait que je devais impérativement le savoir.

— Alors, comment se fait-il que l'Amérique tout entière ne soit pas envahie de loups-garous et de changelings ? lui ai-je demandé, après avoir pris le temps d'enregistrer cette étonnante donnée.

— Il faut s'unir entre membres de la même espèce. Ce n'est pas toujours faisable. En outre, un seul enfant né de cette union hérite du gène loup-garou. Et la mortalité infantile est très élevée.

— Donc, si vous épousez une femme loup-garou, un de vos enfants le sera forcément aussi ?

— Oui, mais ça ne se manifestera qu'à l'arrivée de... qu'à la puberté.

— Oh ! Ça doit être terrible ! L'adolescence est déjà un sale moment à passer sans cela...

Il a souri. Pas à moi. À la route, apparemment.

— C'est vrai que ça ne facilite pas les choses.

— Mais votre... euh... ex, c'était un changeling ?

— Ouais. Je ne sors pas avec les changelings, normalement. Mais j'ai sans doute cru qu'avec elle, ce serait différent. L'attraction entre les lycanthropes et les changelings est très forte. C'est ce qu'on appelle le magnétisme animal, j'imagine.

Mon patron (un changeling, lui aussi) n'avait pas été mécontent de pouvoir se lier d'amitié avec d'autres changelings du secteur. Il avait aussi fréquenté une ménade, récemment, mais elle avait changé de « terrain de chasse ». Maintenant, Sam espérait bien trouver un autre changeling de sexe féminin. Il se sentait plus à l'aise avec une « humaine déviante », comme moi, ou avec un autre changeling qu'avec une femme normale. Quand il m'avait dit cela, il avait cru me faire un compliment, je suppose. Mais ça m'avait blessée. Et pourtant, je supporte mon anormalité depuis l'enfance : la télépathie n'attend pas la puberté pour se manifester.

— Pourquoi avez-vous cru que ce serait différent avec elle ? ai-je repris.

— Elle m'a dit qu'elle était stérile. J'ai découvert qu'en réalité, elle prenait la pilule : nuance. Je ne veux pas transmettre ça à un gosse. Même un changeling et un loup-garou peuvent avoir un gamin qui sera obligé de se transformer à chaque pleine lune. Seul un enfant d'un couple pure race (issu de deux lycanthropes ou deux changelings) peut se métamorphoser n'importe quand.

Ça donnait à réfléchir.

— Donc, en général, vous sortez avec des filles normales. Mais est-ce que ce n'est pas un peu difficile à gérer ? Ça ne doit pas être évident de cacher une... euh... particularité pareille dans sa vie amoureuse.

— C'est sûr, a-t-il reconnu. Ça peut être enquiquinant, pour ça, de sortir avec des filles normales. Mais bon, il faut bien que je sorte

avec quelqu'un !

Il m'a semblé percevoir comme un accent désespéré dans sa grosse voix rauque.

J'ai passé un long moment plongée dans mes pensées, après ça. Puis j'ai fermé les yeux et j'ai compté jusqu'à dix. Voilà que ça me reprenait ! Bill me manquait. Mais il me manquait d'une façon des plus primaires. Je ne m'étais pas attendue à ça. J'avais eu ma première alerte la semaine précédente. Elle s'était manifestée par un tiraillement dans le bas-ventre quand je regardais mon DVD du *Dernier des Mohicans*. J'avais les yeux rivés sur Daniel Day-Lewis pendant qu'il courait dans la forêt. Si seulement j'avais pu surgir de derrière un arbre avant qu'il ne voie Madeleine Stowe...

J'allais devoir faire attention.

— Et si vous mordez quelqu'un, que lui arrive-t-il ? ai-je lancé, en espérant que ça réussirait à me changer les idées.

Puis je me suis souvenue de la dernière fois où Bill m'avait mordue et j'ai senti comme un torrent de feu qui montait de... Oh, non !

— Il se transforme en homme-loup, du genre de ceux qu'on voit dans les films. En général, ils ne font pas de vieux os, les malheureux. Mais s'ils... euh... procréent sous leur forme humaine, ça ne se transmet pas. Et si ça se passe quand ils sont encore sous leur forme animale, le petit ne survit pas.

— Fascinant.

Franchement, qu'aurais-je pu répondre d'autre ?

— Tout ça, c'est de la génétique. Mais il y a un lien étroit entre la génétique et les créatures surnaturelles. C'est ce que personne ne semble comprendre. Le facteur surnaturel est en chacun de nous. Je parle pour les lycanthropes, mais c'est valable pour tous les changelings, a poursuivi Lèn, le regard toujours braqué sur la route. Et, contrairement aux vampires, on ne peut pas aller crier sur les toits qu'on existe. On nous enfermerait dans des zoos, on nous castrerait, on nous parquerait comme des animaux. Parce que, aux yeux des autres humains, c'est ce que nous sommes : des bêtes. Alors que les vampires ont une espèce d'aura mystique. À croire que, depuis qu'ils ont fait leur coming out, ils sont tous devenus beaux, riches et sexy !

Il avait l'air de leur en vouloir, aux vampires, en tout cas. Et pas qu'un peu.

— Mais alors, comment se fait-il que vous me racontiez tous ces trucs ? Un peu bizarre, pour un partisan du «pour vivre heureux, vivons cachés », non ?

En dix minutes, il m'en avait plus appris sur les créatures surnaturelles que Bill en six mois.

— Si je dois passer quelques jours avec vous, autant vous

mettre au parfum. Ça facilitera les choses. Bon. Vous avez vos propres problèmes, j'imagine. On dirait que les vampires vous tiennent, vous aussi. Mais je ne vois pas pourquoi vous iriez déballer tout ça. Et puis, au pire, je pourrais toujours demander à Éric de vous faire un petit nettoyage à sec.

— Un quoi ?

— D'effacer en partie votre mémoire, si vous préférez.

Il a secoué la tête avec une moue dépitée.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, en fait, a-t-il ajouté, manifestement agacé de s'être laissé aller aux confidences. C'est juste que j'ai l'impression de vous connaître depuis toujours.

Que voulez-vous dire après ça ? Il fallait pourtant bien que je dise quelque chose. Plus le silence se prolongerait, plus cela donnerait de l'importance à l'aveu de Lèn. Dans moins de deux minutes, ce serait la révélation du siècle.

— Je suis désolée que les vampires exercent une telle pression sur votre père. Mais il faut que je retrouve Bill. Je lui dois au moins ça, même si...

J'ai laissé ma phrase en suspens. Je n'avais pas envie de la terminer : toutes les fins qui me venaient à l'esprit étaient vraiment trop tristes, avaient quelque chose d'irréparable.

Il a haussé les épaules – un mouvement imposant, quand on a la carrure de Léonard Herveaux.

— Sortir une jolie fille comme vous n'a rien d'une corvée, vous savez, m'a-t-il assuré, une fois de plus.

Il essayait de me remonter le moral. À sa place, je n'aurais peut-être pas fait preuve d'autant de bonne volonté.

— Votre père a toujours été un joueur invétéré ?

— Seulement depuis la mort de ma mère.

Il avait mis un bon moment avant de répondre.

— Oh ! Je suis désolée.

J'ai détourné les yeux pour lui laisser le temps de se reprendre.

— Moi, j'ai perdu mes deux parents, ai-je ajouté, sans doute pour compenser.

— Il y a longtemps ?

— J'avais dix ans.

— Qui vous a élevée, alors ?

— Ma grand-mère. On habitait chez elle, mon frère et moi.

— Elle vit encore ?

— Non. Elle est morte cette année. Assassinée.

— Sale coup.

Léonard Herveaux ne faisait pas dans les sentiments.

J'ai préféré changer de sujet.

— C'est votre père ou votre mère qui s'est dévoué pour vous

expliquer ce qui vous arrivait... euh... à la puberté ?

— Mon grand-père. J'avais treize ans. Il avait reconnu les signes. Je me demande comment font les orphelins pour s'en tirer.

— Ça ne doit vraiment pas être facile.

— On essaie de se tenir au courant des naissances et de repérer les jeunes lycanthropes qui arrivent dans la région, pour qu'aucun ne se retrouve livré à lui-même.

Mieux valait être averti par un étranger que pas averti du tout. Mais cela devait tout de même faire un sacré choc.

On a fait le plein à Vicksburg[1]. J'ai proposé de payer l'essence, mais Lèn a catégoriquement refusé. Il m'a affirmé que ça passerait dans ses frais généraux. Et il m'a arrêtée d'un geste agacé quand je suis descendue pour remplir le réservoir. Il a néanmoins accepté que je lui offre un café et m'a submergée de remerciements, comme si je venais de lui acheter un cadeau à deux mille dollars.

Il faisait beau ; le temps était froid et sec. Nous avons décidé de faire un tour au Mémorial pour nous dégourdir les jambes. En voyant les pancartes du champ de bataille, j'ai repensé à l'une des journées les plus épuisantes de toute ma vie (de ma vie d'adulte, du moins). Et je me suis prise à raconter à Lèn que ma grand-mère faisait partie du Cercle des héritiers des glorieux défunts et à lui parler de ce pèlerinage à Vicksburg qu'elle avait à tout prix voulu entreprendre, avec d'autres membres de l'association, deux ans auparavant. Je conduisais l'une des voitures, et Mary Fortenberry (la grand-mère d'un des bons copains de mon frère) l'autre. On avait fait une tonne de monuments (il y en a plus de mille trois cents sur place : ça vous donne une idée !), on avait pique-niqué au pied du célèbre canon USS Cairo restauré et on était rentrés, les bras chargés de souvenirs et les pieds en compote. On était aussi allés faire un tour au casino de l'île de Capri, où on avait passé une heure à regarder autour de nous en écarquillant les yeux comme des mômes. On avait même tenté notre chance aux machines à sous. Granny était revenue enchantée, presque aussi heureuse que le jour où elle avait réussi à convaincre Bill de faire un discours devant les membres de l'association.

— Pourquoi y tenait-elle autant ? s'est enquis Lèn, qui avait toujours le sourire aux lèvres après ma description de notre dîner dans un restaurant un peu olé olé.

— Bill est un vétéran.

— Et alors ?

Puis, après une seconde de réflexion, il a ajouté :

— Vous voulez dire que votre petit copain est un vétéran de... la guerre de Sécession ?

Sa voix de basse était montée d'un cran.

— Oui. Il était encore humain, à l'époque. Il avait une femme,

des gosses...

Que Bill soit un ancien officier sudiste ne me posait aucun problème. En revanche, entendre Lèn l'appeler mon «petit copain » me nouait la gorge.

— Qui l'a changé en vampire ?

On était arrivés à Jackson, et il avait pris la direction du centre-ville.

— Je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit.

— Bizarre, non ?

Pour ne rien vous cacher, ça m'avait bien paru un peu bizarre, à moi aussi. Mais je m'étais rassurée en me disant que pour Bill, c'était sans doute quelque chose de très personnel et que s'il avait envie de m'en parler, il le ferait en temps voulu. D'après ce que je savais, il existait une relation très forte entre le nouveau vampire et son «parrain ». Les liens qui les unissaient étaient, disait-on, indestructibles...

— Ce n'est plus vraiment mon petit copain, vous savez, lui ai-je bêtement répondu, quoique le terme « petit copain » me parût un peu faible pour exprimer ce que Bill représentait pour moi.

— Ah, bon ?

Je me suis sentie rougir. J'aurais mieux fait de me taire.

— Mais ça ne change rien au problème : il faut quand même que je le retrouve.

La conversation s'est arrêtée là.

Je n'allais pas souvent en ville, et la dernière que j'avais visitée était Dallas, où je m'étais rendue en service commandé pour les vampires. Question taille et population, Jackson ne soutenait pas la comparaison avec Dallas (un bon point, en ce qui me concerne). Lèn a désigné de l'index le truc doré au sommet du dôme du capitol, et j'ai hoché la tête avec l'air admiratif qui s'imposait. Qu'était-ce ? Un aigle ? Je n'en étais pas très sûre. Je n'ai pas osé lui poser la question. Peut-être avais-je besoin de lunettes.

L'immeuble dans lequel se trouvait le pied-à-terre des Herveaux, père et fils, n'était plus tout neuf. Les briques, d'un beige crayeux à l'origine, avaient viré au brun sale.

— Dans ce type de construction déjà ancienne, les appartements sont plus grands que ceux des bâtiments plus récents, m'a expliqué Lèn. Il y a une chambre d'amis. Tout devrait être prêt : le ménage est fait une fois par semaine. C'est compris dans le prix.

J'ai acquiescé en silence. Je ne me rappelais pas être allée dans un meublé avant... Mais si, bien sûr ! Il y avait une petite résidence de deux étages à Bon Temps qui ne comprenait que des logements de ce type. J'avais dû rendre visite à quelqu'un qui en avait loué un. Quel jeune célibataire de Bon Temps n'avait pas eu sa garçonnière au

Kingfisher, à un moment ou à un autre de sa vie de patachon ?

L'appartement se trouvait au cinquième et dernier étage, m'a annoncé Lèn. De la rue, on accédait directement au parking privé par une rampe qui s'enfonçait sous l'immeuble. Il y avait un gardien juché dans une petite guérite, à l'entrée. Lèn lui a présenté sa carte plastifiée. La cigarette au bec, le gardien, un type enrobé à l'air apathique, y a tout juste jeté un coup d'œil endormi, avant d'appuyer sur le bouton qui actionnait la barrière – le service de sécurité laissait un peu à désirer. Sans me vanter, je crois bien que j'aurais pu mettre ce type K.O. en deux coups de cuillère à pot. Quant à mon frère Jason, il l'aurait encastré dans le bitume façon rouleau compresseur.

On est descendus du pick-up et on a récupéré nos bagages sur ce qui tenait lieu de couchette, à l'arrière de la cabine. Ma housse n'avait pas trop souffert. Sans me demander mon avis, Lèn s'est emparé de ma valise, avant de se diriger à grands pas vers une porte métallique. L'ascenseur s'est élevé en grinçant jusqu'au cinquième. Enfin, il était propre et agréablement parfumé, c'était déjà ça.

— L'immeuble est passé en copropriété. Alors, on a acheté.

Lèn aurait tout aussi bien pu me dire qu'il avait pris trois boîtes de sardines au lieu de deux parce qu'elles étaient en promotion : pas de doute, les Herveaux avaient le sens des affaires. Il y avait quatre appartements par étage, m'a-t-il précisé.

— Et qui sont vos voisins ?

Deux sénateurs au 501. Mais je suis sûr qu'ils sont rentrés chez eux pour les vacances. Mme Charles Osburgh, troisième du nom, vit au 502, avec son infirmière – Mme Osburgh était une très grande dame, jusqu'à l'an dernier. Je crois qu'elle ne peut plus marcher. Le 503 est vide, en ce moment. À moins que l'agent immobilier ne l'ait vendu dans le courant de ces deux dernières semaines.

Il a ouvert la porte du 504 et s'est effacé pour me laisser entrer. Une douce chaleur m'a enveloppée dès que j'ai franchi le seuil. Je me suis retrouvée dans un vestibule qui donnait, à gauche, sur une cuisine américaine et un grand espace salle à manger-salon. La porte immédiatement sur ma droite ressemblait à une porte de placard. Une autre, un peu plus loin, ouvrait sur une petite chambre avec un lit double, qui venait manifestement d'être fait. La suivante était celle d'une minuscule salle de bains au carrelage bleu et blanc, dûment pourvue de moelleuses serviettes blanches à liseré bleu.

Au-delà de la salle à manger, à ma gauche, se trouvait une seconde chambre, beaucoup plus grande que la première. Je me suis contentée d'y jeter un coup d'œil, par respect pour la vie privée de mon hôte. J'ai quand même eu le temps de remarquer qu'il avait un lit king size. Je me suis demandé si Lèn et son père recevaient beaucoup, quand ils séjournaient à Jackson.

— Ma chambre a une salle de bains attenante, m'a dit Lèn. Vous serez donc tranquille. Je vous l'aurais bien laissée, mais c'est la seule des deux chambres qui ait un téléphone, et j'attends plusieurs coups de fil professionnels importants.

— La petite est très bien.

Après y avoir déposé mes bagages, j'ai refait le tour du propriétaire. L'appartement avait été entièrement décoré dans les tons de beige : moquette beige, meubles en bois clair, murs recouverts d'une tapisserie dans le style japonais, avec effet « bambou » sur fond beige... Le tout donnait une impression de quiétude et de propreté immaculée.

Tout en pendant mes robes dans l'armoire, je me suis demandé combien de fois je devrais me rendre dans la fameuse boîte dont Lèn m'avait parlé. Plus de deux, et je serais obligée de faire du shopping. Vu l'état de mes finances, ce ne serait pas franchement conseillé, et même pas raisonnable du tout. Ces problèmes d'argent commençaient à me préoccuper sérieusement.

Ma grand-mère – paix à son âme – n'avait pas pu me laisser grand-chose, et ce qu'elle m'avait légué avait été considérablement entamé par les frais d'enterrement. Mais la maison avait déjà été un merveilleux cadeau. Un cadeau inespéré.

L'argent avec lequel elle nous avait élevés, Jason et moi (« l'argent du pétrole » : mes parents avaient eu la chance d'en trouver sur leur terrain. Mais ça faisait bien longtemps que le gisement était épuisé), n'était plus qu'un lointain souvenir, et celui que j'avais gagné en mettant mes « dons » au service des vampires de Dallas était parti dans mes deux robes, ma taxe d'habitation et l'abattage d'un arbre qu'une tempête avait pratiquement déraciné, l'hiver précédent, et qui avait commencé à pencher dangereusement vers la maison. Une grosse branche était déjà tombée, endommageant partiellement le toit en tôle. Heureusement, Jason et Hoyt Fortenberry s'y connaissaient suffisamment en toiture pour m'éviter des frais supplémentaires.

J'ai alors repensé au camion du couvreur garé devant Belle Rive...

Je me suis brusquement laissée tomber sur le lit. D'où ça sortait, ça encore ? J'étais donc assez mesquine pour en vouloir à Bill de s'être assuré que ses descendants (les Bellefleur qui, non contents d'être antipathiques, se permettaient de vous prendre de haut) retrouveraient leur faste d'antan, alors que moi, l'amour de sa (deuxième) vie, je m'arrachais les cheveux pour essayer de joindre les deux bouts ?

Tu parles ! Et comment !

Une idée en entraînant une autre, je me suis demandé si Éric s'était seulement rendu compte qu'en acceptant cette mission, j'allais

devoir me l'aire remplacer au boulot et que je ne serais pas payée. Et que, par conséquent, je ne pourrais pas régler l'électricité, le téléphone, mon abonnement au câble, mon assurance auto... Par ailleurs, il fallait bien que je retrouve Bill. Certes, notre relation battait méchamment de l'aile. Mais j'avais quand même une sorte d'obligation morale envers lui, non ?

J'ai basculé sur le dos. Allez ! Tout finirait par s'arranger. Au fond de moi, j'étais persuadée qu'il me suffirait de discuter tranquillement deux minutes avec Bill (à supposer que j'en aie encore l'occasion un jour) et de lui expliquer la situation pour qu'il... Mais si, voyons ! Il ferait forcément quelque chose. Il ne me laisserait pas tomber.

Cependant, je ne pouvais pas accepter de l'argent de Bill comme ça. Évidemment, si on avait été mariés, ç'aurait été différent : entre mari et femme, on partage tout. Mais la question ne se posait même pas, puisqu'on ne pouvait pas se marier.

— Sookie ?

Je me suis redressée en clignant des yeux. L'en se tenait dans l'encadrement de la porte, appuyé au chambranle, les bras croisés.

— Ça va ? m'a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête sans grande conviction.

— Il vous manque ?

Je n'allais tout de même pas lui avouer que j'étais en train de ressasser mes problèmes d'argent (qui venaient bien après Bill, dans mon esprit, évidemment). J'ai donc de nouveau acquiescé en silence.

Il est venu s'asseoir à côté de moi et a passé son bras autour de mes épaules. Il était si chaud... Il sentait l'après-rasage, le vétiver et... l'homme. J'ai fermé les yeux et, une fois de plus, j'ai compté jusqu'à dix.

— Il vous manque, a-t-il conclu.

Il a tendu le bras pour prendre ma main gauche dans la sienne, et l'étreinte de son bras droit s'est resserrée autour de moi.

Et pendant ce temps-là, je me disais : « Vous n'imaginez même pas à quel point il me manque ! »

Apparemment, une fois que le corps a été habitué à voir ses appétits sexuels régulièrement comblés (et largement au-delà de ses espérances), il en garde la trace, comme s'il avait une mémoire spécifique pour ces choses-là, si bien que, quand il est privé de cette « récréation », il se retrouve en état de manque et proteste énergiquement. Et je ne vous parle même pas de câlins, de tendresse... Mon corps me suppliait de renverser Léonard Herveaux sur le lit pour satisfaire mes désirs à ses dépens, là, maintenant.

— Oui, il me manque vraiment, même si tout n'est pas rose entre nous...

Ma voix m'a paru faible et tremblante. Je n'osais pas ouvrir les yeux parce que, si je les ouvrais, je risquais de voir sur son visage l'esquisse d'une interrogation, l'ombre d'un encouragement. Il ne m'en aurait pas fallu beaucoup plus.

— À quelle heure pensez-vous aller au club ? lui ai-je demandé.

Tentative désespérée de virage à 180°. Mais ce corps contre moi ! Il était si... chaud !

Tu parles d'un changement de cap !

— Voulez-vous que je prépare le repas pour ce soir ? ai-je repris.

C'était la moindre des choses. Je me suis levée d'un bond et j'ai pivoté sur mes talons pour lui faire face, un large sourire (aussi naturel que possible) aux lèvres.

Écarte-toi de lui, sinon tu vas finir par faire une bêtise. Lui sauter dessus, par exemple.

Ce n'était pas faute de ramer pour l'éviter, pourtant !

— Oh, non ! On va aller dîner au Mayflower Café, une vieille brasserie. Ça va vous plaire. C'est le lieu le plus couru de la ville. Du sénateur au cordonnier, tout le monde y va. Ah ! On n'y sert que de la bière, par contre. Ça ne vous dérange pas ?

J'ai haussé les épaules. Ça m'allait très bien.

— Je ne bois pas beaucoup, de toute façon.

— Moi non plus. Peut-être parce que mon père a tendance à caresser un peu trop la bouteille, et plus souvent qu'il ne le faudrait. Dans ces cas-là, il a la manie de prendre de mauvaises décisions. Et, croyez-moi, il les collectionne !

À en juger par la petite grimace dont il a ponctué cette sortie, il était clair qu'il la regrettait déjà.

— Après le Mayflower, on ira directement au club, a-t-il repris d'un ton un peu brusque. Il fait nuit très tôt, en ce moment, mais les vampires ne se montrent pas avant 23 heures – le temps de s'offrir quelques tournées de sang, d'aller chercher leur cavalière et de s'occuper de leurs petites affaires. Je pense qu'on pourrait arriver là-bas vers 22 heures, ce qui fait qu'on devrait aller dîner... disons vers 20 heures. Ça vous convient ?

— Super.

Ça me laissait rêveuse. Il n'était que 14 heures ; il n'y avait ni ménage, ni courses, ni cuisine à faire, aucune activité prévue dans cet appartement où nous étions enfermés tous les deux, avec six longues heures devant nous... Je pouvais toujours lire, puisque j'avais des romans dans ma valise. Mais, étant donné l'état... d'esprit dans lequel j'étais, je doutais que la lecture soit de nature à me calmer.

— Écoutez... euh... est-ce que ça vous ennuerait beaucoup si j'allais voir quelques clients ? a demandé Lèn, manifestement

embarrassé.

— Oh, non ! Pas du tout !

J'ai sauté sur l'occasion, soulagée d'apprendre que je n'aurais plus à supporter sa présence tentatrice dans mon voisinage immédiat.

— Faites ce que vous avez à faire. Ne vous occupez pas de moi. J'ai apporté de quoi lire. Et puis, il y a toujours la télé.

— Parfait. Mais si vous voulez... Enfin, je ne sais pas, mais si ça vous tente, ma sœur, Janice, tient un salon de coiffure à trois rues d'ici, dans la vieille ville. Elle a épousé un gars du coin. Vous pourriez aller y faire un tour.

— Oh ! Je... Eh bien, c'est que...

Je n'ai pas eu la présence d'esprit d'inventer une excuse plausible et polie, et je ne pouvais tout de même pas lui dire que la seule chose qui m'empêchait de m'offrir un tel luxe était le manque d'argent.

Puis, tout à coup, j'ai vu la lumière se faire dans ses prunelles.

Si vous y faites un saut, ça donnera à Janice l'occasion de vous voir, s'est-il empressé de prétexter. Après tout, vous êtes censée être ma nouvelle petite amie, et elle détestait Debbie. Elle sera ravie de vous rencontrer.

— C'est... c'est vraiment gentil à vous, ai-je bredouillé, touchée par son geste. Je ne m'attendais pas à ça.

— Moi non plus, je ne m'attendais pas à ça, a-t-il répondu en me jetant un regard appuyé, avant de tourner les talons.

Après son départ, j'ai trouvé l'adresse du salon de coiffure griffonnée sur un bout de papier, posé près de la cafetière allumée.

Quel homme !

CHAPITRE 5

Janice Herveaux-Phillips (deux ans de mariage sans nuage, un enfant adorable, un grand appartement en plein centre de Jackson et une véritable passion pour son métier, comme je devais l'apprendre moins de dix minutes après les présentations d'usage) correspondait très exactement à l'image qui m'était venue à l'esprit quand Lèn m'avait appris qu'il avait une sœur : grande, jolie, sûre d'elle, le genre de fille qui a son franc-parler et sait faire tourner sa boutique.

Je ne fréquentais ni les instituts de beauté ni les salons de coiffure. Ça devait être de famille : ma grand-mère s'était toujours fait ses permanentes toute seule. Quant à moi, je ne m'étais jamais teint les cheveux. Je ne me les étais même jamais fait couper. Je me contentais de demander à Arlène d'égaliser les pointes de temps en temps.

— Eh bien, il va falloir sortir le grand jeu, alors, m'a annoncé Janice avec un grand sourire, quand je le lui ai avoué.

Panique à bord.

— Oh, non, non, non ! Lèn...

Elle m'a interrompue.

— Il m'a appelée de son portable et m'a bien fait comprendre que je devais vous chouchouter. Et franchement, ma jolie, ce sera un plaisir pour moi. La fille qui lui fera oublier cette garce de Debbie peut d'ores et déjà se considérer comme ma meilleure amie.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Mais laissez-moi payer, au moins, ai-je protesté.

— Certainement pas. Gardez votre argent. Même si vous rompez avec Lèn demain, tant que vous réussissez à lui faire passer une bonne soirée, ce sera toujours ça de gagné. Surtout avec ce qui l'attend...

— Ce qui l'attend ?

Une fois de plus, j'avais l'impression qu'on m'avait caché quelque chose.

— Il se trouve que Debbie va célébrer ses fiançailles au club, ce

soir, m'a expliqué Janice d'un air mauvais.

D'accord. Donc, ce que j'ignorais était une information de première importance. Le contraire m'aurait étonnée.

— Elle va épouser le... le type avec lequel elle sort depuis qu'elle a laissé tomber Lèn ?

Ouf ! J'avais été à deux doigts de dire « changeling ».

— Elle n'a pas perdu de temps, hein ? Mais qu'est-ce qu'il peut bien avoir de plus que mon frère, celui-là ?

— On se le demande !

Et je n'essayais pas de jouer les lèche-bottes, même si ça m'a valu un hochement de tête approuvateur de la part de mon interlocutrice. Il devait pourtant bien y avoir un problème quelque part, pour que Debbie ait planté Lèn comme ça... Peut-être que Lèn dormait avec ses chaussettes ? Peut-être qu'il se mettait les doigts dans le nez, en privé ?

— Oui, eh bien, si vous élucidez le mystère, faites-le-moi savoir, d'accord ? a demandé Janice. Et maintenant, au travail !

Elle a jeté un regard autour d'elle.

— Corinne va vous faire les ongles, m'a-t-elle annoncé en désignant son employée avec une autorité toute professionnelle. Davis s'occupera de vos cheveux. Ils sont vraiment magnifiques, a-t-elle ajouté en reprenant aussitôt un ton plus familier.

— Ce sont pourtant bien les miens, ai-je plaisanté. Pas de perruque, pas de tricherie : rien que du naturel !

— Pas de couleur ? Pas même un petit balayage ?

— Non, m'dame.

— Ah ! Quelle chance vous avez ! s'est exclamée Janice.

Oui, eh bien, j'étais d'un avis plutôt divergent, sur ce point précis.

Janice est ensuite allée s'occuper d'une dame d'un certain âge dont les cheveux argent et la quincaillerie pur or sentaient le compte en banque bien rempli. Tandis que cette femme au regard froid m'examinait avec une indifférence hautaine, Janice a lancé quelques directives à ses employés, avant de consacrer son attention à sa cliente.

Je ne m'étais jamais fait dorloter comme ça. Tout me paraissait amusant et nouveau. Après m'avoir aimablement questionnée sur la tenue que je devais porter le soir même, Corinne, la manucure et pédicure, une petite brune pulpeuse aux rondeurs appétissantes, m'a peint les ongles des pieds et des mains avec un vernis rouge vif pour aller avec ma robe. Le seul homme de la maison, Davis, avait des mains fines et légères qui batifolaient autour de vous comme des papillons. Il avait des allures d'adolescent longiligne, et sa bonne mine (cent pour cent U.V.) faisait ressortir le blond platine de sa chevelure.

Tout en se répandant en bavardages frivoles qui coulaient en un ruissellement cristallin incessant à mes oreilles, il m'a promptement lavé, démêlé, rincé, égalisé et coiffé les cheveux, avant de me faire asseoir sous le séchoir. Il n'y avait qu'un fauteuil entre Madame Pleine-aux-as et moi, mais j'étais traitée avec autant d'égards qu'elle. Corinne était aux petits soins pour moi. Elle m'a apporté un Coca et un magazine à couverture de papier glacé. Quelle merveille, tous ces gens qui s'occupaient de moi et ne se souciaient que de mon bien-être ! À croire qu'ils n'avaient qu'un seul mot d'ordre à la bouche : « Détendez-vous. » Le rêve !

Je commençais à avoir l'impression de cuire sous le casque quand la minuterie a sonné. Davis m'a installée dans un autre fauteuil, face à la glace et, après avoir consulté Janice, s'est emparé d'un fer à friser qu'il avait fait chauffer dans une sorte de support fixé au mur. Il s'est alors mis en devoir de transformer ma chevelure impeccablement brossée en une élégante cascade de boucles lâches dégringolant artistiquement dans mon dos. Ça me donnait un look d'enfer. Et, on a beau dire, avoir un look d'enfer, il n'y a quand même rien de mieux pour vous remonter le moral. Je rayonnais. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien, aussi belle. Depuis que Bill était parti, en fait.

Janice venait discuter avec moi dès qu'elle avait une minute. J'en oubliais presque que je n'étais pas réellement la fiancée de Lèn, appelée à entrer dans la famille Herveaux à plus ou moins brève échéance. Je n'étais pas vraiment habituée à ce qu'on m'accepte comme ça, d'emblée, avec autant de chaleur et de générosité.

Je me disais que j'aurais bien voulu trouver un moyen de manifester ma reconnaissance à Janice quand, justement...

Davis et Janice travaillaient dos à dos, de sorte (que je voyais Madame Pleine-aux-as dans la glace. Davis était parti chercher un échantillon de masque capillaire qu'il voulait à tout prix me faire essayer, et je regardais distraitemment Janice, qui retirait ses boucles d'oreilles et les posait dans une petite coupelle en porcelaine. Je n'aurais sans doute pas fait attention à ce qui allait suivre si je n'avais pas surpris, dans la tête de la riche cliente, un violent désir qui s'est juste manifesté par un « Ah ! » plein d'impatience et d'avidité. Comme Janice se détournait pour prendre une serviette propre, la main baguée de la femme, rapide comme l'éclair, a subtilisé les boucles d'oreilles et les a glissées dans la poche de sa veste pendant que Janice avait le dos tourné.

Le temps que Davis revienne, j'avais déjà mis au point un plan d'action. J'attendais juste de pouvoir dire au revoir à mon bavard aux doigts de fée, qui était au téléphone (avec sa mère, d'après les images qui défilaient dans sa tête). J'ai donc prestement quitté mon fauteuil

et je me suis dirigée vers la femme aux bijoux, qui était en train de remplir son chèque à la caisse.

— Excusez-moi, lui ai-je lancé en dégainant mon plus beau sourire commercial.

La femme s'est contentée de me snober. Janice, elle, a eu l'air un peu embarrassée. Mme Pleine-aux-as était probablement une très bonne cliente, et elle ne tenait pas à la perdre.

— Euh... vous avez une petite tache de gel sur votre veste. Si vous vouliez bien me la confier une seconde, je vous l'enlèverais en un clin d'œil.

Comme elle faisait indéniablement partie de ces femmes habituées à ce que tout le monde se plie en quatre pour les satisfaire, et vu le regard condescendant qu'elle m'avait adressé, elle ne pouvait pas refuser. J'ai pris la veste par les épaules, genre larbin à l'entrée des grands restaurants, et elle a docilement laissé glisser ses bras hors des manches. J'ai emporté le vêtement derrière le paravent qui isolait la zone des bacs à shampoing et, pour faire plus vrai, j'ai légèrement humidifié un petit bout du col. J'en ai aussi profité pour récupérer les boucles d'oreilles, naturellement, et je les ai fourrées dans mon jean.

— Et voilà ! Une fois sec, il n'y paraîtra plus, lui ai-je assuré, toujours aussi radieuse, en l'aidant à remettre sa veste.

— Merci, Sookie, m'a dit Janice avec une insistance que j'ai trouvée un peu exagérée.

Elle se doutait qu'il y avait anguille sous roche.

— Tout le plaisir est pour moi ! ai-je répondu, mon éblouissant sourire toujours rivé aux lèvres.

— Euh... oui, merci, a bredouillé l'élégante embijoutée, manifestement troublée. Eh bien, à la semaine prochaine, Janice !

Sur ce, elle a tourné les talons et s'est dirigée d'un pas cliquetant jusqu'à la porte, sans se retourner. À peine eut-elle disparu que je plongeai la main dans ma poche et brandis les boucles d'oreilles volées sous le nez d'une Janice éberluée.

— Seigneur tout-puissant ! s'est-elle exclamée.

Elle paraissait avoir pris cinq ans d'un coup.

— J'ai oublié : j'ai laissé quelque chose à portée de sa main !

— Pourquoi ? Elle fait ça souvent ?

Oui. C'est le cinquième salon qu'elle fait en moins de dix ans. Ils ont tous supporté ça un temps, puis, un jour, il y a eu la fois de trop. Elle est riche à millions, et si bien élevée ! Elle a tout eu : une enfance dorée, des études, des voyages, un grand mariage... Je me demande pourquoi elle fait une chose pareille.

On a haussé les épaules en chœur, dépassées par les excentricités d'une classe bien trop supérieure à la nôtre pour qu'on se risque à en expliquer les motivations ou les caprices. En tout cas, entre

nous, il était clair que le courant passait, et ce petit moment de complicité nous avait encore rapprochées.

— J'espère que vous ne perdrez pas sa clientèle, ai-je repris. J'ai essayé d'être discrète.

— Et je vous en suis reconnaissante. Mais j'aurais détesté perdre ces boucles d'oreilles plus encore que de perdre ma cliente. C'est mon mari qui me les a offertes. Elles ont tendance à me pincer le lobe de l'oreille au bout de quelques heures, et je les enlève sans même y penser. C'est devenu machinal.

— Bon, je ferais mieux d'y aller, lui ai-je annoncé en enfilant mon manteau. J'ai vraiment apprécié tout ce que vous avez fait pour moi.

— Remerciez plutôt mon frère, a protesté Janice avec un sourire chaleureux. Et puis, après tout, vous m'avez déjà payée, a-t-elle ajouté en agitant les boucles d'oreilles.

Moi aussi, j'avais le sourire, en quittant le sympathique salon de coiffure. Mais ça n'a pas duré longtemps. La température avait chuté d'un coup, et le jour baissait rapidement. Je n'ai pas traîné sur le chemin du retour. Je suis sortie gelée de l'ascenseur, la clé que Lèn m'avait donnée déjà à la main, impatiente de rentrer me réchauffer dans l'appartement douillet. J'ai allumé la télévision pour me tenir compagnie et je me suis pelotonnée sur le canapé en repensant au merveilleux après-midi que je venais de passer. Au bout d'un moment, j'ai fini par me demander si Lèn n'avait pas baissé le thermostat. Il ne faisait certes pas aussi froid qu'à l'extérieur, mais ce n'étaient pas vraiment les tropiques.

Je n'ai pas tardé à entendre le bruit d'une clé dans la serrure. Lèn est entré dans le salon, un tas de paperasse sous le bras. Il avait l'air fatigué, préoccupé. Ses traits se sont détendus lorsqu'il m'a vue.

— Janice m'a appelé pour me dire que vous étiez passée, m'a-t-il annoncé.

Son visage s'animait en parlant, et sa voix se faisait de plus en plus chaleureuse.

— Elle tenait à vous remercier une fois de plus.

— C'est plutôt à moi de la remercier. Je ne me lasse pas d'admirer mes ongles et ma nouvelle coiffure. Je n'avais jamais pu m'offrir ça avant.

— Vous n'étiez jamais allée chez le coiffeur ?

— Si, une fois, pour me faire couper les pointes.

À voir sa tête, on aurait cru que je venais de lui avouer que je n'avais jamais pris de douche de ma vie.

Pour chasser mon embarras, j'ai agité mes ongles vernis sous son nez. Je n'en avais pas voulu de trop longs, et c'étaient les plus courts que Corinne ait accepté de me poser.

— Et ceux des pieds sont assortis ! ai-je ajouté, aussi fière qu'une gamine qui exhibe sa nouvelle poupée.

— Montrez-moi ça.

J'ai délacé mes tennis et enlevé mes chaussettes.

— De vrais petits rubis ! me suis-je exclamée, ravie.

J'ai quand même trouvé qu'il me regardait bizarrement.

— Superbe, a-t-il posément commenté.

— Oh ! me suis-je écriée, en jetant un coup d'œil à la pendule qui apparaissait dans le coin supérieur du téléviseur. Il est temps que j'aille me préparer.

Je me suis alors demandé comment j'allais bien pouvoir prendre un bain sans me décoiffer. J'ai aussi repensé à ce que Janice m'avait dit à propos de Debbie.

— Vous êtes vraiment sûr que vous voulez sortir en boîte ce soir ? ai-je demandé.

— Absolument sûr.

— Parce que je vous préviens que je vais vous faire la totale.

Il a semblé... intéressé.

— C'est-à-dire ?

— Vous allez voir.

C'était un chic type, avec une sœur adorable, qui me rendait un grand service. Bon, d'accord, on l'y avait un peu forcé. Mais il s'était montré vraiment gentil avec moi, étant donné les circonstances. Je lui devais bien ça.

Je suis sortie de ma chambre une heure plus tard. Lèn était en train de se servir un Coca dans la cuisine. En me voyant arriver, il en a renversé la moitié à côté.

C'est ce qui s'appelle un compliment !

Tout en épongeant la table, Lèn me jetait des regards en coin, tandis que je tournais lentement sur moi-même pour lui faire admirer ma tenue.

J'étais tout en rouge, un rouge écarlate, façon camion de pompiers. Mais l'incendie n'était qu'un effet d'optique, et j'allais passer la moitié de la soirée frigorifiée : c'était une robe bustier (bien qu'elle ait quand même des manches, qui s'enfilaient comme des gants). Elle se fermait par une fermeture Éclair dans le dos, moulait le buste, prenait bien la taille et s'élargissait en dessous des hanches – du moins, le peu qui dépassait. Si ma grand-mère m'avait vue là-dedans, elle se serait mise en travers de la porte pour m'empêcher de sortir. J'adorais cette robe. Je l'avais eue pendant les derniers jours de soldes, chez Tara's Togs. Je soupçonnais Nikkie de l'avoir mise de côté exprès pour moi. Sur un coup de tête, je m'étais aussi acheté les chaussures et le rouge à lèvres qui allaient avec. J'avais également apporté un châle noir en soie et un amour de petit sac noir perlé très

« grand soir » que ma grand-mère m'avait donné et qu'elle tenait elle-même de sa propre mère (un cadeau de mon arrière-grand-père pour je ne sais plus quelle occasion).

— Tournez encore, m'a demandé Lèn d'une voix légèrement voilée.

Quant à lui, il portait un costume noir classique, avec une chemise blanche et une cravate du même vert que ses yeux. A en croire ses cheveux encore mouillés, il avait vainement essayé de discipliner sa crinière (c'était plutôt lui qui aurait dû aller faire un tour chez le coiffeur !). Ainsi tiré à quatre épingles, il était drôlement beau, d'une beauté froide et un peu rebelle – quoique « sexy » eût été plus approprié que « beau », dans son cas.

Je me suis exécutée, en prenant mon temps. Je n'avais toutefois pas assez confiance en moi pour m'empêcher de hausser un sourcil interrogateur, à la fin de mon petit numéro de mannequin en bout de podium.

— Vous êtes... à croquer.

— Venant d'un loup-garou, c'était très flatteur. J'ai recommencé à respirer (je ne m'étais même pas rendu compte que je retenais mon souffle. Enfin, pas à ce point-là).

— Merci, ai-je répondu, en tentant de réprimer le sourire niais que je sentais se former sur mes lèvres.

— J'ai eu une petite frayeur, au moment de monter dans le pick-up. Avec une robe aussi courte et des talons aussi hauts, je courais à la catastrophe. Mais il a suffi d'un petit coup de pouce tactique de Lèn pour que je m'en sorte finalement très bien.

Vu de l'extérieur, le Mayflower Café ne payait pas de mine, mais, comme Lèn me l'avait dit, le spectacle était dans la salle. Parmi les clients assis aux tables en bois recouvertes de nappes blanches, disposées à bonne distance les unes des autres sur le carrelage noir et blanc, certains s'étaient mis sur leur trente et un, comme nous ; d'autres portaient des jeans ou de simples pantalons de ville. Quelques-uns avaient apporté leur propre bouteille de vin ou d'alcool. Comme je ne buvais pas, je n'avais pas ce genre de problème. J'ai commandé un thé glacé. Quant à Lèn, il s'est contenté d'une bière. La cuisine était bonne mais classique, et le service un peu lent. Pourtant, le temps ne m'a pas paru long, loin de là. Lèn était apparemment connu comme le loup blanc, et nombre de clients sont venus à notre table pour le saluer. Parmi eux, certains occupaient d'importantes fonctions à la tête de l'État ; d'autres étaient dans le bâtiment, comme Lèn ; d'autres encore étaient des amis de son père.

Ça ne me regarde pas, vous me direz, mais parmi ces messieurs, plusieurs n'étaient pas vraiment des enfants de chœur. Ce n'est pas parce que je viens d'un petit bled paumé que je ne sais pas reconnaître

un escroc quand j'en vois un. À plus forte raison lorsque je lis ce qu'il a dans la tête. Je ne prétends pas que ces types étaient prêts à liquider quelqu'un ou à soudoyer un ou deux sénateurs influents, non. Rien d'aussi radical. Mais ils ne pensaient qu'à posséder : posséder du fric, de belles bagnoles, des femmes, moi, à l'occasion, et même, pour l'un d'entre eux, Lèn (qui, bien sûr, ne se doutait de rien).

Mais ce que tous ces hommes voulaient en priorité, c'était le pouvoir. Je suppose que c'est un peu inévitable dans une capitale, même dans la capitale d'un État aussi pauvre que le Mississippi.

Les femmes qui accompagnaient les plus ambitieux de ces messieurs étaient toutes extrêmement bien coiffées, bien maquillées, bien habillées et arboraient le genre de bijoux qu'on ne voit qu'à la télé, sur les stars, à la remise des Oscars. Elles ne m'intimidaient pas pour autant. Pour une fois, je n'avais pas à rougir de ma tenue. Je pouvais garder la tête haute et les regarder en face. L'une d'entre elles pensait que j'étais une prostituée de luxe. J'ai préféré y voir un compliment : ça voulait dire qu'elle croyait que je faisais payer mes services cher. Une autre connaissait Debbie, l'ex-petite amie de Lèn, et elle m'a examinée des pieds à la tête. Quand elle ferait son rapport à sa copine, celle-ci exigerait une description détaillée, elle en était persuadée.

Aucune de ces personnes ne savait qui j'étais, et c'était plutôt agréable de me retrouver parmi des gens qui ignoraient tout de mon passé, du milieu dont j'étais issue, de mon boulot et de mes dons cachés. Bien décidée à profiter au maximum de cet incognito, j'ai joué mon personnage à fond : j'ai fait bien attention à ne parler que lorsqu'on m'adressait la parole, à ne pas tacher ma jolie robe et à montrer mes bonnes manières, tant à table qu'en société. Ça aurait été dommage, alors que je m'amusais tellement, d'embarrasser Lèn, d'autant que je n'étais appelée à faire qu'un très bref passage dans sa vie.

Lèn s'est emparé de la note avant que j'aie eu le temps de la voir arriver. Comme j'ouvrais la bouche pour protester, il a froncé les sourcils à mon adresse. J'ai capitulé. Il a laissé un pourboire très généreux, ce qui l'a encore fait monter dans mon estime. Pour être honnête, il n'avait vraiment pas besoin de ça : il n'y était déjà que trop haut placé. J'en étais arrivée à lui chercher un défaut.

Quand on est retournés à son pick-up (cette fois, il m'a carrément donné une poussée sur les fesses des deux mains pour m'aider à monter. Et je suis bien sûre qu'il a adoré ça), on était tous les deux plutôt songeurs.

— Vous n'avez pas dit grand-chose pendant le dîner, a-t-il observé. Vous vous êtes ennuyée ?

— Oh, non ! Pas du tout. Au contraire, c'était très... instructif.

— Que pensez-vous de Jake O'Malley ?

O'Malley, un homme d'une soixantaine d'années aux épais sourcils argentés, était resté dix bonnes minutes à discuter avec Lèn, en plongeant les yeux dans mon décolleté toutes les trois secondes.

— Je crois qu'il veut vous embrouiller.

— M'embrouiller ?

— Oui, vous... euh... En clair, il veut vous entuber.

Lèn a allumé le plafonnier pour me dévisager.

— Expliquez-vous, a-t-il demandé, l'air troublé.

— Il compte vous doubler sur le prochain contrat où vous serez en concurrence. Il a acheté une des filles qui bossent pour vous, Tara. Il l'a payée pour qu'elle lui communique le montant de l'offre que vous allez faire. Il ne lui restera plus qu'à...

— Quoi ? a-t-il rugi.

Encore une chance qu'on n'ait pas encore démarré ! Des réactions pareilles, c'est un coup à avoir un accident !

— Mais com... Qu'est-ce que... Vous êtes quoi, au juste ?

J'étais bien obligée de répondre. J'avais pourtant espéré ne pas avoir à m'expliquer devant Lèn. C'était tellement agréable de passer pour une fille normale, pour une fois...

— Télépathe, ai-je marmonné à contrecœur.

Un profond silence a envahi la cabine du pick-up.

— Et c'est tout ? a-t-il fini par demander. Vous n'avez rien de plus... gai à m'annoncer ?

— Si. Mme O'Malley vous sauterait bien dessus, lui ai-je répondu avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Et c'est ce que vous appelez « gai » ?

— À choisir, il vaut mieux se faire baiser physiquement que financièrement, non ?

Mme O'Malley avait au moins vingt ans de moins que son mari, et c'était la femme la plus pomponnée, la plus bichonnée que j'avais jamais vue. J'étais prête à parier que même ses sourcils avaient droit à leurs cent coups de brosse réglementaires tous les soirs.

Lèn a secoué la tête.

— Et moi ? Vous pouvez lire dans mes pensées ?

— Les changelings ne sont pas si faciles que ça à décrypter. Avec eux, je n'arrive pas à détecter un enchaînement de pensées très précis. Je parviens juste à avoir une idée générale de leur humeur, de leurs émotions. Mais j'imagine que si vous pensiez à moi, ou si vous vous adressiez directement à moi mentalement, pour me faire comprendre quelque chose, je réussirais à le capter. Vous voulez voir ce que ça donne ? Essayez !

Les assiettes dont je me sers à l'appartement sont celles qui ont une bordure jaune.

Vous parlez d'un scoop !

— Plutôt orange, si vous voulez mon avis.

J'ai aussitôt perçu un changement dans son attitude, un recul, une certaine méfiance. J'ai soupiré. Toujours le même refrain. Pourtant, ça m'a fait mal. Je l'aimais vraiment bien, ce type.

— Mais je suis incapable de deviner les idées que vous avez en tête quand vous ruminez dans votre coin, ai-je précisé pour rectifier le tir, s'il en était encore temps. Pour moi, c'est comme naviguer en plein brouillard. Et sans radar !

Pour être honnête, je lisais dans les pensées de certaines Cess à livre ouvert. Mais je n'ai pas jugé utile de le mentionner.

— Dieu merci ! s'est-il exclamé.

— Oh oh ! Vous avez donc tant de choses que ça à cacher ? ai-je lancé en lui jetant un regard en biais, histoire de détendre un peu l'atmosphère.

Il s'est contenté de m'adresser un petit sourire moqueur, a éteint la lumière et a démarré.

— Laissez tomber, m'a-t-il finalement répondu, d'un ton absent. Donc, vous avez l'intention de lire dans les pensées des vampires, en espérant trouver des indices sur ce qui est arrivé à votre petit copain. C'est ça ?

— Pas tout à fait. Je ne peux pas lire dans les pensées des vampires. Ils n'émettent aucun signal, pour moi. Enfin, façon de parler. Je ne sais pas trop comment dire ça autrement. Je ne comprends pas moi-même comment ça marche. Peut-être qu'il existe une façon scientifique de l'expliquer, mais je ne la connais pas.

Je ne mentais pas : l'esprit des immortels ressemblait vraiment à un trou noir, pour moi. Certes, parfois, je réussissais à avoir un fugitif aperçu de leurs pensées. Mais ça comptait pour du beurre. Et puis, personne n'en savait rien. Heureusement ! Si jamais les vampires découvraient que je parvenais à lire dans leurs pensées, si peu que ce soit, même Bill ne pourrait rien pour me sauver (à supposer qu'il le veuille, évidemment).

Chaque fois que j'oubliais sa trahison, que, pendant un quart de seconde, je me prenais toujours pour la petite amie de Bill Compton, l'atterrissage était si rude que j'avais l'impression de m'écraser, de me fracasser au sol, pulvérisée, le cœur en miettes.

— Alors, quel est votre plan ?

— Ce sont les humains qui fréquentent les vampires ou qui travaillent pour eux qui m'intéressent. Bill a été kidnappé de jour. Ce sont donc des humains qui l'ont enlevé. C'est ce qu'on a raconté à Éric, du moins.

— J'aurais dû vous le demander plus tôt, a-t-il dit, comme s'il s'en faisait la réflexion à haute voix. Mais au cas où je pourrais

découvrir quelque chose – de façon tout à fait normale, je veux dire. Si je surprenais une conversation, par exemple –, peut-être que vous feriez bien de me raconter exactement ce qui s'est passé.

Pendant que Lèn longeait ce qu'il m'a décrit comme étant l'ancienne gare ferroviaire, je lui ai fait un rapide résumé de la situation. Il n'a pas tardé à se garer le long d'un trottoir désert, à hauteur d'un dais noir. Sous l'auvent de toile régnait une lumière froide et d'autant plus crue que le reste de la rue était plongé dans l'obscurité. Allez savoir pourquoi, ces quelques mètres de bitume avaient quelque chose de sinistre. J'ai senti un vague malaise m'envahir. Je n'avais aucune envie de mettre les pieds sur ce lugubre bout de trottoir de Jackson, Mississippi.

« Ce que tu peux être bête, ma pauvre fille ! me suis-je morigénée. C'est juste cinq ou six malheureux mètres carrés d'une rue des plus banales. Pas de brume suspecte. Pas de vibrations bizarres. Même pas un seul monstre à l'horizon. Juste une rue sombre, dans un quartier pas très animé. Après la fermeture des bureaux, ce n'est pas franchement la cohue à Jackson, même dans le centre, de toute façon. » J'aurais parié qu'il n'y avait pas un chat dans les rues, d'un bout à l'autre de l'État, par ces froides nuits de décembre.

Pourtant, cet endroit avait quelque chose d'inquiétant. L'atmosphère oppressante qui s'en dégageait semblait peser sur vous comme un ciel de plomb quand l'orage menace. Et puis, je me sentais épiée. Les yeux qui nous observaient étaient certes invisibles, mais on nous surveillait, j'en étais certaine. Quelqu'un posait sur nous un regard cruel et malveillant.

Quand Lèn a fait le tour du pick-up, pour venir m'aider à descendre, j'ai bien remarqué qu'il laissait les clés sur le tableau de bord, mais déjà, il ouvrait la portière... J'ai pivoté sur mon siège, balancé mes jambes au-dehors et pris appui sur ses épaules, mon châle noir étroitement noué autour de moi. Il m'a soulevée et reposée sur le trottoir avec tant de délicatesse que, pendant un quart de seconde, je me suis senti pousser des ailes.

Le pick-up s'est éloigné. J'ai jeté à Lèn un coup d'œil alarmé.

— Les véhicules garés devant le club risqueraient d'attirer l'attention des gens normaux, m'a expliqué Lèn dans un murmure, comme s'il craignait de briser le lourd silence qui nous enveloppait.

— Pourquoi ? Ils ont le droit d'entrer ici, les gens normaux ? me suis-je étonnée, en désignant l'épaisse porte métallique du menton.

Une vraie porte de prison ! Il n'y avait de nom nulle part, pas de sonnette, pas d'interphone. Pas de décorations de Noël non plus (évidemment, les vampires se fichent de Noël comme de l'an quarante – quoiqu'il y en ait sans doute qui ont gardé d'excellents souvenirs de cette année-là. Ils ne célèbrent aucune de nos fêtes

populaires, de toute façon. Sauf Halloween. Mais eux, c'est l'ancien festival de Samhain qu'ils commémorent. Ils rendent hommage à Samhain, Seigneur des Morts et Prince des Ténèbres. À cette occasion, chacun se grime et se déguise, tandis qu'eux se parent de leurs plus beaux atours. Bien malin qui pourra distinguer les faux des vrais. Voilà pourquoi Halloween est une fête célébrée par la communauté des vampires dans le monde entier).

— Bien sûr. S'ils ont envie de payer vingt dollars pour boire les plus mauvais cocktails qu'on puisse trouver à cinq États à la ronde, servis par les barmen les moins aimables du pays, qui les font attendre le plus longtemps possible...

J'ai réprimé un fou rire. Ce n'était vraiment pas le moment, ni le lieu.

— Et s'ils persistent ?

— Il n'y a pas de show, personne ne leur parle, et s'ils s'incrustent, ils finissent sur le trottoir, plantés devant leur voiture, à se demander ce qu'ils font dans un endroit aussi sordide et comment ils sont arrivés là.

Il a poussé la porte. Il semblait parfaitement indifférent à l'angoisse pourtant palpable qui imprégnait jusqu'à l'air qu'on respirait. Était-il possible qu'il ne la ressente pas ?

Nous nous sommes retrouvés dans un petit hall d'entrée, sorte de sas fermé par une seconde porte, à moins de deux mètres de la première. Là encore, bien que je n'aie repéré ni caméra ni judas, j'ai eu la certitude qu'on nous observait.

— Quel est le nom de ce club privé ? ai-je chuchoté.

— Le vampire qui en est propriétaire l'a baptisé Chez Betty, m'a-t-il répondu à mi-voix. Mais les lycanthropes le surnomment Le Cercueil : la boîte à vampires.

À cet instant, la porte s'est ouverte sur un gobelin.

Je n'en avais jamais vu avant, mais le mot « gobelin » m'est aussitôt venu à l'esprit, comme si j'avais un dictionnaire des créatures surnaturelles directement relié au nerf optique. Il était tout petit, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'avait pas l'air commode, avec sa tête toute rabougrie aux oreilles pointues, ses mains comme des battoirs et ses prunelles incendiaires, brûlantes de méchanceté. Il a levé les yeux et nous a fusillés du regard, comme pour dire : « Des clients ! Il ne manquait plus que ça ! »

Pourquoi une personne normale irait s'aventurer dans un endroit pareil, après avoir débarqué dans une rue sinistre, vu sa voiture s'en aller toute seule et reçu un aussi chaleureux accueil, ça, ça me dépassait ! Il y en a qui ne demandent qu'à se faire trucher, ma parole !

— Monsieur Herveaux, a grogné le gobelin d'une voix

rocailleuse, en détachant bien les syllabes, comme s'il parlait une langue étrangère. Heureux de vous revoir. Et votre amie s'appelle...

— Mlle Stackhouse, a répondu Lèn. Sookie, voici M. Hob.

Le gobelin avait tourné vers moi ses petits yeux luisants pour m'examiner attentivement. Il semblait ennuyé, comme s'il avait du mal à me cataloguer. Il a quand même fini par s'écarter pour nous laisser passer.

Il n'y avait pas grand monde, Chez Betty. Il était encore un peu tôt pour les habitués. Comparé à l'extérieur, lugubre à souhait, l'intérieur paraissait d'une banalité presque décevante. Le bar proprement dit se trouvait au centre : un grand carré avec un abattant pour permettre au personnel de circuler en salle. Les verres étaient suspendus, la tête en bas, sur des rails métalliques ; des plantes artificielles trônaient dans tous les coins ; de hauts tabourets à assise rembourrée étaient répartis à intervalles réguliers le long du comptoir. Il y avait de la musique en sourdine et un éclairage tamisé. A gauche du bar était située une petite piste de danse avec, au fond, une estrade juste assez grande pour accueillir un groupe ou un DJ. Sur les trois autres côtés du bar, on trouvait, comme dans toute discothèque qui se respecte, des tables basses et de profondes banquettes. À notre arrivée, moins de la moitié d'entre elles étaient occupées.

Au passage, j'ai remarqué une affiche qui informait la clientèle du règlement intérieur. Elle était manifestement destinée aux habitués : aucun touriste de base n'aurait pu en comprendre un traître mot. « Il est strictement interdit de se changer sur place... stipulait le document en question (les lycanthropes et autres changelings ne pouvaient donc pas se transformer en animal tant qu'ils demeuraient dans l'établissement. Je ne voyais pas vraiment ce qu'on pouvait trouver à redire à ça), de mordre de quelque manière que ce soit et d'apporter son repas, vivant ou non. » Argh !

Attablés entre eux ou avec leurs compagnons humains, les vampires étaient largement majoritaires. Rien de très étonnant là-dedans. Il y avait aussi une bande de changelings, dans le fond à droite. Plutôt tapageurs, d'ailleurs. Ils étaient si nombreux qu'ils avaient dû rapprocher plusieurs banquettes pour pouvoir tous s'asseoir. Le point de mire du groupe semblait être une jeune femme aux cheveux noirs coupés court. Question silhouette, c'était le zéro défaut : plutôt athlétique, mais irréprochable. Son visage mince et longiligne, aux traits affirmés, affichait une parfaite assurance. Elle se tenait contre un homme qui devait avoir à peu près le même âge qu'elle – vingt-sept ou vingt-huit ans – et qu'elle enlaçait étroitement. Son compagnon avait des yeux singulièrement ronds, un nez un peu épaté et les cheveux les plus fins que j'aie jamais vus (des cheveux de bébé d'un blond si pâle qu'ils formaient comme une auréole autour de

sa tête). Ces joyeux drilles n'étaient-ils pas en train de célébrer les fameuses fiançailles dont Janice m'avait parlé ? Je me suis demandé si Lèn était au courant. En tout cas, la bande en question retenait son attention.

Réflexe ô combien féminin, j'ai immédiatement regardé ce que portaient les autres femmes présentes dans la salle. Pour les vampires du beau sexe et les humaines, des tenues très habillées (aussi habillées que la mienne, sinon plus) ; pour les changelings, en revanche, c'était un peu la gamme en dessous. La jeune femme aux cheveux noirs (que j'avais tout de suite baptisée Debbie) arborait un pantalon en cuir mauve moulant et des bottines assorties. Son petit haut en soie rose poudré, à peine échancré sur le devant, cachait un profond décolleté dans le dos, fermé à hauteur des épaules par une chaînette. Comme elle saluait d'un grand éclat de rire une plaisanterie de son voisin blond, j'ai senti Lèn se crispier à côté de moi : pas de doute, c'était bien son ex. Et, comme par hasard, elle semblait s'amuser dix fois plus depuis qu'elle l'avait repéré.

Au premier coup d'œil, je l'avais cataloguée : le genre garce qui se la joue. Et j'étais bien décidée à me comporter en conséquence. Le gobelin nous a conduits à une table libre, non loin de la bande de changelings, puis a tiré un fauteuil pour m'inviter à y prendre place. Je lui ai adressé un hochement de tête protocolaire et j'ai ôté mon châle, que j'ai soigneusement plié et posé sur le siège vacant à ma gauche. Lèn s'est assis à ma droite, de façon à tourner le dos aux bruyants fêtards.

Une serveuse vampire est venue prendre notre commande. Elle était si maigre qu'elle avait tout d'un squelette ambulante. Lèn m'a demandé ce que je voulais boire.

— Un cocktail... avec du Champagne, ai-je répondu (un peu au hasard, je dois bien le reconnaître).

Ce n'était pas vraiment le genre de boisson qu'on consommait Chez Merlotte, et je n'avais pas la moindre idée du goût que ça pouvait avoir. Mais, pour une fois que j'étais de sortie, je me suis dit que j'allais innover. Lèn s'est contenté d'une Heineken. Debbie lorgnait constamment de notre côté. Comme ça commençait à me taper sur le système, je me suis penchée vers Lèn pour remettre en place une boucle brune qui lui tombait sur le front. Il a eu un petit mouvement de surprise, mais, étant donné la distance qui nous séparait, Debbie n'a pas pu voir sa réaction.

J'ai alors adressé à mon soi-disant petit ami un large sourire. Attention ! Pas le modèle commercial. Non, un vrai beau sourire charmeur – grâce à Bill, j'avais acquis une certaine confiance en mon pouvoir de séduction.

— Hé ! Je suis votre petite amie, je vous rappelle ! ai-je dit à

voix basse, pour le rassurer. Je ne fais que jouer mon rôle. À ce propos, il vaudrait peut-être mieux qu'on se tutoie. Ça ferait plus naturel, vous... tu ne crois pas ?

Il n'a pas eu le temps de me répondre, car la vampire squelettique nous apportait déjà nos verres. J'ai aussitôt trinqué avec lui.

— À notre association ! ai-je lancé gaiement.

Son regard s'est éclairé. On a bu chacun une gorgée pour fêter ça.

Waouh ! Mais j'adorais les cocktails au Champagne, moi ! Et, juste pour le plaisir d'entendre sa voix rauque et virile, je me suis mise à questionner Lèn sur son enfance, sa famille...

De toute façon, il n'y avait pas encore assez d'humains sur place pour que je commence mes investigations. Se prêtant gentiment au jeu, Lèn m'a raconté la misère noire dans laquelle vivaient ses grands-parents et les débuts de son père, qui s'en était sorti à la force du poignet en montant sa boîte de géomètre. Il commençait à peine à me parler de sa mère quand Debbie est venue interrompre notre conversation.

Il ne lui avait pas fallu longtemps.

— Bonsoir, Lèn, a-t-elle roucoulé.

Comme il ne l'avait pas vue arriver, Lèn n'a pas pu contrôler sa réaction. Ses traits se sont brusquement durcis.

— C'est ta nouvelle copine, ou tu l'as juste empruntée pour la soirée ?

— Oh ! Pour plus longtemps que ça, ai-je répliqué en lui adressant un sourire radieux et à peu près aussi sincère que le sien.

— Vraiment ?

Tss tss ! A éviter, le haussement de sourcils jusqu'à la racine des cheveux : ça ride le front, ma chérie !

— Sookie est une très grande amie, lui a répondu Lèn, impassible.

Il avait eu le temps de se reprendre.

— Oh ? s'est étonnée Debbie, en mettant dans son exclamation autant d'incrédulité que possible. Il n'y a pas si longtemps, tu me disais pourtant que jamais tu n'aurais d'autre... hum... «amie »...

Elle s'est interrompue, un petit rictus suffisant aux lèvres.

J'ai posé la main sur celle de Lèn et j'ai coulé vers lui un regard qui en disait long sur l'intimité de notre relation.

— Dites-moi, m'a-t-elle lancé avec une moue sceptique. Qu'est-ce que vous pensez de la marque de naissance de Lèn ? Jolie, non ?

Qui aurait pu imaginer qu'elle pousserait la perfidie jusque-là ? Et aussi ouvertement, en plus ?

Sur ma fesse droite... en forme de lapin...

Génial ! Lèn s'était souvenu de ce que je lui avais dit, et il communiquait mentalement avec moi pour mettre à profit mes dons de télépathe. Bien joué !

— J'ai toujours eu un petit faible pour Roger Rabbit, ai-je répondu, en effleurant la hanche droite de mon voisin avec un battement de cils étudié.

Pendant une fraction de seconde, j'ai cru que Debbie allait m'étriper. Elle était défigurée par la colère. Il ne lui a pourtant fallu qu'un instant pour recouvrer son sang-froid. Elle était d'ailleurs tellement concentrée, elle faisait un tel effort pour se contrôler que, contrairement à celui des autres changelings (qui me laissait toujours une impression de brouillard opaque), son esprit m'est apparu avec une netteté stupéfiante. Elle pensait à son fiancé. Elle se disait qu'il était loin d'être aussi doué que Lèn au lit. Mais il avait de l'argent et il voulait des enfants, lui. Et puis, elle était supérieure au hibou : elle pouvait le dominer aisément. Elle aurait toujours le dernier mot, c'était l'essentiel.

Bon. Cette fille n'était pas un démon (je n'aurais pas donné cher de la peau de son pauvre fiancé, sinon), mais ce n'était pas un ange non plus.

Elle aurait encore pu s'en sortir avec les honneurs, si elle en était restée là. Mais l'idée que je sois au courant du petit secret de Lèn était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Penser à ce que ça impliquait la rendait folle. C'est là qu'elle a perdu les pédales et commis une grosse erreur.

Elle m'a détaillée de la tête aux pieds, avec un regard à pétrifier un rhinocéros en pleine course.

— On dirait que vous êtes allée faire un petit tour chez Janice, aujourd'hui, m'a-t-elle lancé en jetant un coup d'œil appuyé à ma coiffure, puis à mes ongles vernis.

Ses cheveux raides, d'un noir de jais, avaient été dégradés sur plusieurs longueurs. Toutes ces mèches à différentes hauteurs lui donnaient un petit air de chien de luxe toiletté pour un concours canin. A un lévrier afghan, plus exactement. Son visage allongé accentuait encore la ressemblance.

— Un quart d'heure chez elle, et on prend dix ans d'un coup. Quant aux coupes, je ne vous en parle même pas : elle a un siècle de retard !

J'ai senti la tension de Lèn monter d'un cran. Il a ouvert la bouche pour riposter, mais je l'ai arrêté d'un geste.

— Qu'est-ce que tu penses de ma coiffure, mon chéri ? lui ai-je demandé, en secouant doucement la tête pour ramener mes cheveux sur mes épaules nues.

Je lui ai pris la main, l'invitant à caresser les mèches qui

tombaient sur mon décolleté. Hé ! C'est que j'étais plutôt bonne à ce petit jeu-là, moi ! Sookie, la chatte : câline, féline, et qui retombe toujours sur ses pattes.

Lèn a dégluti, s'est éclairci la gorge, tout en laissant glisser ses doigts sur ma peau, qu'il a effleurée du dos de la main.

— Je la trouve très belle, a-t-il répondu d'une voix enrouée, manifestement troublé.

Je lui ai souri.

— En fait, il ne vous a pas simplement empruntée pour la soirée, a repris Debbie, passant de l'erreur grossière à l'erreur fatale. Je crois plutôt qu'il vous a louée.

C'était une terrible insulte, autant pour Lèn que pour moi. Il m'a fallu un sacré effort de volonté pour continuer à me comporter en jeune fille bien élevée. Intérieurement, je bouillais. Je sentais mes instincts primitifs se réveiller, mon moi profond remonter à la surface. Sookie, le chat sauvage, la vraie Sookie, sortait ses griffes.

Lèn et moi avons regardé Debbie sans mot dire, stoïques, imperturbables. Face à notre attitude, digne, exemplaire, elle a pâli.

— OK, je n'aurais pas dû, a-t-elle marmonné en détournant les yeux. Faites comme si je n'avais rien dit.

Contre un changeling (surtout un changeling de sa trempe), je n'aurais eu aucune chance, dans un combat à la loyale – évidemment, si on devait en arriver là, je n'avais pas l'intention de me battre à la loyale.

Je me suis penchée en avant pour poser un ongle impeccablement verni sur son pantalon en cuir.

— Alors, on a sorti tante Milka pour l'occasion ? lui ai-je demandé d'un ton très décontracté. Qu'avez-vous fait de la marmotte ?

Lèn a éclaté de rire. Je ne m'y attendais pas, mais j'en ai profité pour lui adresser un clin d'œil complice. Il était plié en deux. Quand j'ai tourné la tête, Debbie avait déjà battu en retraite et rejoignait au pas de charge son groupe d'amis, qui avaient suivi la fin du match dans un silence consterné.

Mon petit doigt me disait que je n'avais pas intérêt à me rendre aux toilettes toute seule au cours de la soirée.

Quand la serveuse est venue renouveler nos consommations, la boîte s'était remplie, et quelques amis de Lèn étaient arrivés. Ils étaient toute une bande. Il faut savoir que les lycanthropes sortent groupés, la plupart du temps. Quant aux changelings en général, ça dépend de la forme qu'ils adoptent (certains animaux ne se déplacent qu'en troupeau. Enfin, mieux vaut éviter le mot « troupeau » devant un lycanthrope : conseil d'amie). Quoique théoriquement

polymorphes, les changelings ont tendance à privilégier une forme, toujours la même, celle de l'animal avec lequel ils se sentent le plus d'affinités. D'ailleurs, entre eux, ils se désignent toujours par le nom de cet animal fétiche – chien-garou, chauve-souris-garou, tigre-garou... Mais jamais « lycanthrope » : cette appellation est exclusivement réservée aux loups-garous pur souche, lesquels n'éprouvent que du mépris pour ceux qui font preuve, à leurs yeux, d'une telle inconstance. De toute façon, ils ont une piètre opinion de tous les changelings. Ils se considèrent comme la crème de la crème, l'élite des Cess.

Les autres changelings en avaient autant à leur service, m'expliquait Lèn. Pour eux, les lycanthropes n'étaient rien de moins que de la racaille, des escrocs, des bons à rien, la honte de la communauté des Cess au grand complet.

— On trouve pas mal de lycanthropes dans le bâtiment, m'a-t-il appris. Beaucoup sont mécaniciens, maçons, plombiers...

— Des métiers drôlement utiles, ai-je commenté.

— Oui, mais qui ne permettent pas précisément de jouer dans la cour des grands – des cadres, des cols blancs, comme on dit. Et même si on s'entraide et si on s'associe, il faut bien reconnaître que nous sommes victimes d'une certaine discrimination sociale.

Quatre lycanthropes en tenue de motard faisaient justement leur entrée. Ils arboraient tous un blouson à tête de loup, comme le loup-garou qui m'avait attaquée Chez Merlotte. En les voyant, je me suis demandé s'ils avaient déjà entrepris des recherches pour retrouver mon agresseur. Je me suis aussi demandé s'ils n'avaient pas réussi, depuis, à se faire une idée un peu plus précise de la personne qu'ils avaient été chargés de... De quoi, d'ailleurs ? D'enlever ? De faire chanter ? De tabasser ? D'intimider ? Quoi qu'il en soit, je préférerais ne pas imaginer ce qu'ils me feraient, s'ils découvraient qui j'étais. Ils ont commandé des bières et se sont plongés dans de grands conciliabules (et encore un « mot du jour » de casé !), têtes penchées, serrés autour de la table : l'image parfaite de la bande de malfrats qui préparent un mauvais coup.

Le DJ (un vampire, comme il se doit) a commencé à mettre un peu d'ambiance : juste ce qu'il fallait de volume pour qu'on reconnaisse le titre qui passait, tout en continuant à pouvoir discuter sans trop hausser la voix.

— On va danser ? m'a proposé Lèn.

Je ne m'y attendais pas. Mais, à la réflexion, c'était peut-être un bon moyen de me rapprocher discrètement des vampires et des humains qui travaillaient pour eux sans me faire remarquer. J'ai accepté. Lèn a écarté son fauteuil et m'a tendu la main pour m'entraîner sur la piste. Au même moment, le DJ a changé de registre,

passant d'un morceau de hard rock à Sarah McLachlan. Dans *Good Enough*, le tempo est plutôt lent, mais assez marqué (si vous avez suivi *Buffy contre les vampires* et vu l'épisode *Cœur de loup-garou*, vous saurez ce que je veux dire). Je ne pourrais pas vous la fredonner : je chante comme une casserole. En revanche, je sais danser. Et il se trouve que Lèn ne se débrouillait pas mal non plus.

Ce qu'il y a de bien, dans la danse, c'est qu'on n'est pas obligé de parler si on n'en a pas envie. Ce qu'il y a de nettement moins bien (enfin, ça dépend des circonstances), c'est qu'en dansant, on est en contact étroit avec le corps de son partenaire. Je n'avais déjà que trop senti la chaleur de celui de Lèn, au cours de la journée, et j'étais dangereusement consciente de son magnétisme animal. Maintenant que j'étais collée à lui, que je suivais ses moindres mouvements, j'étais à deux doigts de la transe. À la fin de la chanson, Lèn n'a manifesté aucune intention de s'arrêter là. Je n'allais quand même pas protester ! Mais j'ai préféré garder les yeux rivés au plancher, par sécurité. Le morceau suivant était plus rapide (ne me demandez pas le titre : vu l'état second dans lequel j'étais, j'étais incapable de le reconnaître), et je me suis mise à me déhancher, à tourner, à virevolter, suivant sans aucun effort les pas de mon partenaire : l'accord parfait.

C'est alors qu'un type assez baraqué, assis au bar derrière nous, a braillé à son voisin, un vampire :

— Il a pas encore craché le morceau. Harvey a appelé aujourd'hui. Il a dit qu'ils avaient fouillé la baraque et qu'ils avaient rien trouvé.

— Tais-toi. On est dans un endroit public, ici, lui a sèchement rappelé le vampire.

Il avait une sacrée autorité pour un si petit gabarit. Peut-être l'avait-on changé en vampire à une époque où les hommes étaient plus petits. Il paraît qu'en un siècle, on a pris dix centimètres, alors...

J'étais sûre que Bill était l'homme dont le braillard avait parlé, car il avait pensé à lui quand il avait dit qu'il n'avait pas encore « craché le morceau ». Par chance, c'était un émetteur exceptionnel : tout ce qui lui passait par la tête me parvenait avec une netteté stupéfiante, son et images compris.

Quand, emporté par son élan, Lèn a voulu s'éloigner, il s'est étonné de me sentir résister. Les sourcils froncés, il m'a adressé un petit coup d'œil incertain. J'ai répondu en lui désignant d'un regard oblique le duo dont la discussion s'était révélée si riche d'enseignements. Un battement de paupières a suffi : il avait compris.

Danser tout en essayant de lire dans les pensées de quelqu'un n'a rien de facile. Je ne vous recommande pas d'essayer. Tendue, tous les sens en éveil, j'étais encore sous le choc. Mon cœur battait la

chamade. Cette vision de Bill, au moment même où je frôlais l'extase dans les bras d'un autre... ça m'avait complètement chamboulée. L'en a dû percevoir mon trouble, car il a interrompu notre danse et s'est excusé pour aller aux toilettes. Il m'a d'abord accompagnée au bar et a tiré un tabouret pour que je puisse m'asseoir juste à côté du vampire que j'avais repéré. Je me suis efforcée de regarder ailleurs – les danseurs, le DJ, les clients attablés dans la boîte... partout, sauf dans la direction de mon voisin de gauche et de son compagnon, dont j'étais justement en train de fouiller l'esprit.

Il passait en revue les événements de la journée. Il avait essayé de garder quelqu'un éveillé, quelqu'un qui avait un besoin vital de sommeil... un vampire : Bill.

Empêcher un vampire de dormir est l'une des pires tortures qu'on puisse lui infliger. Pour un vampire, l'envie de dormir qui se manifeste avec le lever du soleil est absolument impérieuse, et le sommeil qu'elle provoque est si profond qu'il confine au coma, à un état de mort apparente.

Allez savoir pourquoi (le fait d'être américaine, j'imagine), l'idée que les vampires qui avaient commandité l'enlèvement de Bill puissent recourir à de tels moyens pour le faire parler ne m'avait jamais traversé l'esprit. Évidemment, s'ils voulaient obtenir de lui certaines informations, ils n'allaient quand même pas attendre bien gentiment qu'il se décide à les leur donner. Mais quelle idiote ! Même si je savais que Bill m'avait trompée, même si je savais qu'il s'apprêtait à me quitter pour sa vampire de Seattle, l'idée qu'on puisse le faire souffrir... Oh ! Ça me déchirait.

Plongée dans mes sombres pensées, je n'ai pas vu le coup arriver. Pas avant, du moins, qu'on m'agrippe par le bras.

L'un des quatre membres du gang de lycanthropes, un grand brun baraqué qui ne sentait pas la rose, était en train d'incruster ses empreintes digitales, noires de cambouis, sur ma belle manche en soie rouge.

— Viens donc à notre table, qu'on fasse connaissance, ma jolie, m'a-t-il lancé, un sourire goguenard aux lèvres.

Il avait des dents pointues comme des lames et deux anneaux en or à l'oreille droite. Je me suis distraitement demandé ce que devenaient ses boucles d'oreilles, les nuits de pleine lune... Mais je me suis vite rendu compte que j'avais des problèmes beaucoup plus urgents à résoudre. Son expression avait quelque chose de trop direct, de trop suggestif. Les hommes ne regardent pas les femmes comme ça, à moins qu'elles ne soient plantées sous un porche ou au coin d'une rue mal famée, avec des cuissardes vernies, des shorts ras les fesses et des décolletés jusqu'au nombril. En clair, il pensait que j'étais à la disposition de la clientèle.

— Non, merci, ai-je répondu d'un ton poli mais ferme.

J'avais cependant la très nette et très désagréable impression que je n'allais pas m'en tirer à si bon compte. Mais je pouvais toujours tenter le coup. Après plusieurs années de service Chez Merlotte, j'avais quand même une certaine expérience des pots de colle un peu trop entreprenants. Mais j'avais toujours eu quelqu'un pour me défendre, le cas échéant. Sam n'aurait jamais toléré qu'une de ses serveuses se fasse peloter ou injurier.

— Allez, beauté, fais pas ta mijaurée. Viens avec nous, a-t-il insisté.

Pour la première fois de ma vie, j'ai regretté que Bubba ne soit pas dans mon voisinage immédiat.

J'avais pris la fâcheuse habitude de voir les gens qui m'empoisonnaient la vie connaître un destin tragique. J'avais peut-être aussi pris la fâcheuse habitude de laisser les autres régler mes problèmes à ma place...

J'ai bien eu la tentation de lui faire un peu peur. Il suffisait de lui montrer que je savais ce qu'il avait en tête. Ça n'aurait pas été très compliqué : bien qu'il soit un lycanthrope, vu le Q.I. limité qu'il avait, je pouvais lire à livre ouvert dans ses pensées. Oh, il n'y avait là rien de franchement passionnant, ni de franchement surprenant : désir lubrique et violence rentrée.

Mais si lui et son gang avaient été chargés de trouver la copine de Bill le Vampire et qu'on leur avait donné un signalement du style «humaine blonde et télépathe », que croyez-vous qu'il se dirait, même avec trois neurones en état de marche, s'il croisait une blonde télépathe dans un repaire de vampires ?

— Écoutez, je n'ai aucune envie de venir avec vous, ai-je répété d'un ton sans réplique. Laissez-moi tranquille.

De peur de me retrouver coincée contre le bar, je suis descendue de mon tabouret.

— T'as pas d'homme, ici, ma biche. Et nous, on est des mâles, des vrais, a-t-il répliqué en portant la main à son entrejambe pour soupeser sa virilité.

Oh ! Très élégant ! C'est fou ce que ça m'excitait !

— On a de quoi te satisfaire, a-t-il ajouté d'un ton graveleux.

— Vous seriez le Père Noël que ça ne suffirait pas, ai-je rétorqué en lui marchant sur le pied.

S'il n'avait pas porté des bottes de moto, ça aurait peut-être pu fonctionner. Mais, les choses étant ce qu'elles étaient, j'ai bien failli casser mon talon. Intérieurement, je maudissais Corinne et ses faux ongles, qui m'empêchaient de lui mettre mon poing dans la figure. Je lui aurais bien frappé le nez (très douloureux, les coups dans le nez). Il aurait été obligé de me lâcher.

Il a grogné comme un molosse enragé qu'on retient par sa laisse, mais il n'a pas desserré son emprise pour autant. Au contraire, de la main gauche, il m'a empoignée par l'épaule. J'ai eu l'impression que ses doigts s'enfonçaient dans ma chair.

Jusqu'à présent, je m'étais efforcée de rester calme, espérant régler cette affaire sans faire de vagues. Mais j'avais dépassé ce stade, désormais.

— Lâchez-moi ! ai-je hurlé en tentant de lui donner un coup de genou bien placé.

Il était un peu de biais et je n'ai pas eu le temps d'ajuster le tir, si bien que j'ai mal visé. Il a quand même grimacé et brusquement reculé, me lacérant l'épaule avec ses ongles au passage.

Pas étonnant : Lèn venait de refermer sa main sur sa nuque et l'avait tiré violemment en arrière. Au moment où les autres membres du gang se précipitaient vers le bar pour venir en aide à leur copain, M. Hob est entré en scène (il faisait aussi office de videur, apparemment). Chose étonnante pour une créature de sa taille, il a ceinturé mon motard et l'a soulevé sans la moindre difficulté. Le loup-garou s'est mis à hurler. Une épouvantable odeur de chair brûlée s'est alors élevée dans la salle. La serveuse fil de fer a aussitôt allumé un puissant ventilateur qui a rapidement fait la preuve de son efficacité. Ça n'a cependant pas empêché les hurlements du type de retentir d'un bout à l'autre du club, de ma place, devant le bar, jusqu'au fin fond d'un petit couloir sombre que je n'avais pas encore remarqué et qui devait mener à la sortie de secours, à l'arrière du bâtiment. On a alors perçu un grand « bang » sonore, puis un second. De toute évidence, le perturbateur avait été jeté dehors avec perte et fracas.

Lèn s'était déjà retourné vers le reste de la bande, en alerte. Quant à moi, j'assistais à la scène, debout derrière lui, les jambes flageolantes. Je grelottais comme si je venais de plonger dans une eau à 10 °C (effet secondaire de l'incident, je suppose). Je m'en étais peut-être sortie, mais pas « sans une égratignure ». Le loup-garou m'avait laissé un joli petit souvenir : des entailles sur l'épaule, profondes et qui saignaient abondamment. Mais les soins de première urgence devraient attendre, car une nouvelle bagarre se préparait.

J'ai jeté un regard circulaire. Il me fallait une arme, quelque chose pour me défendre. C'est à ce moment-là que la serveuse a posé une batte de base-ball sur le comptoir – elle n'avait pas les yeux dans sa poche, apparemment. J'ai attrapé l'engin, en lui adressant un petit signe de tête en guise de remerciement, puis j'ai pris place à côté de Lèn et j'ai levé mon gourdin, prête à frapper. Comme mon frère me l'avait appris (conseil basé sur une grande expérience des bagarres, acquise dans tous les bars de Bon Temps et des environs, à vingt lieues à la ronde, j'en ai peur), j'ai choisi un adversaire. Je me suis imaginée

en train de lui balancer ma batte en plein sur le genou – cible plus accessible pour moi que la tête. Pas de doute, ça le calmerait.

C'est alors qu'un autre personnage est apparu dans la zone qui séparait les deux factions ennemies : le petit vampire que j'avais vu parler avec le type à la conversation si instructive.

Non seulement il ne devait pas faire un mètre soixante, talons compris, mais il était plutôt chétif. On ne lui aurait même pas donné vingt ans, à première vue. Imberbe, les yeux couleur chocolat amer, il était doté d'une chevelure flamboyante qui formait un contraste saisissant avec son extrême pâleur.

— Je vous prie de nous excuser pour ce petit désagrément, mademoiselle, m'a-t-il dit d'une voix douce, avec un accent du Sud à couper au couteau.

Je n'avais pas entendu d'accent aussi prononcé depuis la mort de mon arrière-grand-mère, vingt ans auparavant.

— Je suis désolée d'avoir, indirectement, troublé la tranquillité de cet établissement, lui ai-je répondu, en m'efforçant de recouvrer un semblant de dignité, malgré mes pieds nus (j'avais instinctivement envoyé valser mes hauts talons pour pouvoir me battre plus commodément) et la batte de base-ball que j'empoignais à deux mains.

Je me suis redressée, abandonnant ma position de combat pour m'incliner légèrement devant lui et donc bien lui faire comprendre que je reconnaissais son autorité.

Quant à vous, messieurs, vous devriez partir sans plus tarder, a lancé le petit homme en se tournant vers le groupe de loups-garous. Et ce, après avoir présenté des excuses à cette dame et à son cavalier, bien entendu.

Les trois motards se sont jeté des regards incertains. Aucun ne voulait être le premier à capituler. L'un d'entre eux, un blond à la barbe broussailleuse qui arborait un bandana à tête de mort noué autour du crâne (plus ringard, tu meurs !), apparemment le plus jeune de la bande – et le moins futé –, nous regardait d'un air mauvais, les yeux étincelants de rage. Il était manifestement trop aveuglé par la colère et trop blessé dans son orgueil pour bien mesurer la gravité de la situation. Il n'avait pas fait un geste que je savais déjà où il allait frapper : il aurait tout aussi bien pu me le télégraphier ! Vive comme l'éclair, j'ai tendu ma batte au petit vampire qui se tenait à côté de moi. Il l'a attrapée si vite que je ne l'ai même pas vu bouger. L'autre a à peine eu le temps de faire un pas qu'il avait déjà la jambe brisée.

Un silence de mort avait envahi le club. Les deux loups-garous rescapés sont venus récupérer leur petit camarade hurlant de douleur, dans un concert de « désolé, désolé » grommelés de mauvaise grâce. Ils ne se sont pas fait prier pour emmener l'arrogant motard blond et

ont vidé les lieux sans demander leur reste.

La musique a repris, et le petit vampire roux a rendu la batte de base-ball à la serveuse. Lèn s'est empressé d'examiner mes blessures. C'est à ce moment-là que je me suis remise à trembler.

— Ça va, ça va, lui ai-je assuré.

Je n'avais qu'une hâte : filer au plus vite. Je commençais à en avoir assez d'être le point de mire de toute la discothèque.

— Mais vous saignez, ma chère, a constaté le jeune vampire.

Je connaissais les règles de bienséance, aussi lui ai-je obligeamment offert mon épaule blessée. Il a à peine pris le temps de murmurer : «Merci », avant de se pencher pour me lécher.

Je savais que la cicatrisation n'en serait que plus rapide. Je me suis donc tenue tranquille et je me suis efforcée de sourire, même si, pour ne rien vous cacher, c'était un peu comme si je me laissais peloter devant tout le monde.

Lèn m'a pris la main pour me réconforter.

— Navré de ne pas être intervenu plus tôt, a-t-il ; dit.

— Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut prévoir.

Slurp, slurp, slurp... Je commençais à m'impatisser. Hé ! Il ne fallait quand même pas exagérer. Ça devait avoir fini de saigner, maintenant !

Le vampire s'est redressé et s'est ostensiblement léché les babines, avant de m'adresser un petit rictus satisfait.

— Ce fut un plaisir, ma chère. Permettez-moi de me présenter : Russell Edgington.

Le roi du Mississippi ! Bon, c'est vrai que vu la réaction des motards, je m'y attendais un peu.

— Enchantée de vous rencontrer, ai-je poliment répondu, tout en me demandant si je devais faire la révérence ou quelque chose comme ça.

Non, il n'avait pas précisé son titre, et je n'étais pas censée le connaître.

— Je m'appelle Sookie Stackhouse, et voici mon ami, Léonard Herveaux.

— Oh ! Je connais les Herveaux depuis des années, a affirmé le roi du Mississippi. Ravi de vous voir Lèn. Comment va votre père ?

On aurait pu se croire sur le parvis de l'église, à la sortie de la messe dominicale.

— Bien, merci, a dit Lèn d'un ton peut-être un brin tendu. Nous sommes désolés d'avoir perturbé la soirée.

— Vous n'y êtes pour rien, lui a aimablement répondu Sa Majesté. Les hommes sont parfois amenés à quitter momentanément leurs compagnes, et ces dames ne sont pas responsables de la goudaillerie de certains rustres.

Edgington s'est alors incliné devant moi. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'on faisait dans ces cas-là (je n'avais pas vraiment l'habitude des têtes couronnées. La dernière fois que j'en avais vu une de près, c'était un gros plan de Diana, à la télé). J'ai préféré jouer la prudence et me suis contentée de l'imiter.

— Vous êtes comme une rose dans un jardin en friche, ma chère, a-t-il cru bon d'ajouter.

Et toi, c'est fou ce que tu peux débiter comme mièvreries !

Je l'ai remercié, en gardant les yeux baissés pour ne pas lui montrer ce que j'en pensais.

— Lèn, j'ai bien peur que pour moi, la soirée s'arrête là, ai-je aussitôt ajouté, en m'efforçant de jouer la « rose dans un jardin en friche » : toute douce, toute mielleuse et très ébranlée.

Malheureusement, pour ce qui était de l'émotion, je n'ai pas eu à me forcer.

— Bien sûr, ma chérie, a tout de suite répondu Lèn. Donne-moi juste le temps de récupérer ton châle et ton sac.

Il s'est immédiatement dirigé vers notre table. Dieu soit loué !

— Il va de soi, mademoiselle Stackhouse, que nous vous attendons demain soir, a soudain lancé Russell Edgington sur un ton qui laissait peu de place à la discussion.

L'homme qui l'accompagnait se tenait debout derrière lui, les mains posées sur ses épaules. Edgington a tapoté familièrement celle qui se trouvait sur son épaule gauche.

— Nous ne voudrions pas être privés de votre charmante compagnie à cause des déplorables manières d'un butor qui ne franchira plus ce seuil, soyez-en d'ores et déjà convaincue.

— Merci. J'en parlerai à Lèn, ai-je répondu, sans manifester le moindre enthousiasme à la perspective d'un si prompt retour.

J'espérais qu'en paraissant m'en remettre à Léonard, je ne passerais pas pour autant pour une fille dépourvue de caractère – il n'y a pas de place pour les faibles, chez les vampires, et ceux qui ne savent pas se défendre ne font pas de vieux os. Mais Russell Edgington croyait offrir l'image du parfait gentleman du Sud de la grande époque. Si c'était son truc, je préférerais entrer dans son jeu et ne pas jouer les amazones féministes.

Quand Lèn est revenu me chercher, il n'avait pas l'air réjoui.

— Malheureusement, ton châle a eu un petit accident, m'a-t-il annoncé d'une voix frémissante de rage. Debbie, je parie.

Vu le nombre de trous, je peux vous assurer qu'elle n'y était pas allée de main morte. Des brûlures de cigarette, probablement. Je me suis efforcée de rester de marbre. Sans grand résultat. J'ai même senti les larmes me monter aux yeux (le contrecoup de la bagarre avec les loups-garous, j'imagine).

Évidemment, Edgington n'en perdait pas une miette.

— Je préfère que ce soit mon châte plutôt que moi, ai-je plaisanté, jouant les bravaches, avec un haussement d'épaules fataliste pour faire bonne mesure.

J'ai même ressorti mon petit sourire de façade. Ma pochette perlée était intacte, c'était déjà ça. Bon, je n'avais rien de valeur dedans, n'ayant pris avec moi qu'un poudrier, un rouge à lèvres et de quoi me payer à dîner. Mais c'était quand même un cadeau de ma grand-mère, et j'y tenais.

Lèn a ôté sa veste et m'a invitée à l'enfiler. Comme si je n'étais pas déjà assez mal à l'aise comme ça ! J'ai d'abord protesté, mais, au regard qu'il m'a lancé, j'ai vite compris qu'il n'en démordrait pas.

— Bonne nuit, mademoiselle Stackhouse, m'a dit le petit vampire aux cheveux roux. Lèn, je vous vois demain soir ? Vos affaires vous retiendront-elles quelque temps à Jackson ?

— En effet, a répondu Lèn. Content de vous avoir revu, Russell.

Le pick-up était garé devant la porte quand on est sortis du club. Il se dégageait de l'endroit cette même atmosphère oppressante et lourde de menace qui nous avait accueillis. Je me suis vaguement demandé comment les vampires faisaient pour produire tous ces effets spéciaux, mais j'étais trop déprimée pour trouver le courage d'interroger mon compagnon.

— Tu dois geler, sans ta veste, non ? lui ai-je demandé, après un silence qui avait quand même duré deux pâtés de maisons.

— Non, ça va.

Je lui ai jeté un coup d'œil. Il ne frissonnait pas comme moi, lui, même en simple chemise. Je me suis enroulée dans sa veste, en caressant de la joue le revers de soie, et je me suis laissé envelopper par sa chaleur, son odeur...

— Je n'aurais jamais dû te laisser seule avec tous ces types dans la boîte.

— Tu ne peux pas me surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ai-je rétorqué, pensant le déculpabiliser.

— J'aurais dû demander à quelqu'un de rester avec toi.

— Je suis une grande fille, Lèn. Je n'ai pas besoin de garde du corps. Je gère ce genre d'incident pratiquement tous les jours, au bar.

J'ai moi-même perçu la lassitude dans ma voix. Il faut bien reconnaître que, quand on bosse comme serveuse dans un bar, on a rarement l'occasion de voir le meilleur côté des hommes. Même *Chez Merlotte*, où le patron veille sur ses employées et où la clientèle est presque exclusivement locale.

— Eh bien, alors, tu ne devrais pas travailler là-bas, a-t-il dit, d'un ton qui m'a paru drôlement péremptoire.

— D'accord. Épouse-moi et arrache-moi à tout ça, ai-je répliqué, pince-sans-rire.

Pour toute réponse, j'ai eu droit à un regard terrifié.

— On est tous obligés de bosser pour gagner sa vie, Lèn, ai-je repris avec un petit sourire en coin. Et puis, j'aime bien mon job.

Il n'a pas eu l'air convaincu. Il était temps de changer de sujet.

— Ils ont Bill, ai-je subitement lâché.

— Tu en es sûre ?

— Absolument sûre.

— Les informations qu'il possède doivent être sacrément importantes, pour qu'Edgington soit prêt à risquer une guerre pour les connaître. De quoi s'agit-il ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Mais tu le sais ?

Le lui avouer, c'était lui prouver ma confiance : je serai autant en danger que Bill, si on apprenait que je connaissais son secret. Et je craquerais bien plus facilement.

— Oui, je le sais.

CHAPITRE 6

On ne s'est rien dit dans l'ascenseur. Appuyée contre le mur, j'ai regardé d'un œil morne Lèn ouvrir la porte de l'appartement. J'étais complètement déboussolée, fatiguée, tiraillée entre des émotions contradictoires impossibles à contrôler, encore secouée par la rixe avec le motard et à la fois écoeurée et scandalisée par la conduite de cette garce de Debbie.

Arrivée devant ma chambre, je me suis contentée d'un simple «bonne nuit », puis je me suis rendu compte que j'avais encore la veste de Lèn sur les épaules.

— Oh ! Tiens. Et merci, lui ai-je lancé en la lui tendant.

Il l'a posée sur l'un des tabourets de bar de la cuisine.

— Besoin d'un coup de main pour ta fermeture Éclair ? m'a-t-il alors demandé.

— Juste le haut, ça suffira.

Je lui ai tourné le dos. Il m'avait aidée à fermer ma robe avant de partir, et j'étais touchée qu'il pense à me proposer son aide.

J'ai entendu le crissement de la fermeture et senti sa chaleur sur ma peau. C'est alors qu'il s'est passé un truc auquel je ne m'attendais pas : il a continué à me toucher. J'ai frissonné en sentant ses doigts m'effleurer le dos.

J'étais paralysée. Je ne savais pas ce que je devais faire et encore moins ce que je voulais faire.

Je me suis lentement retournée pour le regarder. La même incertitude se lisait sur son visage.

— Ça ne pourrait pas plus mal tomber, lui ai-je dit dans un murmure embarrassé. Tu viens de te faire larguer, je suis à la recherche de mon petit ami... Bon, d'accord, il me trompe. N'empêche...

— Ce n'est pas le bon moment, a-t-il reconnu en posant les mains sur mes épaules.

Et, sans crier gare, il m'a embrassée.

Il ne m'a pas fallu une demi-seconde avant de réagir et de

l'enlacer. Il m'a serrée contre lui. Ses baisers étaient étonnamment tendres et... passionnés. J'avais envie de faire courir mes doigts dans sa crinière noire, de prendre toute la mesure de sa large carrure, de découvrir le goût de sa peau... et de vérifier si ses fesses étaient aussi fermes et rebondies qu'elles en avaient l'air sous son pantalon... Ô Seigneur ! Je l'ai repoussé en douceur.

— Ce n'est pas le bon moment, ai-je répété, avant de m'empourprer violemment en constatant que ma robe avait à moitié glissé et que Lèn avait une vue plongeante sur mon décolleté et sur mes reins dénudés (comme quoi il faut toujours avoir de jolis dessous : on ne sait jamais ce qui peut arriver).

Il a dûment admiré le panorama, le regard comme aimanté, avant de fermer les yeux avec un grognement étouffé, dans un ultime effort pour recouvrer son sang-froid.

— Tu as raison...

Je me suis empressée de relever ma robe et l'ai maintenue contre moi en croisant les bras sur ma poitrine.

— Mais j'espère que ce ne sera pas toujours le cas, a-t-il ajouté en risquant un coup d'œil entre ses paupières plissées. Et j'espère que le bon moment se présentera bientôt.

— Qui sait ? lui ai-je répondu avec un petit sourire en coin.

Puis je me suis faufilée dans ma chambre, tant que j'avais encore la force de me diriger par là et non dans la direction opposée. J'ai refermé la porte doucement et je suis restée un moment adossée au battant, le souffle court. Enfin, j'ai pris une profonde inspiration pour me ressaisir et je suis allée suspendre ma robe sur un portemanteau, ravie de constater qu'elle était sortie indemne de ma mésaventure au club (contrairement à ses longues manches en soie toutes tachées de cambouis et de sang, que j'ai jetées sur une chaise avec regret).

J'ai descendu les stores par habitude, avant de me dire que c'était un peu ridicule, étant donné que j'étais au cinquième et qu'il n'y avait pas un seul immeuble de plus de trois étages à l'horizon. J'ai enfilé ma chemise de nuit rose et je me suis glissée dans mon lit pour lire un ou deux chapitres d'un des livres que j'avais emportés, histoire de me calmer un peu. Comme c'était le roman où l'héroïne finit dans le lit du héros, ça n'a pas très bien marché. Mais j'ai quand même réussi à oublier l'odeur de chair brûlée du motard jeté dehors par le goblin et la moue méprisante de Debbie. Et l'image de Bill qu'on torturait.

En revanche, la scène d'amour (de sexe, en réalité. Il faut bien appeler les choses par leur nom) n'a fait que me rappeler les tendres et profonds baisers de Lèn...

J'ai refermé mon livre et j'ai éteint ma lampe de chevet avec un

soupir, avant de me pelotonner au fond du lit en remontant les couvertures. Enfin au chaud ! Enfin en sécurité !

Des coups frappés à ma fenêtre m'ont réveillée en sursaut.

J'ai poussé un cri. Puis je me suis doutée de quoi il retournait. J'ai attrapé ma robe de chambre, dont j'ai noué la ceinture d'un geste rageur, et j'ai remonté les stores.

Comme je m'y attendais, Eric se tenait derrière la vitre. J'ai rallumé le plafonnier et je me suis battue avec la poignée de la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, bon sang ? ai-je pesté, au moment même où Lèn déboulait dans ma chambre.

Je lui ai à peine jeté un coup d'œil avant de poursuivre :

— Tu ferais mieux de me laisser tranquille. J'ai besoin de dormir, moi, figure-toi ! Et puis, il va falloir que tu perdes l'habitude de te pointer n'importe où, au beau milieu de la nuit, et de compter sur moi pour te laisser entrer !

— Sookie, ouvre-moi.

— Non ! De toute façon, je ne suis pas chez moi, ici. C'est à Lèn de décider.

Je me suis tournée vers l'intéressé... et j'ai découvert que Lèn était un adepte des caleçons (au lit, du moins). J'en suis restée un instant bouche bée. Waouh ! S'il avait été dans cette tenue, une demi-heure avant, le moment m'aurait sans doute semblé on ne peut mieux choisi.

— Que voulez-vous, Éric ? s'est enquis Lèn, beaucoup plus calme et plus aimable que moi.

— Nous avons à parler, lui a répondu Éric, d'un ton qui laissait sous-entendre que ses réserves de patience n'allaient pas tarder à s'épuiser.

— Si je lui donne l'autorisation d'entrer maintenant, est-ce que je pourrai la lui retirer après ? m'a demandé mon hôte.

— Et comment ! me suis-je exclamée en adressant un grand sourire hypocrite à Eric. Tu peux revenir sur ta décision quand ça te chante.

— Bon, d'accord. Vous pouvez entrer, Éric, a dit Lèn en ouvrant la fenêtre.

Éric est passé sous le montant, les pieds devant. J'ai refermé la fenêtre derrière lui. Et voilà ! Je recommençais à avoir froid. Et je n'étais pas la seule : Lèn avait la chair de poule, lui aussi. Ses bras, ses épaules, son torse... Oh, non ! Je me suis forcée à garder les yeux rivés sur Éric, lequel nous dévisageait d'un regard aiguisé comme un poignard. Ses prunelles bleues brillaient d'un redoutable éclat dans la lumière électrique.

— As-tu découvert quelque chose, Sookie ?

— Oui. Les vampires d'ici retiennent Bill en otage.

Les yeux d'Éric se sont peut-être légèrement écarquillés, mais sans plus. En dehors de ça, il n'a pas eu la moindre réaction. Il semblait plongé dans d'intenses réflexions.

— Dites, ce n'est pas risqué, pour vous, de vous balader sur le territoire d'Edgington incognito ? s'est étonné Lèn.

Il nous refaisait le coup du type négligemment appuyé contre le mur, genre mauvais garçon. Avec Éric et lui, ça faisait deux grands mecs baraqués dans la même pièce : un sacré concentré de virilité au mètre carré. Ma chambre m'a paru toute petite, brusquement, et drôlement envahie. Il n'y avait peut-être pas assez d'oxygène pour deux ego de cette trempe dans un espace aussi réduit.

— Oh, si ! a reconnu Eric. Très risqué.

Et il lui a décoché un sourire radieux.

Pendant ce temps-là, je n'avais qu'une idée en tête : retourner me coucher. J'ai bâillé ostensiblement.

— Tu as autre chose à m'apprendre, Sookie ? s'est enquis Éric.

— Oui. Ils l'ont torturé.

— Ils ne le lâcheront plus, alors.

Bien sûr que non. Vous ne pouvez pas laisser en liberté un vampire que vous avez torturé. Vous passeriez votre vie à regarder par-dessus votre épaule. Je n'avais pas pensé à ça.

— Vous allez attaquer ? ai-je demandé, inquiète.

Je n'avais pas l'intention de me trouver dans les environs de Jackson quand un tel cataclysme se produirait.

— Je vais réfléchir à la question, a déclaré Éric. Tu retournes au club demain soir ?

— Oui, Russell nous a expressément invités.

— Sookie a attiré son attention, ce soir, a expliqué Lèn.

— Ah ! Mais c'est parfait ! s'est exclamé Éric, enthousiaste. Donc, demain soir, Sookie, tu iras t'asseoir avec les hommes d'Edgington et tu leur tireras les vers du nez.

— Eh bien, vois-tu, Éric, si tu ne me l'avais pas dit, ça ne me serait jamais venu à l'esprit. Je suis drôlement contente que tu m'aies réveillée pour m'y faire penser.

— Tout le plaisir est pour moi, a-t-il répliqué. Si tu as envie que je vienne te réveiller une autre fois, tu n'as qu'à demander. C'est quand tu veux, Sookie.

— Va-t'en, Éric, ai-je soupiré. Et encore bonne nuit, Lèn.

Lèn s'est redressé, mais il n'a pas quitté la pièce. Visiblement, il attendait qu'Éric ait franchi la fenêtre pour partir. Comme Éric, quant à lui, attendait que Lèn s'en aille, ça pouvait durer longtemps.

— Je vous retire l'autorisation de pénétrer dans mon appartement, a soudain déclaré Lèn.

Éric a immédiatement fait volte-face et s'est dirigé vers la fenêtre d'un pas martial. Il l'a ouverte d'un geste brusque et s'est jeté dans le vide. Il était manifestement en colère. Une fois dehors, il s'est cependant ressaisi et nous a adressé un sourire satisfait, en nous faisant un signe de la main, avant de disparaître vers les étages inférieurs.

Lèn a refermé la fenêtre avec un claquement sec, puis a redescendu les stores.

— Mais si, il y en a plein à qui je ne plais pas, lui ai-je assuré.

Je n'avais eu aucun mal à lire dans ses pensées, cette fois. Il a eu un drôle de regard.

— Ah, oui ?

— Oui, plein.

— Si tu le dis...

— La plupart des gens – des gens normaux, je veux dire – me prennent pour une cinglée.

— C'est vrai ?

— Oui. Et ils sont drôlement nerveux quand c'est moi qui les sers au bar.

Tout à coup, il s'est mis à rire. Sa réaction m'a tellement surprise que je n'ai rien trouvé à dire. Il a quitté la pièce sans ajouter un mot, en continuant à rigoler doucement.

Une fois la porte refermée, j'ai éteint le plafonnier et ôté ma robe de chambre, que j'ai jetée au pied du lit. Je me suis de nouveau blottie sous les draps, en remontant les couvertures jusqu'au menton. Il faisait froid et triste dehors, mais moi, j'étais bien au chaud, en sécurité et... seule.

Terriblement seule.

Lèn était déjà parti quand je me suis levée, le lendemain. Dans le bâtiment, on commence de bonne heure. Moi, je suis habituée à dormir tard, au contraire. D'abord, à cause de mon boulot. Ensuite, parce que je sors – enfin, je sortais – avec un vampire : si je voulais passer un peu de temps avec Bill, il fallait bien que je reste éveillée une bonne partie de la nuit.

J'ai trouvé un petit mot sur la cafetière. J'avais un léger mal de tête, ayant bu deux cocktails la veille. Ce n'était pas une vraie gueule de bois, mais je n'ai pas l'habitude de boire de l'alcool. Je n'étais donc pas vraiment dans une forme olympique, et mon humeur s'en ressentait. J'ai plissé les yeux pour déchiffrer les pattes de mouche de Lèn.

Parti en ville. Fais comme chez toi. De retour dans l'après-midi.

Pendant un moment, je suis restée interdite. J'étais déçue,

presque vexée. Puis je me suis ressaisie. Ce n'était pas comme s'il m'avait invitée à passer un week-end en amoureux. On se connaissait à peine. On lui avait imposé ma compagnie, en plus. J'ai haussé les épaules, je me suis servi un café et j'ai allumé la télé. Après avoir regardé en boucle les titres du journal de CNN en mangeant mes toasts, je me suis enfin décidée à me doucher. J'ai pris mon temps : je n'avais que ça à faire.

Un terrible péril, jusqu'alors inconnu de moi, me menaçait : l'ennui. Chez moi, je trouvais toujours quelque chose à faire. Je ne dis pas que c'étaient forcément des trucs marrants, mais quand vous êtes chez vous, ce ne sont pas les occupations qui manquent. Et puis, à Bon Temps, j'allais à la bibliothèque, au Tout à un dollar ou chez l'épicier.

Bill me demandait aussi de lui rendre quelques services, des démarches administratives qui ne pouvaient se faire que le jour à cause des heures de bureau, par exemple.

Penchée au-dessus du lavabo de la salle de bains, face au miroir, j'étais en train de m'épiler les sourcils quand le visage de Bill m'est brusquement apparu. Sous la violence du choc, j'ai été obligée de m'asseoir sur le bord de la baignoire. Mes sentiments pour lui étaient devenus si compliqués, si conflictuels... Et j'avais peu de chances de voir la situation s'éclaircir. Mais penser qu'on le torturait, qu'il souffrait et, plus encore, que je ne pouvais rien faire pour l'aider m'était insupportable. Bon, je n'avais jamais imaginé que la vie serait un long fleuve tranquille avec lui. Après tout, c'était quand même une relation hybride. Nous appartenions à deux « espèces » différentes. Et Bill était bien plus âgé que moi. Mais ce vide béant qui s'était ouvert en moi, depuis qu'il était parti... Si on me l'avait prédit, je ne l'aurais jamais cru.

J'ai enfilé un jean et un pull, j'ai fait mon lit, j'ai aligné tous mes produits de toilette sur la tablette au-dessus du lavabo, et j'ai étendu ma serviette. J'aurais bien remis un peu d'ordre dans la chambre de Lèn, mais je craignais d'empiéter sur son territoire. Alors, j'ai repris mon roman et j'ai lu quelques chapitres, sans conviction. Et puis, au bout d'un moment, j'ai craqué : impossible de rester plus longtemps sans rien faire dans cet appartement.

J'ai laissé un message à Lèn pour lui dire que j'étais partie faire un tour et je me suis retrouvée dans l'ascenseur avec un type qui transportait un sac de golf. Je me suis retenue de lui lancer un « Alors, on va jouer au golf ? » très original. Je me suis contentée de remarquer que ce n'était pas un temps à rester enfermée. Le ciel était clair, l'air cristallin. C'était une belle journée, avec toutes les décorations de Noël qui brillaient au soleil et une foule de gens dans les rues, les bras chargés de cadeaux.

Je me suis soudain demandé si Bill serait rentré pour Noël, s'il

m'accompagnerait à la messe de minuit. Encore faudrait-il qu'il le veuille, évidemment. Puis j'ai pensé à la scie que j'avais achetée pour Jason. Ça faisait des mois que je l'avais commandée à Monroe. Je n'étais allée la chercher que la semaine précédente. J'avais aussi prévu des jouets pour les enfants d'Arlène, un pour chacun, et un pull pour elle. Je n'avais personne d'autre à qui faire des cadeaux et je trouvais ça plutôt triste. Du coup, j'ai décidé d'offrir un CD à Sam. Ça m'a raggaillardie. J'adore faire des cadeaux. Ça aurait dû être mon premier Noël à deux...

Et zut ! Voilà que j'étais revenue à mon point de départ ! Bill passait en boucle dans mon esprit, comme les infos sur CNN.

— Sookie !

Je me suis retournée et j'ai aperçu Janice qui me faisait de grands signes depuis le trottoir d'en face – inconsciemment, j'avais refait le seul trajet que je connaissais. Je lui ai répondu d'un geste de la main.

— Venez, venez ! m'a-t-elle crié.

Je suis allée jusqu'au bout du trottoir pour emprunter le passage protégé. Le salon était plein, et Corinne et Davis couraient d'une cliente à l'autre.

— Les fêtes de Noël, m'a expliqué Janice, tout en mettant des bigoudis à une jeune femme aux longs cheveux noirs. On n'est pas ouvert, d'habitude, le samedi après-midi.

Sa cliente, imperturbable, feuilletait négligemment un *Southern Living* d'une main chargée de diamants.

— Qu'en dites-vous ? a-t-elle demandé à Janice, en désignant d'un ongle rutilant l'illustration d'une recette. Des boulettes de viande au gingembre.

— Mmm... c'est de la cuisine orientale, non ?

— Apparemment, a répondu la cliente en lisant la recette avec attention. Personne n'y aura pensé. On peut même mettre des piques dedans, comme pour les saucisses cocktail.

— Alors, Sookie, que faites-vous de beau, aujourd'hui ? a demandé Janice, après s'être assurée que sa cliente était complètement absorbée par ses histoires de viande hachée.

— Oh ! Je me promène, lui ai-je répondu avec un petit haussement d'épaules. Votre frère avait des choses à faire en ville, d'après ce que disait son petit mot.

— Il vous a laissé un message pour vous dire ce qu'il faisait ? s'est exclamée Janice. Eh bien, ma fille, vous pouvez être fière de vous. Hormis pour aligner des chiffres, cet homme n'a plus touché un stylo depuis le lycée !

Elle m'a jeté un regard pétillant de malice, un sourire espiègle aux lèvres.

— Et cette soirée, hier ? Vous vous êtes bien amusés ?

J'ai pris le temps de la réflexion.

— Euh... oui. C'était sympa.

J'avais adoré danser avec Lèn, en tout cas.

Janice a éclaté de rire.

— Si vous avez besoin de réfléchir aussi longtemps que ça avant de répondre, c'est que ça n'a pas dû être la meilleure soirée de votre vie !

— Eh bien, non. Il y a eu de la bagarre, et le videur a été obligé de jeter un des clients dehors. Et puis, il y avait Debbie...

— Alors, elle a bien fêté ses fiançailles ?

— Ils étaient toute une bande à sa table. Mais elle est tout de même venue à la nôtre, au bout d'un moment, pour satisfaire sa curiosité.

Ce souvenir m'a fait sourire.

— Ça ne lui a pas plu de voir Lèn avec une autre fille, en tout cas.

Janice s'est esclaffée.

— Ah, ça, je veux bien vous croire !

— Qui s'est fiancé ? a demandé la cliente, qui avait manifestement renoncé à sa recette exotique.

— Debbie Pelt. Elle sortait avec mon frère jusqu'à présent.

— Oh ! Je vois très bien qui c'est, a dit la jeune femme aux cheveux noirs, visiblement ravie de pouvoir parler potins en connaissance de cause. Elle fréquentait votre frère, Léonard ? Et elle épouse quelqu'un d'autre ?

— Oui. Charles Clausen, a précisé Janice avec un hochement de tête solennel. Vous le connaissez ?

— Bien sûr ! Nous étions ensemble au lycée. Il épouse Debbie Pelt ? Eh bien, il vaut mieux que ce soit lui que votre frère !

— C'est bien ce que je pensais. Mais... vous semblez en savoir plus que moi...

— Oh ! Cette Debbie a des mœurs particulières, a murmuré la jeune femme avec un haussement de sourcils lourd de sous-entendus. Elle est... bizarre.

— Comment ça, « bizarre » ? ai-je demandé en retenant ma respiration.

Était-il possible que cette femme soit au courant ? Qu'elle sache à quel genre de transformations se livraient certaines personnes ? Mon regard a rencontré celui de Janice. La même appréhension se lisait dans ses yeux.

Janice connaissait le secret de son frère. Elle savait qu'il appartenait à un monde parallèle. Et elle savait que je le savais.

— Certains parlent de satanisme, a chuchoté la femme aux

cheveux noirs, en nous invitant de l'index à nous rapprocher. De sorcellerie...

Janice et moi la dévisagions dans le miroir en ouvrant des yeux comme des soucoupes. La cliente avait obtenu la réaction escomptée. Elle a ponctué sa déclaration d'un petit coup de menton satisfait. S'adonner au culte de Satan et pratiquer la sorcellerie étaient deux choses bien différentes. Mais je n'allais pas pinailler. Ce n'était ni le lieu ni le moment.

— Oui, madame, a renchéri la comploteuse à bigoudis. C'est ce que j'ai entendu dire. À chaque pleine lune, elle disparaît dans la forêt avec ses amis. Quant à savoir ce qu'ils vont y faire exactement...

Janice et moi avons soupiré avec un bel ensemble.

— Ô mon Dieu ! ai-je lâché sans grande conviction.

— Eh bien, mon frère l'a échappé belle, alors, a conclu Janice. On ne peut pas tolérer de telles pratiques.

— Ça, non, ai-je approuvé avec enthousiasme.

On évitait de se regarder.

Ce petit épisode n'avait fait que resserrer les liens de complicité déjà noués avec ma bienfaitrice de la veille. Comme je m'apprêtais à m'en aller, Janice m'a interrogée sur mes projets pour la soirée et sur la tenue que j'allais porter.

Oh ! Une petite robe dans les tons de beige nacré. Ils appellent ça «Champagne », comme couleur.

— Mais alors ce vernis rouge ne va pas du tout aller ! s'est-elle écriée, horrifiée. Corinne !

En dépit de mes protestations, j'ai finalement quitté le salon de coiffure avec des ongles bronze (aux mains et aux pieds) et «un petit coup de peigne » gracieusement offert par Davis. Quand j'ai voulu payer, Janice s'y est formellement opposée. C'est à peine si elle m'a laissée donner un pourboire à ses employés.

— Je n'ai jamais été aussi chouchoutée de toute ma vie, ai-je déclaré, ravie.

— Et dans la vie, justement, qu'est-ce que vous faites ?

Nous n'avions pas encore eu le temps d'aborder le sujet.

— Je suis serveuse dans un bar.

— Ah ! Ça change de Debbie !

— Ah, oui ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle est conseillère juridique.

J'ai ressenti un petit pincement d'envie. Moi, je n'avais pas franchi le seuil de la fac. Financièrement, ça aurait déjà été difficile. Bon, j'aurais certainement réussi à me débrouiller, s'il n'y avait eu que ça, mais mon anormalité me donnait du fil à retordre, et j'étais tout juste parvenue à terminer le lycée. Être télépathe, pour une ado, ce n'est pas du gâteau. J'avais si peu de contrôle sur moi-même, à

l'époque ! Chaque jour apportait son lot de drames (les drames des autres). Essayez donc de vous concentrer en classe et de réussir vos interrogations écrites dans une pièce pleine de cerveaux en ébullition ! Le seul truc pour lequel j'étais douée, c'étaient les devoirs à la maison. Là, j'excellais.

Janice ne semblait pas traumatisée par le fait que je ne sois qu'une simple serveuse, un emploi qui n'est pas de nature à impressionner beaucoup la famille de vos petits copains, en général.

J'ai dû, une fois de plus, me rappeler à l'ordre : cette histoire avec Lèn n'était qu'un arrangement provisoire qui faisait partie d'un plus vaste plan, dans lequel il n'avait qu'un rôle tout à fait mineur à jouer. Après avoir découvert où se trouvait Bill, je ne le reverrais jamais. Oh ! Il lui arriverait peut-être de passer Chez Merlotte, s'il lui prenait l'envie de faire une petite pause pour briser la monotonie de l'autoroute de Shreveport à Jackson, mais ça n'irait pas beaucoup plus loin.

Quant à Janice, il était évident qu'elle espérait sincèrement me voir entrer dans la famille Herveaux très prochainement. C'était plutôt gentil de sa part. Et puis, je l'aimais vraiment bien. J'en venais presque à souhaiter que Lèn tombe amoureux de moi et que Janice ait de réelles chances de devenir ma belle-sœur.

On dit que ça ne fait pas de mal de rêver.

Eh bien, ce n'est pas vrai.

CHAPITRE 7

Quand je suis rentrée, Lèn m'attendait. À voir tous les paquets cadeaux empilés sur le comptoir de la cuisine, il n'était pas difficile de deviner à quoi il avait employé sa matinée : il avait fini ses achats de Noël.

Il avait l'air vaguement embarrassé, comme s'il pensait avoir fait quelque chose qui risquait de ne pas me plaire. Quoi que ce puisse être, il n'avait manifestement pas l'intention de me le révéler et, par politesse, j'ai décidé de le laisser penser en paix. Je m'apprêtais à emprunter le petit couloir qui menait à ma chambre quand j'ai senti une drôle d'odeur. Peut-être les poubelles n'avaient-elles pas été descendues. Mais quel déchet avait bien pu produire une puanteur pareille ? J'étais encore trop sous le coup de ma sympathique conversation avec Janice et de ma joie de revoir Lèn pour m'y attarder.

— Très joli, a-t-il commenté en détaillant ma coiffure et mes ongles.

— Je suis passée chez Janice.

J'ai eu soudain peur qu'il ne me prenne pour un parasite. Après tout, il pouvait parfaitement estimer que j'abusais de la générosité de sa sœur.

— Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais elle a l'art de vous faire accepter ce que vous vous étiez promis de refuser !

— Elle a un bon fond, a-t-il simplement affirmé. Elle sait que je suis un loup-garou depuis le collège et elle n'en a jamais soufflé mot à quiconque.

— Je sais.

— Mais comment... Ah, oui ! s'est-il exclamé en secouant la tête. Je n'ai jamais rencontré personne de plus normal que toi, alors j'ai tendance à oublier que tu as tous ces trucs en plus.

C'était la première fois qu'on me présentait les choses comme ça.

— Dis donc, en rentrant, tu n'as pas senti quelque chose de

biz...

La sonnette de la porte l'a interrompu. Pendant qu'il allait ouvrir, j'en ai profité pour ôter mon manteau.

À la chaleur avec laquelle il recevait le visiteur, j'ai compris qu'il était content de le voir. Je me suis donc retournée, tout sourire. Le jeune homme qui entrait n'a pas eu l'air surpris par ma présence. Lèn s'est empressé de faire les présentations. Dell Phillips était le mari de Janice. Je lui ai tendu la main, certaine de trouver auprès de lui le même accueil chaleureux qu'auprès de sa femme.

Il a écourté le contact au maximum, se contentant de m'effleurer le bout des doigts, puis il s'est tourné de profil, comme s'il cherchait à m'ignorer ostensiblement.

— Je me demandais si tu pourrais passer cet après-midi pour m'aider à accrocher les guirlandes lumineuses de Noël sur la maison et dans le jardin, a-t-il déclaré à l'intention de Lèn (et de Lèn exclusivement).

— Bien sûr. Mais où est Tommy ? s'est étonné Lèn avec une pointe de déception dans la voix. Tu ne l'as pas amené ?

Tommy était le fils de Janice.

Dell m'a jeté un regard réprobateur et a secoué la tête.

— Tu héberges une femme chez toi. Ce sont des choses qui ne se font pas. Je l'ai laissé chez ma mère.

L'accusation était tellement inattendue que j'en suis restée clouée sur place, muette de stupéfaction. L'attitude de son beau-frère avait visiblement pris Lèn de court aussi.

— Dell, je te prie de rester poli devant mon amie, s'il te plaît, a-t-il dit d'un ton sec.

— Elle dort dans ton appartement : ça en dit long sur votre « amitié », a rétorqué Dell, avec l'assurance de qui se sait dans son bon droit. Désolé, mademoiselle, mais ça ne se fait pas.

— « Ne jugez point et vous ne serez point jugé », lui ai-je répondu d'une voix blanche, en espérant ne pas trahir la fureur qui me gagnait.

Je m'en voulais de citer la Bible sous le coup de la colère. Ce n'était pas bien de mêler Dieu à mes mouvements d'humeur. J'ai fait demi-tour sans ajouter un mot et je suis allée me réfugier dans la chambre d'amis.

À peine la porte d'entrée s'était-elle refermée sur Dell Phillips que Lèn frappait à la mienne.

— Tu veux faire un Scrabble ? m'a-t-il proposé.

J'ai cligné des yeux, incrédule. Cet homme était décidément plein de surprises !

— Avec plaisir, ai-je répondu avec enthousiasme.

— J'ai aperçu la boîte de jeu en achetant les cadeaux pour

Tommy, ce matin. C'est ce qui m'a donné l'idée.

Il avait déjà posé le jeu sur la table basse du salon, mais il n'avait pas osé le déballer. Aurait-il eu peur de ma réaction, par hasard ?

En tout cas, il faisait de son mieux pour détendre l'atmosphère après la visite de son beau-frère, et je me suis efforcée de l'y aider en lançant d'un ton jovial :

— Je vais nous chercher un Coca.

Bon sang ! Il ne faisait vraiment pas chaud dans cet appartement. Bien sûr, on était quand même mieux dedans que dehors, mais je regrettais de ne pas avoir apporté un gilet bien chaud. J'hésitais à demander à Lèn de monter un peu le thermostat. Ce n'était pas très poli, et je ne voulais pas le vexer. Je suis allée chercher le pull que j'avais laissé dans ma chambre et je l'ai enfilé, en prenant bien soin de ne pas me décoiffer.

Lèn s'était installé par terre, d'un côté de la table. Je me suis assise en face de lui, sur le canapé. Comme ça faisait longtemps qu'on n'avait pas joué au Scrabble, on a consciencieusement étudié les règles avant de commencer.

Lèn était diplômé de Louisiana Tech, l'université de Ruston ; je n'étais peut-être jamais allée à la fac, mais je lisais beaucoup, si bien que mon vocabulaire était tout aussi étendu que le sien. Lèn était le plus doué, question stratégie. Mais j'avais l'impression de réfléchir plus vite.

J'ai totalisé un maximum de points avec « kawa ». Il m'a tiré la langue, ce qui m'a fait pouffer comme une gamine.

— Et ne t'avise pas de lire dans mes pensées, ce serait de la triche, a-t-il grommelé.

— Oh ! Comment peux-tu imaginer une chose pareille ? ai-je protesté en lui décochant un regard un peu trop offusqué pour être honnête.

Il a bougonné de plus belle, en me dévisageant d'un air mauvais.

— Mais si j'étais à ta place, je garderais mon « z » pour plus tard, ai-je chantonné avec des mines d'oie blanche.

Il s'est jeté si brusquement sur le canapé que je n'ai pas vu le coup venir. Heureusement que j'avais l'excuse de ma coiffure – je l'ai supplié de l'épargner, au moins par respect pour sa sœur –, sinon je crois bien qu'on se serait battus comme des chiffonniers. Je ne m'en suis pas moins retrouvée sur le dos, haletante. J'avais du mal à reprendre mon souffle tellement je riais. Il était au-dessus de moi, la crinière en bataille, et il rayonnait. Et puis, tout à coup, j'ai cessé de rire. Sa chaleur, son odeur... Je me suis raidie. Il a dû le sentir, parce qu'il s'est relevé d'un bond et a regagné sa place sans un mot pour

reprendre la partie comme si de rien n'était.

J'ai perdu – de douze points seulement. Après avoir passé tous les coups de la partie en revue (avec protestations – de la plus mauvaise foi qui soit – et pas mal de fous rires à la clé), Lèn est allé rapporter nos verres vides dans la cuisine. Il les a posés dans l'évier et s'est mis à fouiller dans les placards, pendant que je rangeais le Scrabble.

— Où veux-tu que je mette le jeu ?

— Dans la penderie de l'entrée, sur l'étagère.

J'ai coincé la boîte sous mon bras et je me suis dirigée vers la porte du placard. L'odeur que j'avais remarquée en arrivant semblait s'être accentuée.

— Dis, Lèn, ai-je lancé, en espérant ne pas le froisser ni passer pour une maniaque, tu ne trouves pas que ça sent bizarre, de ce côté ? On dirait quelque chose qui pourrit.

— Si, si. C'est bien pour ça que j'inspecte tous les placards. C'est peut-être une souris crevée ?

Tandis qu'il parlait, j'ai tourné la poignée. C'est ainsi que j'ai découvert d'où provenait la puanteur en question.

— Oh, non ! me suis-je écriée. Oh, non, non, non, non, non !

— Ne me dis pas que c'est un rat qui est allé mourir là-dedans ?

— Non, pas un rat.

Il y avait une barre au-dessous de l'étagère pour la penderie, mais c'était un tout petit espace, juste assez grand pour ranger les manteaux des visiteurs de passage. Maintenant, il était entièrement occupé par le motard qui m'avait agrippée par le bras Chez Betty. Et il était raide mort, apparemment depuis plusieurs heures.

Le spectacle n'était pas beau à voir. J'étais pourtant incapable d'en détacher les yeux.

Lèn est venu se poster derrière moi et a posé les mains sur mes épaules. Ça m'a un peu réconfortée.

— Pas une goutte de sang, lui ai-je fait observer d'une voix chevrotante.

— Son cou, m'a-t-il expliqué.

Il avait l'air aussi secoué que moi.

La tête du type était carrément penchée sur son épaule, tout en restant attachée au torse. L'effet était... Beurk ! J'ai eu du mal à avaler ma salive.

— On devrait appeler la police, ai-je suggéré – d'un ton qui manquait singulièrement de conviction, je l'admets.

Je continuais à fixer le corps dans la penderie. Le cadavre se tenait pratiquement debout. On avait dû le fourrer dans le placard et forcer sur la porte pour la refermer. Il s'était solidifié sur place.

— Oui, mais si on appelle les flics...

Lèn a laissé sa phrase en suspens un bon moment. Puis il a pris une profonde inspiration et a poursuivi :

Ils ne croiront jamais qu'on n'y est pour rien. Ils interrogeront les copains de ce type, qui diront qu'il était au Cercueil, la nuit dernière. Après enquête, ils découvriront qu'il s'était attiré des ennuis en s'en prenant à toi. Personne ne voudra croire que sa mort n'a aucun rapport avec la bagarre d'hier soir. On fera des coupables tout désignés.

— Oui, mais est-ce que tu penses vraiment que les types parleront du Cercueil à la police ? ai-je objecté du ton songeur de qui réfléchit à haute voix.

Lèn a médité ma remarque en silence. Il passait son pouce sur ses lèvres au rythme de ses réflexions (les circonstances ne s'y prêtaient guère, mais j'ai trouvé son geste très érotique).

— Tu as peut-être raison, a-t-il finalement conclu. Et impossible de mentionner la bagarre sans parler du Cercueil... Mais s'ils apprennent qu'on a retrouvé le corps de leur copain ici, ils décideront de prendre les choses en main et de faire justice eux-mêmes.

Cet argument m'a définitivement convaincue.

— Bon. Alors, il faut se débarrasser de lui.

Fini de plaisanter. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Comment va-t-on s'y prendre ? ai-je ajouté.

Lèn faisait partie de ce qu'on appelle les gens pragmatiques, aussi a-t-il rapidement proposé une solution.

— On va l'abandonner sur un terrain vague ou dans la forêt. Mais, d'abord, il faut le descendre dans mon pick-up.

Il a réfléchi un instant sans mot dire, puis il a ajouté :

— Et pour ça, il faut l'envelopper dans quelque chose.

— Le rideau de douche, ai-je aussitôt suggéré, en hochant la tête en direction de la petite salle de bains. Euh... on ne pourrait pas refermer la penderie et discuter de ça ailleurs ?

— Si, si bien sûr.

Len semblait soudain aussi pressé que moi de s'arracher à cette contemplation plutôt macabre.

On est donc allés dans le salon pour réfléchir. Mais, priorité des priorités, j'ai fermé le chauffage et ouvert toutes les fenêtres pour essayer de chasser l'odeur.

— Je ne crois pas que je réussirai à le porter sur cinq étages, a dit Lèn. Il va falloir faire au moins un bout du trajet en ascenseur. Ça va être la partie la plus risquée de l'expédition.

On a discuté longuement, répétant et peaufinant inlassablement notre plan. Par deux fois, Lèn m'a demandé si j'allais bien. Chaque fois, je l'ai rassuré. J'ai fini par comprendre qu'il avait peur que je pique une crise d'hystérie ou que je tombe dans les pommes.

Je lui ai mis les points sur les i.

— Je n'ai jamais pu trop me permettre de faire la fine bouche. Et puis, je ne suis pas d'une nature délicate.

S'il s'attendait que je réclame mes sels ou que je le supplie de me protéger du grand méchant loup (c'est le cas de le dire !), il était mal tombé. Ce n'était pas franchement le genre de la dame.

J'étais peut-être fermement résolue à garder mon sang-froid, je n'en étais pas pour autant d'un calme olympien. Je tremblais même tellement que j'ai dû me retenir pour ne pas arracher directement le rideau en plastique de ses anneaux. « Lentement mais sûrement, me suis-je répété. Respire. Inspiration, expiration. Inspiration, expiration. Décrocher le rideau et aller l'étaler sur le sol de l'entrée. Un, deux, trois... »

Le rideau de douche était bleu et vert, avec des petits poissons jaunes qui nageaient paisiblement en rangs réguliers. Je ne sais pas pourquoi, mais, tout à coup, ça m'a fait rire.

Lèn était descendu au parking pour approcher son pick-up au plus près de la cage d'escalier. Il a eu la bonne idée de rapporter une paire de gros gants de chantier. Tout en les enfilant, il a respiré un grand coup (peut-être pas très indiqué, vu la proximité du corps). Une expression d'inflexible détermination sur le visage, il a ouvert la penderie, saisi le cadavre par les épaules et l'a tiré vers lui.

Le résultat de la manœuvre a dépassé ses espérances. Question effet dramatique, c'était réussi. Le motard a basculé d'un bloc, forçant Lèn à se jeter sur le côté pour l'éviter. Le cadavre a ensuite heurté de plein fouet le comptoir de la cuisine, a rebondi et est allé retomber en plein sur le rideau de douche.

— Waouh ! ai-je murmuré en constatant l'effet produit. On pourrait presque croire qu'on l'a fait exprès.

Lèn et moi avons échangé un signe de tête résolu, avant de nous agenouiller chacun à une extrémité du cadavre. Parfaitement coordonnés, on a d'abord rabattu un pan du rideau, puis l'autre. Une fois la tête du mort disparue, je me suis tout de suite sentie mieux. Lèn avait aussi rapporté du ruban adhésif industriel (les vrais mecs ont toujours du ruban adhésif dans leur pick-up), et on s'en est servis pour enfermer le corps dans le rideau. Ensuite, on a replié les bouts qui dépassaient et on les a scotchés. Par chance, quoique baraqué, le type n'était pas très grand.

On s'est relevés en même temps et on s'est accordé un petit moment de répit. C'est Lèn qui s'est ressaisi le premier.

— On dirait un gros burrito vert, a-t-il platement lâché.

J'ai dû plaquer une main sur ma bouche. Non parce que la comparaison culinaire me soulevait le cœur, mais pour réprimer une crise de fou rire. J'ai vu la stupeur se peindre sur le visage de Lèn. Il

me dévisageait au-dessus du cadavre emmailloté, déconcerté par ma réaction. Puis, tout à coup, il a éclaté de rire. Alors, forcément...

Après quelques minutes d'hystérie partagée, on a fini par se calmer.

— Prêt pour la phase deux ? lui ai-je lancé.

Il a acquiescé d'un hochement de tête. J'ai enfilé mon manteau et je me suis faufilée entre le cadavre et le mur du vestibule pour gagner la porte d'entrée. Une fois dehors, j'ai fermé la porte de l'appartement d'un geste vif, au cas où quelqu'un passerait à ce moment-là, et j'ai rejoint l'ascenseur.

À l'instant même où j'appuyais sur le bouton, un homme a tourné le coin du couloir et est venu se planter à côté de moi. Peut-être était-ce quelqu'un de la famille de la vieille Mme Osburgh. Ou peut-être un des sénateurs, qui s'était payé un vol express pour Jackson. En tout cas, il devait avoir la soixantaine bien tassée, il était tiré à quatre épingles et trop poli pour ne pas se sentir obligé de me faire la conversation.

— Il fait froid aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais moins qu'hier, ai-je répondu.

Les yeux rivés sur la porte de l'ascenseur, je priais pour qu'elle s'ouvre.

— Vous venez d'emménager ?

Jamais les bonnes manières d'un homme affable ne m'avaient autant tapé sur les nerfs.

— Non, je suis juste en visite.

J'avais dit ça d'un ton glacial, dans l'espoir de lui faire comprendre que le sujet était clos. Peine perdue.

— Oh ! s'est-il exclamé joyeusement. Chez qui ?

Heureusement, l'ascenseur a choisi ce moment-là pour arriver. La porte s'est ouverte juste à temps pour éviter à ce concentré de bonne éducation sur pattes de se faire égorger. Il m'a invitée à le précéder d'un geste de la main. Mais j'ai reculé d'un bond en m'écriant :

— Ô mon Dieu ! J'ai oublié mes clés !

J'ai fait brusquement volte-face et me suis dirigée au pas de charge vers l'appartement voisin de celui de Lèn, celui dont il m'avait dit qu'il était inoccupé. J'ai frappé à la porte. J'ai alors entendu l'ascenseur s'éloigner et j'ai poussé un long soupir de soulagement.

Quand j'ai estimé que Monsieur Pot-de-colle avait eu le temps de récupérer sa voiture et de sortir du parking (à moins qu'il n'ait tenu la jambe du gardien), j'ai rappelé l'ascenseur. On était samedi, et il était impossible de prévoir l'emploi du temps des gens. D'après Lèn, la plupart des meublés avaient été achetés par des investisseurs qui les louaient à des députés et sénateurs, lesquels étaient sans doute déjà

partis en vacances de Noël. En revanche, les locataires à l'année devaient bel et bien être là. Et leurs déplacements seraient d'autant plus imprévisibles que c'était le week-end – l'avant-dernier week-end avant les fêtes, qui plus est.

Quand l'ascenseur grinçant et crissant est revenu au cinquième, il était vide. Je suis retournée à toute vitesse frapper au 504, avant de me précipiter vers la porte de l'ascenseur pour le retenir. Précédé par les jambes du cadavre, Lèn est sorti de l'appartement. Il a parcouru la distance qui le séparait de l'ascenseur aussi rapidement qu'il le pouvait avec un cadavre sur l'épaule.

C'était le moment le plus risqué. Le fardeau de Lèn ne ressemblait à rien d'autre qu'à un cadavre enveloppé dans un rideau de douche. Le plastique atténuait un peu l'odeur, mais elle était tout de même perceptible, surtout dans un espace aussi réduit. On a descendu un étage sans encombre. Puis un autre. Au deuxième étage, nos nerfs ont lâché. J'ai arrêté l'ascenseur qui, à notre grand soulagement, s'est ouvert sur un couloir désert. J'ai couru jusqu'à la porte de l'escalier, que j'ai tenue ouverte pour Lèn et son chargement suspect. Je suis passée la première, dévalant les marches pour aller jeter un coup d'œil à travers la vitre qui donnait sur le parking.

— Argh ! ai-je glapi, avant de plaquer une main sur ma bouche pour étouffer un juron.

Une femme d'une quarantaine d'années et une adolescente se disputaient violemment, tout en sortant des paquets du coffre d'une Toyota d'une blancheur immaculée. La fille avait été invitée à une soirée. Non, disait la mère.

Mais toutes ses amies y seraient ! Non, disait la mère.

Mais toutes les autres mères avaient dit oui ! Non, disait la mère.

« Faites qu'elles ne prennent pas l'escalier ! » ai-je prié intérieurement.

Ma prière a été exaucée : la dispute s'est poursuivie dans l'ascenseur. Et j'ai clairement entendu la fille interrompre sa plaidoirie assez longtemps pour s'exclamer : « Pouah ! Ça schlingue, là-dedans ! », juste avant que la porte ne se referme.

— Qu'est-ce qui se passe ? a murmuré Lèn d'une voix inquiète.

— Rien. On va attendre un peu, au cas où.

Il n'aurait plus manqué que la fille fasse un esclandre et décide d'arrêter l'ascenseur, plantant là sa tête de mule de mère et nous réservant un petit retour surprise !

Mais mère et fille ont continué à se chamailler dans l'ascenseur qui, d'après les chiffres qui s'illuminaient crescendo, s'éloignait suffisamment pour nous laisser une bonne marge de manœuvre.

Je suis entrée dans le parking et me suis précipitée vers le pick-

up de Lèn, en lançant des regards autour de moi pour m'assurer qu'il n'y avait personne. Le gardien ne pouvait pas nous voir, sa guérite étant en bas de la rampe d'accès.

J'ai ouvert la portière arrière du pick-up. Ça tombait bien, il y avait une couchette avec des couvertures. Après avoir une nouvelle fois balayé les alentours d'un œil prudent, je suis retournée vers l'escalier et j'ai frappé discrètement à la porte. J'ai attendu une seconde avant de l'ouvrir, pour laisser le temps à Lèn de se préparer.

Il a surgi de sa cachette comme un diable de sa boîte et a foncé vers son pick-up plus vite que je ne l'aurais cru possible, lesté d'un tel poids mort. Il a fallu pousser de toutes nos forces pour faire entrer le cadavre, mais on a fini par y arriver. J'ai jeté par-dessus le corps les couvertures de la couchette. Lèn a claqué la portière, l'a verrouillée, et on s'est adossés d'un même mouvement contre la carrosserie pour reprendre notre respiration.

— Phase deux terminée, a soufflé Lèn.

Parcourir les rues d'un centre-ville un samedi après-midi, à quinze jours de Noël, avec un cadavre dans sa voiture, est un excellent exercice pour tester son niveau de paranoïa.

Je ne cessais de seriner à Lèn – plus accablée, chaque fois, par la tension qu'on percevait dans ma voix :

— Surtout, tu respectes bien le code de la route, hein ?

— OK, OK, grognait-il, manifestement aussi nerveux que moi.

— Tu ne trouves pas que ces gens, là, dans le bus, nous regardent bizarrement ?

— Mais non, mais non.

Ce n'était pas avec ce genre de commentaires que j'allais détendre l'atmosphère. Mieux valait que je me taise. Et c'est ce que j'ai fait. On a fini par sortir de la ville et on a roulé sur l'autoroute jusqu'à ce qu'on se retrouve en rase campagne : plus la moindre bourgade alentour, des champs, rien que des champs, à perte de vue.

— Ça me paraît bien, là, non ? a dit Lèn, au moment où un panneau annonçait la sortie « Bolton ».

J'ai acquiescé. De toute façon, je ne crois pas que j'aurais pu tenir encore longtemps à rouler comme ça, avec un cadavre à l'arrière. Entre Jackson et Vicksburg, le terrain est plutôt plat, avec des openfields interrompus par de rares bayous, et ce coin-là en était un exemple type. On a quitté l'autoroute pour filer vers les bois. Au bout de quelques kilomètres, Lèn a tourné à droite, sur une petite route qui aurait dû être refaite depuis des lustres. Le vieux ruban gris cahoteux était bordé de chaque côté par des arbres qui ne laissaient aucune chance au soleil hivernal de percer. Il faisait sombre et froid, et j'ai frissonné dans la cabine.

— On va bientôt s'arrêter, m'a annoncé Lèn.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête curieusement saccadé. Un chemin creux s'enfuyait sur la gauche. J'ai tendu l'index dans cette direction. Lèn a freiné. On a inspecté les alentours en silence, puis on a échangé un regard satisfait. Lèn s'est engagé sur le chemin en marche arrière. Plus on s'enfonçait dans les bois, plus je me félicitais de notre choix. Pour commencer, le chemin était trop caillouteux pour qu'on risque de laisser des traces de pneus. Ensuite, ça ne m'aurait pas étonnée que cette route rudimentaire ne mène qu'à un vulgaire cabanon de chasse, et il avait peu de chances d'être habité, étant donné que la saison de la chasse était terminée.

J'avais vu juste. Après avoir cahoté sur quelques dizaines de mètres, on a repéré une pancarte clouée sur un tronc : « Camp de Kiley-Odum. Propriété privée. Défense d'entrer. »

On a continué à reculer. Lèn conduisait très lentement, l'œil rivé au rétroviseur.

— Ici, a-t-il brusquement décidé, après s'être suffisamment enfoncé dans les bois pour que le pick-up ne soit plus visible de la route.

Il a serré le frein à main.

— Écoute, Sookie, a-t-il repris, d'un ton que j'ai trouvé un rien paternaliste, tu n'es pas obligée de m'aider. Tu peux rester à l'intérieur.

— Ça ira plus vite à deux.

Il a essayé de me faire le coup du regard noir, mais je lui ai fait celui du visage de marbre et, finalement, c'est lui qui a cédé.

— Bon, d'accord. Finissons-en.

Dehors, l'air était glacial et chargé d'humidité. Si vous restiez plus de deux minutes sans bouger, vous étiez transi jusqu'aux os. La température était en train de plonger, et le beau soleil de la matinée n'était plus qu'un lointain souvenir : le jour rêvé pour se débarrasser d'un cadavre. Lèn a ouvert la portière arrière, on a tous les deux enfilé des gants de chantier (trois fois trop grands pour moi) et on a empoigné le long « paquet » vert et bleu. Vu le contexte, les petits poissons jaunes avaient quelque chose d'obscène dans la pénombre du sous-bois.

— À trois, tire de toutes tes forces, m'a recommandé Lèn.

Grognant de concert, on a réussi à sortir la moitié du chargement d'un coup.

— Prête ? On recommence. Un, deux, trois !

Une fois de plus, j'ai tiré de mon mieux. Entraîné par son propre poids, le corps a basculé hors du véhicule et a atterri au beau milieu du chemin.

On aurait pu s'arrêter là, reprendre la route et filer sans demander notre reste. Ça ne m'aurait pas déplu, pour vous dire la

vérité. Mais on avait prévu de remporter le rideau de douche. Et les empreintes sur le plastique ou sur le ruban adhésif, vous y avez pensé ? Sans parler des multiples traces microscopiques qu'on avait dû laisser (je ne regarde pas Discovery Channel pour des prunes).

Comme Lèn avait un couteau suisse (un vrai mec a toujours un couteau suisse sur lui), je lui ai laissé le privilège de déballer le cadavre. Je me suis contentée de tenir un sac-poubelle ouvert pour qu'il y jette les bouts de plastique au fur et à mesure. J'ai bien essayé de ne pas regarder, mais, évidemment, je n'ai pas pu m'en empêcher. Disons simplement que l'état du corps ne s'était pas vraiment amélioré.

L'affaire a été plus vite bâclée que je ne le pensais. Je me retournais déjà, prête à monter dans le pick-up, quand j'ai remarqué l'attitude étrange de Lèn : il était resté figé sur place, le visage levé vers le ciel, les narines dilatées. On aurait dit qu'il humait la forêt.

Il a dû deviner ma perplexité.

— C'est la pleine lune, a-t-il annoncé.

Un tressaillement a semblé parcourir son corps tout entier. Quand il a posé les yeux sur moi, je les ai trouvés bizarres. Ils n'avaient pas changé de couleur, ni de forme, mais j'avais l'impression que quelqu'un d'autre que le Lèn que je connaissais me regardait à travers eux.

Tout à coup, je me suis sentie terriblement seule, dans ces bois. Il faut dire que mon petit camarade venait de prendre subitement une toute nouvelle dimension. J'ai successivement réprimé plusieurs impulsions contradictoires : d'abord, les cris, puis les larmes et, enfin (sans doute la réaction la plus saine des trois), l'envie de prendre mes jambes à mon cou. Je lui ai adressé mon plus beau sourire commercial et j'ai patiemment attendu. Après un long (très long) moment de silence pesant (très pesant), le loup-garou qui me tenait lieu de compagnon s'est enfin décidé à parler.

— Allons-y.

Ouf ! Je n'étais pas mécontente de retrouver la sécurité du pick-up – sécurité toute relative, je le reconnais, vu l'identité du conducteur.

— De quoi est-il mort, d'après toi ? lui ai-je aussitôt demandé, afin de rétablir un semblant de relation normale.

— On a dû lui tordre le cou, a répondu Lèn, apparemment revenu à des considérations plus « humaines ». Mais je ne comprends pas comment on a pu entrer dans l'appartement. Je suis sûr d'avoir fermé la porte à clé en rentrant, hier soir.

J'ai essayé de trouver une explication plausible. En vain. Puis je me suis demandé de quoi on mourait, exactement, quand on vous tordait le cou. En définitive, j'ai estimé qu'il y avait plus réjouissant

comme sujet de réflexion.

Sur le trajet, on a fait un arrêt au supermarché. Un samedi et à une date si proche de Noël, je vous laisse imaginer ce que ça pouvait donner : une véritable fourmilière. En voyant tous ces gens courir partout, je me suis rappelé que je n'avais rien acheté pour Bill.

Et tout à coup, j'ai eu l'impression qu'on me broyait le cœur. Je venais de réaliser que je ne lui achèterais peut-être jamais de cadeau de Noël. Ni cette année, ni la suivante, ni aucune autre année. Parce qu'il n'y aurait sans doute plus de Bill Compton. Ni pour moi ni pour une autre...

Il nous fallait du désodorisant, un produit pour nettoyer les taches de sang sur la moquette et un nouveau rideau de douche. J'ai mis mon chagrin d'amour dans ma poche avec mon mouchoir pardessus et j'ai accéléré le pas, la tête haute et la démarche plus déterminée que jamais. Lèn m'a laissée choisir le rideau de douche. C'est idiot, mais ça m'a amusée. Il a payé en liquide. De cette façon, il n'y aurait aucune trace de notre passage.

En remontant dans le pick-up, j'ai soudain pensé à vérifier l'état de mes faux ongles vernis : ils étaient impeccables. Puis je me suis dit qu'il fallait vraiment être un monstre pour se préoccuper de telles futilités moins d'un quart d'heure après avoir balancé le corps d'un type qui s'était fait truchider. Pendant quelques minutes, je suis restée prostrée sur mon siège, à me mépriser copieusement.

J'ai fini par m'en ouvrir auprès de Lèn. Il me semblait plus abordable, maintenant qu'on était de retour dans le monde civilisé.

Il s'est esclaffé.

— À t'entendre, on croirait presque que c'est toi qui l'as tué !

Puis il s'est brusquement figé.

— Euh... c'est pas toi, hein ?

J'ai plongé les yeux dans son regard vert. Sa question ne m'étonnait pas vraiment. Ça devait arriver, à un moment ou à un autre.

— Non. Et toi ?

— Non.

Et, vu son expression, il était clair qu'il s'attendait que je lui pose la question. Mais l'idée qu'il puisse être l'assassin du motard ne m'avait même pas effleurée. Je n'avais jamais soupçonné Lèn. Il fallait pourtant bien que quelqu'un ait assassiné ce lycanthrope. Pour la première fois, je me suis demandé qui pouvait bien avoir planqué ce cadavre dans la penderie. Jusqu'à présent, je m'étais contentée de chercher le meilleur moyen de le faire disparaître.

— Qui a la clé de l'appartement ?

— Mon père et moi, c'est tout. Ah ! Et la femme de ménage qui s'occupe de la plupart des appartements de l'immeuble. Mais elle ne

possède pas de clé en propre. C'est le gérant de l'immeuble qui la lui remet quand elle en a besoin.

On a fait le tour du bâtiment pour aller jeter notre sac-poubelle dans les containers du supermarché.

— Ça ne fait pas grand monde.

— Non, mais je sais que mon père est à Jackson. On s'est téléphoné ce matin. Quant à la femme de ménage, elle ne vient que si on laisse un message au gérant. Il l'appelle, il lui donne la clé, et elle la lui rend quand elle a fini son travail.

— Et le gardien du parking ? Il est de service toute la nuit ?

Oui. C'est notre seule sécurité contre les personnes de l'extérieur qui pourraient s'introduire dans l'immeuble par le parking. Tu es toujours passée par là, mais il y a une entrée principale qui donne sur la rue, sur le devant de l'immeuble. Ces portes-là sont verrouillées vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'y a pas de concierge, ni de vigile. Mais il faut une clé spéciale pour les franchir.

— Donc, si quelqu'un a réussi à tromper la vigilance du gardien, il a pu prendre l'ascenseur jusqu'à ton appartement sans être inquiété.

— C'est certain.

— Mais il aurait fallu que ce quelqu'un ait un passe pour ouvrir ta porte.

— Et il se serait trimballé avec un cadavre, qu'il aurait planqué dans la penderie ? Ça paraît difficile à croire.

— C'est pourtant bien ce qui s'est passé. Et... euh... est-ce que tu n'aurais pas donné un double de la clé à Debbie, par hasard ?

J'avais essayé de prendre un ton détaché. Ça n'a pas dû très bien marcher.

— Si, je lui ai donné un double, a admis Lèn, les dents serrées, après un long silence.

Je me suis mordu la lèvre pour ne pas poser la question que j'avais sur le bout de la langue.

— Et non, je ne l'ai pas récupéré, a-t-il ajouté.

Voilà qui répondait à ma question.

Sans doute pour essayer de réchauffer l'atmosphère, qui s'était soudainement refroidie, Lèn a alors proposé qu'on s'arrête pour un déjeuner tardif. J'ai alors réalisé que je mourais de faim.

On a mangé dans un restaurant près du centre-ville. C'était un ancien hangar, et les tables étaient suffisamment espacées pour qu'on puisse discuter librement sans que nos voisins s'empressent d'appeler la police.

— Je n'arrive pas à imaginer que quelqu'un ait pu se balader dans l'immeuble avec un cadavre sans se faire repérer, ai-je confié à Lèn.

— C'est pourtant ce qu'on vient de faire, m'a-t-il rappelé. Ça a dû se passer entre 2 et 7 heures du matin. On dormait déjà à 2 heures, non ?

— Plutôt 3, si on compte la petite visite d'Éric.

On s'est regardés. Eurêka !

— Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Il est dingue de toi à ce point-là ? a lâché Lèn.

— Euh... pas à ce point-là, ai-je bredouillé, gênée.

— Oh ! Mais il aimerait bien te mettre dans son lit, hein ?

J'ai hoché la tête, sans le regarder.

— Remarque, ce n'est pas moi qui lui jetterais la pierre, a-t-il marmonné à mi-voix.

Que voulez-vous répondre à ça ? J'ai préféré détourner la conversation.

— Tu es toujours accro à Debbie et tu le sais très bien.

On s'est de nouveau regardés. Autant crever l'abcès tout de suite.

— Tu peux lire dans mes pensées encore mieux que je ne l'imaginais, a-t-il maugréé.

Il avait soudain l'air malheureux comme les pierres. Ça m'a attristée de le voir dans cet état.

— Mais ce n'est pas la femme de ma vie, s'est-il empressé d'ajouter. Bon sang ! Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, de cette fille ? Je ne suis même pas sûr de l'aimer ! Alors que je tiens vachement à toi.

— Merci, ai-je posément répondu, en lui adressant un vrai sourire (pas mon sourire commercial de façade, un qui venait du fond du cœur). Moi aussi, je « tiens vachement à toi ».

— On serait bien mieux ensemble qu'avec les deux énergumènes qu'on fréquente, ça crève les yeux ! s'est-il écrié.

La vérité toute crachée !

— Oui. Je serais sans doute heureuse avec toi.

— Et je serais heureux de partager ma vie avec toi.

— Mais on dirait bien qu'on n'en prend pas le chemin.

— Non, a-t-il soupiré. Je crains que non.

La jeune et jolie serveuse nous a apporté l'addition, en veillant bien, en partant, à ce que Lèn puisse apprécier ses fesses rondes et fermes étroitement moulées dans son jean.

— La seule chose qu'il me reste à faire, a-t-il finalement déclaré, c'est de réussir à m'arracher Debbie de la tête. Une fois que j'en serai délivré, j'irai frapper à ta porte, le jour où tu t'y attendras le moins. Et j'espère que, d'ici là, tu auras fait une croix sur ton vampire.

— Et nous serons heureux jusqu'à la fin de nos jours ? lui ai-je demandé en riant.

Il a hoché la tête.

Eh bien, ça donnait déjà de l'espoir pour l'avenir... et un peu de courage pour supporter le présent.

CHAPITRE 8

J'étais si fatiguée, quand on est arrivés à l'appartement, que je n'étais plus bonne à rien qu'à dormir. Je venais de passer l'un des plus longs jours de ma vie. Et on n'était qu'au milieu de l'après-midi.

Mais il restait encore quelques corvées ménagères à faire. Pendant que Lèn suspendait le nouveau rideau de douche, j'ai nettoyé la moquette dans la penderie et ouvert un des désodorisants, que j'ai placé sur l'étagère. On a fermé toutes les fenêtres, monté le chauffage à fond, et, les yeux dans les yeux, on s'est mis à renifler comme des chiens à l'affût.

Pas d'odeur suspecte à signaler. On a poussé en chœur un soupir de soulagement.

— On vient de faire un truc franchement illégal, et tout ce que j'éprouve, c'est la satisfaction de m'en sortir blanche comme neige, ai-je déploré, incapable que j'étais de me réconcilier avec mon manque flagrant de moralité.

— Tu ne vas quand même pas te reprocher de ne pas te sentir coupable ! a répliqué Lèn. Ne t'inquiète pas, l'occasion d'avoir des remords se présentera bien assez tôt. Ce n'est pas ce qui manque, dans la vie.

Son conseil m'a paru si sensé que j'ai décidé de l'appliquer. Du coup, je lui ai annoncé que j'allais faire une petite sieste.

— Ça me permettra d'être à peu près opérationnelle ce soir.

Il valait mieux avoir toute sa présence d'esprit quand on s'aventurait sur le territoire des vampires...

— Excellente idée, a approuvé Lèn.

Et il a haussé un sourcil interrogateur avec un air entendu.

De toute évidence, il attendait une invitation. J'ai éclaté de rire, avant de secouer fermement la tête. On a beau dire, vampires, loups-garous ou simples humains, certaines choses ne changent jamais...

J'ai regagné la chambre d'amis, fermé la porte et ôté mes chaussures. Je me suis laissée tomber sur le lit avec un sentiment de

bonheur absolu. Au bout d'un moment, j'ai attrapé le bord du couvre-lit pour m'enrouler dedans. Avec le silence qui régnait dans l'appartement et le chauffage enfin à température humaine, il ne m'a pas fallu cinq minutes pour m'endormir.

Je me suis réveillée en sursaut, l'esprit alerte et les idées étonnamment claires. Il y avait quelqu'un d'étranger dans l'appartement. Je l'ai immédiatement senti – à moins que je n'aie entendu frapper à la porte dans mon demi-sommeil ou perçu les grondements sourds dans le salon. Je me suis levée sans bruit et j'ai marché pieds nus jusqu'à la porte. J'ai collé l'oreille contre le battant.

— Jerry Falcon est passé me voir dans la nuit, disait une grosse voix rauque.

— Je ne le connais pas, a répondu Lèn.

Il avait l'air calme, bien que sur la défensive.

— Il a prétendu qu'il avait eu des ennuis Chez Betty à cause de toi, hier soir.

— À cause de moi ? Si c'est le type qui s'en est pris à ma cavalière, il s'est attiré des ennuis tout seul !

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Il a profité de ce que j'étais aux toilettes pour draguer mon amie. Et quand elle l'a repoussé, il l'a malmenée.

— Il l'a blessée ?

— Il l'a secouée et il l'a griffée à l'épaule jusqu'au sang.

— Un outrage de sang ?

La voix de l'étranger était soudain devenue d'une gravité de mauvais augure.

— Oui.

Donc, les griffures sur mon épaule constituaient une offense ? Un « outrage de sang » ? On en apprenait tous les jours !

— Ensuite ?

— Quand je suis sorti des toilettes, je l'ai remis à sa place. Puis Hob est intervenu.

— D'où les brûlures.

— Oui. Hob l'a jeté dehors par la sortie de secours. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Vous dites qu'il s'appelle Jerry Falcon ?

— Oui. Il est venu directement chez moi, après que lui et ses gars ont quitté le club.

— Edgington a été obligé d'intervenir. Ils étaient sur le point de nous sauter dessus.

— Edgington était là ?

La grosse voix semblait très mécontente.

— Oui. Avec sa dernière conquête.

— Comment Edgington s'est-il retrouvé impliqué dans cette histoire ?

— Il leur a dit de partir. En tant que roi, et comme ils travaillent pour lui de temps à autre, il s'attendait à être obéi. Mais l'un d'entre eux, un petit morveux, a voulu jouer les fiers-à-bras. Edgington lui a brisé la jambe et a ordonné aux autres de le faire sortir. Je suis désolé que l'ordre public ait été perturbé sur vos terres, Terence. Mais je n'y suis pour rien.

— Tu jouis des privilèges de l'invité, dans notre meute, Léonard. Et nous te respectons. Quant à ceux qui louent leurs services aux vampires, eh bien... ce ne sont pas nos meilleurs éléments. Mais Jerry est leur leader et il a été humilié devant les siens. Combien de temps comptes-tu rester dans notre ville ?

— Juste cette nuit.

— Et c'est la pleine lune.

— Oui, je sais. J'essaierai de garder un profil bas.

— Que vas-tu faire ce soir ? Tenter d'éviter la mutation ou venir chasser avec moi sur mes terres ?

— Je vais m'arranger pour me soustraire à l'influence de la lune et tout faire pour éviter les problèmes.

— Dans ce cas, tu éviteras aussi d'aller Chez Betty.

— Malheureusement, Russell nous a pratiquement fait promettre de revenir ce soir. Comme mon amie avait passé une mauvaise soirée, il a mis un point d'honneur à l'inviter personnellement.

— Le Cercueil, une nuit de pleine lune, Léonard ! Ce n'est pas raisonnable.

— Que puis-je y faire ? C'est Russell qui mène la danse dans cet État.

— Je comprends, mais méfie-toi. Si tu vois Jerry Falcon là-bas, garde tes distances. Ce sont mes terres, Léonard. C'est moi le chef de la meute, ici.

La grosse voix grondait d'autorité.

— Je comprends, Terence.

— Bien. Maintenant que Debbie et toi avez rompu, j'espère qu'on ne te reverra pas rôder par ici de sitôt. Je n'ai rien contre toi, Léonard, mais il faut laisser les choses se tasser un peu. Jerry est une tête brûlée. S'il a l'occasion de se venger, il ne la ratera pas. Et il se débrouillera pour que ça ne déclenche pas un conflit ouvert. Il agira dans l'ombre.

— C'est lui qui a commis l'outrage de sang, Terence.

— Je sais, mais sa longue association avec les vampires lui est montée à la tête. Il se croit supérieur aux autres et au-dessus des lois de la meute. Il est venu me voir, comme il se doit, mais seulement parce qu'à ses yeux, Edgington l'avait trahi en vous soutenant, toi et ton amie.

Jerry n'agresserait pas Lèn. Jerry n'enfreindrait plus les lois de la meute. Jerry gisait dans les bois à plus de cinquante kilomètres à l'ouest d'ici.

Un petit coup contre ma fenêtre m'a fait sursauter. Je suis allée ouvrir les stores. Il faisait déjà noir dehors. Pendant que je dormais, la nuit était tombée.

C'était Éric. J'ai aussitôt porté un doigt à mes lèvres, en espérant que personne ne levait les yeux dans la rue à ce moment-là. Ça n'avait pas l'air de préoccuper beaucoup Éric, qui m'a souri et m'a fait signe d'ouvrir la fenêtre. J'ai secoué la tête en renouvelant mon geste, qui l'incitait clairement à la discrétion (enfin, pour moi, c'était clair, du moins). Si je parlais avec Éric maintenant, Terence nous entendrait, et ma présence serait découverte. Allez savoir pourquoi, je soupçonnais que Terence ne serait pas ravi d'apprendre qu'une oreille étrangère avait écouté ses propos sans y avoir été invitée. J'ai regagné mon poste sur la pointe des pieds pour voir où lui et Lèn en étaient. Terence prenait congé. J'ai jeté un coup d'œil vers la fenêtre. Éric m'observait à travers la vitre avec le plus grand intérêt. J'ai levé la main en écartant les doigts pour lui signifier que je serais à lui dans cinq minutes.

J'ai entendu la porte d'entrée se fermer. Quelques instants plus tard, Lèn venait frapper à la mienne. Je l'ai fait entrer dans ma chambre, tout en espérant que je n'avais pas le visage trop chiffonné et que mon maquillage n'avait pas coulé pendant mon sommeil. Je n'avais même pas eu le temps de vérifier.

— J'ai entendu la plus grande partie de ta conversation avec Terence, lui ai-je immédiatement avoué. Je suis désolée d'avoir écouté aux portes, mais j'ai cru comprendre que ça me concernait un peu. Et... euh... Éric est là.

— Je vois, a répondu Lèn d'un ton qui manquait pour le moins d'enthousiasme. J'imagine que je ne peux pas le laisser dehors plus longtemps. Il finirait par se faire repérer.

Sans plus attendre, il est allé ouvrir la fenêtre.

— Entrez, Éric.

Éric portait un costume, une cravate, des lunettes sombres, et il avait noué ses cheveux en queue de cheval.

Je me suis éclairci la voix.

— Hum... c'est censé être une tenue de camouflage ?

— Exactement, m'a-t-il répondu fièrement. Je voyage incognito. Qu'en dis-tu, Sookie ? À quoi je ressemble ?

— A Eric Nordman en costume.

— Il te plaît, mon costume ?

— Beaucoup.

Je n'y connais pas grand-chose en mode masculine, mais j'étais

prête à parier que cette veste et ce pantalon couleur bronze parfaitement coupés devaient coûter ce que je gagnais en un mois, voire deux. Je n'aurais peut-être pas choisi cette couleur pour un homme aux yeux bleus, mais je devais bien admettre qu'Éric était époustouflant. Si *Vogue Homme* décidait de sortir un numéro spécial vampires, il pourrait sans problème faire la couverture.

— Qui t'a fait cette coiffure ?

Je venais seulement de remarquer qu'on lui avait tressé les cheveux d'une façon compliquée, mais extrêmement élégante.

— Oh oh ! Jalouse ?

— Non. Je me disais juste que j'aimerais bien qu'on m'apprenne à en faire autant sur moi.

— Je t'apprendrai, si tu veux.

Lèn a commencé à donner des signes d'impatience.

— À quoi avez-vous voulu jouer exactement, en abandonnant un cadavre dans mon placard ?

J'ai rarement vu Éric chercher ses mots, mais là, ça lui a cloué le bec. Il est resté muet pendant une bonne trentaine de secondes.

— Un cadavre ? Ne me dites pas que c'était Bubba !

À notre tour de rester bouche bée. Lèn parce qu'il ignorait tout de Bubba, et moi parce que je me demandais ce qui avait bien pu arriver au malheureux Elvis.

J'ai fait un rapide topo à Lèn pour qu'il comprenne de quoi il retournait.

— Ah ! Ça explique toutes les apparitions mystérieuses, s'est-il exclamé en secouant la tête. Bon sang ! C'était donc vrai !

— Les vampires de Memphis voulaient le garder, mais c'était impossible, lui a expliqué Éric. Il ne cessait d'essayer de rentrer chez lui. Il aurait fini par y avoir des incidents. Alors, on a commencé à se refiler la patate chaude...

— Et maintenant, vous l'avez perdu ? a demandé Lèn, qui semblait plus amusé que réellement préoccupé par le problème d'Éric.

— Les copains du type qui a attaqué Sookie à Bon Temps ont très bien pu s'en prendre à Bubba, a déclaré Éric.

Il a ponctué sa tirade en tirant légèrement sur sa veste. Il s'est examiné avec une satisfaction manifeste, puis il a ajouté :

— C'était qui, dans le placard, au fait ?

— Un motard qui a agressé Sookie hier soir, lui a répondu Lèn. Il l'a draguée un peu trop lourdement pendant que j'étais parti aux toilettes.

— Il l'a agressée ?

— Griffée, plus exactement. Un outrage de sang, a précisé Lèn, presque solennel.

— Tu ne m'en as pas parlé, la nuit dernière, m'a dit Éric d'un

ton de reproche, en fronçant les sourcils.

— Je n'en avais pas envie.

Je n'aimais pas le ton que prenait la conversation. Ça virait au théâtral. Je me suis empressée de dédramatiser.

— Et puis, je n'allais pas faire une histoire pour trois gouttes de sang, ai-je ajouté.

— Montre-moi ta blessure.

J'ai levé les yeux au ciel. Mais je savais qu'Éric n'en démordrait pas (pas étonnant, pour un vampire). J'ai fait glisser mon pull – c'était un vieux pull, l'encolure était détendue – et ma bretelle de soutien-gorge sur mon épaule.

Des croûtes en arc de cercle avaient remplacé les profondes entailles, mais ma peau était rouge et gonflée. J'avais pourtant pris soin de bien nettoyer les plaies avant de me coucher. Vu le nombre de germes qu'il devait y avoir sous les ongles du motard, c'était plus prudent.

— Tu vois, pas de quoi appeler le SAMU, ai-je commenté, en m'efforçant de minimiser les faits.

Éric ne quittait pas mon épaule des yeux. Comme je remontais mon pull, il s'est enfin tourné vers Lèn.

— Et vous avez retrouvé l'agresseur de Sookie mort dans votre placard ?

— Exactement. Ça faisait déjà plusieurs heures qu'il était mort.

— De quoi ?

— Il semblait avoir la nuque brisée, ai-je répondu. Mais on n'a pas regardé de trop près non plus. Donc, ce n'est pas toi qui l'as supprimé ?

— Non. Quoique je l'eusse fait avec un immense plaisir.

J'ai préféré ne pas m'appesantir sur le sujet.

— Bon. Alors, qui l'a mis là ? ai-je repris pour relancer le débat.

— Et pourquoi ? a renchéri Lèn.

— Serait-ce trop indiscret de ma part de vous demander où il se trouve à l'heure qu'il est ? s'est enquis Éric.

On aurait dit un vieux maître d'école indulgent interrogeant deux chenapans qui ont fait une grosse bêtise.

Lèn et moi nous sommes consultés du regard.

— Euh... eh bien... ai-je vaguement bredouillé.

Éric a flairé l'air comme un fin limier aux aguets.

— Le corps n'est plus là, en tout cas. Vous avez appelé la police ?

— Euh... eh bien... ai-je répété, guère plus inspirée. Non. En fait, on...

— On l'a... balancé dans la nature, a achevé Lèn.

La formule n'était peut-être pas des plus élégantes, mais vous

connaissiez une autre façon de dire ça, vous ?

Pour la deuxième fois de la soirée, Éric a semblé surpris.

— Tiens donc ! On ne manque pas d'esprit d'initiative, à ce que je vois ! a-t-il commenté.

— On a pris nos précautions, lui ai-je assuré, d'une voix peut-être un petit peu trop tendue. On n'a pas laissé de traces.

Éric a souri (âmes sensibles s'abstenir).

— Je l'espère pour vous deux.

— Terence, le chef de meute de la région, est venu me voir aujourd'hui, lui a annoncé Lèn. Il sort d'ici, en fait. Et il ne savait pas que Jerry – l'agresseur de Sookie – avait disparu.

— Pourquoi est-il venu, alors ?

— Jerry est allé se plaindre auprès de Terence après s'être fait virer du club, hier soir. Il est allé lui dire que j'avais des torts envers lui. L'essentiel, en ce qui nous concerne, c'est qu'il a été vu et entendu après la bagarre au Cercueil.

— Vous sortez de cette histoire lavés de tout soupçon, si je comprends bien ?

— C'est bien parti pour, en tout cas.

— Vous auriez dû brûler le corps. Vous auriez éliminé tout risque qu'on retrouve votre odeur sur le cadavre.

— Je ne crois pas qu'on puisse repérer notre odeur, ai-je objecté. Ça me paraît vraiment impossible. Je ne pense pas qu'on l'ait touché une seule fois à mains nues.

Éric a interrogé Lèn du regard. L'intéressé a opiné du bonnet.

— C'est vrai, a-t-il dit.

Éric a haussé les épaules.

— Quoi qu'il en soit, je n'ai aucune idée de l'identité du tueur. Mais c'est vraisemblablement quelqu'un qui voulait vous faire accuser de meurtre.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir appelé les flics en leur disant qu'il y avait un cadavre planqué dans la penderie du 504 ?

— Bonne question, Sookie, à laquelle je ne peux pas répondre pour l'instant.

Éric semblait avoir brusquement perdu tout intérêt pour le sujet.

— Je serai au club, ce soir, a-t-il poursuivi. Si Russell s'étonne de ma présence, Léonard, vous lui direz que je suis un ami fraîchement arrivé à Jackson et que vous m'avez invité pour rencontrer Sookie, votre nouvelle fiancée.

— D'accord. Mais je ne comprends pas pourquoi vous voulez venir. C'est dangereux. Si un des vampires vous reconnaissait ?

— Je n'en connais aucun.

— Mais pourquoi prendre un tel risque ? ai-je demandé.

Pourquoi tiens-tu tellement à y aller ?

— Je peux comprendre des choses que ni Léonard ni toi ne remarqueriez parce que vous n'êtes pas des vampires, nous a-t-il patiemment expliqué. Et maintenant, si vous voulez bien nous excuser un instant, Léonard... Sookie et moi avons une petite affaire à régler.

Lèn a quêté mon assentiment du regard, puis il a hoché la tête d'un air renfrogné, avant de quitter la pièce.

— Veux-tu que je soigne tes griffures ? m'a aussitôt proposé Éric.

J'ai pensé aux vilaines cicatrices boursouflées et aux fines bretelles de ma robe Champagne, et j'ai bien failli dire oui. J'aurais nettement préféré ne pas avoir de marques. Puis je me suis ravisée.

— Il m'a agressée devant tout le bar... lui ai-je fait remarquer.

— Oui, bien sûr, tu as raison.

Éric secouait la tête, les yeux clos, comme s'il était très en colère. Je m'attendais presque à le voir se frapper le front. En tout cas, il semblait s'en vouloir de ne pas y avoir songé lui-même.

— Tu n'es ni un lycanthrope ni une immortelle. Comment aurais-tu pu guérir si vite, en effet ?

Il a alors pris ma main droite, l'a enfermée entre les siennes et l'a serrée étroitement. Ça m'a paru suspect. Puis il m'a regardée droit dans les yeux. Ça a achevé de m'inquiéter.

— J'ai passé toute la région de Jackson au peigne fin, Sookie, m'a-t-il annoncé. J'ai fouillé les cimetières, les hangars déserts, les fermes isolées, tous les endroits qui portaient la plus subtile odeur de vampire, toutes les propriétés qu'Edgington et ses sujets possèdent. Je n'ai trouvé aucune trace de Bill. J'ai bien peur qu'il faille nous rendre à l'évidence, Sookie : Bill est mort. Définitivement mort.

J'ai cru qu'on venait de me fracasser le crâne avec une massue. Mes jambes ont cédé. Si Éric n'avait pas été vif comme l'éclair, je me serais effondrée sur la moquette.

Éric s'est assis au pied du lit en me tenant dans ses bras comme un bébé.

— Je t'ai bouleversée, je suis désolé, a-t-il dit, l'air sincèrement navré. Je voulais être délicat et, au lieu de ça, je me suis montré...

— Brutal, ai-je murmuré en sentant une larme couler sur ma joue.

Il s'est empressé de la lécher. En signe de pénitence ? Pour se faire pardonner ? De toute façon, je n'étais pas en état de protester. J'étais contente d'avoir une épaule compatissante sur laquelle pleurer et quelqu'un pour me consoler, même si c'était Eric. Tandis que je m'enfonçais dans le désespoir le plus noir, il en a profité pour réfléchir à haute voix :

— J'ai fouillé tous les endroits... sauf un : le domaine royal de

Russell Edgington, sa propriété privée et ses dépendances. Il faudrait qu'il soit fou pour emprisonner un vampire sous son propre toit. Mais ça fait plus d'un siècle qu'il règne sur le Mississippi : il se pourrait qu'il pêche par excès de confiance. Je réussirais sans doute à franchir le mur d'enceinte, mais je n'en ressortirais pas entier. Son domaine est constamment surveillé par des patrouilles de loups-garous. Il est fort peu probable que nous parvenions à pénétrer à l'intérieur d'une telle forteresse. Et il est encore moins probable qu'Edgington nous y invite, sauf circonstances extrêmement particulières...

Il a laissé le temps à toutes ces informations de faire leur chemin dans l'espèce d'éponge pleine de trous qui me tenait lieu de cerveau. Après avoir estimé que j'en avais tiré les conclusions qui s'imposaient, il m'a porté le coup de grâce (ou le coup de Jarnac, si vous préférez).

— Je crois que tu devrais me dire tout ce que tu sais du dossier sur lequel Bill travaillait.

— C'était pour ça, le « désolé » et les bras secourables ? me suis-je écriée, folle de rage. Tu voulais me faire parler ?

Je me suis relevée d'un bond, galvanisée par la colère.

Éric s'est redressé. Croyait-il m'impressionner en me dominant de toute sa hauteur ?

— Je pense que Bill est mort, Sookie, a-t-il répété, sans même essayer de prendre de gants, cette fois. Et j'essaie simplement de sauver ma peau. Et la tienne par la même occasion, espèce d'idiote !

Il avait l'air aussi furieux que moi.

— Je vais le trouver, moi, Bill, ai-je tout à coup déclaré, en détachant bien les syllabes.

J'allais passer au crible toutes les pensées des humains présents dans le club, au besoin, mais j'allais dénicher des indices imparables et quelque chose se dénouerait. Je n'ai rien d'une Pollyanna (mais si ! La petite orpheline de Disney qui voit toujours le côté positif des choses), mais j'ai toujours été optimiste.

— Ne compte pas faire les yeux doux à Edgington, Sookie. Les femmes ne l'intéressent pas. Et si je flirtais avec lui, il se méfierait. Un vampire avec un vampire... c'est inhabituel. Edgington n'est pas tombé de la dernière pluie. Sinon, il ne serait pas arrivé là où il est. Son bras droit, Betty Joe, pourrait peut-être me trouver à son goût. Mais c'est une vampire aussi, et la même règle s'applique. Tu ne peux pas imaginer à quel point la fascination de Bill pour Loréna est étrange. En fait, c'est très mal vu pour un vampire de fréquenter un autre vampire. À nos yeux, cela tient presque du sacrilège.

J'ai délibérément ignoré ses dernières réflexions et lui ai demandé :

— Comment as-tu découvert tout ça sur Edgington ?

— J'ai rencontré une jeune vampire, hier soir. Son petit ami a été invité aux soirées qu'Edgington donne chez lui.

— Oh ! Elle a un petit ami bi ?

— C'est un loup-garou. J'en déduis qu'il est hybride à plus d'un titre...

— Je croyais que les vampires ne sortaient pas plus avec les loups-garous qu'avec ceux de leur propre espèce.

— C'est une petite perverse. Les jeunes aiment bien tenter de nouvelles expériences.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Donc, si je te comprends bien, il faut que je me concentre sur la façon de parvenir à me faire inviter chez Edgington, puisque c'est le seul endroit, de tout Jackson, où Bill peut se trouver ?

— Il est peut-être retenu ailleurs dans la ville, a prudemment rectifié Éric. Mais je ne le pense pas.

Il a marqué une pause, avant d'ajouter :

— Et n'oublie pas qu'ils le retiennent depuis des jours, maintenant...

Quand il m'a regardée, j'ai vu de la pitié dans ses yeux.

Ça m'a terrifiée au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer.

CHAPITRE 9

J'éprouvais cette fébrilité qui vous étreint au moment d'affronter le danger. C'était le dernier soir. Lèn ne pourrait plus se rendre au Cercueil après cette nuit. Terence s'était montré formel. Si jamais je voulais y retourner, je devrais donc y aller seule – à supposer qu'on me laisse entrer sans cavalier.

Tout en m'habillant, je me disais que j'aurais nettement préféré me rendre dans un vamp'bar standard, le genre d'établissement où des humains tout ce qu'il y a d'ordinaire viennent se donner des frissons en reluquant les immortels. Le Croquemitaine, le bar d'Éric à Shreveport, était de ceux-là. Les voyagistes l'incluaient même dans le circuit touristique de base. Les gens débarquaient par cars entiers, habillés tout en noir, parfois même affublés de fausses dents ou tartinés de sang synthétique, histoire de «faire plus vrai». Ils se précipitaient pour observer les vampires soigneusement répartis dans les endroits stratégiques du bar (à l'entrée de la boutique cadeaux, autour du comptoir... partout où ils étaient invités à mettre la main au portefeuille), grisés par leur propre audace et leur admirable témérité. De temps à autre, il arrivait que l'un d'entre eux franchisse la limite de sécurité, en se permettant un geste déplacé pour draguer un vampire ou en manquant de respect à Chow, le barman. Alors, à force de jouer avec le feu, ce touriste mal inspiré finissait par se brûler et réalisait brusquement où il avait mis les pieds.

Dans une boîte comme Le Cercueil, on jouait cartes sur table. La règle était claire : le club appartenait aux immortels, les humains étant purement décoratifs.

La veille encore, à cette heure-ci, j'étais tout excitée à l'idée de la soirée qui m'attendait. Maintenant, je ne ressentais guère qu'une sorte de détermination froide, comme si j'étais sous l'effet d'une drogue qui me déconnectait de toutes mes émotions. J'ai enfilé mes bas et les ai attachés au joli porte-jarretelles noir qu'Arlène m'avait offert pour mon anniversaire. J'ai souri en pensant à ma pétulante amie rousse et à son optimisme invétéré à l'égard des hommes, même

après quatre mariages et autant de divorces. Arlène m'aurait conseillé de profiter de chaque minute, de chaque seconde, avec tout l'enthousiasme d'une adolescente se rendant à son premier rendez-vous. «Tu ne peux pas savoir qui tu vas rencontrer, m'aurait-elle dit. Peut-être que ce soir sera le grand soir, LA nuit magique. » Peut-être que le fait de porter un porte-jarretelles pourrait changer le cours de ma vie, aurait-elle ajouté.

Je ne prétendrai pas que j'ai réussi à retrouver mon insouciance, mais je me suis sentie un peu moins tendue en enfilant ma robe. Elle ne devait pas peser plus de cent grammes, et elle ne cachait pas grand-chose. Après avoir mis de longues boucles d'oreilles et chaussé mes escarpins noirs à hauts talons, je me suis demandé si mon vieux manteau gâcherait vraiment mon look ou si j'étais prête à risquer une pneumonie par excès de vanité.

En examinant l'objet en question, j'ai laissé échapper un soupir. Je l'ai quand même pris, par acquit de conscience, et je l'ai emporté dans le salon.

Lèn était déjà prêt. Il m'attendait, planté au milieu de la pièce. Juste au moment où je me disais qu'il avait l'air particulièrement nerveux, il a pris sur le comptoir un des paquets cadeaux qu'il avait rapportés de son shopping matinal et, avec sur le visage cette expression de gêne que j'avais déjà remarquée plus tôt dans la journée, il m'a tendu une grosse boîte.

— Je crois que je te dois bien ça, a-t-il murmuré.

— Oh, Lèn ! Tu m'as acheté un cadeau ?

Oui, je sais, je sais. La question était idiote, puisque j'avais déjà la boîte à la main. Mais vous devez comprendre que ce n'est pas le genre de chose qui m'arrive souvent.

— Vas-y, ouvre, m'a-t-il dit d'un ton bourru.

J'ai lancé mon vieux manteau sur la chaise la plus proche et j'ai défait le paquet – maladroitement, car je n'étais pas habituée à mes faux ongles. J'ai néanmoins fini par ouvrir la grosse boîte blanche. Lèn avait décidé de remplacer mon châle en soie noire. J'ai déplié lentement le long rectangle, une magnifique étole frangée en velours frappé, avec une petite perle au bout de chaque frange. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle devait valoir au moins cinq fois le prix de celle que Debbie avait brûlée.

Je suis restée sans voix, chose qui ne m'arrive pas souvent. Mais, comme je vous le disais, ce n'est pas tous les jours que je reçois un cadeau, et ce n'est pas le genre de truc que je prends à la légère. Je me suis enroulée dans ma nouvelle étole, en admirant les reflets du velours, le scintillement discret des perles. Je me suis caressé la joue avec.

— Merci, ai-je chuchoté d'une voix tremblante.

— De rien, a répondu Lèn. Oh ! Sookie, tu ne vas pas pleurer ! Je croyais te faire plaisir !

— Je suis très, très contente, ai-je affirmé. Et je ne vais pas pleurer.

J'ai ravalé mes larmes et je suis allée m'admirer dans le miroir de la salle de bains.

— Oh ! Elle est vraiment superbe ! me suis-je écriée, toute vibrante d'émotion.

— Heureux qu'elle te plaise, a dit Lèn d'un ton un peu brusque, en me regardant depuis le seuil. J'ai pensé que c'était bien le moins que je pouvais faire.

Il est venu arranger les plis de l'étoffe pour cacher les cicatrices rouges que j'avais sur l'épaule.

— Tu ne me devais rien du tout, ai-je rétorqué avec gravité. Au contraire, c'est moi qui suis ta débitrice.

A voir la tête qu'il faisait, il était clair que mon ton sérieux paniquait Lèn presque plus que mes larmes. J'ai essayé de le détendre.

— Allez, viens ! En route pour Le Cercueil ! Ce soir, je vais découvrir le fin mot de l'histoire, et tout le monde reviendra de l'aventure sans une égratignure ! me suis-je exclamée – ce qui prouve bien que la télépathie n'a rien à voir avec la divination.

Lèn portait un autre costume, et moi une autre robe, mais Chez Betty, rien ne semblait avoir changé. Le trottoir était désert, l'atmosphère toujours aussi lugubre... Il faisait même encore plus froid que la veille. Si froid que je voyais de la buée sortir de ma bouche. Si froid que je remerciais le Ciel (et Lèn) de pouvoir m'envelopper dans une moelleuse étole en velours frappé pour me réchauffer.

Lèn a sauté à bas du pick-up et s'est précipité sous le dais de l'entrée sans seulement songer à m'aider à descendre. Il s'est contenté de rester caché dans l'ombre, à m'attendre.

— C'est la pleine lune, m'a-t-il expliqué d'une voix crispée. Je risque de ne pas être très détendu, ce soir.

— Désolée, ai-je murmuré, sincèrement peinée de ne pouvoir rien faire pour lui. Ça doit être terrible.

S'il n'avait pas été obligé de m'accompagner, il aurait pu être en train de courir les bois, à cette heure-ci, sur les traces d'un gibier quelconque. Il a balayé mes excuses d'un haussement d'épaules.

— Il reste toujours demain. C'est presque aussi bien, le lendemain.

Mais sa nervosité était quasi palpable. Il projetait des ondes négatives à trois mètres à la ronde.

Je n'ai pas sursauté, cette fois, quand le pick-up s'est éloigné, apparemment de son propre chef. Et je n'ai pas bronché non plus

lorsque j'ai vu M. Hob s'encadrer dans la porte. Je ne peux pas dire que le gobelin avait l'air content de nous voir, mais comme j'ignorais quelle expression le machin boursoufflé qui lui tenait lieu de visage avait en temps normal, il aurait tout aussi bien pu être fou de joie que je n'aurais pas fait la différence.

Cependant, je doute qu'il ait été ravi de me voir revenir dans son club. Enfin, «son » club... En était-il le propriétaire ? Cela m'aurait étonnée. J'avais du mal à imaginer M. Hob appeler sa boîte Chez Betty. Il aurait plutôt choisi quelque chose comme Au chien crevé.

— Nous ne tolérerons aucun incident, ce soir, a déclaré M. Hob d'un ton revêché.

Sa voix était éraillée ; son débit irrégulier, comme s'il n'était pas habitué à parler.

— Nous n'y étions pour rien, a protesté Lèn.

— Peu importe, a rétorqué M. Hob, glacial.

Il s'en est tenu là. Sans doute estimait-il qu'il n'avait pas besoin d'en dire plus pour se faire comprendre. Ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort, Le gobelin a désigné de son menton pointu et couvert de verrues un endroit du club où plusieurs tables avaient été rapprochées.

— Le roi vous attend, a-t-il ajouté.

Les hommes se sont levés à mon approche. Russell Edgington et son ami, Talbott, étaient installés en bord de piste. En face d'eux se tenaient un vampire plus âgé (enfin, il avait dû devenir immortel quand il était plus vieux) et une femme qui, bien sûr, était restée assise. En la reconnaissant, j'ai poussé un cri de joie.

— Nikkie !

Ma copine de lycée a eu exactement la même réaction que moi et m'a sauté au cou. On s'est embrassées avec nettement plus de chaleur qu'on ne le faisait d'habitude (on ne s'enlaçait pas, pour commencer). Mais on était comme deux exilées du même pays qui se rencontrent en terre étrangère.

Nikkie, qui a plusieurs centimètres de plus que moi, est aussi brune que je suis blonde. Elle portait une robe à manches longues bronze et or et était perchée sur des talons interminables. Elle était aussi grande que son cavalier.

Juste au moment où je me détachais d'elle en lui donnant une petite tape dans le dos, je me suis rendu compte que rencontrer Nikkie était à peu près la pire des choses qui pouvaient m'arriver. J'ai aussitôt lu dans ses pensées et découvert précisément ce à quoi je m'attendais : elle brûlait de me demander ce que je faisais dans cette boîte avec un autre homme que Bill.

— Allez, ma belle, accompagne-moi donc aux toilettes des dames, que j'aille me laver les mains ! lui ai-je lancé avec enthousiasme.

Elle a aussitôt attrapé son sac en adressant à son cavalier un sourire radieux, aussi prometteur que coquin.

De mon côté, j'ai fait un petit signe à Lèn, demandé à ces messieurs de nous excuser un instant, et j'ai entraîné ma grande copine (dans tous les sens du terme) vers les toilettes, situées dans le couloir qui menait à la sortie de secours. Par chance, le lieu était désert. Je me suis adossée à la porte pour empêcher d'autres femmes d'entrer et j'ai regardé Nikkie, qui me dévorait des yeux en se mordant les lèvres pour retenir les mille questions qu'elle mourait d'envie de me poser.

— Nikkie, je t'en prie, surtout ne dis rien à personne au sujet de Bill. Et ne parle pas de Bon Temps, ni de quoi que ce soit qui me concerne.

— Je peux savoir pourquoi ?

— C'est juste que...

J'ai essayé de trouver une réponse plausible. Sans résultat.

— Ma vie en dépend.

Elle m'a dévisagée un instant sans rien dire, le visage fermé. Qui n'en aurait pas fait autant ? Mais Nikkie en avait vu de toutes les couleurs, au cours de sa jeune existence, et c'était une dure à cuire. Elle avait été blessée, certes, mais elle était coriace.

— Je suis si contente de te voir ici ! s'est-elle finalement exclamée.

Elle avait compris que je ne pouvais pas lui en dire plus et s'était fait une raison (c'est aussi à ça qu'on reconnaît les bonnes copines).

— Je me sentais un peu seule dans cette jungle, avec toute cette faune exotique, a-t-elle poursuivi. Dis donc, c'est qui, ton copain ? Un vampire ?

J'oublie toujours que ce n'est pas évident pour tout le monde de reconnaître les Cess au premier coup d'œil. Et parfois, j'ai également tendance à oublier que les autres ne sont pas au courant de l'existence des lycanthropes et des changelings.

— Non. C'est un expert qui travaille dans le bâtiment, ai-je répondu, évasive. Viens, je vais te le présenter.

En arrivant à notre table, je me suis empressée de prier ces messieurs de nous excuser pour notre départ précipité.

— Désolée de m'être enfuie si vite et de vous avoir privés si longtemps de la compagnie de mon amie Nikkie, ai-je susurré avec un grand sourire à la ronde.

Puis je me suis tournée vers Lèn pour me plier aux présentations de rigueur.

— Nikkie, je crois que tu ne connais pas encore Léonard Herveaux. Lèn, mon amie, Nikkie Thornton.

Nikkie a aussitôt embrayé :

— Sookie, voici Franklin Mott.

— Ravie de vous connaître, monsieur Mott, ai-je déclaré en lui tendant la main.

J'ai réalisé mon erreur avant même d'avoir achevé mon geste : les vampires ne serrent jamais la main de leurs interlocuteurs pour les saluer.

— Pardonnez-moi, ai-je précipitamment bredouillé, en lui adressant un petit hochement de tête protocolaire. Vous vivez à Jackson, monsieur Mott ?

J'étais bien décidée à ne pas embarrasser Nikkie.

— Appelez-moi Franklin, je vous en prie.

Il avait une superbe voix, douce, chaude, avec un léger accent italien. Il devait avoir la cinquantaine bien sonnée, voire la soixantaine, quand il avait quitté le monde des vivants. Il avait les cheveux gris, une moustache argentée, et le temps avait profondément marqué son visage aux traits distingués. Il n'en avait pas moins l'air en pleine force de l'âge et avait une allure très virile.

— Oui, a-t-il enchaîné, je vis à Jackson, mais je possède une ligne de produits franchisés et j'ai des succursales à Ruston et à Vicksburg. J'ai rencontré Nikkie à l'occasion d'un salon professionnel à Ruston.

Peu à peu, le petit jeu social s'est mis en place : Nikkie et moi nous sommes assises, j'ai expliqué à ces messieurs que nous avions fréquenté le même lycée, et nous avons commandé un verre. Tous les vampires ont bien sûr pris du sang synthétique, tandis que Talbott, Nikkie, Lèn et moi demandions des cocktails. J'ai opté une seconde fois pour le cocktail à base de Champagne que j'avais déjà bu la veille. J'ai trouvé, au passage, que la serveuse, un changeling, se déplaçait d'une façon étrange, un peu rampante. Elle n'a pas desserré les dents. L'influence de la pleine lune se faisait sentir...

Les changelings étaient d'ailleurs beaucoup plus rares que la veille. Pour ma part, j'étais contente que Debbie et son fiancé ne soient pas de la fête et qu'il n'y ait qu'une paire de loups-garous motards. En revanche, les vampires et, surtout, les humains étaient plus nombreux. Je me suis demandé comment les vampires de Jackson s'y prenaient pour garder cet endroit secret. Certains des humains qui y avaient été introduits par un vampire avaient pourtant dû être tentés d'en parler à un journaliste ou, plus simplement, à un groupe d'amis.

Lèn m'a fourni la réponse.

— La boîte est ensorcelée : même si tu le voulais, tu serais absolument incapable d'expliquer à qui que ce soit comment s'y rendre.

Je me suis promis d'essayer plus tard, pour voir si ça marchait.

J'étais assise entre Talbott et Lèn. Histoire d'engager la conversation avec mon voisin, j'ai interrogé Talbott sur le club et sur le mystère qui semblait l'entourer. Ça n'a pas paru le déranger. De toute façon, Lèn et Franklin Mott s'étaient trouvé des connaissances communes et discutaient dans leur coin. Talbott avait un peu forcé sur le parfum. C'était un homme amoureux et, qui plus est, accro au sexe version vampire : on pouvait l'excuser. Il était intelligent, mais ignorait jusqu'au sens du mot « pitié ». Il ne comprenait pas vraiment comment sa vie avait pu prendre un tour aussi... exotique. C'était également un puissant émetteur, ce qui expliquait que j'en sache autant sur lui.

Il m'a donné la même réponse que Lèn : le club était ensorcelé.

— Mais la façon dont les choses qui se passent ici sont tenues secrètes, ça, c'est tout à fait différent, m'a-t-il confié.

Il a paru hésiter. Visiblement, il se demandait s'il pouvait se lancer dans de plus amples détails ou en rester là pour le moment.

J'admirais ses traits fins et réguliers, et il fallait vraiment que je me force pour ne pas oublier que ce beau mec raffiné, brillant, et celui qui savait qu'on torturait Bill et s'en fichait éperdument étaient indubitablement le même homme. J'aurais bien voulu qu'il pense justement à Bill pour que je puisse en apprendre davantage, que je sache au moins s'il était encore en vie...

— Voyez-vous, a-t-il repris, si ce qui se passe ici ne sort pas de ces murs, mademoiselle, c'est que certains moyens très dissuasifs sont utilisés pour qu'il en soit ainsi.

— Ah, bon ?

— Le recours à la terreur, de façon préventive, et au châtement, de façon disons... curative, est extrêmement efficace.

Rien ne l'obligeait à me donner ce genre de précisions, mais il y prenait plaisir. Il aimait ça. Il avait conquis le cœur d'Edgington, un être puissant qui pouvait tuer d'un geste, un roi parmi les siens, respecté et craint, et il en était fier.

— Tout vampire ou changeling qui amène un humain ici est responsable de son invité. Par exemple, si en sortant d'ici, vous appelez un journal à scandales, ce serait à Léonard qu'il reviendrait de vous traquer et de vous tuer.

— Je vois.

Je voyais même très bien.

— Et si Lèn n'arrivait pas à se résoudre à me supprimer ?

— Dans ce cas, sa tête serait mise à prix, et un chasseur de primes serait dépêché pour faire le travail à sa place.

Jésus Marie Joseph !

— Parce qu'il y a des chasseurs de primes ? ai-je demandé d'une voix un peu incertaine.

Lèn s'était bien gardé de mentionner ces petites particularités. Il aurait tout de même pu me prévenir. La surprise n'était pas des plus réjouissantes.

— Bien entendu. Les loups-garous en tenue de motard, dans ce coin, là... D'ailleurs, ils sont justement en train d'interroger les gens au bar, parce que...

Soudain, ses traits se sont durcis, et son regard s'est fait soupçonneux.

— Cet homme qui vous a importunée, hier... Vous l'avez revu, dans la soirée ? Après avoir quitté le club ?

— Non.

Je ne mentais pas. Ou alors seulement par omission. Je ne faisais que répondre à la question posée : je ne l'avais pas revu dans la soirée. Bon. Je savais ce que Dieu pensait du mensonge par omission. Mais je me disais aussi qu'il ne m'avait pas donné la vie pour que je la perde aussi bêtement.

— Nous sommes rentrés directement chez Lèn. J'étais bouleversée...

Et j'ai baissé les yeux comme une jeune fille qui n'a pas l'habitude de se faire aborder dans les bars. Ce qui n'était pas tout à fait la vérité non plus. Bien que Sam s'arrange toujours pour limiter ce genre d'incident au strict minimum, et qu'en tant que cinglée notoire, je ne sois pas une proie désirable, je n'en ai pas moins à supporter parfois les avances, franchement lourdes et le plus souvent grossières, de certains clients éméchés ou carrément trop soûls pour se souvenir que je suis censée être bonne à enfermer.

— En tout cas, vous n'aviez pas l'air d'avoir froid aux yeux quand les choses ont commencé à mal tourner, m'a fait remarquer mon voisin.

De toute évidence, pour Talbott, le courage dont j'avais fait preuve, la veille, cadrait mal avec mon comportement timoré du moment. Et zut ! J'aurais dû être un peu plus nuancée dans mon rôle de demoiselle en détresse.

— Ça, c'est sûr qu'elle n'a pas froid aux yeux ! s'est exclamée Nikkie. Pour le spectacle de fin d'année – un spectacle qu'on a fait toutes les deux il y a quelques millions d'années de ça –, c'est elle qui m'a poussée sur la scène. Moi, je tremblais comme une feuille !

Merci, Nikkie. Je te redevrai ça.

— Un spectacle ? s'est étonné Franklin Mott, soudain distrait de sa discussion avec Lèn par le tour inattendu que semblait prendre notre conversation.

— Oui, et pas n'importe lequel, a renchéri Nikkie. Pour tout vous dire, on a remporté le prix du meilleur spectacle de l'année ! Ce dont on ne s'est pas rendu compte, sur le coup, et qu'on a réalisé que

bien plus tard – on avait quitté le lycée depuis belle lurette et on avait eu le temps de rouler notre bosse, comme on dit –, bref, ce qu'on n'avait pas vu, tout innocentes qu'on était, c'est que notre petit numéro était un peu... euh...

— Suggestif ? ai-je suggéré. Oh ! Vous n'auriez pas pu trouver plus naïves que nous dans tout le lycée ! On s'est retrouvées en train de se trémousser sous le nez des élèves et du corps enseignant au grand complet, exécutant des enchaînements pompés sur des clips de MTV et dont on avait scrupuleusement respecté la chorégraphie, au coup de reins près !

— Il nous a fallu des années pour comprendre pourquoi le proviseur transpirait tellement dans son beau costume gris en nous regardant danser, a poursuivi Nikkie en s'esclaffant. Mais attendez, ça me donne une idée... Ne bougez pas. Je vais dire un mot au DJ.

Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle avait traversé la piste pour aller trouver le vampire campé derrière sa platine, sur la petite estrade de la piste de danse. J'ai vu le DJ se pencher vers elle, l'écouter attentivement et hocher la tête.

— Oh, non ! ai-je gémi, en prenant brusquement conscience de ce qui m'attendait.

— Quoi ? m'a demandé Lèn, alarmé par la panique qui se peignait sur mon visage.

— Elle va vouloir le refaire maintenant !

Ça n'a pas loupé. En fendant les rangs des danseurs pour nous rejoindre, Nikkie avait un sourire jusqu'aux oreilles. Elle ne m'avait pas attrapé les mains pour m'entraîner sur la piste que j'avais déjà réussi à trouver au moins trente bonnes raisons de ne pas la suivre dans son délire. Mais, en voyant la joie qu'elle s'en faisait, je n'ai pas eu le cœur de refuser. La piste s'est vidée tandis que résonnaient les premières notes de *Love is a Battlefield* de Pat Benatar.

Hélas ! Je me souvenais de chaque pas !

Avec la plus parfaite candeur, Nikkie et moi avons chorégraphié notre numéro à la façon des couples de patinage artistique : autant dire qu'on se touchait pratiquement tout le temps. On aurait voulu faire une exhibition de strip-tease lesbien dans un bar louche ou un film porno qu'on ne s'y serait pas prises autrement ! Non que je sois jamais allée dans ce genre d'établissement ou que je sois abonnée aux vidéos un peu olé olé, mais j'imagine que la brusque montée de lubricité collective que j'ai sentie Chez Betty, ce soir-là, ne devait pas être très éloignée de ce que recherchent ceux qui fréquentent les boîtes de strip-tease ou les cinémas X. Je n'ai pas particulièrement aimé l'idée de susciter un tel... engouement. Pourtant, je dois bien avouer que, dans le feu de l'action, j'ai éprouvé une sensation de pouvoir assez grisante.

Bill m'avait fait connaître les joies d'une sexualité épanouie, et mon corps savait désormais exprimer une sensualité et une volupté dont j'ignorais tout à seize ans. Nikkie aurait probablement pu en dire autant. D'une certaine manière, on s'offrait toutes les deux un petit moment de «je suis une femme et je vais vous le montrer» plutôt jouissif. Et Pat Benatar avait sacrément raison : l'amour était bel et bien un champ de bataille, nom d'un chien !

On se tenait de profil par rapport au public. Nikkie m'a empoigné les reins et, pendant les deux ou trois dernières mesures, on a projeté les hanches en avant dans un mouvement de va-et-vient plutôt éloquent. Quand la musique s'est arrêtée, il y a eu un silence d'une fraction de seconde. Puis ça a été le triomphe : les clients se sont mis à siffler et à applaudir à tout rompre.

À voir leurs regards de bêtes affamées, les vampires ne pensaient plus qu'au sang qui coulait dans nos veines – surtout celles qui couraient à l'intérieur de nos cuisses –, et j'entendais les loups-garous se demander quel goût pouvait avoir la chair ferme de nos fesses rebondies. En retournant m'asseoir à ma table, j'éprouvais l'étrange impression d'avoir été changée en entrecôte premier choix. Nikkie et moi avons reçu d'innombrables compliments et presque autant d'invitations à dîner (voire plus si affinités) sur le trajet. J'ai même été à moitié tentée d'accepter une danse avec un vampire plutôt beau gosse. Mais je me suis contentée de lui sourire et de continuer mon chemin.

Franklin Mott était aux anges.

— Oh ! Je vois ce que vous vouliez dire, maintenant ! a-t-il commenté en tirant le fauteuil à sa droite pour inviter Nikkie à s'asseoir.

En revanche, Lèn n'a pas bougé d'un pouce et m'a fusillée du regard, obligeant Talbott à se lever et à m'avancer mon siège avec une politesse un peu gauche et manifestement forcée (il a quand même eu droit à une caresse sur l'épaule de la part de Russell pour sa peine).

— Je ne parviens pas à comprendre que vous n'ayez pas été renvoyées, après une telle démonstration, a plaisanté Talbott pour dissiper le malaise qu'avait créé le flagrant manque de courtoisie de mon cavalier.

Si on m'avait dit que Lèn était le type même du mec possessif et jaloux, jamais je n'aurais voulu le croire.

— Mais on ne se rendait compte de rien ! a protesté Nikkie en riant. Franchement. On ne comprenait même pas pourquoi on avait fait un tel tabac !

— Quelle mouche t'a piqué ? ai-je discrètement demandé à Lèn, pendant que Nikkie monopolisait l'attention.

Mais il m'a suffi d'un tout petit effort de concentration pour

découvrir la raison de son attitude. Il s'en voulait de m'avoir confié qu'il était toujours accro à Debbie. Sinon, se disait-il, il aurait tout fait pour partager mon lit le soir même.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que tu ne te fatigues pas beaucoup pour retrouver ton petit copain, en tout cas, m'a-t-il répondu dans un grognement étouffé.

Il m'aurait balancé un seau d'eau glacée à la figure que ça m'aurait fait le même effet. Mon enthousiasme est brusquement retombé, et j'ai senti mes yeux s'emplir de larmes. Malheureusement, toute la tablée s'en est aperçue : il était évident que mon cavalier venait de me dire quelque chose de blessant.

Talbott, Russell et Franklin ont rivé sur Lèn un regard si pesant que c'en devenait presque une menace. Talbott, pour sa part, ne faisait qu'imiter son amant (et puis, après tout, ce n'était qu'un humain. Il comptait pour du beurre). Mais Russell était tout de même le roi du Mississippi, et Frankin était apparemment un vampire influent. Ainsi rappelé à l'ordre, Lèn s'est brusquement souvenu de l'endroit où il était.

— Excuse-moi, Sookie, a-t-il précipitamment repris, assez fort pour que nos compagnons l'entendent. C'était si réussi que je crois que j'en ai fait une petite crise de jalousie.

— Une « petite » crise de jalousie, hein ? ai-je répété d'un ton léger, comme si je me moquais gentiment de lui.

En fait, j'étais folle de rage. J'ai fait courir mes doigts dans sa chevelure, en me penchant vers lui. On a échangé un sourire un peu crispé. Les autres n'y ont vu que du feu. Quant à moi, j'avais bien envie de lui arracher quelques bonnes touffes de cheveux, tout loup-garou qu'il était, et de lui crever les yeux par la même occasion. Il ne pouvait peut-être pas lire dans les pensées, comme moi, mais il a senti le danger, et je l'ai vu réprimer une grimace.

C'est alors que Nikkie (Dieu la bénisse !) est venue à la rescousse, en demandant à Lèn ce qu'il faisait dans la vie. J'ai repoussé légèrement mon fauteuil pour me détacher du cercle étroit que nous formions et j'ai laissé mon esprit vagabonder dans la salle. Lèn avait raison : j'aurais dû me mettre au travail depuis longtemps, au lieu de m'amuser. Mais je voyais mal comment j'aurais pu opposer un refus à Nikkie et la priver de ses « cinq minutes de célébrité ». Sans compter que ça aurait pu éveiller les soupçons de notre hôte.

À la faveur d'un mouvement des danseurs sur la piste, j'ai aperçu Éric, adossé au mur du fond, près de la petite estrade du DJ. Même à cette distance et malgré ses lunettes, je sentais son regard brûlant braqué sur moi. Il me dévorait des yeux. En voilà un qui ne boudait pas, au moins ! Un qui avait apprécié notre petit numéro à sa juste valeur !

Éric avait fière allure dans son costume. Je trouvais même qu'il avait l'air moins impressionnant que d'habitude, avec ses lunettes. Le temps de me faire ces quelques réflexions, et je me suis remise au travail. Comme il y avait moins de lycanthropes et plus d'humains que la veille, ce n'était pas la matière qui manquait. J'ai fermé un instant les yeux pour mieux me concentrer et essayer de remonter le fil des pensées qui me parvenaient jusqu'à leurs propriétaires. Presque immédiatement, j'ai surpris une bribe de monologue intérieur.

«... serai un martyr... » se disait le type. J'ai tout de suite su que le penseur en question se trouvait quelque part derrière moi, à proximité du bar. Je commençais déjà à tourner la tête dans sa direction quand je me suis ravisée. C'était peut-être un réflexe naturel, mais ça ne me servirait à rien. J'ai préféré regarder par terre pour ne pas me laisser distraire par les mouvements des autres clients.

Les gens ne font pratiquement jamais de phrases complètes lorsqu'ils se parlent à eux-mêmes, et quand je retranscris leurs pensées, je ne fais, en réalité, qu'interpréter des images et lier des groupes de mots isolés : je traduis.

« Quand je mourrai, mon nom passera à la postérité, songeait le type. J'y suis presque... Pourvu que je ne flanche pas... Au moins, Dieu est avec moi... J'espère que le pieu est assez pointu... »

Oh, bon sang ! Avant même de savoir ce que je faisais, j'avais quitté la table. J'avançais à pas comptés, essayant de m'isoler du bruit, de la musique et du brouhaha des conversations pour n'écouter que le discours muet de mon mystérieux kamikaze. Ça me donnait un peu l'impression de marcher sous l'eau. Au comptoir, en train de siroter un verre de sang synthétique, était assise une vampire aux cheveux soigneusement crêpés et laqués. Elle était sanglée dans une robe noire à jupe bouffante. Ses bras musclés et sa large carrure juraient étrangement dans cette toilette très années quarante. Mais je ne me serais jamais permis de le lui faire remarquer. Personne de sensé ne s'y serait risqué, d'ailleurs. Ce devait être Betty Joe Pickard, le bras droit de Russell Edgington. Il ne lui manquait plus qu'un petit chapeau à voilette pour compléter sa tenue. J'aurais parié que Betty Joe était une grande fan de Mamie Eisenhower et je l'aurais bien imaginée serrant la main du général de Gaulle, avec ses gants blancs et ses mocassins assortis.

Derrière elle, également assis au comptoir, se trouvaient deux humains. L'un était grand et d'âge moyen. Ses cheveux poivre et sel étaient un peu trop longs, comme s'il avait eu une bonne coupe mais n'avait pas pris soin de l'entretenir régulièrement. Son visage m'a semblé étrangement familier. Son compagnon était plus petit. Il avait une épaisse tignasse brune parsemée de quelques rares fils argentés et portait un blazer de prêt-à-porter, une imitation Cardin made in

Taïwan achetée un jour de soldes, je suppose.

Et, à l'intérieur de cette veste bon marché, dans une poche spécialement cousue à cet effet, le petit brun dissimulait un pieu.

Oui, je le confesse, j'ai hésité. Si je l'empêchais d'agir, j'allais dévoiler mes dons cachés. Or, les révéler, c'était me démasquer. Les conséquences de cette révélation dépendaient de ce qu'Edgington savait à mon sujet. Apparemment, à sa connaissance, la petite amie de Bill était une serveuse qui travaillait dans un bar de Bon Temps, en Louisiane. Il ignorait son nom (sinon je ne me serais jamais présentée sous ma véritable identité, évidemment). Mais s'il savait qu'elle était télépathe... eh bien, j'avais déjà une assez bonne idée de ce qui se passerait.

Tandis que j'étais tiraillée entre scrupules, culpabilité et angoisse, la décision a été prise pour moi : le destin avait tranché. L'homme aux cheveux bruns a glissé la main dans la poche intérieure de son blazer. Son taux d'adrénaline a grimpé en flèche, et le petit délire fanatique qui hantait son esprit a atteint des sommets. Il a subitement sorti un long bout de bois taillé en pointe, et tout s'est accéléré.

J'ai hurlé : « Attention ! » et j'ai plongé sur le type, les mains en avant pour lui immobiliser le bras. Les vampires et leurs employés humains se sont retournés comme un seul homme, cherchant d'où provenait la menace. Changelings et lycanthropes se sont sagement écartés, dégageant la piste et ses environs immédiats pour laisser le passage aux vampires. Le grand type aux cheveux poivre et sel s'est rué sur moi et m'a frappée à la tête et aux épaules, pendant que son compagnon essayait de se libérer, tirant d'un côté et de l'autre pour me faire lâcher prise.

À un moment donné, dans la mêlée, le regard du grand type a croisé le mien. J'ai vu ma propre surprise se refléter dans ses prunelles. C'était Steve Newlin, ancien leader de la Confrérie du Soleil, une secte anti-vampires dont la branche texane avait plus ou moins été dissoute après ma petite visite à Dallas, au centre que dirigeait Newlin, justement. Merde ! Il allait vendre la mèche, leur dire qui j'étais ! Cette fois, je n'y échapperais pas. Mais je devais me concentrer sur ce que faisait l'homme au pieu. Je chancelais sur mes hauts talons et tentais de conserver mon équilibre tout en esquivant les assauts de Newlin et en essayant de ne pas lâcher son acolyte. C'est à ce moment-là que le fanatique a eu un trait de génie : il a transféré son pieu de sa main droite, que j'immobilisais, à sa main gauche.

Après m'avoir donné un dernier coup dans les côtes, Steve Newlin s'est précipité vers la sortie de secours. J'ai vaguement perçu une ruée de Cess qui se lançaient à sa poursuite, dans une explosion de cris et de hurlements d'animaux en tout genre. Puis le petit brun a

rejeté son bras gauche en arrière, tel un lanceur de javelot qui prend son élan, et m'a planté son pieu dans le flanc droit.

Je l'ai aussitôt lâché et j'ai baissé les yeux vers le pieu enfoncé dans ma chair. Quand je les ai relevés, j'ai rencontré un regard écarquillé par l'effroi, un regard où se lisait une terreur qui ne devait pas être moins grande que la mienne. Puis Betty Joe a assené à mon agresseur deux coups de son poing ganté de blanc. Le premier lui a brisé la nuque, le second lui a fracassé le crâne. J'ai entendu les os craquer.

Il est tombé sur le côté. Et comme mes jambes étaient emmêlées aux siennes, je suis tombée avec lui. Je me suis retrouvée sur le dos, les bras en croix.

Je suis restée allongée, à regarder l'énorme ventilateur qui tournait lentement au-dessus de ma tête. Je me suis demandé pourquoi il fonctionnait en plein hiver. J'ai vu un aigle voler au plafond, évitant de justesse les immenses pales. Un loup est venu me lécher la joue en gémissant, puis s'est enfui. Nikkie criait. Moi non. J'avais trop froid.

De la main droite, j'ai cherché l'endroit où le pieu m'entrait dans le corps. J'ai senti l'étoffe mouillée de ma robe sous ma main et la tache de sang qui s'agrandissait.

— Appelez les secours ! a hurlé Nikkie en tombant à genoux à côté de moi.

Le barman et Betty Joe ont échangé un coup d'œil au-dessus de sa tête. J'ai compris.

— Nikkie, ma chérie, ai-je croassé, tous les changelings sont en train de se transformer. C'est la pleine lune. Il ne faut pas que les flics entrent ici, et si on appelle le 911, ils vont venir.

La partie concernant les changelings n'a pas semblé émouvoir particulièrement Nikkie. Et pour cause : elle ne savait même pas de quoi je parlais.

— Les vampires ne te laisseront pas tomber, m'a-t-elle assuré à travers ses larmes. Tu viens d'en sauver un.

J'aurais bien voulu en être aussi convaincue. J'apercevais la mine sombre de Franklin Mott qui me dévisageait, derrière elle.

— Nikkie, ai-je murmuré, il faut que tu fiches le camp d'ici. Ça part en vrille. Si jamais les flics débarquent, il vaut mieux qu'on ne te trouve pas là.

Franklin Mott a hoché la tête.

— Je ne te quitterai pas tant qu'il n'y aura pas quelqu'un pour s'occuper de toi, a insisté Nikkie d'un ton ferme et résolu.

Un véritable ange gardien, cette fille !

Hormis elle, je n'étais entourée que de vampires. Parmi eux se tenait Éric. Ses yeux semblaient posés sur moi (difficile à dire, avec ses

lunettes), mais je ne parvenais pas à déchiffrer son expression.

— Le grand blond va m'aider, ai-je répondu d'une voix faible.

J'ai réussi à désigner Éric du doigt. Mais je ne l'ai pas regardé, de peur de le voir faire celui qui ne me connaissait pas. Je me disais que s'il m'ignorait, j'allais rester allongée là, à me vider doucement de mon sang (à moins que les vampires ne se chargent d'accélérer le processus) jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je finirais ma vie sur le plancher ciré du Cercueil, la bien nommée boîte de vampires de Jackson, dans le Mississippi. Mon frère ne me le pardonnerait jamais.

Nikkie avait déjà rencontré Éric, mais dans des circonstances très particulières et pour le moins stressantes. Elle n'avait pas l'air de faire le rapprochement entre le grand blond qu'elle avait vu, un soir d'orgie, à Bon Temps, en débardeur et collant rose fluo, et le vampire que je lui désignais, en costume sombre, avec lunettes noires et catogan. C'était sans doute dû à la différence de tenue, ou peut-être à la légère altération qu'avait subie sa mémoire – un effet de la bonté d'Éric, justement.

— Sauvez-la, je vous en prie ! a-t-elle dit à Éric d'un ton suppliant.

— Mais bien sûr ! a renchéri Franklin en lui tendant galamment la main pour l'aider à se relever (en fait, il l'a pratiquement arrachée du sol). Ce jeune homme se fera un plaisir de secourir ton amie, Nikkie.

Et il a lancé à Éric un coup d'œil qui en disait long sur ce qui lui arriverait s'il s'avisait de refuser.

— Absolument, a confirmé l'intéressé. Ne serait-ce que par amitié pour Lèn.

Décidément, Éric mentait avec une facilité et un culot éhontés. Il est aussitôt venu remplacer Nikkie à mon côté. Dès qu'il s'est agenouillé près de moi, je l'ai vu changer de visage. Son teint est devenu encore plus pâle, son regard s'est embrasé : il avait senti l'odeur de mon sang.

— Tu ne peux pas savoir ce que ça me coûte, a-t-il chuchoté en remuant à peine les lèvres. Je n'aurais qu'à me baisser...

— Si tu fais ça, ils vont tous se jeter sur moi, lui ai-je aimablement rappelé. Et ils ne se contenteront pas de lécher la plaie : ils me planteront leurs crocs dans la chair et me suceront le sang jusqu'à plus soif. Le dîner est servi, ils n'ont plus qu'à se régaler.

Il y avait déjà un berger allemand assis à mes pieds qui me dévorait des yeux. Je voyais ses prunelles jaunes luire dans l'ombre, façon Chien des Baskerville. Brrr !

— C'est bien ce qui me retient.

— Qui êtes-vous ? lui a soudain demandé Russell Edgington, en

le jaugeant d'un œil circonspect.

Russell se tenait debout, face à Éric, de l'autre côté de ce qui n'allait pas tarder à être le cadavre de Sookie Stackouse, s'ils continuaient à bavarder comme ça.

Il s'est penché vers nous.

— Je suis un ami de Léonard, a dit Éric. Il m'avait invité ici, ce soir, pour me présenter officiellement sa nouvelle fiancée. Je m'appelle Leif.

Russell le dominait à plus d'un titre : non seulement physiquement (Éric étant agenouillé), mais en tant que roi du Mississippi qui s'adressait à un vampire étranger en visite sur son territoire. Il a plongé son regard brun parsemé de pépites d'or dans les yeux bleus d'Éric.

— Léonard n'a pas beaucoup de vampires parmi ses relations, lui a fait remarquer Russell d'un ton soupçonneux.

— Je suis l'un de ses rares amis vampires, a rétorqué Éric sans se démonter.

— Il faut faire sortir cette jeune femme d'ici, a soudain décrété Russell, semblant soudain prendre conscience de l'urgence de la situation.

À mes pieds, les grondements du molosse étaient montés d'un cran. D'autres, plus forts encore, s'élevaient non loin de là. Apparemment, de nombreux lycanthropes et changelings s'étaient rassemblés à quelques mètres de moi, et c'était de cet attroupement de bêtes affamées que provenaient les cris et les grognements alarmants.

Tout à coup, j'ai entendu M. Hob rugir :

— Dégagez de là ! Dehors ! Par la sortie de secours ! Vous connaissez le règlement !

Deux des vampires qui se tenaient près de moi se sont éloignés pour évacuer le corps du fanatique kamikaze (car c'était bel et bien sa dépouille que lycanthropes et changelings se disputaient avec autant de voracité). À peine eurent-ils franchi la porte de service que tous les animaux se ruèrent à leur suite. Voilà le prix à payer pour passer à la postérité !

L'après-midi même, Lèn et moi nous étions débarrassés d'un cadavre. On n'avait même pas pensé à le déposer derrière le club, dans la contre-allée. Ça nous aurait épargné quelques efforts. Mais bon, cette viande-là était encore fraîche. La nôtre aurait été plutôt avariée...

— ... peut-être touché un rein, disait Éric.

J'avais dû rater un épisode. Étais-je tombée dans les pommes ? En tout cas, j'avais vraisemblablement eu un moment d'absence.

Je transpirais à grosses gouttes et je souffrais le martyre. J'ai eu un petit pincement au cœur en pensant à ma belle robe neuve, qui allait être toute tachée de sueur. Mais avec le gros trou que j'avais à la

hanche, il y avait de grandes chances pour qu'elle soit déjà fichue, non ?

— Nous allons la transporter chez moi, a annoncé Russell.

Si je n'avais pas été dans un aussi sale état, je crois que j'aurais bien rigolé.

— Ma limousine nous attend déjà devant la porte.

— Léonard s'est changé en loup et s'est lancé à la poursuite du type qui accompagnait le meurtrier, me répondait Éric, quoique je n'aie aucun souvenir de lui avoir demandé où était Lèn.

J'ai failli lui expliquer qui était justement l'acolyte du meurtrier en question. Puis j'ai pensé que ce n'était peut-être pas une très bonne idée.

— Leif, ai-je marmonné en essayant de bien m'ancrer ce prénom dans le crâne. Leif, on voit mon porte-jarretelles. Est-ce que...

— Oui, Sookie ?

Mais j'avais déjà replongé. Je me suis subitement rendu compte que je bougeais : Éric devait me porter. Jamais je n'avais autant souffert. Et je me suis dit, une fois de plus, qu'avant de rencontrer Bill, je n'avais jamais mis les pieds dans un hôpital. Maintenant, j'avais l'impression de passer la moitié de mon temps à prendre des coups, et l'autre à me remettre des coups que j'avais pris.

Un lynx nous a doublés dans le couloir. J'ai eu le temps d'apercevoir l'or de ses yeux étincelants. Quelle nuit ça allait être, à Jackson ! J'espérais que tous les braves gens de cette bonne vieille ville avaient décidé de se coucher tôt ou de rester bien au chaud chez eux.

Je me suis bientôt retrouvée dans la limousine, la tête sur les genoux d'Éric. Sur la banquette qui nous faisait face étaient assis Talbott, Russell et le petit vampire canon que j'avais remarqué au bord de la piste. Comme on s'arrêtait à un feu, un bison a traversé la rue devant nous.

— Heureusement que le centre-ville est désert, les nuits d'hiver, a lâché Talbott d'un ton détaché.

Le trajet en voiture m'a paru long. Éric a repoussé une mèche sur mon front. J'ai levé les yeux vers lui... puis plus rien.

— ... elle a su ce qu'il allait faire ? demandait Talbott quand j'ai repris connaissance.

— Elle l'a vu tirer le pieu de sa veste, m'a-t-elle dit, a répondu Éric avec l'aisance des menteurs professionnels. Elle allait au bar commander un autre verre.

— Une chance pour Betty Joe ! a commenté Russell avec son accent traînant du Sud. Celui qui s'est échappé a intérêt à courir vite : elle ne va pas le lâcher.

C'est alors qu'on a tourné pour s'arrêter devant une grille. Un

vampire barbu a jeté un coup d'œil dans la voiture et a dévisagé scrupuleusement tous ses occupants. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il avait l'air autrement plus éveillé que le gardien de l'immeuble de Lèn.

J'ai entendu un bourdonnement électronique, et la grille s'est ouverte. On a remonté une allée (j'ai reconnu le crissement du gravier), et la limousine s'est garée devant le perron d'une imposante demeure de style colonial illuminée comme un sapin de Noël. Comme Éric me sortait de la voiture, j'ai découvert le perron avec son imposante volée de marches, ses vasques et ses colonnes. Je m'attendais presque à voir Vivien Leigh dévaler l'escalier avec sa robe verte et sa capeline pour se rendre au barbecue chez les Wilkes.

J'ai eu un nouveau passage à vide et je me suis réveillée dans le hall. La douleur semblait commencer à s'atténuer, mais j'avais des vertiges.

Apparemment, le retour du maître de maison était un grand événement, à Tara bis, et quand les habitants ont senti l'odeur du sang frais, ils n'en ont été que plus prompts à venir l'accueillir. J'avais l'impression de débarquer en plein casting du jeune premier pour le prochain grand film romantique du siècle : je n'avais jamais vu autant de beaux garçons au mètre carré. Il était cependant clair qu'ils n'étaient pas pour moi. Russell régnait sur sa maisonnée comme Hugh Hefner sur Playboy Mansion, version vampire gay.

— « De l'eau, de l'eau, partout, et pas une goutte à boire », ai-je soupiré.

Eric a éclaté de rire. « C'est pour ça qu'il me plaît, ai-je soudain songé, en rougissant. Il me comprend au quart de tour. »

— Parfait. La piqure commence à faire effet, en a déduit un homme aux cheveux blancs, en blouson en daim et pantalon blanc à pinces.

C'était un humain, et il aurait tout aussi bien pu avoir un caducée tatoué sur le front, tant il avait l'air d'un toubib.

— Vous avez encore besoin de moi ? a-t-il enchaîné.

— Pourquoi ne resteriez-vous pas quelque temps avec nous ? lui a proposé Russell. Joss se fera un plaisir de vous tenir compagnie, j'en suis persuadé.

Je n'ai pas pu voir à quoi ressemblait Joss, parce que Éric était déjà en train de me porter à l'étage.

— Rhett Butler et Scarlett O'Hara, ai-je murmuré.

— Pardon ?

— Tu n'as pas vu *Autant en emporte le vent* ?

J'étais horrifiée. Mais bon, pourquoi un vampire viking devrait-il avoir vu ce monument à la gloire du romantisme sudiste ? Il avait lu Coleridge et reconnu *La Ballade du vieux marin*. Ce n'était déjà pas si

mal.

— Il faudra que tu loues le DVD, ai-je poursuivi. Mais qu'est-ce qui me prend de débiter ce genre de débilités, moi ? Pourquoi est-ce que je ne suis pas en train de hurler à la mort ? Pourquoi je ne suis pas morte de trouille ?

— L'humain qui était en bas, tout à l'heure, et qui se prétend médecin, vient de t'injecter une grosse dose de médicament par intraveineuse, m'a répondu Éric en souriant. Et je monte te coucher pour que tu puisses te rep...

Je l'ai brusquement interrompu.

— Il est ici.

Il m'a fusillée du regard pour m'engager à la prudence.

— Oui, oui. Russell est là. Mais j'ai bien peur que Lèn n'ait pas fait un excellent choix en t'abandonnant pour partir à la poursuite du second agresseur. Il aurait dû rester auprès de toi.

— Qu'il aille se faire foutre ! ai-je lâché avec conviction.

Puis j'ai repris avec plus de calme :

— Ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça de me shooter.

J'avais trop de secrets à garder.

— Je suis assez d'accord. Mais je suis heureux de ne plus te voir souffrir.

On était arrivés dans la chambre. Éric m'a allongée sur un magnifique lit à baldaquin. Il en a profité pour me chuchoter à l'oreille : « Fais attention. » J'ai essayé de m'enfoncer cette idée dans le crâne. J'avais le cerveau tellement imbibé de drogue que je risquais de cracher le morceau, de laisser échapper par mégarde que je savais que Bill était là. Car il se trouvait dans la propriété de Russell, j'en étais persuadée. Je le sentais.

Il était là, quelque part, tout près de moi.

CHAPITRE 10

Ma parole ! Mais il y avait foule dans cette chambre ! Éric m'avait installée aussi confortablement que possible. J'étais si haut perchée sur ma couche royale qu'il m'aurait fallu un escabeau pour en descendre. Mais il faut reconnaître qu'en guise de lit d'hôpital, c'était la catégorie grand luxe.

Je venais de surprendre certains commentaires de Russell et je commençais à m'inquiéter. Qu'entendait-il exactement par « traitement » ? La dernière fois que j'avais eu droit à un « traitement » à la sauce vampire, la méthode m'avait paru pour le moins peu conventionnelle. Ça m'étonnerait qu'on l'enseigne en fac de médecine.

— Que va-t-il se passer ? ai-je demandé à Éric, qui se tenait près de mon lit, à ma gauche, du côté opposé à ma blessure.

Ce n'est pas lui qui m'a répondu, mais un autre vampire, qui s'était placé à ma droite. Il avait un visage longiligne, un peu chevalin. Ses cils et ses sourcils étaient d'un blond si pâle qu'il en semblait dépourvu. Ça lui donnait un air bizarre. Son pantalon en skai noir formait un contraste saisissant avec son torse lisse et blême. Son seul charme (enfin, à mes yeux) tenait à ses longs cheveux blonds presque blancs qui lui frôlaient les reins.

Ça me rappelait les « cheveux d'ange » dont ma grand-mère décorait le sapin de Noël.

— Mademoiselle Stackhouse, je vous présente Ray Donn, a déclaré Russell Edgington.

— Enchantée.

« Avec des bonnes manières, on a ses entrées partout », disait toujours Granny.

— Ravi de vous connaître, m'a répondu Ray.

Il avait été bien élevé, lui aussi. Quant à savoir à quel siècle ça remontait...

— Je ne vous demande pas comment vous allez, vu le gros trou rouge que vous avez au flanc droit, a-t-il poursuivi.

— C'est ce qu'on appelle l'ironie du sort, hein ? Que ce soit une

humaine qui se soit pris le pieu, ai-je plaisanté, histoire de lui faire un peu la conversation.

J'espérais que j'allais revoir le médecin qui m'avait shootée. J'aurais bien aimé savoir ce qu'il m'avait donné. Ça valait de l'or, ce truc-là, c'est moi qui vous le dis !

Pourtant, Ray Donn n'a pas eu l'air d'apprécier mon sens de l'humour. J'ai alors compris que j'avais visé un peu trop haut pour qu'il réussisse à suivre : j'avais dépassé ses capacités intellectuelles. Peut-être que j'aurais dû lui donner un calendrier avec « mot du jour », comme celui qu'Arlène m'offrait tous les ans à Noël.

— Je vais t'expliquer, Sookie, est intervenu Éric. Tu sais que quand nous avons besoin de sang, nos canines s'allongent et produisent une petite quantité d'anticoagulant ?

— Oui.

— Et que, quand nous avons terminé, avant de se rétracter, nos dents produisent de l'anticoagulant et un peu de... de...

— De ce truc qui vous aide à guérir si vite ?

— Précisément.

— Donc, Ray Donn va m'en refiler ?

— Aux dires de ses frères de nid, Ray sécréterait des réserves supplémentaires de cette substance chimique. C'est son don particulier.

Tous les vampires ont un talent caché, paraît-il.

Ray m'a adressé un sourire radieux. Il était fier de posséder cette étrange faculté, apparemment.

— Ray va... amorcer le processus sur un volontaire et, quand il sera repu, il nettoiera ta blessure et commencera à la soigner.

Ce qu'Éric avait pudiquement omis de dire, dans son édifiant exposé, c'est qu'à un moment donné, il allait falloir retirer le pieu et qu'aucune drogue au monde, si euphorisante soit-elle, ne pourrait empêcher cette délicate opération de me faire un mal de chien (déduction résultant d'un de mes rares éclairs de lucidité. J'aurais préféré m'en passer).

— OK, ai-je acquiescé. Faites chauffer la colle.

Le volontaire en question se trouvait être un jeune humain filiforme, blond comme les blés, presque un adolescent, pas plus grand et sans doute pas beaucoup plus carré que moi. Il semblait presque impatient. Ray Donn l'a embrassé avant de le mordre – spectacle dont je me serais bien dispensée, n'étant pas vraiment fan des démonstrations d'affection en public. Quand je dis qu'il l'a embrassé, je ne parle pas d'un chaste baiser du bout des lèvres. Soyons clairs, il lui a roulé une pelle, soupirs, gémissements et ablation des amygdales compris. Ce préambule achevé, Blondie a offert son cou à Ray, qui s'est empressé d'y enfoncer ses crocs, morsure qui a provoqué son lot

d'étreintes et de halètements lascifs. Même pour moi et mon cerveau qui marchait avec deux neurones, les autres baignant dans les stupéfiants, le pantalon en skai de Ray ne laissait pas grand-chose à l'imagination.

Éric assistait à la scène sans manifester la moindre réaction. En général, les vampires semblent très tolérants quant aux préférences sexuelles. Après plusieurs centaines d'années, j'imagine que certains tabous finissent par tomber d'eux-mêmes.

Quand Ray Donn s'est redressé et s'est tourné vers mon lit, il avait la bouche barbouillée de sang. Éric s'est alors assis à côté de moi et m'a agrippée par les épaules pour m'immobiliser. Curieusement, mon euphorie s'est évanouie d'un coup. Le MMAP se profilait : le (très) Mauvais Moment À Passer.

— Regarde-moi, Sookie, m'a ordonné Éric. Regarde-moi.

J'ai senti le matelas s'affaisser légèrement du côté droit. J'en ai conclu que Ray venait de s'agenouiller pour se pencher sur ma plaie.

Une petite secousse, au creux de mon flanc droit, m'a glacée jusqu'à la moelle des os. Ray devait avoir empoigné le pieu. J'ai alors senti la couleur refluer de mon visage et un cri hystérique monter dans ma gorge en même temps que le sang jaillissait de ma blessure.

— Non, Sookie ! s'est écrié Éric. Regarde-moi !

J'ai vu les doigts de Ray blanchir sur le pieu tandis qu'il resserrait son emprise.

Dans une fraction de seconde, il allait...

J'ai hurlé. J'ai hurlé encore et encore, hurlé à m'en éclater les poumons, hurlé jusqu'à n'avoir plus assez de souffle, plus assez de force pour continuer. J'ai rivé mes yeux à ceux d'Éric tandis que Ray collait ses lèvres à ma plaie. Éric me tenait les mains, à présent, et je lui avais planté mes ongles dans la peau, comme si on était en train de faire tout autre chose... «Il ne m'en voudra pas », ai-je vaguement songé. C'est alors que j'ai vu les petites gouttes rouges qui perlaient sur sa peau : je l'avais griffé jusqu'au sang.

— Tu dois lâcher prise, Sookie, m'a-t-il conseillé, avec une surprenante douceur.

Je lui ai obéi : j'ai lâché ses mains.

— Mais non ! s'est-il exclamé avec un petit sourire amusé. Pas moi. Tu peux t'agripper à moi aussi longtemps qu'il te plaira. Laisse aller la douleur, Sookie. Il faut que tu lâches prise.

C'était la première fois de ma vie que j'acceptais de m'en remettre aussi totalement à quelqu'un, de m'abandonner à sa volonté. Il m'a suffi de le regarder. Ça s'est fait tout seul. Je me suis sentie partir, loin de ce corps torturé par la souffrance et de cet étrange endroit, qui, selon les circonstances, servait d'hôpital ou de prison.

Lorsque j'ai repris connaissance, j'étais allongée sur le dos, bien

bordée sous les draps. Mon ex-superbe robe de cocktail avait disparu, mais j'avais toujours mes sous-vêtements en dentelle (Champagne pour aller avec la robe, sauf le porte-jarretelles noir pour aller avec les bas). Bien. Éric était au lit avec moi. Nettement moins bien. Ça commençait à devenir une habitude. Il était couché sur le côté, un bras en travers de ma poitrine, une jambe entre les miennes. Ses cheveux se mêlaient aux miens sur l'oreiller. On les confondait, tant la teinte était proche. J'ai contemplé la scène un moment d'un œil vague, dans une sorte d'état second.

Éric était ce que j'appelle « en veille » : parfaitement immobile, figé comme une statue. Les vampires se plongent souvent dans cette espèce de léthargie (et encore un « mot du jour » de casé, un !) quand ils n'ont rien de mieux à faire. Ça les repose, j'imagine. Ça les protège des aléas de la vie qu'ils traversent, siècle après siècle, et de la folie du monde, ce monde plein de guerres et de famines, qui bourdonne autour d'eux avec ses inventions permanentes qu'ils doivent apprendre à maîtriser, ses changements de mœurs, de conventions, de styles auxquels ils sont contraints de s'adapter.

J'ai repoussé les couvertures pour jeter un coup d'œil à ma hanche droite. J'avais toujours mal, mais nettement moins qu'avant. Il y avait une large bande de peau rose et lisse, un peu brillante, au milieu de laquelle apparaissait la plaie, rouge, chaude et luisante.

— C'est beaucoup mieux, m'a assuré Éric.

J'ai sursauté. Je ne l'avais pas senti bouger.

Il portait un caleçon en soie (je ne sais pas pourquoi, mais, à choisir, je l'aurais plutôt catalogué slip que caleçon).

— Merci, Éric, ai-je murmuré, d'une voix tellement chevrotante que ça m'a fait honte.

— Merci de quoi ? m'a-t-il demandé en me caressant le ventre.

— De ne pas m'avoir laissée tomber au club. De m'avoir accompagnée jusqu'ici. De ne pas m'avoir abandonnée avec tous ces gens que je ne connais pas. De ne pas m'avoir quittée une seule seconde...

— Et jusqu'où va ta reconnaissance, exactement ? m'a-t-il susurré, sa bouche à quelques millimètres de la mienne.

Il avait recouvré ses esprits, à présent. Ses yeux étaient plongés dans les miens, et son regard était on ne peut plus alerte.

— Ça gâche tout, quand tu sors des trucs comme ça, ai-je rétorqué, tout en m'efforçant de garder un ton aimable. Tu cherches à profiter de la situation. Tu ne voudrais tout de même pas que je couche avec toi juste parce que je te dois une fière chandelle ?

— Je me moque de la raison pour laquelle tu couches avec moi, Sookie, du moment que tu le fais.

Déjà, ses lèvres frôlaient les miennes. J'ai bien essayé de

résister, de rester de marbre... Le résultat n'a pas été très concluant. Il faut dire qu'Éric a eu des centaines d'années pour perfectionner sa technique et qu'il a su en tirer profit. Mes mains se sont posées sur ses épaules et, j'ai honte de le dire, j'ai répondu à ses avances. J'avais mal partout et j'étais épuisée, mais, si harassé et perclus qu'il soit, mon corps savait ce qu'il voulait. Ma volonté et ma raison pouvaient toujours courir, elles n'étaient pas près de le rattraper. Éric paraissait avoir autant de bras que Shiva. Il était partout à la fois, encourageant mon corps à obtenir ce qu'il désirait. Il a glissé un doigt sous l'élastique de mon slip.

J'ai laissé échapper un petit cri qui n'avait rien d'une protestation en le sentant entrer en moi, puis entamer un lent mouvement de va-et-vient. Éric m'aspirait la bouche comme s'il voulait m'avaler tout entière. C'était merveilleux de sentir la douceur de sa peau sous mes doigts, l'ondulation de ses muscles...

Soudain, la fenêtre s'est ouverte à la volée.

— Mam'zelle Sookie ! M'sieur Éric ! s'est exclamé Bubba, rayonnant de fierté, en entrant dans la pièce. Je vous ai retrouvés !

Éric a brusquement mis fin à ses baisers.

— Oh ! Bravo, Bubba ! s'est-il exclamé.

J'ai brutalement refermé ma main sur son poignet et je l'ai repoussé d'autorité (ce qui sous-entend qu'il m'a laissée faire, bien sûr. Je n'étais pas de taille à lutter avec lui).

— Bubba ! Euh... ça fait longtemps que tu es là ? A Jackson, je veux dire ? ai-je bredouillé, une fois que j'ai eu repris mes esprits, assez du moins pour être capable d'aligner deux pensées cohérentes.

Mentalement, j'ai remercié le Ciel de m'avoir envoyé Bubba à temps. Enfin, Éric n'était sans doute pas de cet avis...

— M'sieur Éric m'avait dit d'pas vous lâcher d'une semelle, m'a expliqué Bubba, avec sa logique habituelle.

Il s'est assis dans un petit fauteuil capitonné recouvert d'un ravissant tissu à fleurs. Une mèche noire copieusement gominée lui tombait sur le front, et il avait une bague en or à chaque doigt.

— Vous avez été gravement blessée dans cette boîte de nuit, mam'zelle Sookie ? s'est-il gentiment inquiété.

— Ça va beaucoup mieux, maintenant, Bubba, merci.

— Désolé d'pas avoir pu faire mon boulot, mam'zelle Sookie. Mais ce maudit lutin qui gardait la porte a pas voulu me laisser entrer. Vous allez pas m'croire, mais y semblait même pas savoir qui j'étais. Non, mais vous imaginez ?

Comme Bubba avait déjà bien du mal à s'en souvenir lui-même et faisait une attaque chaque fois que ça lui arrivait, il n'était peut-être pas si surprenant que M. Hob, gobelin de son état, ne soit pas très calé en musique populaire américaine du XX^e siècle.

— Mais quand j’veus ai vue sortir dans les bras de m’sieur Éric, j’veus ai aussitôt suivie.

— Rudement futé, Bubba. Merci.

Il m’a adressé ce sourire en coin un peu indolent qu’il avait souvent.

— Dites, mam’zelle Sookie, qu’est-ce que vous faites au lit avec m’sieur Éric si c’est Bill vot’petit Copain ?

— Très bonne question, Bubba.

J’ai essayé de m’asseoir, mais je me suis laissée retomber avec un gémissement de douleur. Éric a juré dans une langue inconnue.

— Je vais devoir lui donner de mon sang, Bubba, a déclaré Éric. Mais avant, je vais t’expliquer ce que je voudrais que tu fasses pour moi.

— OK, a acquiescé Bubba, pas contrariant pour un sou.

— Puisque tu as réussi à franchir le mur d’enceinte et à entrer dans la maison sans te faire prendre, je vais te demander de fouiller les lieux. Nous pensons que Bill est quelque part dans cette maison. Les vampires d’ici le gardent prisonnier. N’essaie pas de le délivrer, tu m’entends ? C’est un ordre. Dès que tu l’as trouvé, reviens me le dire. S’ils te voient, ne cherche pas à fuir. Contentée-toi de tenir ta langue. Ne leur dis rien. Pas un mot. Ni sur moi, ni sur Sookie, ni sur Bill. Rien de plus que : « Bonjour, je m’appelle Bubba. »

— Bonjour, je m’appelle Bubba.

— C’est bien.

— Bonjour, je m’appelle Bubba.

— Parfait. Bon, maintenant, file ! Et surtout, sois discret. Fais-toi invisible.

Bubba nous a souri.

— Bien, m’sieur Éric. Mais après, faudra que j’trouve à manger. J’ai vachement les crocs.

— D’accord, Bubba. Et maintenant, va chercher Bill.

Bubba a enjambé le rebord de la fenêtre... qui se trouvait quand même au deuxième étage. Je me suis demandé comment il allait s’y prendre pour descendre. Mais il avait bien réussi à monter, il n’y avait aucune raison pour qu’il n’arrive pas à faire le chemin en sens inverse.

— Sookie, m’a soufflé Éric, juste dans le creux de l’oreille, je sais que tu n’as pas envie de boire mon sang. Mais il faut regarder les choses en face : le soleil ne va pas tarder à se lever. Je ne sais pas si tu seras autorisée à passer la journée ici. Quant à moi, je vais devoir me trouver un abri, ici ou ailleurs. Or, je veux que tu sois assez forte pour être à même de te défendre toute seule. Ou, du moins, assez vive pour pouvoir réagir rapidement, en cas de problème.

— Je sais que Bill est ici, ai-je chuchoté à mon tour, après avoir

pris le temps de réfléchir à la question. Et peu importe ce qu'on a failli faire – merci, Bubba ! –, je dois le retrouver. Et je ne vois pas de meilleur moment pour le faire sortir que pendant la journée, quand tous les vampires seront endormis. Est-ce qu'il pourra se déplacer, en plein jour ?

— S'il se sait en grand danger, il sera peut-être capable de mettre un pied devant l'autre, mais il tiendra à peine sur ses jambes...

Éric parlait doucement, lentement, comme s'il réfléchissait à voix haute.

— Tu vas être quasiment obligée de le porter. Raison de plus pour que je te donne de mon sang. Et puis, tu devras le cacher, le recouvrir entièrement. Tiens ! Tu prendras cette couverture. Elle est grande et épaisse, elle fera parfaitement l'affaire. Comment comptes-tu le faire sortir d'ici ?

— C'est là que tu intervien : il me faut une voiture. Une voiture avec un très grand coffre. Et tu devras te débrouiller pour me faire passer les clés. Pour ce qui est de te trouver un abri pour la journée, tu as intérêt à aller dormir ailleurs. Il vaut mieux que tu ne sois plus là quand les vampires de la maison se réveilleront et découvriront que leur prisonnier s'est fait la malle !

Éric avait toujours la main posée sur mon ventre, et nous étions toujours enlacés dans le lit. Mais la situation avait complètement changé.

— Où comptes-tu l'emmener, Sookie ?

— Dans un endroit souterrain, un sous-sol... Peut-être dans le parking de l'immeuble de Lèn. Ce sera toujours mieux que de rester à découvert.

Éric s'est assis, adossé à la tête de lit. Son caleçon en soie était du même bleu que ses yeux : quel raffinement ! Quand il a écarté les jambes, j'ai eu un aperçu, bref mais approfondi, de son anatomie. Ô Seigneur ! Instinctivement, j'ai fermé les yeux, ce qui l'a fait rire.

— Assieds-toi en me tournant le dos et cale-toi contre moi, Sookie. La position sera plus confortable pour toi.

Il m'a ramenée doucement vers lui, mon dos contre sa poitrine, et a refermé ses bras autour de moi. J'avais l'impression d'être adossée à un pilier de marbre. Son bras droit a disparu de mon champ de vision, et j'ai entendu un bruit bizarre. Puis son poignet est réapparu devant mon visage. Le sang s'écoulait des deux petites plaies qui trouaient ses veines.

— Ça te guérira de tout, m'a-t-il dit pour m'encourager à boire.

J'ai hésité. Puis je m'en suis voulu d'avoir des scrupules aussi ridicules. Évidemment, plus j'aurais de sang d'Éric dans le corps, mieux il me connaîtrait. Ça lui donnerait même un certain pouvoir sur moi. Mais cela me permettrait de guérir vite, et pendant un bon

moment, je serais d'une force surhumaine et je me sentirais dans une forme extraordinaire. Je serais également plus attirante. C'est la raison pour laquelle les vampires sont pourchassés par les saigneurs, ces humains qui agissent en bandes organisées pour capturer les vampires, les ligoter avec des chaînes d'argent et les vider de leur sang, qu'ils vendent à prix d'or au marché noir. L'année dernière, la moindre fiole de cet élixir ne partait pas à moins de deux cents dollars. Dieu sait ce que le sang d'Éric aurait valu, étant donné son âge canonique ! Le problème, pour le saigneur, c'est précisément de prouver l'authenticité et la valeur de sa marchandise. Saigner est une activité pour le moins hasardeuse et... tout à fait illégale.

En m'offrant son sang, Éric me faisait un cadeau inestimable.

J'ai refermé les lèvres sur les petites plaies et j'ai aspiré.

Éric a gémi. Et je peux vous assurer qu'il était ravi de me sentir si proche de lui. Il a commencé à se frotter un peu contre moi. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire pour l'en empêcher. Son bras gauche m'enlaçait étroitement, me plaquant contre lui, et le droit... eh bien, avec le droit, il me donnait quand même son sang, après tout. Il fallait cependant que j'aie le cœur bien accroché pour ne pas être dégoûtée. Éric, quant à lui, prenait manifestement son pied, et comme, à chaque gorgée, je me sentais de mieux en mieux, j'avais un peu de mal à me persuader que « ce n'était pas bien, ce que je faisais là » (comme aurait dit Granny). J'essayais de penser à autre chose et, surtout, de ne pas bouger en rythme avec mon généreux donneur de sang – je me rappelais parfaitement le jour où j'avais reçu du sang de Bill et la réaction de mon cher et tendre...

Éric s'est serré contre moi encore plus fort. Il a soudain poussé un « Oh ! » d'extase, avant de se relâcher complètement. J'ai senti quelque chose de mouillé dans mon dos. J'ai alors pris une dernière et longue gorgée de sang. Éric a émis un grognement guttural, avant de faire courir ses lèvres humides dans mon cou.

— Ne me mords pas, hein ! lui ai-je dit.

Je me raccrochais désespérément aux derniers lambeaux de bon sens qui me restaient. « C'est le fait d'avoir repensé à Bill qui t'a excitée, me disais-je, de t'être rappelé sa réaction quand tu l'as mordu, la violence de son érection. Il s'est trouvé qu'Éric était là à cet instant, c'est tout. » Je ne pouvais tout de même pas coucher avec un vampire (surtout Éric) simplement parce qu'il m'attirait physiquement. Encore moins quand on savait les conséquences désastreuses que ça aurait. Je n'avais pas le courage d'en faire la liste, mais ce serait inévitablement catastrophique pour tout le monde. Et puis, j'étais une grande fille, maintenant. Quand on est une grande fille, on ne couche pas avec quelqu'un uniquement parce qu'il est sexy et doué au lit. Enfin, en théorie...

J'ai senti les canines d'Éric me griffer l'épaule.

J'ai bondi hors du lit comme une fusée et me suis ruée vers la porte. Comme je l'ouvrais d'un geste plus brusque que je ne l'aurais voulu (je mesurais mal ma force), je me suis retrouvée nez à nez avec le petit vampire craquant que j'avais repéré au Cercueil. Il se tenait juste derrière la porte, une pile de vêtements sur le bras gauche, la main droite prête à frapper.

— Eh bien ! Regardez-moi ça ! s'est-il exclamé.

Et, pour regarder, il regardait. Il était à voile et à vapeur, apparemment.

— Vous vouliez me parler ?

Je me suis appuyée contre le chambranle en essayant de feindre un accès de faiblesse.

— Oui. Étant donné que nous avons été obligés de découper votre jolie robe, Russell m'a demandé de vous trouver une tenue de rechange. J'avais ça dans mon armoire, et comme nous sommes à peu près de la même taille...

— Euh... merci beaucoup, ai-je répondu d'une voix faible. C'est très aimable à vous.

Je n'avais encore jamais échangé de fringues avec un mec, mais c'est vrai que c'était sympa. Il m'avait apporté des tee-shirts, un pantalon de survêtement bleu pastel, des chaussettes et un peignoir en soie. Et même de la lingerie ! Je préférais ne pas imaginer ce qu'il en faisait.

— Vous avez l'air beaucoup mieux, a-t-il affirmé.

Il y avait indéniablement de l'admiration dans ses yeux, mais aussi un certain détachement. Il me regardait comme on contemple un tableau. Il ne me désirait pas, c'était évident. J'avais peut-être surestimé mes charmes, tout compte fait.

— Je ne suis pas encore très solide, lui ai-je répondu d'une voix mal assurée. Je me suis levée parce que je voulais aller me laver.

Tout à coup, le regard du petit vampire s'est enflammé : il venait d'apercevoir Éric par-dessus mon épaule. Ce spectacle semblait nettement plus à son goût. Son sourire s'est fait carrément aguicheur.

— Si vous ne savez pas où dormir, Leif, vous pouvez partager mon cercueil, si vous voulez...

Il ne manquait que les battements de cils.

Je n'ai pas osé me retourner vers Éric : j'avais une trace humide dans le dos. Cette idée m'a donné la nausée. Non seulement j'avais embrassé Lèn, mais j'avais laissé Éric me caresser. Belle moralité ! Je n'étais pas très fière de moi. Ce n'était pas parce que Bill m'avait trompée qu'il fallait que je me jette sur tout ce qui portait pantalon.

Il était temps de me remonter les bretelles, moralement parlant, et d'apprendre à bien me tenir. Prendre cette décision m'a tout de

suite apaisée.

— J'ai une course à faire pour Sookie, disait Eric. Je ne sais pas si je serai de retour avant le jour. Mais si c'est le cas, vous pouvez compter sur moi.

Mais il flirtait ouvertement, ma parole ! Pendant que toutes ces répliques fusaient autour de moi, j'ai enfilé le peignoir, un petit truc aérien noir avec des fleurs roses et blanches partout. Vraiment superbe. Le petit vampire a daigné m'accorder un regard et a semblé nettement plus intéressé que lorsque j'étais apparue en petite tenue.

— Miam ! a-t-il simplement résumé.

— Merci encore, ai-je répété. Pourriez-vous m'indiquer où se trouve la salle de bains la plus proche ?

Il a tendu l'index en direction d'une porte entrouverte, un peu plus loin dans le couloir.

J'ai poliment pris congé de ces messieurs avec un « excusez-moi » de jeune fille de bonne famille, tout en me répétant intérieurement : « Doucement, doucement » pour m'astreindre à marcher avec la prudence d'une éclopée encore mal remise de ses blessures. À environ vingt mètres de la salle de bains, deux portes plus loin, je pouvais apercevoir le haut de l'escalier. Parfait. Maintenant, je savais où était la sortie. Plutôt rassurant, mine de rien.

La salle de bains n'avait rien d'extraordinaire : le modèle préhistorique auquel on s'attend dans un palace datant de la guerre de Sécession. Elle n'en était pas moins pourvue de tout le confort moderne et remplie d'innombrables produits et accessoires censés se trouver dans ce genre d'endroit, y compris maquillage et fer à friser.

Il était cependant évident que plusieurs personnes se la partageaient, et j'étais prête à parier que celle de Russell Edgington n'avait rien à voir avec le modèle collectif. J'ai pris la douche la plus rapide du siècle (je ne me suis pas lavé les cheveux. Je l'avais déjà fait le matin même, autant dire des siècles plus tôt). Moins d'un quart d'heure après, j'étais de retour dans la chambre. Le petit vampire était parti, Éric était habillé, et Bubba était revenu : les choses étaient rentrées dans l'ordre.

Éric n'a pas dit un mot de ce qui s'était passé entre nous. Il s'est contenté de regarder mon peignoir d'un œil admiratif sans faire de commentaire.

— Bubba a « inspecté » tout le secteur, m'a dit Éric, citant manifestement l'intéressé.

Bubba m'observait, son éternel petit sourire en coin aux lèvres. Il semblait drôlement content de lui.

— J'l'ai trouvé, mam'zelle Sookie. J'ai trouvé Bill, m'a-t-il annoncé, triomphant. Il est pas en très bon état. Mais il est vivant.

Je me suis effondrée sur une chaise, qui, par chance, se trouvait

juste derrière moi. Je suis tombée comme une masse. À un moment, j'étais debout ; la seconde d'après, assise, sans bien comprendre comment j'étais arrivée là – une sensation bizarre de plus dans une nuit riche en péripéties.

Quand j'ai réussi à reprendre mes esprits, j'ai remarqué qu'Éric me dévisageait. Diverses émotions – plaisir, regret, colère, satisfaction, désir – semblaient se succéder dans ses prunelles d'un bleu soudain plus sombre. Quant à Bubba, il n'était pas difficile de déchiffrer son expression : il rayonnait de fierté.

— Où... où est-il ?

Je n'ai même pas reconnu ma voix.

— Y a un gros bâtiment, là, derrière, comme un grand garage mais avec des apparts au-dessus et une pièce sur le côté.

Russell aimait garder ses employés sous la main, apparemment.

— Est-ce qu'il y a d'autres bâtiments avec lesquels je pourrais le confondre ? Je ne risque pas de me tromper ?

— Y a bien la piscine, qu'a une p'tite baraque avec des cabines pour que les gens s'mettent en maillot d'dans, et aussi une espèce d'atelier – enfin, j'crois, vu qu'il est plein d'outils. Mais il est séparé du garage.

— Dans quelle partie du garage Bill est-il enfermé ? lui a demandé Éric.

— La pièce à droite. Ce s'rait une ancienne écurie qu'ça m'étonnerait pas. C'te pièce, c'est là qu'on d'vait mettre les selles et tout ça. C'est pas bien grand.

— Combien sont-ils à l'intérieur, en dehors de Bill ?

Éric posait assurément les bonnes questions. Heureusement qu'il était là ! Moi, je n'arrivais toujours pas à me remettre de la nouvelle. Bill était vivant, et il était bel et bien là, tout près de moi !

— Y en a trois, m'sieur Éric. Deux hommes et une femme. Des vampires, les trois. C'est elle qu'a le couteau.

J'ai eu l'impression de me ratatiner, comme une feuille racornie.

— Le couteau ? ai-je lâché dans un souffle.

— Ouais, mam'zelle. Et elle l'a pas raté.

Ce n'était pas le moment de flancher. Je m'étais vantée de ne pas être une petite nature. C'était l'occasion ou jamais de le prouver.

— Et il a tenu tout ce temps !

Je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner.

— Oui, Sookie, m'a confirmé Éric d'une voix ferme, comme pour me secouer, m'inciter à me ressaisir, me rappeler qu'après ce que Bill avait enduré, ce n'était pas le moment de le laisser tomber. Je vais aller te chercher une voiture, a-t-il enchaîné. J'essaierai de la garer près de l'ancienne écurie.

Je me suis immédiatement alarmée :

— Ils ne vont pas t'arrêter quand tu reviendras ?

— Pas si j'emmène Bernard.

— Bernard ?

— Le petit brun, m'a-t-il répondu avec un lent sourire.

— Oh ! Je vois... Tu crois que si tu pars avec quelqu'un de la maison, on t'ouvrira les portes plus facilement au retour ?

— Ils ne vont pas lui interdire de rentrer chez lui se coucher, j'imagine.

— Bien vu !

— Oui, mais je serai sans doute obligé de rester ici, avec lui.

— Tu ne pourrais pas... euh... te défiler ?

— Tu peux compter sur moi pour essayer. Je n'ai aucune envie de me faire prendre au saut du lit, quand ils découvriront que Bill s'est échappé, et toi avec.

— Y vont poster des loups-garous pour le garder, dans la journée, mam'zelle Sookie.

On s'est tous les deux tournés vers Bubba comme un seul homme.

— Les loups-garous qu'y z'ont lancés après vous, mam'zelle Sookie, a insisté Bubba, comme s'il avait peur de ne pas bien se faire comprendre. Y vont surveiller Bill pendant qu'les vampires dormiront.

— Oui, mais c'est la pleine lune, ai-je objecté. Ils seront sur les rotules lorsqu'il sera l'heure de reprendre leur service. S'ils se présentent seulement à leur poste...

Éric a hoché la tête.

— On n'aura pas de meilleure occasion pour agir.

La décision était prise. Il ne nous restait plus qu'à mettre un plan au point. Peut-être que je pourrais jouer les grandes malades un peu plus longtemps, en attendant qu'un ami humain d'Éric arrive de Shreveport pour m'aider. Éric a dit qu'il essaierait d'appeler là-bas de son portable, dès qu'il aurait quitté les abords du domaine.

— Peut-être que Lèn pourrait t'aider ? a-t-il suggéré.

Je dois bien reconnaître que l'idée m'a tentée. Lèn, c'était du solide : un type sûr, compétent, responsable... Quelque chose me disait qu'il serait capable de tout prendre en main, qu'il saurait se débrouiller bien mieux que moi. Puis ma bonne conscience s'est réveillée. Tout serviable et fiable qu'il était, Lèn avait déjà assez donné. Il avait fait ce qu'on lui avait demandé, il n'avait plus d'obligation envers moi. Et puis, il devait penser à ses affaires. Il serait grillé dans tout l'État du Mississippi si jamais Russell découvrait qu'il avait participé à l'évasion de Bill Compton.

Il était temps de prendre une décision. D'abord, parce qu'il restait moins de deux heures avant le lever du jour ; ensuite, parce que

plus on attendait, plus Bill souffrait. D'accord, cela faisait des jours que cela durait, mais maintenant que je le savais tout près de moi, cette pensée m'était devenue carrément intolérable.

Éric s'est absenté un instant pour aller trouver Bernard et lui demander de l'accompagner (en usant de tout son charme, naturellement. Et il sait y faire, quand il s'y met !). Je ne voyais pas vraiment où il pourrait dénicher une société de location de voitures ouverte à une heure pareille, mais ça n'avait pas l'air de l'inquiéter. De toute façon, il n'était plus temps d'avoir des doutes. Il était trop tard pour hésiter. Bubba a accepté de franchir le mur d'enceinte en sens inverse avant de se terrer pour la journée. D'après Eric, il n'avait réussi à sauver sa peau que parce que c'était la nuit de la pleine lune. Je voulais bien le croire. Le vampire qui gardait le portail était peut-être un excellent gardien, mais il ne pouvait pas être partout.

Pour ma part, j'étais censée jouer les grandes malades jusqu'à l'aube, lorsque les vampires iraient se coucher. Il me faudrait ensuite faire sortir Bill de l'écurie, d'une manière ou d'une autre, et le planquer dans le coffre de la voiture qu'Éric m'aurait trouvée. Puis je quitterais les lieux. Après tout, il n'y avait aucune raison pour qu'on m'empêche de partir.

— C'est le plus mauvais plan qui m'ait jamais été proposé, a commenté Éric, de retour dans la chambre.

— C'est bien possible, mais c'est le seul qu'on ait, ai-je répliqué du tac au tac.

Un effet secondaire de ma récente transfusion sanguine, j'imagine. À moins que ce ne soit un reste de la drogue euphorisante.

— Z'allez assurer comme un chef, mam'zelle Sookie ! a déclaré Bubba.

Ah ! Enfin une attitude positive ! J'ai exprimé à Bubba toute ma gratitude (par la chaleur de mes remerciements, étant donné que je n'avais pas de chat – son péché mignon – sous la main). C'était exactement ce qui me manquait : un soutien moral, parce que, physiquement, je me sentais invincible. Galvanisée par le sang d'Eric, j'avais l'impression que mes yeux lançaient des éclairs et qu'un courant électrique me parcourait les veines.

— Ne t'emballe pas trop non plus, Sookie, m'a dit Eric.

C'est souvent le problème, avec les gens qui prennent du sang de vampire acheté au marché noir : ils se sentent si forts qu'ils se lancent dans les entreprises les plus folles. Mais, parfois, ils ne sont pas à la hauteur – comme ce type qui avait voulu se battre contre une bande de petites frappes à dix contre un, ou cette femme qui avait essayé d'arrêter un train...

J'ai pris une profonde inspiration, le temps de graver cet avertissement dans ma mémoire. Si je m'étais écoutée, j'aurais

enjambe le rebord de la fenêtre pour voir si je pouvais atteindre le toit en grimpant au mur comme Spiderman. Waouh ! Ce sang avait un effet hallucinant ! Je n'aurais jamais cru qu'il puisse y avoir une telle différence entre le sang de Bill et celui d'Éric.

On a frappé. Tous les yeux se sont braqués sur la porte, comme si on pouvait voir au travers.

En une fraction de seconde, Bubba avait disparu par la fenêtre, Éric s'était assis sur une chaise près du lit, et je m'étais couchée, essayant de jouer les convalescentes fiévreuses.

— Entrez ! a lancé Éric d'une voix étouffée, comme il convient à un homme qui veille une grande malade.

C'était Bernard. Il était à croquer, avec son jean moulant et son beau sweat-shirt rouge. Seigneur ! J'ai fermé les yeux et je me suis remonté les bretelles (où étaient donc passées mes bonnes résolutions ?). Ma transfusion m'avait vraiment filé une pêche d'enfer.

— Comment va-t-elle ? s'est enquis Bernard.

Il chuchotait presque.

— Elle semble avoir retrouvé des couleurs.

— Elle souffre toujours, mais sa guérison est en bonne voie, grâce à la générosité de votre roi.

— Il sera heureux de l'apprendre, a poliment répondu Bernard. Mais... euh... eh bien, il le serait plus encore si elle pouvait rentrer par ses propres moyens demain matin. Il est certain que, d'ici là, son fiancé aura regagné son appartement, après avoir profité de la pleine lune de cette nuit. J'espère que ça ne vous paraît pas trop brutal ?

— Non, non, je comprends son inquiétude, a répondu Éric avec la même affabilité.

Apparemment, Russell craignait que je ne profite de mon acte d'héroïsme pour m'installer à demeure ou, du moins, que je n'abuse de son hospitalité plusieurs jours. Il préférerait donc me renvoyer au plus vite chez Lèn, d'autant qu'il était à peu près sûr, à présent, que « mon fiancé » était rentré de son escapade nocturne et qu'il pourrait s'occuper de moi. Sans compter qu'il n'était sans doute pas très à l'aise à l'idée qu'une inconnue se balade sur ses terres toute la journée, pendant que lui-même et sa suite seraient plongés dans un profond sommeil.

Je pouvais difficilement lui donner tort...

— Je vais lui procurer une voiture et la garer à l'arrière de la maison, afin qu'elle puisse repartir par ses propres moyens dès demain. Pourrez-vous vous assurer qu'on ne lui barrera pas la sortie – j'imagine qu'elle est gardée durant la journée ? Je crois que, de la sorte, je n'aurai pas failli à mes devoirs envers mon ami Léonard.

— Tout cela me paraît très bien, a approuvé Bernard en m'accordant, pendant une fraction de seconde, une miette du sourire

qu'il destinait à Éric.

Je ne le lui ai pas rendu. J'étais trop épuisée, vous comprenez ? J'ai fermé les yeux en étouffant une plainte.

— Je laisserai un message au gardien en partant, afin que votre amie ne soit pas importunée à la porte. Cela ne vous dérange pas si on prend ma voiture ? Ce n'est qu'une vieille guimbarde, mais elle nous emmènera bien jusqu'à... Où vouliez-vous aller, déjà ?

— Chez un de mes amis. Je vous indiquerai le chemin en route. Ce n'est pas très loin. Cet ami connaît quelqu'un qui me louera un véhicule pour un jour ou deux sans poser de question.

Eh bien, voilà ! Éric avait trouvé le moyen de me procurer une voiture sans laisser de traces. Pas de documents à signer, pas de papiers à montrer. C'était parfait.

J'ai senti un déplacement d'air sur ma gauche. Éric s'est penché vers moi. J'avais toujours les yeux fermés, mais j'ai tout de suite su que c'était lui, grâce au sang que j'avais désormais dans les veines. Plutôt effrayant, quand on y pense, non ? C'était bien pour ça que Bill m'avait recommandé de ne jamais accepter le sang d'un vampire (en dehors du sien, évidemment). Trop tard.

Éric m'a embrassée sur la joue – un chaste baiser de meilleur ami du petit ami.

— Sookie ? a-t-il murmuré avec douceur. Sookie, tu m'entends ?

Petit hochement de tête à peine perceptible.

— Bon. Écoute, je vais aller te chercher une voiture. Je laisserai les clés sur ta table de chevet en rentrant. Demain matin, tu vas devoir retourner chez Lèn. Tu as compris ?

Deuxième hochement de tête.

— Au revoir, ai-je soufflé d'une voix ensommeillée. Et merci pour tout.

— Oh ! Tout le plaisir était pour moi.

La pointe d'ironie ne m'a pas échappé. J'ai dû faire un effort pour garder mon sérieux.

Si incroyable que ça puisse paraître, je me suis bel et bien endormie après son départ.

La maison est devenue bien calme à l'approche de l'aube. Les loups-garous ne devaient pas être encore rentrés de leur équipée sauvage. Ils étaient sans doute en train de pousser leur dernier hurlement, quelque part dans les bois. Loin d'ici, de préférence. Du moins, je l'espérais. Tout en sombrant dans le sommeil, j'ai songé aux changelings du club, à leur déferlement dans le centre-ville. Comment les choses s'étaient-elles passées pour eux, en définitive ? Comment feraient-ils pour se rhabiller ? La soirée avait été exceptionnellement animée, au club, mais j'imaginai qu'en temps ordinaire, ils se

métamorphosaient en suivant une certaine procédure. Je me suis demandé où était Lèn. Avait-il réussi à rattraper ce fumier de Newlin ?

Je me suis réveillée en entendant le cliquetis des clés.

— Je suis revenu, m'a annoncé Éric.

Il parlait si bas que j'ai dû ouvrir les yeux pour m'assurer qu'il était bien là.

J'ai trouvé une Lincoln blanche. Elle t'attend en bas, près du garage. Malheureusement, il n'y avait pas de place à l'intérieur. Je n'ai pas pu m'approcher davantage pour vérifier les informations de Bubba. Tu m'entends ?

J'ai opiné, encore à moitié endormie.

— Bonne chance !

Il y a eu un bref silence, comme s'il hésitait.

— Si je parviens à me libérer, je te retrouverai dans le parking, chez Léonard, à la tombée de la nuit. Si tu n'es pas là, je repartirai directement pour Shreveport.

J'ai ouvert les yeux. La pièce était encore plongée dans l'obscurité. La peau d'Éric scintillait dans le noir. La mienne aussi. Ça m'a flanqué une trouille bleue. Je venais à peine de redevenir normale, après avoir reçu du sang de Bill (un cas d'urgence), et voilà qu'un nouveau drame survenait et que je recommençais à briller comme une boule à facettes en pleine période disco ! Vivre avec les vampires, c'était vivre perpétuellement en situation de crise. Un vrai bonheur !

— On aura une petite conversation plus tard, m'a-t-il promis.

Allez savoir pourquoi, j'ai trouvé cette perspective plutôt alarmante.

— Merci pour la voiture.

Il m'a regardée. Il semblait avoir un suçon dans le cou. J'ai ouvert la bouche... et je l'ai refermée. Mieux valait ne pas faire de commentaire.

— Je n'aime pas éprouver des sentiments, a soudain lâché Éric froidement.

Et il est parti.

Difficile de faire mieux, comme sortie.

CHAPITRE 11

Un fin ruban de lumière rosée apparaissait à l'horizon. Quand j'ai quitté la demeure du roi du Mississippi, il faisait un peu moins froid que la veille, mais le temps était à la pluie. J'avais, sous le bras droit, le baluchon contenant mes affaires (mes hauts talons et mon sac à main enroulés dans mon étole en velours, qui avait miraculeusement survécu à cette folle soirée. La clé de l'appartement de Lèn se trouvait toujours dans mon sac : je saurais où me réfugier en cas de problème), et sous le gauche, ma couverture – j'avais refait le lit de telle sorte que sa disparition ne sauterait pas immédiatement aux yeux.

Je portais les vêtements que Bernard m'avait prêtés. Comme il n'avait pas prévu de veste, j'avais piqué en partant une parka matelassée que j'avais trouvée sur la rampe d'escalier. Je n'avais jamais volé de ma vie, pas même un paquet de chewing-gums, et voilà que je filais à l'anglaise avec la couverture du lit et la veste d'un invité : belle mentalité !

Mais quand je pensais à ce que je m'apprêtais à faire et aux moyens que j'allais peut-être devoir employer pour y parvenir, ce petit emprunt me paraissait bien anodin. Ma pauvre conscience n'était pas au bout de ses peines. Elle allait devoir s'accrocher.

J'ai traversé la cuisine à pas de loup pour atteindre la porte de service. Grâce aux mules plates à bride élastique que Bernard avait incluses dans mes affaires de rechange (mais où était-il donc allé chercher tout ça ?), je ne faisais aucun bruit.

Jusqu'à présent, je n'avais rencontré personne, Je devais avoir choisi l'heure magique, celle où tous les vampires se terraient (dans leurs cercueils, lits, terriers ou je ne sais quelle tanière où ils passaient la journée), tandis que les loups-garous et autres Cess du même genre achevaient leur chasse (gueuleton ou autre virée nocturne), à moins qu'ils ne soient déjà en train de récupérer. Je n'en tremblais pas moins à l'idée que, d'une minute à l'autre, ma chance pouvait tourner.

Derrière la maison se trouvait une piscine, comme l'avait dit Bubba. L'hiver, on la recouvrait d'une immense bâche noire dont les

bords lestés de plomb dépassaient largement le périmètre du bassin. La bicoque qui la flanquait était plongée dans le noir. J'ai suivi en silence un petit chemin de pierres bleues de forme irrégulière. Après avoir franchi une épaisse haie, je me suis retrouvée sur des pavés. J'ai tout de suite compris que j'étais arrivée dans la cour de l'ancienne écurie.

Grâce à ma vue perçante (effet secondaire du sang de vampire qui coulait dans mes veines), je distinguais parfaitement l'édifice. C'était une grosse bâtisse au toit de bardeaux blancs percé de petites fenêtres (les appartements du premier dont Bubba nous avait parlé, sans doute). Difficile de faire plus royal, comme garage : chaque emplacement était aménagé dans une espèce d'alcôve qui s'ouvrait par une arche en plein centre. J'ai dénombré quatre véhicules à l'intérieur, parmi lesquels la limousine de Russell. Sur la droite, succédant au quatrième box, se dressait un mur blanc. Et dans ce mur blanc se découpait une porte.

Bill ! C'était plus qu'un appel, presque une prière. *Bill !* J'avais le cœur qui battait la chamade, maintenant. Avec un immense soulagement, j'ai aperçu la Lincoln garée dans l'allée de gravier qui longeait le bâtiment. J'ai ouvert la portière côté conducteur. Aussitôt, la lumière intérieure s'est allumée. Heureusement qu'il n'y avait personne pour la voir ! Enfin, je l'espérais... J'ai jeté mon petit baluchon sur le siège du passager et j'ai passé une bonne minute à examiner le tableau de bord. Je perdais probablement du temps, mais j'étais si excitée et si angoissée que j'avais du mal à me concentrer. J'ai appuyé sur le bouton qui commandait le plafonnier et j'ai repoussé la portière sans la refermer tout à fait. Je suis ensuite allée ouvrir le coffre. Waouh ! Pour y avoir de la place, il y avait de la place ! Éric y avait stocké deux bouteilles de sang de synthèse, que j'ai coincées sous un des tendeurs, sur le côté. Le fond était sale, comme si le coffre avait été précipitamment vidé. Il restait néanmoins des feuilles de papier à cigarette, de petits sacs en plastique et des traces de poudre blanche sur la moquette. Hum hum... Enfin, le principal, c'était qu'Éric ait enlevé tout ce qui aurait pu empêcher Bill de s'allonger confortablement (ou de se recroqueviller le moins inconfortablement possible, plutôt).

J'ai respiré un bon coup et j'ai refait le tour de la Lincoln, la couverture plaquée contre la poitrine. Caché à l'intérieur se trouvait le pieu qui m'avait blessée. C'était la seule arme que j'avais pu me procurer. Le pieu était encore taché de sang. Il y avait même des bouts de peau desséchée accrochés au bois. Mais je n'avais pas hésité à le récupérer dans la poubelle. Après tout, je savais quels dommages il pouvait causer.

Le ciel s'était un peu éclairci, mais, en sentant des gouttes sur

mon visage, j'ai compris que le temps gris ne se lèverait pas de sitôt. Tant mieux. Il n'aurait plus manqué que je sois obligée de faire évader Bill sous un soleil radieux !

J'ai furtivement regagné le garage. Évidemment, en rasant les murs, je risquais d'éveiller les soupçons. Mais j'étais tout bonnement incapable d'avancer d'un pas décidé jusqu'à la porte. Pas assez de courage. Pas le cran. Le gravier interdisait toute approche silencieuse. Je marchais pourtant sur la pointe des pieds.

J'ai collé l'oreille à la porte, mettant à profit l'ouïe extraordinairement fine dont j'avais hérité en buvant le sang d'Éric. Aucun bruit. En tout cas, je savais qu'il n'y avait pas d'humain à l'intérieur : je ne captais pas la moindre onde cérébrale. J'ai lentement tourné la poignée et l'ai ramenée avec précaution à sa position initiale, avant d'entrer dans la pièce.

Le parquet qui recouvrait le sol était criblé de taches. L'odeur était épouvantable. De toute évidence, cet endroit servait de chambre de torture depuis des années (des siècles, qui sait ?). Bill se trouvait au milieu de la pièce, assis sur une chaise à laquelle il était attaché par des chaînes d'argent.

Bizarrement, après tous ces jours de doute, toutes ces émotions, toutes ces péripéties, cette succession d'événements dans des lieux inconnus, j'ai eu l'impression de retrouver soudain mes repères, comme si la terre se remettait à tourner à l'endroit et que tout rentrait dans l'ordre.

Tout était clair, maintenant. Bill était devant moi et j'allais le sauver.

Après l'avoir bien regardé, à la lumière de l'unique ampoule qui pendait du plafond, j'ai su que je ferais n'importe quoi pour ça. N'importe quoi.

Il était dans un état lamentable, pire encore que tout ce que j'aurais pu imaginer. Il était couvert de brûlures. Je savais qu'au contact de l'argent, les vampires souffraient le martyre. Or, Bill était ligoté par des chaînes d'argent du cou jusqu'aux chevilles. Et il endurait ce calvaire sans relâche. On l'avait aussi brûlé avec des mégots de cigarette et d'autres instruments probablement chauffés à blanc. Et on l'avait lardé de trop de coups de couteau pour que les plaies aient eu le temps de guérir. Il était aussi évident qu'on l'avait privé de sang et de repos depuis des jours : il était affamé, épuisé. Affalé sur son siège, il essayait de profiter du peu de répit que lui laissaient ses tortionnaires pour dormir. Sa crinière brune était toute poisseuse de sang.

Deux autres portes donnaient sur la pièce sans fenêtre. L'une d'entre elles, sur ma droite, était entrebâillée. Elle s'ouvrait sur une sorte de dortoir. J'apercevais des lits et, sur le plus proche, un type

endormi. Couché sur le dos, tout habillé, il ronflait et avait la bouche barbouillée de sang. C'était manifestement un loup-garou, tout juste revenu de sa partie de chasse mensuelle. Je ne pouvais voir qu'une petite portion de la chambre : impossible de savoir s'il était seul ou s'il y en avait d'autres. Il me semblait plus sûr d'envisager la deuxième solution.

L'autre porte était fermée. Derrière se trouvait sans doute l'escalier qui menait à l'étage. Je n'avais pas le temps d'aller m'en assurer. Un sentiment d'urgence me tenaillait. Il fallait que je fasse sortir Bill d'ici au plus vite. J'étais si tendue que j'en tremblais. Jusqu'alors, j'avais eu de la chance. Ça ne pouvait pas durer.

Je n'avais pas fait deux pas en direction de Bill qu'il relevait brusquement la tête, le regard brûlant de fièvre. J'ai immédiatement porté un doigt à mes lèvres et je suis retournée vers la porte du dortoir, que j'ai tirée le plus possible à moi, sans la fermer, de peur de faire du bruit. Je me suis ensuite faufilée derrière Bill pour examiner les chaînes qui l'entravaient. Il y avait deux cadenas, un au niveau de la nuque, l'autre à hauteur de la taille, dans l'espace entre le dossier et l'assise de la chaise. Je me suis penchée pour lui chuchoter à l'oreille :

— Les clés ?

Il a réussi à lever la tête pour m'indiquer le dortoir du menton. Deux clés étaient pendues à un clou au-dessus de la porte, juste en face de Bill, bien en vue (une torture comme une autre). J'ai posé la couverture par terre, près de la chaise, et je suis retournée vers le dortoir. J'ai eu beau m'étirer, impossible d'atteindre ces fichues clés. Un vampire aurait pu léviter pour les attraper, pas moi. Puis je me suis raisonnée : j'étais forte, maintenant ; j'avais le sang d'Éric dans les veines.

Il y avait une étagère à droite de la porte, avec un tas de choses intéressantes dessus : des tisonniers, des tenailles, des pics à glace... Des tenailles ! En me hissant sur la pointe des pieds et en tendant le bras au maximum, j'ai réussi à les attraper. Nom d'un chien, ce qu'elles étaient lourdes ! J'ai réprimé un haut-le-cœur en voyant la croûte de sang séché qui les recouvrait. Seigneur ! J'ai réussi à les lever, à les refermer sur l'anneau qui retenait les clés et à le décrocher sans les faire cliqueter. J'ai poussé mentalement un gros soupir de soulagement. Ça n'avait pas été trop compliqué.

La suite n'allait pas être aussi simple. Il fallait déjà libérer Bill de ses chaînes, et sans les remuer, sous peine de réveiller toute la baraque. L'opération s'annonçait délicate. Pour commencer, Bill a tressailli dès que j'ai touché le premier maillon. Puis j'ai senti comme une résistance en tirant dessus. Et, tout à coup, j'ai compris : le métal adhérait à la peau. Voilà pourquoi Bill s'était raidi. Il essayait de ne pas crier, chaque fois que je mettais à vif sa chair brûlée. Ça m'a

retourné l'estomac, à tel point que j'ai été obligée d'arrêter pour me ressaisir, ce qui m'a fait perdre un temps précieux. Puis je me suis morigénée : si ça m'était pénible de le voir endurer ce supplice, qu'est-ce que ça devait être pour lui ?

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai continué. Ma grand-mère disait toujours que les femmes sont capables de faire tout ce qu'elles savent devoir faire, quoi qu'il leur en coûte. Une fois de plus, l'expérience lui donnait raison.

Il y avait littéralement des mètres de chaînes, et l'opération a duré beaucoup plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Je sentais le danger se balancer au-dessus de ma tête comme un couperet. À chaque bouffée d'air que j'aspirais, j'avais l'impression qu'il se rapprochait, qu'il allait me tomber dessus sans crier gare. Bill était très faible, et maintenant que le soleil était levé, il devait lutter pour rester éveillé.

Le dernier maillon a glissé sur le plancher.

— Il faut que tu te lèves, Bill, lui ai-je murmuré. Il le faut. Je sais que c'est dur, mais je ne peux pas te porter.

Du moins, je ne pensais pas en être capable.

— Il y a une voiture garée devant la porte. Le coffre est ouvert. Tu vas te cacher dedans et on fichera le camp d'ici. Tu m'entends ?

Il a hoché la tête d'un millimètre.

C'est à ce moment-là que ma chance a tourné.

— Hé ! Mais qu'est-ce que vous foutez là ? a rugi une voix à l'accent très prononcé.

Une vampire venait de franchir la porte du fond.

J'ai senti Bill frémir sous mes doigts. J'ai fait volte-face et, sans interrompre mon élan, j'ai plongé sur le pieu que j'avais posé à terre. Déjà, elle se ruait sur moi.

J'avais fini par me persuader que les vampires avaient tous rejoint leurs cercueils. Pourtant, celle-ci était bel et bien en train d'essayer de me tuer.

Je suis parvenue à m'arracher à son emprise et j'ai bondi de l'autre côté de la chaise. Les lèvres retroussées sur des crocs longs comme le pouce, elle grognait par-dessus la tête de Bill, tel un molosse enragé. C'était pourtant un petit format. Elle était aussi blonde que moi, mais elle avait les yeux marron et elle était plus menue. Il y avait du sang séché sur ses mains. Quand j'ai réalisé que c'était celui de Bill, j'ai senti la fureur monter en moi comme un torrent de lave. J'étais sûre qu'elle brûlait jusque dans mes yeux.

— Tu dois être la salope qui couchait avec lui, sa petite pute humaine, hein ? a-t-elle craché. On baisait ensemble, tu comprends ? Pendant que tu l'attendais, pendant que tu pleurais, on baisait. Tout le temps. Depuis le début. À la seconde où il a posé les yeux sur moi, il

t'a rayée de sa mémoire. Il n'a plus rien éprouvé pour toi que de la pitié.

Eh bien, Loréna n'était peut-être pas très distinguée, mais elle savait appuyer là où ça faisait mal. Consciente qu'elle essayait de me déstabiliser, je me suis refusée à laisser ses mots pénétrer en moi et j'ai assuré ma prise sur mon pieu. C'est alors qu'elle a bondi par-dessus la chaise pour se jeter sur moi.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, mais, d'instinct, j'ai brusquement redressé le pieu, l'empoignant à deux mains, et je l'ai incliné de biais. Au moment où elle s'abattait sur moi, la pointe acérée lui a transpercé la poitrine et est ressortie dans son dos. On s'est retrouvées par terre ; moi, agrippant toujours fermement mon arme ; elle, se retenant à bout de bras au-dessus de moi. Ses yeux ont plongé dans les miens. Sa bouche était restée ouverte sur un cri muet. Déjà, ses dents se rétractaient.

— Non, a-t-elle soufflé.

Puis son regard est devenu vitreux. C'était fini.

J'ai poussé de toutes mes forces sur le pieu pour la rejeter sur le côté et je me suis relevée tant bien que mal. Je haletais comme un chien mort de soif. Mes mains tremblaient. La vampire ne bougeait plus. Tout s'était passé si vite, si facilement, que la scène me semblait presque irréaliste.

Bill a posé les yeux sur la forme inerte qui gisait sur le plancher. Pas la moindre expression dans ses prunelles : impossible de savoir ce qu'il ressentait.

— Eh bien, c'est m... moi qui l'ai eue, la g... garce ! ai-je bredouillé, avant de tomber à genoux au pied du cadavre, la main sur la bouche pour refouler mes nausées.

J'ai encore perdu de précieuses secondes, le temps de me reprendre. «Tu as un objectif à atteindre, me suis-je raisonnée. Sa mort ne te servira pas à grand-chose, si tu ne parviens pas à sortir Bill de là avant que quelqu'un d'autre vous tombe dessus. Tu as commis un crime horrible, c'est vrai. Mais, maintenant que c'est fait, autant que ce ne soit pas pour rien. »

Il aurait été plus prudent de cacher le corps, qui commençait à se ratatiner sur le plancher, mais il y avait plus urgent. Délivrer Bill était ma priorité.

Je lui ai jeté la couverture sur les épaules. Avachi sur sa chaise maculée de sang, il n'a pas bronché.

— C'est Loréna ? ai-je murmuré à son oreille, soudain prise d'un doute atroce. C'est elle qui t'a massacré comme ça ?

De nouveau, cet imperceptible hochement de tête.

Ding dong ! La vilaine sorcière était morte. Et le cruel bourreau avec elle (ne cherchez pas : si vous n'avez pas vu *Le Magicien d'Oz*, ça

ne vous dira rien).

Pendant un moment, je suis restée figée, vide, attendant d'avoir une réaction quelconque, d'éprouver quelque chose, n'importe quoi. Mais la seule idée qui me venait à l'esprit, c'était de demander à Bill pourquoi une fille du nom de Loréna avait un accent étranger à couper au couteau. C'était une question idiote. Alors, je l'ai oubliée et, au lieu de ça, j'ai essayé de le motiver.

— Il faut que tu te réveilles, Bill. Il faut que tu restes éveillé jusqu'à ce qu'on arrive à la voiture.

En même temps, je gardais (mentalement) les lycanthropes de la pièce voisine à l'œil. Celui que j'avais vu ronflait toujours derrière la porte. J'ai soudain perçu la vibration d'un autre loup-garou que je n'avais pas repéré. Ça m'a clouée sur place pendant quinze secondes, jusqu'à ce que je détecte le signal faiblissant d'un esprit qui replonge dans le sommeil. J'ai inspiré un grand coup et j'ai rabattu le coin de la couverture sur la tête de Bill. Ensuite, j'ai glissé son bras gauche par-dessus mes épaules et j'ai tiré. Il a réussi à se lever, sans toutefois pouvoir retenir un gémissement de douleur, et est parvenu à atteindre la porte en se traînant. Je le portais à moitié et j'ai été bien contente de m'arrêter pour tourner la poignée. C'est alors que j'ai failli le lâcher : il dormait pratiquement debout. Seuls le danger, la crainte d'être repris le poussaient en avant.

La porte s'est ouverte, et j'ai vérifié que la couverture (un truc discret : jaune vif et poilu) le recouvrait entièrement. Quand il a senti la lumière du jour, pourtant faible et grise, Bill a laissé échapper une plainte. Il s'est effondré contre moi, comme un pantin désarticulé. J'ai commencé à le houspiller à voix basse, à le provoquer, à le menacer pour qu'il se reprenne. Je lui disais que si cette garce de Loréna avait su le garder éveillé, je serais bien capable d'en faire autant ; que je le frapperais, au besoin ; que je le forcerais à avancer, qu'il le veuille ou non ; que, d'une façon ou d'une autre, il arriverait à cette fichue bagnole, quitte à ramper !

Finalement, au prix d'un effort surhumain qui m'a laissée toute pantelante, j'ai porté Bill jusqu'au coffre de la voiture.

— Bill, il faut que tu t'assoies sur le bord, là, juste derrière toi, lui ai-je dit, en le faisant maladroitement pivoter pour qu'il se retrouve face à moi.

Mais, à ce moment-là, ses forces l'ont complètement abandonné, et il est tombé à la renverse. En se recroquevillant à l'intérieur, il a émis un râle déchirant qui m'a brisé le cœur. Puis il a plongé dans cet état comateux qui est le sommeil des vampires : il est devenu parfaitement immobile, inerte, silencieux. Ça me faisait toujours peur de le voir s'endormir comme ça. J'ai été prise d'une brusque envie de le secouer, de lui crier dessus, de lui marteler la

poitrine... n'importe quoi, pourvu qu'il réagisse. Mais ça n'aurait servi à rien.

Je me suis obligée à repousser les bouts qui dépassaient (un bras, une jambe) et j'ai refermé le coffre en laissant échapper un profond soupir de soulagement.

Tandis que je m'accordais une petite pause pour me remettre un peu de mes émotions, debout dans la cour déserte, je me suis interrogée : fallait-il ou non planquer le corps de Loréna ? Ça allait me faire perdre du temps et de l'énergie. Sans parler du risque que ça représentait. Est-ce que ça en valait vraiment la peine ? Cruel dilemme.

J'ai bien dû changer dix fois d'avis en trente secondes. J'ai finalement décidé que oui, le jeu en valait la chandelle. S'ils ne trouvaient pas son cadavre, les loups-garous pourraient penser que Loréna avait emmené Bill quelque part pour une petite séance de torture très spéciale. Et, Russell et Betty Joe n'étant pas de ce monde à cette heure matinale, ils n'auraient personne pour leur donner des instructions. Je ne me faisais aucune illusion : la reconnaissance qu'éprouvait Betty Joe à mon égard n'irait pas jusqu'à m'épargner, si je me faisais prendre. Une mort rapide, c'était tout ce que je pourrais espérer.

Une fois ma décision arrêtée, je suis retournée dans cette ignoble chambre de torture ensanglantée. Les murs étaient imprégnés du désespoir et de la souffrance de tous ceux qui y avaient été emprisonnés. Combien d'humains, de changelings, de vampires avaient été enfermés dans ce cachot ? Quelles atrocités y avaient-ils subies ? J'ai ramassé les chaînes en faisant le moins de bruit possible, et je les ai fourrées dans le chemisier de Loréna. Comme ça, on pourrait supposer qu'elles ligotaient toujours le prisonnier. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi pour vérifier que je ne laissais pas d'autres traces. Il y avait déjà tant de sang sur le plancher qu'on ne ferait même pas la différence.

Il était temps de vider les lieux.

J'ai été obligée de porter Loréna, pour empêcher ses talons de traîner par terre (le bruit aurait réveillé illico les loups-garous qui dormaient à côté). Et comme je voulais garder les mains libres, j'ai dû la prendre sur mes épaules. Je n'avais jamais pratiqué cet exercice (tout le monde n'a pas son brevet de secouriste) et j'avais l'impression que ce ne serait pas une partie de plaisir. Heureusement que c'était un petit gabarit ! La façon dont le corps de Loréna se désagrégeait et se balançait, complètement inerte, avait de quoi vous retourner l'estomac. Je serrais les dents, tout en comptant machinalement pour refouler la crise d'hystérie que je sentais monter en moi.

Il pleuvait à verse quand j'ai transporté le cadavre jusqu'à la

piscine. Dans mon état normal, je n'aurais jamais pu soulever le bord lesté de la bâche. Mais, grâce au sang d'Éric qui coulait dans mes veines, j'y suis parvenue d'une seule main et j'ai poussé ce qui restait de Loréna dans le bassin d'un simple coup de pied. Je me rendais bien compte qu'à tout moment, quelqu'un pouvait m'apercevoir d'une des fenêtres de la maison. Mais si un des domestiques m'a effectivement repérée, il a décidé de garder ça pour lui.

Sang d'Éric ou pas, je commençais à payer le prix de mes efforts, sans parler de ma blessure, déjà refermée mais toujours douloureuse. J'étais morte de fatigue, nerveusement et physiquement épuisée. Je me suis traînée le long du chemin de pierres bleues et j'ai franchi la haie comme un zombie. Arrivée à la Lincoln, j'ai dû m'adosser une minute à la portière pour reprendre mon souffle et retrouver mon calme. Puis je me suis assise dans la voiture et j'ai tourné la clé de contact. Je n'avais jamais pris le volant d'une aussi grosse cylindrée. C'était même la voiture la plus luxueuse que j'aie jamais conduite. Pourtant, je dois avouer que sur le moment, ça ne m'a pas vraiment fascinée. J'ai bouclé ma ceinture, réglé mon siège, le rétroviseur et examiné le tableau de bord avec attention. Voyons, les essuie-glaces... C'était un modèle récent, et les feux s'allumaient automatiquement : déjà un souci de moins.

J'ai pris une profonde inspiration. J'entamais la dernière phase de l'opération évasion. C'était effrayant de penser à la part que le hasard et la chance avaient prise, dans toute cette aventure. Mais même les meilleurs plans doivent laisser la place à l'improvisation, alors les miens...

J'ai effectué un demi-tour et j'ai traversé la cour. L'allée décrivait un large virage et passait devant le perron de la demeure royale. Elle était aussi belle que je l'avais imaginée, avec sa façade immaculée et ses immenses colonnes cannelées. Un vrai château ! Russell avait dû dépenser une fortune pour la faire restaurer.

L'allée serpentait ensuite à travers de vastes jardins parfaitement entretenus. Mais, si longue qu'elle soit, elle m'a encore paru trop courte. Je voyais déjà le mur d'enceinte se profiler. Un poste de garde se dressait à l'entrée. Et il était occupé... Je me suis mise à transpirer malgré le froid.

Je me suis arrêtée juste devant la grille. Le poste de garde, une petite guérite blanche, était vitré à partir d'un mètre du sol et jusqu'en haut. Il s'étendait de part et d'autre de la grille, de telle manière que les gardes pouvaient contrôler tant les véhicules qui entraient que ceux qui sortaient. Les plantons de service portaient tous les deux un blouson en cuir, et ils avaient l'air drôlement renfrognés. Pas de doute, ils avaient passé une sale nuit. J'ai résisté à la tentation, quasi irrésistible, d'appuyer sur l'accélérateur et de défoncer la grille. Un

des loups-garous est sorti de la guérite. Il tenait un revolver à la main. Heureusement que je n'avais pas cédé à ma première impulsion !

J'ai baissé ma vitre.

— Je suppose que Bernard vous a prévenus que je partais ce matin ?

J'ai tenté de sourire.

— Z'êtes celle qui s'est fait planter hier soir ?

Mon interlocuteur était bourru, mal rasé, et il sentait le chien mouillé.

— Oui.

— Comment ça va ?

— Mieux, merci.

— Vous revenez pour la crucifixion, ce soir ?

J'avais sûrement dû mal comprendre.

— Pardon ?

L'autre garde, qui était venu se poster dans l'encadrement de la porte, a aboyé :

— La ferme, Doug !

Ledit Doug l'a fusillé du regard. Mais, comme cela semblait laisser l'autre parfaitement froid, il s'est contenté de hausser les épaules.

— OK, vous pouvez y aller.

Les grilles se sont ouvertes – bien trop lentement, à mon goût. Lorsqu'elles eurent complètement tourné sur leurs gonds bien huilés et que les loups-garous eurent reculé pour me laisser passer, j'ai enclenché la première et j'ai franchi le seuil à un train de sénateur. C'est seulement à ce moment-là que je me suis rendu compte que je n'avais pas la moindre idée de la route à suivre. Il m'a cependant paru logique de tourner à gauche, puisque je voulais retourner à Jackson. Mon instinct me disait qu'on avait tourné à droite en arrivant.

Mon instinct était un embobineur de première.

Moins de cinq minutes après mon départ, j'étais déjà certaine d'avoir fait fausse route. Et pendant ce temps-là, nuages ou pas, le soleil continuait à monter. J'espérais que Bill était bien protégé sous sa couverture. Je ne m'étais jamais enfermée dans un coffre pour vérifier s'il laissait filtrer la lumière du jour. Après tout, le transport sécurisé de vampires n'arrivait probablement pas en tête dans le cahier des charges des constructeurs automobiles.

Par ailleurs, je me disais qu'une voiture n'était pas censée prendre la pluie non plus (ça, c'était à coup sûr dans le cahier des charges) et qu'entre imperméable à l'eau et imperméable à la lumière, il ne devait pas y avoir des kilomètres. Il n'en restait pas moins que je devais trouver un endroit sombre où garer la Lincoln pour le reste de la journée. La (deuxième) vie de Bill en dépendait.

Je savais aussi que je devais m'éloigner au plus vite du château de Sa Majesté. Si jamais quelqu'un était allé jeter un œil au cachot et avait constaté la disparition du prisonnier, il ne faudrait pas longtemps aux loups-garous pour faire le rapprochement avec mon départ plutôt précipité. Mais tous les signaux de danger qui clignotaient dans ma tête avaient beau être au rouge et ma sirène d'alarme personnelle me hurler de rouler pied au plancher, je me suis arrêtée sur le bas-côté et j'ai ouvert la boîte à gants. Dieu soit loué ! Il y avait une carte du Mississippi à l'intérieur, avec un plan de Jackson.

Très utile... à condition de savoir où on est !

J'ai pris quelques bonnes inspirations (oui, je sais, je respire beaucoup. Mais vous devriez essayer. Contre le stress, c'est souverain), puis j'ai remis le contact et j'ai roulé jusqu'à ce que je trouve une station-service ouverte. Le réservoir était plein (merci, Éric), ce qui ne m'a pas empêchée de me garer à côté d'une des pompes. Il y avait une Mercedes noire de l'autre côté. La conductrice – la trentaine, tenue élégante mais confortable – m'a eu l'air d'une femme intelligente. J'ai sorti de son bac la raclette mise à disposition par la station-service pour nettoyer les vitres et je lui ai lancé, tout en attaquant le pare-brise :

— Vous ne sauriez pas comment rejoindre l'autoroute, par hasard ?

— Oh, mais si ! s'est-elle exclamée avec un grand sourire.

Ah ! Elle faisait partie de ces gens serviables qui adorent aider leur prochain. J'ai remercié ma bonne étoile.

— Ici, vous êtes à Madison. Jackson se trouve au sud. L'A 55 est à environ quinze cents mètres par là, a-t-elle précisé en indiquant l'ouest. Prenez l'A 55 vers le sud et vous tomberez sur l'A 20. Ou, si vous préférez, vous pouvez prendre...

J'ai préféré l'interrompre avant d'être noyée sous un flot d'informations.

— Oh ! Ça me paraît parfait. Je vais me contenter de faire ça, sinon je risque de me perdre. Merci beaucoup pour votre aide.

— De rien. Ravie d'avoir pu vous être utile.

On s'est adressé un même sourire dentifrice, comme deux jeunes femmes bien élevées. J'ai dû me retenir pour ne pas lui dire que j'avais un vampire ensanglanté dans mon coffre, rien que pour voir sa tête.

J'avais sauvé Bill, j'étais encore en vie (je ne peux pas dire que je m'en étais sortie sans une égratignure, ce serait un peu exagéré), et le soir même, on serait tous les deux de retour à Bon Temps : l'avenir s'annonçait radieux. À ceci près que je devrais d'abord régler mes comptes avec un mec qui m'avait trompée et m'assurer qu'on n'avait trouvé ni le corps du loup-garou que Bubba avait trucidé Chez

Merlotte, ni le cadavre de celui qu'on avait découvert dans le placard, chez Lèn.

En dehors de ça, tout baignait dans l'huile.

« À chaque jour suffit sa peine », comme disait ma grand-mère. Quelles que soient les circonstances, Granny avait toujours une citation en réserve. Je devais avoir neuf ans quand je lui avais demandé de m'expliquer ce que ça voulait dire. Elle m'avait répondu : « Ne cherche pas les ennuis, ils te cherchent déjà. »

Suivant ce sage conseil, j'ai mis un peu d'ordre dans mes idées et j'ai fait le ménage. Prochain objectif : rentrer à Jackson et garer la voiture dans le parking souterrain. Ça et rien d'autre. J'ai suivi à la lettre les instructions que la bonne dame de la station-service m'avait données. Une demi-heure après, je voyais avec soulagement se profiler les lumières de la ville.

Il me suffisait de trouver le capitol. À partir de là, je n'aurais aucun mal à localiser l'immeuble de Lèn. J'avais juste oublié un petit détail : ces maudites rues à sens unique. Et puis, je n'avais pas dû être très attentive, quand Lèn m'avait fait visiter le centre de Jackson. Heureusement, les bâtiments de cinq étages ne courent pas les rues, dans le Mississippi, pas même dans la capitale de l'État. Après avoir tourné en rond un bon moment, la peur au ventre et la sueur au front, j'ai fini par repérer l'immeuble en question.

Ouf ! La fin de mes ennuis ! Maintenant, tout va s'arranger.

Non, mais vous ne croyez pas qu'il faut être franchement débile pour penser un truc pareil ? Ne serait-ce qu'un seul jour dans sa vie ?

J'ai emprunté la rampe d'accès et j'ai ralenti à hauteur de la petite guérite. J'allais devoir attendre d'être identifiée par le type qui appuyait sur le bouton, actionnait la manette ou je ne sais quel machin... bref, qui faisait lever la barrière. J'étais morte d'angoisse à l'idée qu'il puisse me refuser l'accès au parking parce que je n'avais pas le sésame plastifié que Lèn avait montré pour entrer.

Surprise ! Le gardien n'était pas là. La guérite était vide. Bon sang ! Il devait se passer quelque chose. Ce n'était pas normal.

Je me mordais la lèvre en me demandant ce que je devais faire quand le gardien est arrivé, gravissant la rampe d'accès à pas lourds dans son uniforme marron. Quand il m'a aperçue, son visage s'est crispé et il s'est précipité vers la voiture. Zut ! J'allais devoir parlementer, finalement. J'ai baissé ma vitre.

— Je suis désolé... euh... d'avoir quitté mon poste, a-t-il aussitôt bafouillé. J'ai eu... euh... des... des besoins personnels.

Ah ah ! J'avais visiblement l'avantage, là.

— J'ai dû emprunter une voiture. Pourrais-je avoir un passe provisoire ? lui ai-je demandé, en lui lançant un regard qui en disait long sur ce que j'avais en tête – « Ne me cherche pas de poux, et je

n'irai pas crier sur les toits que tu laisses l'immeuble sans surveillance. »

— Oui, m'dame. Le 504, c'est ça ?

— Quelle mémoire !

Ma parole ! Mais il piquait un fard !

— C'est le métier qui veut ça, a-t-il répondu avec une nonchalance à la John Wayne, en me tendant un bout de carton plastifié numéroté que j'ai placé bien en vue sur le tableau de bord. Je vous demanderai de me le rendre quand vous partirez, s'il vous plaît. Ou, si vous comptez rester, vous remplirez un formulaire et on vous donnera un badge. En fait... euh... a-t-il ajouté, d'un air un peu gêné, c'est M. Herveaux qui devra le remplir, en tant que résident.

— Bien sûr. Aucun problème.

Je l'ai salué d'un petit signe guilleret de la main. Il s'est retranché dans sa guérite pour m'ouvrir. Je me suis engouffrée dans le parking avec un immense sentiment de soulagement, de ceux qui vous submergent quand vous venez de surmonter un obstacle ou de vous dépêtrer d'un fameux guêpier.

Contrecoup du stress, je tremblais comme une feuille en enlevant la clé de contact. J'avais cru apercevoir le pick-up de Lèn deux allées plus tôt, mais j'avais préféré me garer le plus loin possible, dans le coin le plus sombre du parking, à l'écart des autres véhicules.

Voilà. J'avais atteint mon but. Quand j'avais mis mon plan au point avec Éric, les choses s'arrêtaient là. Je n'avais rien prévu au-delà. Et je n'avais aucune idée de ce que je devais faire. A vrai dire, je n'aurais jamais cru arriver jusque-là. Je me suis laissée aller contre le dossier rembourré, le temps de me détendre un peu, de faire cesser les tremblements qui me secouaient des pieds à la tête, avant de descendre. J'avais mis le chauffage à fond pendant le trajet, et une chaleur douillette régnait dans la voiture.

Quand je me suis réveillée, il faisait froid et, même dans ma parka volée, je grelottais. J'avais dû dormir des heures. Je me suis extirpée du siège du conducteur et je me suis étirée pour chasser les courbatures.

Je me suis demandé comment Bill avait supporté le voyage. Il avait sans doute été ballotté dans le coffre, et je devais m'assurer qu'il ne s'était pas découvert.

Bon, pour être honnête, j'avais tout simplement envie de le voir. À cette seule idée, mon cœur s'emballait. Mais quelle idiote !

J'ai jeté un coup d'œil vers l'entrée du parking pour mesurer la distance qui me séparait du jour. J'étais assez loin. En outre, je m'étais garée de façon que l'arrière de la Lincoln soit face au mur.

Cédant à la tentation, j'ai fait le tour de la voiture et ouvert le coffre. J'avais du mal à distinguer la forme recroquevillée dans le noir,

aussi me suis-je penchée. Bill semblait bien protégé. Je me suis penchée encore un peu pour remonter la couverture sur sa tête. J'ai juste eu le temps d'entendre le frottement des semelles sur le ciment. La seconde suivante, j'étais propulsée dans le coffre.

Je suis tombée sur Bill.

Une poussée supplémentaire pour balancer mes jambes à l'intérieur, et ç'a été le noir complet.

CHAPITRE 12

Debbie. Ça, c'était signé Debbie. Après mon premier moment de panique (qui avait duré beaucoup plus longtemps que je ne voulais bien l'admettre), j'ai essayé de revivre les quelques instants qui avaient précédé mon plongeon. J'avais réussi à saisir au vol un semblant de signature mentale, assez en tout cas pour me renseigner sur la nature de mon agresseur : un changeling, sans aucun doute possible, et très probablement l'ex-compagne de Lèn – pas si ex que ça, d'ailleurs, si elle se baladait dans le parking de son immeuble.

Était-elle restée embusquée ici toute la nuit, à attendre que je rentre chez lui ? Ou l'avait-elle retrouvé à un moment ou à un autre de cette délirante nuit de pleine lune ? Apparemment, me voir au bras de son ex l'avait vraiment rendue folle de rage. De deux choses l'une : soit elle l'aimait, soit elle était terriblement possessive.

Je n'ai pas poussé plus loin mes réflexions. J'avais d'autres priorités. L'air, notamment. Pour une fois, j'étais bien contente que Bill ne respire pas.

Quant à moi, j'avais intérêt à limiter ma consommation : interdit de haleter comme une femme en train d'accoucher, de hoqueter de terreur, de s'agiter inutilement. Bon. Il s'agissait d'essayer d'analyser la situation. J'avais dû tomber dans le coffre vers... disons 13 heures. Bill allait se réveiller vers 17 heures, à la tombée de la nuit. Peut-être qu'il dormirait un peu plus longtemps, après le traitement qu'il avait subi, mais pas après 18 heures, 18 h 30. Une fois qu'il aurait repris ses esprits, il nous tirerait de là. Quoique... Il serait très affaibli. Il avait été affreusement torturé et, vampire ou pas, ses plaies mettraient longtemps à se refermer. Il allait avoir besoin de repos et de sang avant de pouvoir être sur pied. Or, il n'avait pas eu une goutte de sang à se mettre sous la dent depuis des jours et des... J'ai senti un froid intense m'envahir.

J'étais glacée. Glacée d'horreur.

Bill aurait faim. Il aurait même une faim dévorante.

Et j'étais enfermée avec lui : cinq litres de sang frais. Un vrai

festin !

Est-ce qu'il saurait que c'était moi, à côté de lui ? Est-ce qu'il me reconnaîtrait à temps ?

Et s'il s'en fichait ? Peut-être qu'il ne se souciait plus assez de moi, maintenant, pour arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Peut-être allait-il me sucer le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive. Après tout, il était accro à Loréna. Et il m'avait vue la tuer. D'accord, elle l'avait trahi et torturé. Ça aurait dû refroidir ses ardeurs. Mais en amour, tout se passe toujours en dépit du bon sens, non ?

Dans une telle situation, même ma grand-mère aurait juré.

« OK, OK, me suis-je dit. Reste calme. Respire doucement, lentement, par petites bouffées. Surtout, économise l'oxygène. »

Bon. Il fallait aussi que je me trouve une position plus confortable. Heureusement que j'étais dans le plus grand coffre que j'aie jamais vu, ça me laissait un peu de marge de manœuvre. Bill était complètement inerte. Je pouvais donc le pousser sans courir le risque de me faire étrangler. Il faisait un froid de canard, aussi ai-je tiré sur la couverture pour me réchauffer un peu. Et le tout, à tâtons : je ne voyais même pas ma propre main. Je pouvais envoyer une lettre au concepteur de la voiture pour lui faire savoir qu'à toutes fins utiles, je me portais garante de l'imperméabilité du coffre à la lumière. Si j'en sortais vivante, du moins. En calant ma tête contre la paroi, j'ai senti les deux bouteilles de sang qu'Eric avait placées à l'intérieur. Peut-être suffiraient-elles à rassasier Bill ?

Je me suis soudain souvenue d'un article que j'avais lu dans un magazine pendant que je patientais dans la salle d'attente, chez le dentiste. C'était au sujet d'une femme qui avait été prise en otage et que ses ravisseurs avaient enfermée dans le coffre de sa propre voiture. Depuis, elle n'avait cessé de faire campagne pour l'installation de loquets à l'intérieur des coffres, afin que tout captif puisse se libérer sans aide extérieure. Je me suis demandé si elle avait réussi à influencer Ford (le constructeur de la Lincoln). J'ai tâté la paroi et j'ai effectivement trouvé un loquet. Enfin, ça pouvait y ressembler... Puis j'ai senti des bouts de câbles. Mais, s'il y avait eu une poignée qui les reliait, elle avait été enlevée à coups de pince coupante.

J'ai essayé de tirer sur les câbles, dans tous les sens, sans résultat. Bon sang ! J'allais devenir folle, enfermée dans ce maudit coffre ! La clé de ma prison était là, à portée de main, et je n'étais pas fichue de la faire marcher ! J'avais beau triturer les câbles, ça ne m'avancait à rien. C'était rageant.

Le mécanisme avait été saboté.

Je n'y comprenais rien. Pourquoi le propriétaire de la Lincoln aurait-il sciemment bousillé sa propre bagnole ? À moins qu'Eric n'ait prévu que je me retrouverais enfermée dans ce coffre... Auquel cas,

ç'aurait été sa façon de me dire : « Ça t'apprendra à préférer Bill. » Mais je n'arrivais pas à le croire. Question moralité, Éric était certes loin d'être irréprochable, mais je ne le voyais pas me faire un coup pareil. Ne serait-ce que parce qu'il n'était toujours pas parvenu à ses fins avec moi...

Puisque je n'avais rien de mieux à faire que réfléchir (ce qui n'exigeait pas une surconsommation d'oxygène, pour autant que je le sache), je me suis penchée sur le profil du propriétaire de la voiture. L'ami d'Éric avait dû repérer un véhicule facile à voler, un véhicule appartenant à quelqu'un qu'on était sûr de croiser tard dans la nuit, quelqu'un qui pouvait se payer une belle bagnole et dont le coffre était susceptible de contenir des feuilles de papier à cigarette, de petits sacs en plastique, de la poudre blanche...

Donc, Éric avait récupéré la Lincoln d'un dealer. Et ce dealer avait désactivé le système d'ouverture intérieur du coffre. Je préférerais ne pas savoir pourquoi...

Oh ! Lâche-moi une minute, tu veux !

Éric avait peut-être une morale élastique, mais la rigidité de la mienne commençait sérieusement à me pomper l'air. Bon, d'accord, je ne comptais même plus les exceptions qu'elle avait faites à la règle, ni toutes les fois où elle avait accepté de fermer les yeux, au cours de ces derniers jours (à ce niveau-là, ça tenait de la cécité). Mais tout ça n'aurait servi à rien si je ne sortais pas rapidement de ce fichu coffre.

On était dimanche et à quelques jours de Noël : pas étonnant que le garage soit désert. Nombre de locataires et de copropriétaires de l'immeuble avaient dû partir en vacances dans leur famille. Quant aux autres, ils devaient être occupés à préparer Noël ou à s'acquitter des corvées dominicales. Je n'avais entendu qu'une voiture démarrer depuis que j'étais là-dedans. Puis, soudain, j'ai perçu des voix. Deux hommes sortaient de l'ascenseur. J'ai hurlé, tambouriné contre le coffre. Mais mes cris se sont perdus dans le rugissement d'un puissant moteur. Je me suis calmée brusquement, terrifiée à l'idée d'avoir gaspillé une quantité précieuse d'oxygène.

Je vais vous dire un truc : rester enfermé dans le noir, dans un espace confiné, à attendre que quelque chose se produise, c'est vraiment un sale moment à passer. Je n'avais pas de montre – de toute façon, il m'en aurait fallu une fluorescente – et je n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis que j'avais basculé dans le coffre. Longtemps, sans doute. J'ai fini par sombrer dans une sorte de léthargie. C'était probablement dû au froid. Même avec la couverture et la parka, j'étais frigorifiée. Immobile, transie, respirant à peine, dans le noir et le silence, j'ai laissé mes pensées dériver...

Et, tout à coup, l'effroi m'a envahie.

Bill avait bougé. Il s'est étiré avec un grognement de douleur.

Puis il s'est figé, le corps bandé comme un arc. Il avait perçu mon odeur.

— Bill ?

J'avais la voix éraillée d'avoir tant crié et les lèvres gelées.

— Bill, c'est moi, Sookie. Bill ? Ça va ? Il y a deux bouteilles de sang juste à côté de moi. Il faut que tu les boives mainten...

À cet instant, le vampire a frappé.

Affamé comme il l'était, il n'a pas cherché à me ménager. Enfer et damnation ! J'ai cru qu'on m'égorgeait. La douleur était atroce.

— Bill, c'est moi, ai-je hoqueté en fondant en larmes. Bill, c'est moi. Ne fais pas ça, mon amour, je t'en prie. Bill, c'est Sookie.

Mais ça ne l'a pas arrêté. J'ai continué à le supplier et il a continué à me sucer le sang. J'avais de plus en plus froid et je sentais peu à peu mes forces m'abandonner. Je n'ai même pas essayé de me débattre, ç'aurait été inutile : il me coinçait contre lui, ses bras refermés autour de moi comme des tenailles. Et puis, ça n'aurait fait que l'exciter davantage.

— Bill, ai-je supplié dans un souffle à peine audible.

Mais à quoi bon ? Sans doute était-il déjà trop tard. Alors, avec l'énergie du désespoir, je lui ai attrapé l'oreille et j'ai tiré.

— Bill, écoute-moi, je t'en prie !

— Hé ! a-t-il protesté d'une voix rauque.

Dieu merci ! Il avait bien failli me vider de mon sang. Mais, maintenant, un autre besoin se faisait sentir, un besoin étroitement lié à l'afflux de sang... Il a brusquement descendu mon jogging et, après quelques contorsions, il m'a pénétrée, d'un grand coup de reins, si violemment que j'ai hurlé, folle de chagrin, d'humiliation et de douleur. Il a aussitôt plaqué sa main sur ma bouche, sans cesser pour autant ses assauts de bête en rut. Mes sanglots ont redoublé. Je touchais le fond. Je me noyais dans mes larmes. Mais, surtout, j'avais le nez bouché et, la bouche bâillonnée par la main de Bill, j'étais en train de m'asphyxier. Perdant tout self-control, j'ai commencé à me débattre, griffant, mordant, comme un vrai chat sauvage, donnant des coups de poing et de pied, sans plus me préoccuper ni de la réserve d'oxygène ni de la rage dans laquelle j'allais mettre mon violeur. Il me fallait de l'air à tout prix. De l'air !

Moins de trente secondes après, il a retiré sa main et s'est immobilisé. J'ai inspiré de toutes mes forces, une grande goulée frémissante, sans cesser de sangloter.

— Sookie ? a-t-il murmuré d'un ton incertain. Sookie ?

J'étais incapable de prononcer un mot.

— Sookie, c'est toi ?

Sa voix était enrouée, son ton franchement incrédule.

— C'est bien toi ?

Je me suis efforcée de reprendre mes esprits, mais je me sentais complètement perdue, hagarde, au bord de la syncope.

— Bill, ai-je finalement réussi à articuler.

— Alors, c'est bien toi. Ça va ?

— Non.

J'avais presque honte de me plaindre. Après tout, c'était lui qu'on avait torturé durant des jours.

— Est-ce que je...

Il s'est interrompu, comme s'il avait besoin de s'armer de courage avant de continuer.

— Est-ce que je t'ai pris plus de sang que je n'aurais dû ?

Mais je ne pouvais pas répondre. Je me suis contentée de poser ma tête au creux de son épaule.

— J'ai l'impression que je t'ai... que nous venons de faire l'amour dans un placard à balais. Est-ce que tu... tu étais consentante ? m'a-t-il demandé avec une contrition de pécheur en train de se confesser.

J'ai secoué mollement la tête de gauche à droite, avant de la laisser retomber sur son bras.

— Oh, non ! a-t-il soufflé. Oh, non !

Il s'est dégagé et a recommencé à gesticuler, sans doute pour remettre de l'ordre dans ma tenue et se rajuster. Puis il s'est mis à explorer l'habitable à l'aveuglette.

— Un coffre de voiture, a-t-il conclu.

— De... de l'air !

Je n'avais plus qu'un filet de voix, beaucoup trop faible pour être entendu d'une oreille humaine, mais, grâce au Ciel, pas d'un vampire.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

Il a donné un coup de poing dans la paroi. Sa main est passée à travers la tôle : il avait vraiment repris des forces. Grand bien lui fasse !

L'air froid s'est engouffré par l'ouverture, et j'ai inspiré à pleins poumons, goulûment. Enfin de l'oxygène ! Fabuleux, merveilleux oxygène !

— Où sommes-nous ? s'est finalement inquiété mon compagnon de captivité, après un long moment de silence gêné.

— Pa... parking d'immeuble, ai-je ânonné. Jackson.

Je me sentais légère, si légère... J'avais envie de me laisser aller, de m'envoler.

— Qu'est-ce qu'on fait là ?

Une fois de plus, j'ai essayé de trouver en moi assez d'énergie pour lui répondre.

— C'est le... l'immeuble de Lèn, ai-je marmonné avec peine.

— Lèn qui ? Et qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant ?

— At... tendre Éric...

— Éric ? Mais... Sookie ? Sookie, ça va ?

J'avais épuisé mes dernières forces. Mais, même si je l'avais pu, que lui aurais-je répondu ? « Qu'est-ce que tu en as à faire ? Tu allais me quitter, de toute façon » ? Ou peut-être : « Je te pardonne » ? Mmmm... peu probable. Je lui aurais peut-être dit qu'il m'avait manqué et que j'avais gardé son secret. « Sookie Stackhouse, fidèle et loyale jusqu'à la mort », voilà ce qu'on lirait sur ma tombe.

Je l'ai entendu ouvrir une des bouteilles de sang.

Et, tandis que je me sentais partir, emportée par un courant qui paraissait de plus en plus fort, j'ai subitement réalisé que Bill n'avait jamais révélé mon nom à ses tortionnaires. Je savais qu'ils avaient essayé de le lui soutirer pour pouvoir m'enlever et me torturer devant lui, afin de le faire craquer. Mais il n'avait rien dit.

Le coffre s'est brusquement ouvert avec un crissement de tôle froissée.

La silhouette d'Éric s'est dessinée dans la lumière blême du parking. Il était venu, comme promis, à la tombée de la nuit.

— Mais qu'est-ce que vous faites enfermés là-dedans, tous les deux ? s'est-il exclamé.

J'ai été happée par les rapides avant de pouvoir lui répondre.

— On dirait qu'elle revient à elle, chuchotait Éric. Peut-être que le peu de sang qu'on lui a donné a suffi ?

Le bourdonnement qui emplissait mon crâne a fini par se taire.

— Mais oui, elle revient à elle, a-t-il répété, un soulagement perceptible dans la voix.

J'ai ouvert les yeux, avec peine. Mes paupières me semblaient aussi lourdes que des rideaux de fer. Entre deux battements de cils, j'ai vu trois visages masculins penchés au-dessus de moi : Éric, Lèn et Bill. Ça m'a paru plutôt marrant. Tant d'hommes, à Bon Temps, avaient peur de moi, du monstre d'anormalité que j'étais, et voilà que j'avais à mon chevet les trois seuls mecs au monde qui voulaient coucher avec moi – ou, du moins, qui y avaient sérieusement songé. J'ai pouffé. Oui, j'ai vraiment rigolé, pour la première fois depuis... Oh ! Des siècles !

— Les trois mousquetaires ! ai-je marmonné.

— Vous croyez qu'elle délire ? s'est alarmé Éric.

— Je crois plutôt qu'elle se fiche de nous, a répondu Lèn.

Il n'avait pas l'air furieux pour autant. Il a posé une bouteille de PurSang vide sur la coiffeuse, derrière lui, à côté d'une grosse carafe et d'un verre.

Bill a noué ses doigts aux miens.

— Sookie, a-t-il murmuré de cette voix douce qui me donne toujours des frissons partout.

J'ai essayé de me concentrer sur son visage. Il était assis sur le lit, à ma droite. Il avait l'air d'aller beaucoup mieux, lui, en tout cas. Sur sa peau, les entailles les plus profondes avaient laissé place à des cicatrices, et les ecchymoses s'estompaient.

— Ils m'ont demandé si je revenais pour la crucifixion, ce soir, ai-je subitement lâché.

— Qui t'a dit ça ?

Il s'est penché encore plus près de moi, les yeux écarquillés, le regard fixe.

— Les gardes, à la grille.

— Les gardes de la propriété d'Edgington t'ont demandé si tu revenais pour la crucifixion, ce soir ? a-t-il répété.

— Oui.

— Mais la crucifixion de qui ?

— Je ne sais pas.

Je m'attendais plutôt à t'entendre dire : « Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? » m'a fait remarquer Éric. Quant à cette crucifixion, elle se déroule peut-être en ce moment même, a-t-il repris en jetant un coup d'œil au réveil sur la table de chevet.

— Ils parlaient peut-être de la mienne, a dit Bill, manifestement secoué à cette idée. Ils avaient peut-être décidé de me tuer cette nuit.

— À moins qu'ils n'aient capturé le complice du fanatique qui voulait supprimer Betty Joe, a suggéré Éric. Il ferait un candidat idéal à la crucifixion.

J'ai réfléchi à la question (pour autant que j'en sois capable dans mon état).

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue, ai-je objecté dans un murmure.

J'avais le cou tout endolori, à croire qu'on m'avait planté un énorme hameçon dans la gorge.

— Tu as réussi à lire dans les pensées des loups-garous ? s'est étonné Éric, apparemment impressionné.

J'ai hoché la tête.

— Je pense qu'ils parlaient de Bubba.

— L'imbécile ! a pesté Éric après un instant de stupeur. Il s'est fait coincer ?

— On dirait.

C'était la vision que j'avais cru entrevoir, en tout cas.

— On va être obligés d'aller le récupérer, a soupiré Bill. S'il est encore en vie...

J'ai levé vers lui des yeux incrédules. Était-il vraiment prêt à retourner sur les lieux mêmes de son supplice ? Prêt à prendre le

risque de se retrouver face à ses tortionnaires ? A sa place, jamais je n'aurais pu faire preuve d'un tel courage.

Dans la pièce, le silence se faisait de plus en plus pesant.

— Éric ?

Bill haussait un sourcil interrogateur. Il était manifestement surpris par le manque de réaction de son chef de zone.

En fait, Éric ruminait sa colère.

— Je n'arrive pas à le croire ! s'est-il exclamé, ulcéré. Crucifié dans le Mississippi ! Sa propre communauté d'origine veut l'exécuter ! Mais où est donc passée leur loyauté ? Je crois que tu as raison, Bill. Nous avons une certaine responsabilité envers lui et nous allons l'assumer, contrairement à certains.

— Et vous ?

Bill s'était tourné vers Lèn. Le ton de sa voix s'était fait nettement plus froid, tout à coup.

En revanche, la chaleur de Lèn était presque palpable. Elle envahissait la pièce. Comme ce trouble qui l'habitait, le tourbillon de ses pensées embrouillées : il avait bel et bien passé la nuit avec Debbie.

— Je crains de ne pas pouvoir vous aider, a-t-il répondu d'un ton d'excuse. J'ai besoin de venir ici régulièrement, pour mes affaires, celles de mon père. Si mes relations avec Russell et sa bande se détériorent, je pourrai faire une croix sur le Mississippi. Ce sera déjà bien assez compliqué comme ça, si jamais ils s'aperçoivent que c'est Sookie qui a fait évader leur prisonnier.

— Et tué Loréna, ai-je ajouté.

Il y a eu un nouveau silence, plus pesant encore. J'ai cru voir un petit sourire goguenard se dessiner sur les lèvres d'Éric.

— Tu as liquidé Loréna ?

Belle maîtrise de l'argot pour un vampire de cet âge !

J'ai jeté un coup d'œil à Bill. Son expression était indéchiffrable.

— Sookie lui a planté un pieu dans le cœur, a-t-il posément déclaré. C'était un combat régulier.

— Elle a tué Loréna en combat régulier ?

Le sourire d'Éric s'est élargi. Il semblait aussi fier qu'un père dont le premier-né vient de réciter du Shakespeare.

— Très bref, le combat, ai-je précisé, ne voulant pas recevoir des lauriers que je n'avais pas mérités.

— Sookie a tué un vampire ! s'est exclamé Lèn, comme si c'était un exploit qui ne faisait qu'accroître l'estime qu'il me portait déjà (si on peut parler d'estime...).

Les deux vampires présents se sont brusquement renfrognés.

Lèn m'a servi un grand verre d'eau, comme pour célébrer ma

victoire. Je l'ai bu lentement, avec difficulté. Quelques minutes après, je me sentais déjà mieux.

— Revenons-en au fait, a grommelé Éric. S'ils n'ont pas fait le rapprochement entre la disparition de Bill et le départ de Sookie, a-t-il poursuivi, elle demeure le meilleur émissaire que nous ayons pour retourner sur place sans éveiller les soupçons. Ils seront certes surpris par son retour, mais ils ne l'éconduiront pas, j'en suis persuadé. A plus forte raison si elle prétend avoir un message pour Russell de la part de la reine de Louisiane, ou si elle raconte qu'elle est venue lui rendre quelque chose, par exemple.

Il a haussé les épaules, comme pour dire : « On trouvera bien une excuse plausible. »

Je n'avais aucune envie de retourner là-bas. Puis j'ai pensé au pauvre Bubba, à ce qui risquait de lui arriver (ce qui lui était peut-être déjà arrivé). J'ai essayé de me faire du souci pour lui, de me préoccuper de son sort. Mais j'avais du mal. L'effort, à lui seul, m'épuisait.

— Le drapeau blanc ? ai-je suggéré.

Je me suis éclairci la gorge.

— Euh... ça existe chez les vampires ?

— Oui, bien sûr, m'a répondu Eric, l'air songeur. Mais je serais obligé de révéler ma véritable identité et mes fonctions...

Cela mettrait Lèn dans une situation pour le moins délicate... Lèn, que la force de ses émotions rendait beaucoup plus facile à capter. Il était en train de se demander quand il pourrait appeler Debbie.

J'avais une petite question à lui poser à ce sujet. J'ai ouvert la bouche. Mais, après réflexion, je l'ai refermée. Puis je me suis dit : « Oh, et puis zut ! »

— Qui m'a poussée et enfermée dans le coffre, à votre avis ? Quelqu'un a une petite idée ? ai-je lancé à la cantonade, avant de poser sur Lèn un regard éloquent.

Ses yeux verts se sont rivés aux miens. Il s'est brusquement raidi, le visage fermé, comme s'il avait peur qu'on puisse lire sur ses traits ce qu'il éprouvait. Puis il a tourné les talons et il a quitté la pièce en refermant la porte derrière lui. J'ai soudain pris conscience, pour la première fois depuis mon réveil, que j'étais de retour dans la petite chambre d'amis de son appartement.

— Alors ? Qui a fait le coup ? m'a demandé Éric.

— Son ex. Enfin, plus si ex que ça, depuis cette nuit.

— Mais pourquoi a-t-elle fait ça ? s'est enquis Bill.

Nouveau silence pesant.

— Pour que Sookie puisse entrer dans le club de Russell, nous l'avons fait passer pour la nouvelle compagne de Léonard, a répondu

Éric, non sans un certain tact.

— Oh ! a soufflé Bill. Et qu'est-ce que tu allais faire dans ce club avec Léonard, Sookie ?

— Tu as dû prendre quelques sérieux coups sur la tête, Bill, a lancé Éric d'une voix glaciale. Elle est allée là-bas pour essayer de découvrir où on t'avait emmené.

La conversation commençait à toucher d'un peu trop près à certaines choses dont Bill et moi avions à parler en privé.

— C'est stupide de retourner chez Edgington, ai-je soudain décrété. Pourquoi ne pas passer un coup de fil, plutôt ?

Mes deux vampires favoris m'ont regardée comme si je venais de me changer en crapaud. Éric a été le premier à reprendre ses esprits.

— Eh bien, mais... quelle bonne idée ! a-t-il commenté.

Le numéro du domaine royal se trouvait tout simplement dans l'annuaire, au nom de Russell Edgington (pas du « Château Maudit » ni de « Vampires & Co S.A. »). Tout en avalant le contenu d'un gros bol en plastique (opaque, grâce au Ciel), je me répétais les salades que j'allais devoir raconter à Edgington et consorts pour rendre crédible l'histoire qu'on avait mise au point. Comme je détestais le sang de synthèse qu'il tenait absolument à me faire ingurgiter, Bill l'avait mélangé avec du jus de pomme. Le goût était atroce. Quant à l'aspect... je préférais ne pas y regarder de trop près.

D'après ce que j'avais compris, ils m'avaient fait boire plusieurs bouteilles de sang d'une traite, après m'avoir ramenée dans l'appartement de Lèn. Je ne leur avais pas demandé comment... En tout cas, je savais pourquoi les vêtements que j'avais empruntés à Bernard étaient en si piteux état. À les voir, on aurait pu croire que j'avais eu la gorge tranchée – alors qu'elle avait « seulement » été déchirée par les dents de Bill. J'avais encore mal, même si la douleur restait supportable.

Évidemment, c'était moi qu'on avait choisie pour passer ce fameux coup de fil. Je n'ai encore jamais rencontré d'homme de plus de seize ans qui aime parler au téléphone.

— Betty Joe Pickard, s'il vous plaît.

— On ne peut pas la déranger, m'a répondu une voix très mâle.

— Je dois lui parler. C'est urgent.

— Elle est occupée. Je peux prendre un message ?

— Je suis la femme qui lui a sauvé la vie hier soir.

Inutile de tourner autour du pot plus longtemps.

— Et j'ai besoin de lui parler, immédiatement. Maintenant !

— Je vais voir.

J'entendais des bruits de pas en fond sonore. Il y avait des gens

alentour. Des gens qui applaudissaient, sifflaient, poussaient des cris de joie. Je préférais ne pas imaginer ce que ça pouvait signifier... Éric, Bill et Lèn (qui était finalement revenu à de meilleures dispositions quand Bill était allé lui demander si on pouvait utiliser son portable) me faisaient tout un tas de grimaces. Je me suis contentée de hausser les épaules en signe d'impuissance.

Au bout d'un long moment, j'ai perçu un claquement de talons sur du carrelage.

— Écoutez, je vous suis très reconnaissante. Mais ne comptez pas me faire payer cette dette indéfiniment, a dit Betty Joe sans préambule. Nous avons fait le nécessaire pour vous soigner et vous loger, le temps que vous vous remettiez de vos blessures... Et votre mémoire est toujours intacte, visiblement, a-t-elle ajouté, comme si c'était un petit détail qui lui avait échappé jusqu'à présent. Que voulez-vous ?

— Avez-vous chez vous un vampire qui est le sosie d'Elvis ?

— Nous avons effectivement surpris un intrus en train de franchir nos murs, la nuit dernière. Et alors ? a-t-elle répliqué, manifestement sur ses gardes.

— Ce matin, après avoir quitté la propriété de M. Edgington, j'ai été enlevée.

On avait pensé qu'avec ma voix faible et éraillée et ma respiration un peu saccadée, cette histoire serait crédible.

Il y a eu un silence – le temps qu'elle réfléchisse aux implications de cette nouvelle, vraisemblablement.

— Vous avez l'art de vous trouver au mauvais endroit au mauvais moment, semble-t-il, a-t-elle commenté, comme si elle éprouvait tout de même un minimum de compassion à mon égard.

— Les vampires qui me retiennent m'ont demandé de vous appeler, ai-je aussitôt embrayé, poussant mon avantage sans plus tarder. Je suis censée vous dire que le vampire que vous détenez est le vrai.

Elle a d'abord éclaté de rire. Puis, brusquement, elle s'est calmée.

— Vous vous foutez de moi, là, hein ?

Ah ! La ressemblance était donc strictement vestimentaire : j'étais prête à parier que personne n'avait jamais entendu Mamie Eisenhower dire une chose pareille.

— Absolument pas. C'était un vampire qui travaillait à la morgue, le soir où on a amené le corps d'Elvis.

À l'autre bout du fil, il y a eu un hoquet de stupeur.

— Ne l'appellez surtout pas par son vrai nom, me suis-je empressée d'ajouter. Appelez-le Bubba. Et, pour l'amour du Ciel, ne lui faites pas de mal.

— Mais on l’a déjà... Ne quittez pas ! Cliquetis précipité sur le carrelage. J’ai soupiré et patienté. Au bout de dix secondes, le spectacle des trois grands mecs qui me fixaient, plantés au pied de mon lit, m’a porté sur les nerfs. J’ai essayé de me redresser. Bill m’a gentiment aidée à m’asseoir, pendant qu’Éric calait des oreillers derrière mon dos. J’ai été rassurée de voir qu’ils avaient pensé à étaler la couverture jaune d’Edgington pour protéger le couvre-lit. Pendant tout ce temps, j’avais gardé le téléphone collé à mon oreille, et quand Betty Joe s’est remise à parler, j’ai sursauté.

— Nous l’avons descendu, m’a-t-elle annoncé.

— « Descendu » ? ai-je couiné en lançant des coups d’œil désespérés à la ronde.

Cernée d’yeux écarquillés et de bouches bées, je ne me sentais pas vraiment soutenue.

— Oui, oui, in extremis, m’a confirmé Betty Joe d’un ton jovial (qui ne devait pas lui être franchement habituel, à mon avis).

La lumière s’est faite dans mon esprit, et j’ai poussé un soupir de soulagement. J’ai immédiatement transmis l’information :

— On a appelé à temps. Ils l’ont enlevé de la croix.

Éric a fermé les yeux et a semblé se recueillir, comme s’il faisait une prière. Tout en me demandant qui il pouvait bien prier, j’ai attendu ses instructions.

— Qu’ils le laissent partir, a-t-il finalement déclaré. Il rentrera par ses propres moyens. Dis leur que nous regrettons cet incident et que nous leurs présentons nos excuses.

J’ai transmis le message de mes « ravisseurs » à Betty Joe, qui n’a pas semblé y prêter la moindre attention.

— Pouvez-vous leur demander s’il serait possible qu’il reste un peu et qu’il chante pour nous ? Il est parfaitement opérationnel, vous savez, m’a-t-elle assuré.

J’ai fait passer la requête à qui de droit. Éric a levé les yeux au ciel.

— Ils peuvent toujours le lui demander, a-t-il répondu. Mais s’il refuse, ils devront s’incliner. Leur insistance risquerait de le perturber, s’il n’est pas d’humeur. Sans compter que, parfois, quand il chante, certains souvenirs remontent à la surface, et il devient un peu... euh... agité.

— D’accord, a répondu Betty Joe, après que je lui eus communiqué ces mises en garde. Nous ferons de notre mieux pour le convaincre, mais s’il ne veut pas chanter, nous le laisserons partir.

À la différence de ton, j’ai compris qu’elle s’adressait à quelqu’un d’autre :

— Elle dit qu’il peut chanter, s’il est d’accord.

Il y a eu un concert assourdi de « Hourra ! » et « Youpi ! » à

l'autre bout du fil. Et deux nuits de fête d'affilée pour Sa Majesté et sa suite, deux !

— Vous voilà sortie d'affaire, j'espère, a repris Betty Joe, à mon intention, cette fois. J'ignore comment ceux qui vous retiennent ont eu la chance de se retrouver en charge de la plus grande star du monde, mais... pensez-vous qu'ils seraient prêts à négocier ?

Elle ne savait pas dans quelle galère elle allait s'embarquer. Non seulement Bubba montrait une fâcheuse prédilection pour le sang de chat (et, accessoirement, pour celui d'autres animaux domestiques), mais il se mélangeait facilement les pinceaux et ne pouvait suivre que les instructions les plus rudimentaires – quoique, de temps à autre, il fasse preuve d'une certaine sagacité (merci, Arlène, pour ton éphéméride, une fois de plus). Le problème, c'est qu'il faisait ce qu'on lui disait de faire. Littéralement.

— Elle voudrait le garder, ai-je résumé.

J'en avais marre de jouer les intermédiaires. Mais Betty Joe ne pouvait pas parler à Éric, sinon elle risquait de découvrir le pot aux roses.

Oh ! Et puis, ça commençait à me taper sérieusement sur les nerfs, tout ça. J'ai tendu le portable à Éric.

— Oui ?

Il avait soudain un impeccable accent anglais – Éric Nordman, maître en camouflage et imposture. On aurait cru entendre un lord tandis qu'il parlait de «devoir de mémoire», de «charge sacrée», de «responsabilité aux yeux du monde».

— Vous ignorez ce à quoi vous vous exposez, a-t-il finalement conclu.

Après quelques échanges dans la même veine (imparable, celle-là), il a raccroché, l'air satisfait.

J'étais étonnée que Betty Joe n'ait pas évoqué d'autres incidents survenus au domaine royal. Elle n'avait pas accusé Bubba d'avoir enlevé leur prisonnier, par exemple. Elle n'avait pas non plus parlé de la découverte du cadavre de Loréna. Certes, elle n'était pas censée évoquer ce genre de choses au téléphone avec une étrangère (humaine, de surcroît), et il n'y avait sans doute pas grand-chose à découvrir (le corps des vampires se désintègre assez rapidement, paraît-il). Mais les chaînes d'argent étaient toujours au fond de la piscine, et il s'y était peut-être accroché assez de charogne pour que les vampires puissent identifier les restes d'un congénère. Évidemment, je ne voyais pas pourquoi ils seraient allés regarder sous la bâche qui protégeait la piscine en plein mois de décembre. Mais, tout de même, quelqu'un avait dû remarquer que le prisonnier s'était échappé.

Peut-être avaient-ils supposé que Bubba avait délivré Bill. Éric

avait ordonné à Bubba de se taire et, tel que je le connaissais, il avait suivi la directive au pied de la lettre.

Sans doute étais-je tirée d'affaire, tout compte fait. Avec un peu de chance, il ne resterait plus rien de Loréna quand les domestiques d'Edgington entreprendraient le nettoyage de la piscine, au printemps.

À propos de cadavre, qu'était donc devenu celui qu'on avait retrouvé dans le placard de Lèn ? Quelqu'un savait, à coup sûr, où nous trouver ; quelqu'un qui ne nous portait pas dans son cœur, apparemment. Abandonner le corps de Jerry Falcon chez Lèn était un excellent moyen de nous coller un meurtre sur le dos (oh, j'étais bien devenue une meurtrière, en définitive, mais je n'étais pas coupable de ce meurtre-là). Je me demandais si le cadavre de Falcon avait été découvert. Ça me semblait peu probable. J'ai ouvert la bouche pour interroger Lèn. Puis, une fois de plus, je l'ai refermée. Je me sentais trop fatiguée pour parler.

Ma vie déraillait. En l'espace de quarante-huit heures, je m'étais débarrassée de deux cadavres, dont un qui portait tout de même mes empreintes. Et tout ça parce que j'étais tombée amoureuse d'un vampire. J'ai lancé à Bill un regard noir. J'étais tellement plongée dans mes pensées que j'ai à peine entendu le téléphone. Lèn, qui s'était éclipsé dans la cuisine, a dû répondre à la première sonnerie.

Il est tout à coup apparu sur le seuil de la chambre.

— Dégagez, dégagez ! Vite, vite ! s'est-il écrié. Dans l'appartement d'à côté. Vite !

Bill m'a soulevée comme un bébé, couverture comprise. On était dans le couloir et Eric forçait la serrure de la porte voisine en moins de temps qu'il n'en faut pour dire : « Sus aux vampires ! » Bill n'avait pas encore refermé la porte qu'un grincement assourdi annonçait déjà l'arrivée de l'ascenseur.

On s'est tous les trois figés comme des statues dans le salon désert et glacial de l'appartement inoccupé. Les deux vampires tendaient l'oreille. J'ai commencé à frissonner.

Pour ne rien vous cacher, malgré les excellentes raisons que j'avais de lui en vouloir, malgré tous les problèmes que nous avons à régler, c'était génial d'être blottie contre Bill. Mon pauvre corps avait beau être dans un état lamentable (et ce, en grande partie par sa faute), il brûlait de se coller au sien, nu comme un ver. Oui, même après ce qui s'était passé dans le coffre de la Lincoln. J'ai poussé un profond soupir. Je me décevais terriblement. J'allais devoir faire appel à toutes mes réserves de bon sens, car mon corps était bel et bien prêt à me trahir. Il semblait avoir déjà effacé de sa mémoire toute trace de l'agression que Bill m'avait fait subir – du viol, puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom.

Bill m'a déposée sur le sol, dans la petite chambre d'amis vide, avec autant de précautions que si j'avais été une statuette à plusieurs millions de dollars. Il m'a soigneusement enveloppée dans la couverture pour que je ne prenne pas froid. Puis il est allé rejoindre Éric qui, déjà, écoutait ce qui se passait dans l'appartement voisin, l'oreille collée au mur qui donnait sur la chambre de Lèn.

— Quelle garce ! a murmuré Éric.

Oh oh ! Debbie était de retour.

J'ai fermé les yeux... et les ai rouverts en entendant Éric étouffer une exclamation de surprise. Il me regardait. Il y avait dans ses yeux cette maudite étincelle ironique qui me mettait toujours les nerfs en pelote.

— Debbie est passée chez une certaine Janice, hier soir – la sœur de Léonard, apparemment. Oh ! Janice semble s'être prise de sympathie pour toi, a chuchoté Éric, avec ce même insupportable petit air goguenard. Ah ! Manifestement, ça n'a pas plu à Debbie que son ex-future belle-sœur t'encense. Aïe, aïe, aïe ! Elle est en train de l'insulter copieusement devant son propre frère.

À voir son expression, il était clair que Bill ne partageait pas l'amusement d'Éric.

Il s'est subitement raidi, comme s'il venait de mettre les doigts dans une prise. Éric m'a dévisagée avec une expression que j'avais du mal à déchiffrer, la bouche entrouverte.

Le claquement caractéristique d'une gifle a alors retenti dans l'appartement mitoyen, une gifle tellement sonore que, même moi qui ne suis pas vampire, je l'ai entendue.

Bill s'est tourné vers Éric.

— Tu veux bien nous laisser un instant, s'il te plaît ?

Je n'ai pas vraiment aimé le ton qu'il prenait pour demander ça.

J'ai de nouveau fermé les yeux. Je ne me sentais pas tout à fait en état d'affronter l'orage que je voyais poindre à l'horizon. Je n'avais pas le courage de me disputer avec Bill, ni de lui reprocher son infidélité. Du moins, pas pour le moment. Je n'avais aucune envie d'écouter ses explications et ses excuses.

J'ai perçu un léger déplacement d'air : Bill venait de s'agenouiller sur la moquette. Il s'est allongé près de moi, s'est couché sur le flanc et m'a enlacée.

— Il vient juste de dire à cette femme que tu... faisais l'amour comme une reine, a-t-il chuchoté.

Je me suis redressée si brusquement que je me suis tordu le cou (comme s'il n'était pas assez douloureux comme ça !). Un violent élanement m'a traversé la hanche.

J'ai aussitôt plaqué la main sur ma morsure et j'ai serré les

dents pour ne pas gémir de douleur.

— Il a dit quoi ?

J'étais folle de rage. Bill m'a lancé un coup d'œil perçant sous ses paupières plissées. Puis il a posé l'index sur ses lèvres pour me rappeler à plus de discrétion.

— Mais je n'ai jamais fait ça ! ai-je protesté dans un murmure hargneux. D'ailleurs, même si c'était le cas, ce serait bien fait pour toi, espèce de salaud !

J'ai soutenu son regard sans ciller.

Bon, d'accord. On n'allait pas y couper.

— OK, Sookie, tu as raison, m'a-t-il répondu, en me repoussant doucement. Rallonge-toi. Tu te fais du mal.

— Bien sûr que j'ai mal ! ai-je marmonné en éclatant en sanglots silencieux. Et apprendre ça par d'autres ! Apprendre que tu allais juste me filer une pension avant d'aller vivre avec elle, sans même avoir eu le courage de venir me le dire en face ! Comment as-tu pu me faire une chose pareille, Bill ? Et moi qui croyais que tu m'aimais ! Mais quelle idiote j'ai été ! Quelle idiote !

Et, avec une sauvagerie dont je ne me serais jamais crue capable, j'ai repoussé la couverture et je me suis jetée sur lui, les mains en avant, cherchant sa gorge. Et tant pis si je me faisais mal !

Mes mains ne pouvaient pas faire le tour de sa gorge, mais j'ai serré son cou de toutes mes forces, enfonçant mes doigts dans sa chair avec une fureur aveugle. Je voyais rouge. J'avais perdu tout self-control. Je voulais le tuer.

Si Bill s'était défendu, j'aurais sans doute continué. Mais plus je serrais, moins il réagissait. Et moins il réagissait, plus la rage qui m'avait submergée refluit, me laissant vide et glacée. Bill était couché sur le dos, les bras le long du corps, totalement inerte, et je le chevauchais, lui enserrant le cou, les doigts crispés comme des serres. Mes mains ont fini par retomber d'elles-mêmes. Je les ai portées à mon visage pour me voiler la face.

— J'espère que ça t'a fait un mal de chien, ai-je dit d'une voix étranglée.

— Oui. Ça m'a fait un mal de chien.

Il m'a recouchée près de lui en douceur, puis il a tiré la couverture sur nous deux. Il a alors tendrement calé ma tête dans le creux de son épaule.

On est restés allongés là, sans rien dire, pendant un temps qui m'a paru à la fois très long et trop court. Mon corps s'est instinctivement enroulé autour du sien, par habitude sans doute, et parce que le désir que j'avais de lui ne m'avait pas quitté. J'ignorais si c'était vraiment lui que je désirais ou l'intimité que j'avais partagée avec lui. Je le haïssais. Je l'aimais. Je ne savais plus où j'en étais.

— Sookie, a-t-il chuchoté dans mes cheveux. Je ...

— Chut !

Je me suis blottie encore plus étroitement contre lui et je me suis laissée aller. J'éprouvais un soulagement immense, comme quand on enlève un plâtre ou un bandage trop serré.

Au bout de quelques minutes de silence, il a dit dans un souffle :

— Tu portes des vêtements d'homme...

— Oui, ceux de Bernard, un vampire de la bande d'Edgington. Il me les a donnés parce que ma robe avait été déchirée au club.

— Chez Betty ?

— Oui.

— Comment a-t-elle été déchirée ?

— J'ai pris un coup de pieu.

J'ai senti tous ses muscles se crispier.

— Où ça ? a-t-il demandé en repoussant la couverture. Montre-moi. Tu as dû souffrir.

— Bien sûr que j'ai souffert ! Un vrai calvaire, ai-je renchéri en soulevant mon sweat-shirt.

Il a effleuré ma blessure du bout du doigt. Je n'allais pas guérir aussi vite, ni aussi bien que lui. Il lui faudrait peut-être encore une nuit ou deux pour récupérer un corps lisse et parfait, mais il redeviendrait exactement comme avant, même après une semaine de sévices en tout genre. Quant à moi, sang de vampire ou pas, je garderais une belle cicatrice jusqu'à la fin de mes jours. La plaie s'était refermée à une vitesse phénoménale, je devais bien l'admettre, mais le résultat était toujours violacé et pas très beau à voir.

— Qui t'a fait ça ?

— Un fanatique. C'est une longue histoire.

— Il est mort ?

— Oui. Le bras droit d'Edgington, Betty Joe Pickard, l'a tué. En deux coups de poing. Elle lui a fracassé le crâne.

— L'essentiel, c'est qu'il soit mort, maintenant. Et que tu sois en vie.

— En vie, mais dans un sale état. Et tout ça à cause de ton fichu programme informatique.

Bill a tourné vivement la tête vers la porte, derrière laquelle Éric écoutait probablement tout ce qui se passait.

Ses lèvres m'ont chatouillé la peau quand il a chuchoté dans le creux de mon oreille :

— Il est en sécurité ?

— Oui.

— Ils ont fouillé ma maison ?

— Je ne sais pas. Peut-être que les vampires du Mississippi ont

pénétré chez toi. Je n'ai pas eu le temps d'aller vérifier, après la petite visite qu'Éric, Pam et Chow m'ont rendue pour m'annoncer que tu avais disparu.

— Et ils t'ont dit que...

— Que tu avais l'intention de me quitter, oui.

— C'était une décision insensée, je le reconnais. Je l'ai payée assez cher.

— Tu l'as peut-être payée assez cher dans ta façon de compter, ai-je rétorqué. Mais je ne sais pas si tu l'as payée assez cher dans la mienne.

Le silence est retombé dans la petite chambre vide. Aucun bruit ne nous parvenait du salon. J'espérais qu'Éric mettait ce temps à profit pour réfléchir à ce qu'on allait faire ensuite et que son programme incluait un retour à Bon Temps. J'avais hâte de rentrer chez moi. Quoi qu'il ait pu se passer entre Bill et moi, j'avais besoin de retrouver Bon Temps, mon boulot, mes amis et mon frère. Oh ! On faisait sans doute mieux, comme frangin, mais il était la seule famille qu'il me restait.

— Quand la reine m'a convoqué et m'a annoncé qu'elle avait entendu dire que je travaillais sur une base de données à laquelle personne n'avait encore jamais pensé, j'ai été flatté, m'a subitement confié Bill. La somme d'argent qu'elle m'a proposée était très intéressante. D'autant plus qu'elle aurait très bien pu ne rien m'offrir du tout : en tant que sujet, je suis tenu de la servir, contre rémunération ou non.

J'ai réprimé une grimace en entendant Bill me rappeler à quel point son monde était différent du mien.

— Comment a-t-elle appris que tu élaborais cette base de données, d'après toi ?

Ça me titillait.

— Je ne sais pas. Je préfère ne pas le savoir.

Il avait dit ça d'un ton détaché, mais je ne suis pas tombée de la dernière pluie. Quand il a compris que je n'insisterais pas, il a repris :

— Ça faisait déjà un bon moment que je travaillais dessus.

— Pourquoi ça ?

— Pourquoi ? s'est-il étonné. Eh bien, parce que l'idée m'avait semblé bonne. Dresser la liste de tous les vampires d'Amérique et d'une partie du reste du monde... c'est un projet d'une indéniable utilité. Et puis, c'était passionnant à réaliser. À partir du moment où j'ai commencé mes recherches, je me suis dit que ce serait bien d'ajouter des photos. Ensuite, j'ai pensé aux surnoms, puis aux biographies. Ça a pris de l'ampleur.

— Donc, tu as... euh... créé une sorte de répertoire ? Un répertoire des vampires ?

— Exactement.

Son visage s'est illuminé.

— Une nuit, a-t-il poursuivi, j'étais en train de penser à tous les vampires qui avaient croisé ma route, au cours du siècle passé, et j'ai commencé à faire une liste. Ensuite, j'y ai joint de petits portraits que j'avais dessinés ou une photo que j'avais prise...

— Alors, on peut vraiment prendre un vampire en photo ? ai-je coupé.

— Bien entendu. Nous n'avons jamais aimé le principe même de la photographie. Et ce, dès ses débuts. Quand le procédé s'est démocratisé en Amérique, il nous est cependant devenu difficile de l'ignorer. Le problème, c'est qu'une photo prouve que vous étiez là à tel endroit et à telle date. Or, si vous n'avez pas changé entre deux clichés pris à vingt ans d'intervalle, eh bien... la démonstration est faite. Mais, depuis que notre existence a été officiellement reconnue, nous n'avons plus de raison de redouter la photographie.

— Ce n'est pas l'avis de tous les vampires, j'imagine.

— Non. Il y a toujours ceux qui veulent rester dans l'ombre et dormir dans une crypte tous les jours.

Venant d'un type qui ne dédaignait pas un petit séjour dans le cimetière d'à côté, de temps à autre, il y avait de quoi rigoler doucement.

— Et d'autres vampires ont participé à ce projet ?

Bien sûr. Certains ont même adoré se replonger dans le passé, réveiller les souvenirs enfouis. Ils en ont profité pour essayer de renouer contact avec d'anciennes connaissances ou pour reprendre la route sur des chemins oubliés. Évidemment, je n'ai pas une liste exhaustive de tous les vampires qui résident en Amérique. Il me manque, notamment, les références des immigrés de fraîche date. Mais je pense avoir recensé au moins quatre-vingts pour cent de la population.

— Je vois. Mais pourquoi la reine de Louisiane tient-elle tellement à obtenir cette fameuse base de données ? Et pourquoi Edgington s'est-il donné tout ce mal pour s'en emparer, dès qu'il a été au courant de son existence ? Il peut bien demander à ses propres investigateurs d'en faire autant, non ?

— Oui. Mais ce serait quand même beaucoup plus facile pour lui de la récupérer toute faite, tu ne crois pas ? Quant à l'intérêt de posséder une telle base de données... Que dirais-tu d'avoir à ta disposition un annuaire contenant les coordonnées de tous les télépathes des États-Unis ?

— Ce serait génial ! Je pourrais essayer de communiquer avec eux. Je pourrais leur demander des tuyaux pour résoudre mes problèmes et, même, pour mieux utiliser mes pouvoirs.

— Donc, d'après toi, ne serait-il pas intéressant d'avoir une liste de tous les vampires des États-Unis, avec leurs références, leurs talents particuliers, leurs connaissances spécifiques ?

— Mais il existe sûrement des vampires qui ne tiennent pas à y être, dans ta liste. Tu viens de me dire toi-même que certains préfèrent rester dans l'ombre.

— Absolument.

— Et ces vampires-là apparaissent dans ta base de données ?

Il a hoché la tête.

— Tu es suicidaire ou quoi ?

— Je ne me suis pas rendu compte du danger que pouvait représenter une telle liste, au début.

— Je n'ai pas réalisé le pouvoir qu'une telle masse d'informations pouvait procurer à celui qui la détenait. Jusqu'à ce qu'on essaie de me dérober mon travail...

Sa bouche a pris un pli amer.

Soudain, des cris en provenance de l'appartement voisin ont attiré notre attention.

Lèn et Debbie remettaient ça. Ils se faisaient vraiment du mal, ces deux-là. Pourtant, une irrésistible force d'attraction les poussait à se cogner constamment l'un à l'autre. Qui sait ? Peut-être que, séparée de Lèn, Debbie était une chic fille... Non, je n'arrivais pas à le croire. Mais peut-être qu'elle était supportable. Évidemment, ils auraient dû se séparer. Ils n'auraient même jamais dû se retrouver ensemble dans la même pièce.

Et j'aurais dû en prendre de la graine...

J'ai essayé de considérer ma situation d'un œil détaché : j'étais là, le cou meurtri, la hanche déchirée par un épieu, à bout de forces et de larmes, couchée dans la chambre vide d'un appartement glacial, au beau milieu d'une ville inconnue, avec un vampire qui m'avait trompée, vidée de mon sang et violée.

Une grande décision se dressait devant moi. Elle me crevait les yeux, n'attendant plus qu'une chose : que je la prenne et que j'agisse en conséquence.

J'ai repoussé Bill sans ménagement et je me suis levée sur mes jambes flageolantes. J'ai enfilé ma parka volée et j'ai ouvert la porte du salon. Derrière moi, Bill n'a rien dit. Un petit sourire aux lèvres, Éric écoutait la dispute qui se prolongeait dans l'appartement voisin.

— Ramène-moi chez moi, lui ai-je posément demandé.

— Pas de problème. Maintenant ?

— Oui. Lèn pourra déposer mes affaires en passant, quand il ira à Bâton Rouge.

— La Lincoln est-elle encore utilisable ?

— Sûrement. Tiens.

J'ai sorti les clés de ma poche pour les lui donner. J'ai quitté l'appartement inoccupé et je me suis dirigée vers l'ascenseur. Bill n'a pas cherché à m'en empêcher.

CHAPITRE 13

Éric m'a rattrapée au moment où je montais dans la Lincoln.

— J'avais des instructions à donner à Bill, m'a-t-il dit. C'est lui qui a mis la pagaille, à lui de faire le ménage.

Il s'était sans doute senti obligé de me donner une explication, mais je ne lui avais rien demandé.

Habitué à la conduite sport (il collectionnait les bolides), Éric semblait avoir quelques petits problèmes avec la luxueuse berline – un vrai paquebot, il faut bien l'avouer.

— As-tu jamais remarqué que tu as une certaine tendance à prendre la fuite, dès que les choses entre Bill et toi s'enveniment ? m'a-t-il soudain demandé d'une voix très posée, comme on quittait le centre-ville. Non que cela me dérange – je serais même ravi que vous mettiez un terme à votre... association –, mais si c'est ton mode de fonctionnement en matière de relations amoureuses, j'aimerais autant le savoir.

Plusieurs réponses me sont venues à l'esprit. J'ai écarté les deux ou trois premières (si grossières que ma grand-mère se serait retournée dans sa tombe) et j'ai respiré un grand coup.

— Et d'un, je ne vois pas de quoi tu te mêles, Éric. Ce qui se passe entre Bill et moi ne te regarde pas.

J'ai marqué une pause, pour laisser à l'information le temps de s'ancrer dans son cerveau.

— Et de deux, c'est la première relation sérieuse que j'aie avec qui que ce soit. Je n'ai donc jamais suivi de ligne de conduite en la matière.

Je me suis de nouveau interrompue. Il s'agissait de bien réfléchir à ce que j'allais dire ensuite. Je n'avais pas l'intention de rater ma sortie.

— Et de trois, c'est fini. Terminé. Avec Bill, avec la zone bidule, avec le roi machin, avec la communauté des vampires au grand complet. J'en ai marre de tous vos trucs de détraqués, marre de tous ces cadavres, de toutes ces visions d'horreur, marre de devoir toujours

assumer, de devoir toujours jouer les braves petits soldats, de devoir toujours faire un tas de trucs qui me fichent une trouille bleue et de devoir nager dans le glauque et le surnaturel. Je suis juste quelqu'un de normal, et je veux fréquenter des gens normaux. Ou, du moins, des gens qui respirent !

Éric n'a pas répondu tout de suite, comme s'il n'était pas très sûr que j'aie fini. Je l'ai regardé à la dérobée. Les lampadaires éclairaient son profil en lame de couteau. Il n'y avait pas l'ombre d'un sourire sur ses lèvres décolorées : il ne se moquait pas de moi. C'était déjà ça.

Il m'a jeté un bref coup d'œil, avant de reporter son attention sur la route.

— J'ai bien entendu ce que tu m'as dit. Et je ne doute pas une seconde de ta sincérité. J'ai bu de ton sang, je sais ce que tu ressens.

Deux kilomètres d'obscurité ont défilé en silence. J'étais contente qu'Éric me prenne au sérieux. Pour une fois ! Il lui arrivait souvent de ne pas me croire, ou même de ne pas écouter un traître mot de ce que je lui disais.

— Tu es perdue pour les humains, a-t-il brusquement lâché, son accent étranger, imperceptible d'habitude, soudain étonnamment prononcé.

— C'est bien possible. Mais ce n'est pas vraiment une grosse perte pour moi. Je n'ai jamais eu beaucoup de chance avec les hommes, de toute façon.

Difficile de sortir avec un mec, quand vous savez exactement ce qu'il a en tête. La plupart du temps, ça suffit à vous refroidir, et même à vous dégoûter des humains pour un bon moment.

— Mais, quoi qu'il arrive, je serai plus heureuse toute seule que je ne le suis maintenant, ai-je conclu d'un ton déterminé.

Je repensais au fameux dicton : « Mieux vaut être seule que mal accompagnée. » Serais-je mieux sans lui qu'avec lui ? Avec Granny, on avait pris l'habitude de lire le courrier d'Ann Landers tous les jours, quand on avait commencé à comprendre un peu mieux les choses de la vie, Jason et moi. Les conseils d'Ann Landers faisaient la pluie et le beau temps à travers tous les États-Unis, et son papier quotidien dans le journal alimentait la conversation de plus d'une famille américaine, vous pouvez me croire. On discutait des réponses qu'elle donnait aux lectrices. Une grande majorité s'adressait à des femmes qui avaient du mal à gérer leur relation avec des types comme Jason, justement. Le point de vue de mon frère permettait assurément de remettre les choses en perspective...

Pour l'heure, pas de doute : je serais beaucoup mieux sans Bill. Il s'était servi de moi, il m'avait trompée, trahie, saignée, violée...

Il m'avait aussi défendue, vengée, fait grimper aux rideaux et,

accessoirement, m'avait offert des heures et des heures d'une présence attentive et mentalement muette – une nouveauté pour moi, et une vraie bénédiction.

Comment faire la part des choses ? Le problème, voyez-vous, c'est que je n'avais pas de balance sous la main. Alors, pour peser le pour et le contre, on verrait ça une autre fois. Ce que j'avais bel et bien, en revanche, c'étaient un cœur en miettes et une voiture qui me reconduisait chez moi.

On filait dans la nuit, chacun plongé dans ses propres réflexions. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur l'autoroute, et la Lincoln avalait tranquillement les kilomètres. Je n'avais aucune idée de ce qu'Éric pensait, ce qui était drôlement reposant. Il pouvait être en train de se dire qu'il se garerait bien sur la bande d'arrêt d'urgence pour me planter ses crocs dans le cou, tout comme il pouvait se demander à combien se monterait la recette de la nuit au Croquemitaine. J'aurais bien aimé qu'il me parle. J'aurais voulu qu'il me raconte la vie qu'il avait menée avant de devenir un vampire. Mais autant essayer d'ouvrir un coffre-fort avec une épingle à cheveux : le sujet était classé secret défense (pour lui comme pour la plupart des vampires). Je n'avais d'ailleurs pas l'intention de l'aborder. À plus forte raison par une nuit pareille. C'était trop risqué, et j'avais déjà eu largement ma dose de frissons, merci.

On était à environ une heure de Bon Temps quand on s'est arrêtés dans une station-service. Il fallait qu'on prenne de l'essence, et j'avais une envie pressante. Éric avait déjà commencé à remplir le réservoir lorsque j'ai extrait mon corps endolori de la voiture. Je lui avais bien proposé de faire le plein, mais il avait poliment refusé avec un « non, merci » de galant homme. Un autre véhicule était arrêté à la pompe. La conductrice, une fausse blonde qui devait avoir à peu près mon âge, a raccroché le pistolet de sans plomb au moment où je sortais de la Lincoln.

À 1 heure du matin, la station-service était déserte, mis à part la blonde maquillée comme un carré d'as emmitouflée dans sa doudoune. En me dirigeant vers la boutique, j'ai remarqué un vieux pick-up Toyota garé sur le côté, dans le seul coin que n'éclairaient pas les lumières du parking. À l'intérieur, deux hommes semblaient avoir une conversation animée. Ça avait l'air de barder.

— Il fait trop froid pour rester assis dans sa voiture, m'a dit la blonde aux racines noires, au moment où nous franchissions ensemble les portes vitrées de la boutique.

Elle a cru bon de le prouver à grand renfort de gros frissons et de mimiques significatives, genre film muet.

— C'est sûr, ai-je vaguement commenté, en passant devant elle.

J'avais déjà remonté la moitié de l'allée du fond quand le

caissier, juché sur sa petite estrade derrière le long comptoir, s'est enfin arraché à son écran de télé pour prendre l'argent que la blonde lui tendait.

J'ai eu du mal à fermer la porte des toilettes (le bois avait gonflé : conséquence d'une inondation antérieure, sans doute). Je n'ai d'ailleurs pas vérifié si elle fermait complètement, car j'étais un peu pressée. L'important, c'était que celle des WC ferme bien et que le verrou marche. Là, rien à redire. Et c'était d'une propreté irréprochable. Lorsque j'en suis sortie, comme je n'étais pas vraiment impatiente de retrouver Éric et son silence, j'ai pris le temps de m'examiner sous toutes les coutures dans la glace, au-dessus des lavabos. Je m'attendais à voir un monstre... et je n'ai pas été déçue.

La morsure dans mon cou n'était franchement pas ragoûtante. On aurait dit qu'un molosse m'avait sauté à la gorge et s'y était obstinément accroché pendant que je me débattais. Tout en nettoyant ma plaie avec un tampon de papier toilette mouillé et un peu de savon liquide, je me suis demandé si le sang de vampire que j'avais avalé allait me donner une certaine force et une certaine capacité de récupération pendant une certaine durée fixée à l'avance et limitée dans le temps, ou s'il agirait plus longtemps, comme un médicament à effet retard. J'ignorais comment ça marchait. Après avoir reçu du sang de Bill, j'avais été dans une forme olympique pendant plus de deux mois.

Je n'avais ni peigne ni brosse sur moi, et j'avais vraiment la tête d'une vieille poupée de chiffon que le chat aurait dénichée dans une poubelle et ramenée dans son panier après l'avoir traînée à travers tout le quartier. J'ai essayé de me coiffer avec les doigts, mais ça n'a fait qu'aggraver les choses. Finalement, je me suis lavé le visage et les mains et je suis retournée dans le magasin. Une fois de plus, la porte est venue se loger sans bruit dans l'encadrement gondolé. J'ai émergé dans la lumière crue des néons, entre des rayons entiers de produits locaux. J'ai distraitement passé en revue les paquets de grains de maïs grillés CornNuts, de Lays Chips, de cookies Moon Pies fourrés à la guimauve, les boîtes jaunes de tabac à priser Scotch Snuff, celles de tabac à pipe Prince Albert (le Prince Albert qui, comme disait la pub, devait étouffer dans sa boîte), les...

... deux braqueurs, plantés devant le caissier, l'arme au poing, près de l'entrée.

Seigneur ! Pourquoi on ne leur file pas carrément des tee-shirts avec des cibles imprimées dessus, à ces pauvres types des stations-service ?

Voilà ce que je me suis dit, aussi décontractée que si je regardais une scène de braquage dans un polar, à la télé. Puis je me suis ressaisie, brutalement ramenée sur terre par l'extrême tension qui se lisait sur le visage du caissier. Il était très jeune, à peine sorti de

l'adolescence. Et il était tout seul devant deux grosses brutes armées de revolvers. Il avait les mains en l'air et... il était fou de rage. Je m'attendais à le voir supplier ses agresseurs de l'épargner ou bredouiller des paroles incohérentes. Mais non. Ce gamin n'était pas terrorisé. Il était furieux.

C'était la quatrième fois qu'on lui faisait le coup (l'info était toute fraîche : elle venait de tomber de son cerveau dans le mien) et la troisième fois avec une arme à feu. Il aurait bien voulu pouvoir aller chercher le fusil qu'il avait planqué sous le siège de son pick-up, garé derrière le magasin, et « leur faire sauter le caisson, à ces enfoirés ».

Et, pendant ce temps, personne ne faisait attention à moi. Ni les braqueurs ni le caissier ne semblaient s'être rendu compte de ma présence. Je n'allais pas m'en plaindre, remarquez.

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi pour m'assurer que la porte des toilettes était bien coincée, qu'elle ne claquerait pas au mauvais moment. La meilleure chose à faire était encore de me faufiler dehors par la porte de service (si je la trouvais) et d'aller avertir Éric pour appeler la police avec son portable.

Justement, en parlant d'Éric... comment se faisait-il qu'il ne soit pas encore venu payer l'essence à la caisse ?

J'ai soudain eu un très mauvais pressentiment. Si Éric n'était pas encore venu, c'était qu'il n'allait pas venir. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il avait décidé de vider les lieux. Et de me laisser.

Ici.

Toute seule.

« Exactement comme Bill l'a fait », s'est empressée de me rappeler ma petite voix intérieure.

Ou peut-être que les braqueurs lui avaient tiré dessus. S'il avait pris une balle en pleine poitrine... Une balle de gros calibre dans le cœur, ça ne pardonne pas. Même quand on est un vampire.

Bon. Cela ne servait à rien que je reste plantée là, à me ronger les sangs. Il était temps d'agir.

J'étais dans la boutique de station-service type. Quand on entrait, le caissier se trouvait à droite, derrière un long comptoir, perché sur une petite estrade. Les vitrines réfrigérées pour les boissons fraîches occupaient tout le mur de gauche. Il y avait trois allées qui faisaient toute la largeur du magasin, plus les présentoirs spécifiques : tourniquets de cartes postales, de gadgets souvenirs, de cochonneries diverses, sans compter les piles de Thermos, les sacs de charbon de bois et de graines pour les oiseaux.

Je me trouvais tout à fait au fond du magasin et je pouvais voir le caissier (sans problème) et les deux voleurs (à peine) par-dessus les rayonnages. Il fallait que je fiche le camp d'ici et, de préférence, sans me faire remarquer. J'ai jeté un petit coup d'œil circulaire et j'ai

repéré une porte sur laquelle était indiqué : « Réservé au personnel. » Elle se trouvait derrière le comptoir, du même côté que le jeune caissier, mais à l'autre extrémité du magasin. Il y avait un petit passage entre le comptoir et le mur qui permettait de l'atteindre. Mais, entre le bout de mon allée et le début du comptoir, j'allais être à découvert.

Inutile d'attendre plus longtemps. La situation n'allait pas s'arranger toute seule.

Je me suis mise à quatre pattes et j'ai commencé à ramper en direction de la porte en question. J'avancais lentement, pour pouvoir écouter ce qui se passait en même temps.

— ... aux cheveux blonds entrer ici, à peu près de cette taille-là ? disait un des deux braqueurs.

Mon cœur a manqué un battement.

Le temps de me planquer derrière les étagères, j'avais raté le début de la conversation. De qui parlait-il ? D'Éric ou de moi ? Ou de la fausse blonde ? La taille indiquée m'aurait bien aidée, mais je ne pouvais pas la deviner, évidemment. Qui ces deux types recherchaient-ils ? Un vampire ou une télépathe ? Oh ! Et puis, après tout, je n'étais quand même pas la seule personne au monde à pouvoir s'attirer des ennuis. Il fallait bien en laisser un peu pour les autres.

— Si. Une blonde est venue acheter des clopes, y a pas cinq minutes, a grommelé le caissier.

Bien joué, gamin !

— Nan, on l'a vue partir, celle-là. C'est l'autre qu'on veut. Celle qu'était avec le vampire.

Bon, d'accord, peut-être que je ressemblais vaguement à cette description.

— J'en ai pas vu d'autre.

J'ai levé légèrement les yeux, je ne sais pas bien pourquoi (l'instinct ?), et j'ai tout de suite remarqué le miroir bombé suspendu dans le coin du magasin. C'était un système de sécurité qui permettait au caissier de surveiller les clients pour éviter le vol à l'étalage. Et, subitement, je me suis dit : « Il doit me voir ramper entre les rayons. Il sait que je suis là. »

Intérieurement, je l'ai béni. Il essayait de me protéger. J'allais donc tout tenter pour le sortir de là. Je lui devais bien ça. Et si on pouvait éviter de se faire tirer dessus dans la manœuvre, ce ne serait pas plus mal non plus. Mais où était donc passé Éric ? Qu'est-ce qu'il fichait, bon sang ?

J'ai eu aussi une petite pensée pour Bernard, qui avait eu la bonne idée de me prêter un pantalon de survêtement et des mules à semelles de crêpe, tenue idéale pour jouer les filles de l'air. J'ai repris ma lente reptation vers la porte, en priant pour qu'elle ne grince pas.

Les deux voleurs s'entretenaient toujours avec le jeune caissier, mais je n'écoutais plus que d'une oreille : j'étais trop concentrée sur l'objectif à atteindre.

Il m'était déjà arrivé d'avoir peur, auparavant. De nombreuses fois. Mais celle-ci ferait, à coup sûr, partie des pires de toute mon existence.

Mon père était chasseur ; Jason et ses copains chassaient, à leurs heures perdues ; et j'avais assisté à une fusillade à Dallas (un véritable massacre) : je savais ce qu'une balle pouvait faire. J'étais parvenue au bout de l'allée et j'allais bientôt quitter le rempart du dernier rayon.

J'ai risqué un bref coup d'œil de l'autre côté de la tête de gondole. J'allais devoir parcourir environ quatre mètres avant d'atteindre le refuge tout relatif du comptoir. Je serais alors à l'abri des regards.

— V'là une bagnole, a soudain annoncé le caissier.

Les deux types ont immédiatement tourné la tête vers les pompes. Sans mes pouvoirs télépathiques, jamais je n'aurais su ce que le caissier essayait de faire, et j'aurais peut-être hésité trop longtemps. Mais là, j'ai foncé tête baissée.

— J'vois pas d'bagnole, a grogné le moins costaud des deux braqueurs.

— J'avais cru entendre la sonnerie, a dit le jeune caissier. Celle qui s'déclenche quand une voiture passe dessus.

J'ai tendu la main vers la poignée. La porte s'est ouverte en silence.

— Ça lui arrive de sonner sans qu'y ait personne, a-t-il renchéri.

J'ai compris qu'il faisait exprès de parler pour me couvrir. Il cherchait à monopoliser l'attention des deux types. Décidément, j'allais lui devoir une fière chandelle, à celui-là !

J'ai poussé la porte et je me suis faufilée à quatre pattes de l'autre côté. Je me suis alors retrouvée dans un petit couloir fermé par une autre porte qui devait donner sur l'arrière du bâtiment. Il y avait une clé dans la serrure – judicieux, de verrouiller la porte de service. À une des patères fixées dans le bois de la porte était pendue une grosse parka style commando. J'ai glissé la main dans la poche de droite. Oui ! Les clés de mon caissier préféré ! Sacré coup de bol (il faut croire que ça peut m'arriver, à moi aussi). J'ai serré les clés dans mon poing pour les empêcher de cliqueter et j'ai ouvert la porte qui donnait sur l'extérieur.

C'était le désert, dehors. L'éclairage était faible, mais bon, je n'allais pas me plaindre. De toute façon, hormis un vieux pick-up cabossé et un container à ordures qui empestait à cent mètres à la

ronde, il n'y avait rien à voir. Le bitume se lézardait, et les rares mauvaises herbes qui avaient réussi à se faufiler au travers étaient rabougries et décolorées. Pas de doute, c'était l'hiver. Un petit bruit sur ma gauche m'a fait sursauter. J'ai bondi sur le côté, le souffle coupé. Ce n'était qu'un vieux raton laveur – énorme, la bestiole : un vrai monstre. Il ne m'a même pas jeté un coup d'œil avant de traverser paisiblement le parking en direction d'un maigre bosquet.

J'ai pris une inspiration frémissante et je me suis efforcée de me concentrer sur le trousseau de clés que j'avais dans la main. Malheureusement, il devait bien y en avoir une vingtaine. Ce même avait plus de clés que de poils au menton ! Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien en faire ? Personne sur cette fichue planète ne pouvait en utiliser autant ! Je les ai fébrilement examinées, une à une. Ah ! Celle-là était gainée d'un capuchon en plastique noir estampillé GM – General Motors, avec un peu de chance. Je l'ai introduite dans la serrure de la portière. Bingo ! À l'intérieur, ça empestait le tabac froid et le chien mouillé. Le fusil, un Benelli dernier modèle, était bien sous la banquette. J'ai vérifié qu'il était chargé – fervent partisan de l'autodéfense, mon cher frère m'avait appris à me servir du sien.

J'avais beau être armée, j'avais tellement peur que je n'étais plus très sûre de vouloir faire le tour du bâtiment. Il fallait pourtant que j'inspecte les environs pour voir ce qu'était devenu Éric. J'ai longé à pas de loup le mur latéral, du côté où le vieux pick-up Toyota était garé. J'ai jeté un petit coup d'œil sur le plateau du camion. Il était vide, mais un reflet a attiré mon attention. J'ai passé le doigt dessus.

Du sang frais. Du sang de vampire. J'ai cru que mon cœur s'arrêtait. Je suis restée pétrifiée un instant, la tête penchée au-dessus de la tache scintillante. Puis je me suis ressaisie.

Par la vitre du conducteur, j'ai vu que le bouton de verrouillage intérieur était soulevé : la cabine n'était pas fermée. Eh bien, c'était mon jour de chance ! J'ai ouvert la portière et examiné l'intérieur. Il y avait une boîte ouverte sur le siège avant, côté passager. Quand j'ai découvert ce qu'elle contenait, mon sang s'est figé dans mes veines. Les mots : « Nombre d'articles : deux » apparaissaient en gros sur un des côtés de la boîte. Il ne restait pourtant qu'un seul filet à mailles d'argent à l'intérieur, le genre de ceux dont on trouvait la publicité dans les magazines spécialisés avec, écrite en orange fluo, la mention : « Résiste aux vampires. » Autant dire d'une cage à requins que c'était une excellente protection contre les morsures de requin !

Où était Éric ? J'ai exploré les alentours. Sans résultat. J'entendais la circulation sur l'autoroute toute proche, mais le parking et la station-service étaient plongés dans un silence de mort.

J'ai soudain repéré un cran d'arrêt sur le tableau de bord. Intéressant... J'ai posé le fusil sur le siège du conducteur et je me suis

emparée du couteau. J'ai libéré la lame, prête à la planter dans les pneus. Puis j'ai réfléchi. Des pneus réduits en charpie prouveraient que quelqu'un était sur le parking pendant que les braqueurs menaçaient le caissier à l'intérieur de la boutique. Ce n'était peut-être pas une bonne idée. Je me suis donc contentée d'entailler le pneu avant gauche, juste un petit trou, du genre de ceux qu'on se fait en roulant sur n'importe quoi, un bout de verre, un truc tranchant, allez savoir... En tout cas, s'ils pouvaient repartir, ils seraient obligés de s'arrêter en cours de route, à un moment ou à un autre. J'ai empoché le couteau (à croire que je devenais kleptomane) et j'ai regagné la pénombre du bâtiment. Le tout n'avait pas duré plus de quelques minutes.

La Lincoln était toujours garée devant la pompe à essence. Le clapet du réservoir était fermé. Donc, Éric avait eu le temps de faire le plein avant d'être attaqué par les deux types. J'ai trouvé un bon poste d'observation près de l'entrée : le casier à bouteilles de gaz qui faisait un angle droit avec la façade. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur.

Les braqueurs étaient passés de l'autre côté du comptoir, là où le caissier était assis.

Hé ! Il fallait arrêter ça tout de suite ! Ils étaient en train de le tabasser pour l'obliger à leur dire où j'étais – du moins était-ce ce que j'imaginais. Je ne pouvais tout de même pas laisser quelqu'un trinquer pour moi.

— Sookie !

La voix s'était élevée juste derrière moi. Une demi-seconde plus tard, une main est venue se plaquer sur ma bouche. C'était moins une : j'allais crier.

— Désolé. J'aurais dû trouver une autre façon de me manifester.

— Bon sang, Éric ! ai-je murmuré dès qu'il a bien voulu me laisser parler. Il faut le sortir de là !

— Qui ?

— Mais le jeune type, à la caisse !

— Pourquoi ?

Les vampires me stupéfient, parfois. Enfin, les gens, en général. Mais là, il se trouvait que c'était un vampire.

— Parce qu'il est en train de se faire massacrer pour nous protéger et que, si ça continue, ils vont le tuer ! Et ce sera notre faute !

— Ce sont des braqueurs, Sookie. Ils veulent juste piquer la caisse, m'a-t-il répondu du ton du professeur qui s'adresse à un élève attardé. Ils avaient un filet anti-vampires, alors ils l'ont essayé sur moi, mais ce sont juste deux petites crapules sans envergure.

— Ils en ont après nous, ai-je insisté.

La moutarde commençait à me monter au nez.

— OK. Explique-moi.

C'est ce que j'ai fait.

— Bon. Donne-moi ce fusil, a-t-il dit au terme de mon exposé.

Il a attrapé le Benelli. Mais je ne l'ai pas lâché.

— Sais-tu seulement t'en servir ?

Il a ricané.

— Probablement aussi bien que toi, a-t-il rétorqué en jetant sur l'arme en question un regard plutôt incertain.

— C'est bien là ton erreur.

Au lieu d'entamer un débat prolongé sur le sujet – il y avait urgence, mon nouveau champion était en train de prendre coup sur coup –, j'ai fait le tour des bouteilles de gaz et j'ai franchi le seuil en trombe. La petite cloche de la porte d'entrée a carillonné à la volée, mais les braqueurs n'ont pas semblé l'entendre. Avec les cris et le bruit des coups qui se succédaient, ça se comprenait. Ils n'ont réagi que quand j'ai tiré en l'air, juste au-dessus d'eux, et qu'une averse de poussière et de plâtre leur est tombée sur la tête.

Le recul de l'arme m'avait pratiquement scotchée au plafond, mais je n'ai pas perdu mon aplomb et j'ai braqué le canon de mon fusil droit sur eux. Ils se sont figés. C'était comme jouer à « un, deux, trois, soleil » à la récré, en beaucoup moins drôle. Le malheureux caissier avait le visage en sang. J'étais pratiquement sûre qu'il avait le nez cassé, et il lui manquait des dents de devant.

J'ai senti une rage brûlante m'envahir.

— Laissez-le partir, ai-je distinctement articulé, les mâchoires crispées.

— Vous comptez nous descendre, ma p'tite dame ?

— Je vais me gêner !

— Et si elle vous rate, je vous promets de rectifier le tir, a annoncé la voix glaciale d'Éric derrière moi.

Un vampire de cette trempe-là, ça vous fait des renforts pas franchement négligeables. En tout cas, à en juger par leur expression, mes adversaires semblaient tout à fait de cet avis.

— Le vampire s'est barré, Sonny.

Celui qui venait de faire cette révélation fracassante était le moins costaud des braqueurs, un type aux mains sales et aux bottes noires de cambouis.

— Je vois ça, lui a répondu Sonny, qui n'avait manifestement pas les yeux dans sa poche.

Quant au jeune caissier, il n'a pas perdu le nord. Il avait beau trembler de douleur, il a escaladé le comptoir aussi vite que son piteux état le lui permettait. Il avait une vraie tête de monstre, à présent, la poussière blanche tombée du plafond s'étant collée au sang qui lui recouvrait la figure.

— Vous avez trouvé mon fusil, m'a-t-il lancé, avec une satisfaction manifeste, en me contournant prudemment pour ne pas se retrouver pris entre deux feux.

Il a sorti un portable de sa poche et a composé un numéro. D'une voix éraillée et avec un débit de mitraillette, il s'est empressé de tout raconter aux flics.

— Avant que la police ne débarque, Sookie, a posément déclaré Éric, il va falloir faire avouer à ces deux minables l'identité de ceux qui les ont envoyés.

Si j'avais été un des « deux minables » concernés, je peux vous garantir que je n'en aurais pas mené large. Et ces deux-là semblaient parfaitement savoir de quoi était capable un vampire en colère.

Éric est passé devant moi pour faire face aux braqueurs. Dans la lumière crue des néons, j'ai alors pu voir son visage. Des zébrures violacées s'entrecroisaient sur sa peau blême. Je me suis dit qu'il avait eu de la chance de n'avoir été touché qu'à la figure – bien que je doute qu'il se soit estimé très chanceux, dans l'histoire.

— Viens ici, a-t-il aboyé en rivant son regard hypnotique aux yeux soudain vitreux de Sonny.

Sonny est immédiatement descendu de l'estrade placée derrière le comptoir. Son compagnon l'a regardé faire, bouche bée.

— Stop !

Sonny a bien essayé de fermer les paupières, mais il les a entrouvertes en entendant Éric approcher d'un pas, et ça lui a été fatal. Si vous ne possédez pas de pouvoirs surnaturels quelconques, ne regardez jamais un vampire dans les yeux.

— Qui vous a envoyés ? lui a demandé Éric, avec une douceur assez effrayante.

— Les Chiens d'Enfer, a répondu Sonny d'une voix monocorde.

— Le nom du gang des motards, ai-je cru bon d'expliquer à Éric.

Pour ma part, j'obtenais des réponses beaucoup plus détaillées en fouillant dans l'esprit de Sonny.

— Que vous ont-ils ordonné exactement ?

— Ils nous ont dit d'nous poster le long d'l'autoroute pour vous intercepter. Il y en a encore qu'attendent aux autres stations-service.

Ils avaient engagé plus de quarante petites frappes du même genre que Sonny. Eh bien ! Ils n'avaient pas lésiné sur les moyens ! Et ils avaient allongé la monnaie.

— Quel signalement vous a-t-on donné ?

— Un grand brun et un grand blond avec une jolie blonde, une p'tite jeunette avec une belle paire de miches.

La main d'Éric a bougé trop vite pour qu'un œil humain puisse la suivre. Je n'ai su qu'il avait giflé Sonny qu'en voyant le sang couler

sur la joue du voyou.

— Tu parles de ma future maîtresse : mesure tes paroles. J'exige un minimum de respect. Pourquoi étiez-vous censés nous intercepter ?

— Pour vous ramener à Jackson.

— Pourquoi ?

— Les gars d'la bande vous soupçonnent d'avoir quelque chose à voir avec la disparition d'Jerry Falcon. Ils ont des questions à vous poser là-d'ssus. Ils avaient placé des gars pour surveiller un immeuble du centre de Jackson. Quand ils vous ont vus sortir dans une Lincoln blanche, ils vous ont pris en filature. Le type brun était pas avec vous. Mais la fille correspondait. Ils ont transmis l'info, et on vous a suivis.

— Les vampires de Jackson sont-ils impliqués dans cette affaire ?

— Non. Ceux d'la bande ont pensé que c'était à eux de régler le problème. Mais comme ils ont plein d'gars malades – une sorte de virus qu'ils se seraient tous chopé y a un ou deux jours à une soirée, d'après c'qu'on raconte –, ils ont recruté un paquet de types dans not'genre pour leur donner un coup d'main.

— Qui sont ces hommes, Sookie ? m'a demandé Éric sans se retourner.

J'ai fermé les yeux pour me concentrer.

— Des types tout ce qu'il y a d'ordinaire.

Ce n'étaient ni des changelings ni des lycanthropes. Ce n'étaient même pas des humains dignes de ce nom, à mon sens, mais bon, je ne m'appelais pas Dieu : ce n'était pas moi qui les avais créés.

— Bien. Maintenant, il s'agirait de ne pas nous attarder ici.

Je ne l'aurais peut-être pas dit comme ça, mais c'était exactement ce que je pensais. Il n'aurait plus manqué que je passe la nuit au poste ! Quant à Éric, il ne fallait même pas y penser. Il n'y avait pas une seule cellule conçue pour incarcérer un vampire, dans les environs. Il aurait fallu l'envoyer à Shreveport.

Éric tenait toujours Sonny en son pouvoir.

— Tu ne nous as pas vus, lui a-t-il ordonné. Ni cette dame ni moi.

— Juste le même, a acquiescé Sonny.

L'autre braqueur a tenté de garder les yeux fermés, mais Éric lui a soufflé au visage et, tout comme un chiot qu'on tient par la peau du cou, le type a ouvert les yeux et s'est débattu pour essayer de lui échapper. En un quart de seconde, Éric le tenait à sa merci. Il a répété le même processus.

Puis il s'est tourné vers le caissier et lui a tendu son fusil avec un « C'est à vous, je crois » très distingué.

— Oui, merci, a répondu le gamin, les yeux prudemment rivés

à la crosse de son arme, qu'il a aussitôt braquée sur les deux types. Je sais : j'veus ai pas vus, a-t-il ajouté en évitant toujours de regarder Éric. Et j'dirai rien aux flics.

Éric a posé quarante dollars sur le comptoir.

— Pour l'essence, a-t-il expliqué. Allons-y, Sookie.

— Une Lincoln blanche avec un trou dans le coffre, ça passe pas inaperçu, nous a lancé le même.

— Il a raison, ai-je marmonné en bouclant ma ceinture.

On a entendu hurler les sirènes de police. Elles semblaient toutes proches.

— J'aurais dû prendre le pick-up de ces deux crétins, a-t-il marmonné.

Il ne paraissait pourtant pas mécontent de notre petite mésaventure, maintenant qu'elle était terminée.

— Et tes brûlures ? lui ai-je demandé. Ça va ?

— Beaucoup mieux.

Les zébrures se voyaient à peine, à présent.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il m'a jeté un coup d'œil en coin. Il roulait tranquillement, sans dépasser la limite de vitesse. Si les policiers qui convergeaient vers la station-service nous avaient vus rouler à tombeau ouvert, ils auraient pu nous prendre pour des voleurs en cavale...

— Pendant que tu étais aux toilettes, j'ai fini de remplir le réservoir, puis je suis allé payer. J'étais pratiquement arrivé à la porte de la boutique quand ces deux types sont descendus de leur pick-up et m'ont jeté leur filet à la tête. C'était plutôt humiliant de se faire prendre au piège par ces deux imbéciles avec leur ridicule nasse à crevettes.

— Tu devais avoir l'esprit ailleurs.

— Oui. Tout à fait ailleurs...

— Et alors ? Que s'est-il passé ensuite ? ai-je insisté, comme il gardait le silence.

— Le plus costaud des deux m'a donné un coup de crosse derrière la tête. Il m'a fallu un petit moment pour m'en remettre.

— Oui, j'ai vu le sang.

Il s'est frotté la nuque.

— J'ai saigné, en effet. Une fois la douleur apprivoisée, j'ai accroché un coin du filet au pare-chocs de leur camion et je suis parvenu à m'en dépêtrer.

Ces deux imbéciles sont aussi peu doués pour la chasse aux vampires que pour les braquages. S'ils avaient fermé leur épuisette avec un filin ou une chaîne d'argent, le résultat aurait pu être tout à fait différent.

— Donc, tu as réussi à te libérer ?

— Oui, mais le coup qu'ils m'avaient porté à la tête s'est révélé plus problématique que je ne l'avais présumé. J'ai dû rapidement trouver un robinet pour m'asperger. Ça m'a remis les idées à peu près en place. Ensuite, je t'ai cherchée. C'est à l'oreille que je t'ai repérée.

Au bout d'un long silence, il a fini par me demander ce qui s'était passé dans la boutique de la station-service.

— Ils m'ont confondue avec la femme qui est entrée en même temps que moi, quand je suis allée aux toilettes, lui ai-je expliqué. Ils ne semblaient pas bien savoir si j'étais encore à l'intérieur. Et le caissier leur a dit qu'il n'avait vu qu'une seule femme blonde et qu'elle était déjà repartie. Je savais qu'il avait un fusil dans son pick-up – je l'avais lu dans ses pensées. Alors, je suis allée le récupérer. J'en ai profité pour leur crever un pneu. Et puis, moi aussi, je t'ai cherché. J'avais peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

— Tu avais l'intention de nous sauver tous les deux ? Le caissier et moi ?

— Eh bien... euh... oui.

Pourquoi prenait-il ce ton bizarre pour me demander ça ?

— Je ne voyais pas comment j'aurais pu faire autrement. Je n'avais pas vraiment le choix.

Le silence est retombé, toujours aussi tendu. On était à moins d'une demi-heure de Bon Temps. Je me suis dit que ce n'était pas la peine, qu'il valait mieux laisser tomber. Mais, évidemment, ce n'est pas du tout ce que j'ai fait.

— On dirait qu'il y a quelque chose qui te tracasse, ai-je repris, d'une voix où perçait une pointe d'anxiété.

L'ambiance, à l'intérieur de la voiture, commençait sérieusement à me porter sur les nerfs. Je sais, je sais : je prenais des risques, je dirigeais la conversation sur la mauvaise pente. Bref, j'aurais mieux fait de laisser le silence s'installer, même s'il me pesait.

Éric a pris la sortie de Bon Temps.

— Qu'y a-t-il ? Ça aurait posé un problème si je vous avais sauvés tous les deux ?

Je m'enfonçais.

On est passés devant Chez Merlotte, toujours ouvert, et on a tourné vers le sud. Bientôt, on cahotait sur mon allée défoncée.

Éric s'est garé et a coupé le moteur.

— Oui, a-t-il enfin répondu, ça aurait posé un problème. Et quand vas-tu enfin te décider à faire refaire cette satanée route, bon sang ?

Cette fois, j'ai perdu mon sang-froid. En un éclair, j'étais sortie de la voiture. Lui aussi. On s'est fusillés du regard par-dessus le toit de la Lincoln. Puis, subitement, j'ai fait le tour de la voiture au pas de charge et je suis venue me planter devant lui, les poings sur les

hanches.

— Quand j'en aurai les moyens, voilà quand ! Je n'ai pas un rond, bon Dieu ! Et vous passez votre temps à me demander de prendre des jours sur mon boulot pour vous aider dans vos petites magouilles, tous autant que vous êtes ! Je ne peux plus faire ça ! Je ne peux plus ! ai-je hurlé. C'est terminé, compris ? Ter-mi-né ! Je rends mon tablier !

Éric m'a longtemps dévisagée sans rien dire. Je sentais ma poitrine se soulever précipitamment sous ma parka. J'avais du mal à respirer tant la rage m'aveuglait. Il y avait bien un truc qui me dérangeait, un truc bizarre dans la maison, mais j'étais trop énervée pour m'y attarder.

— Bill...

Il n'aurait pas pu choisir pire début. Je me suis enflammée comme une torche.

— Bill file tout son fric à ces tarés de Bellefleur !

J'avais baissé la voix, mais mon ton s'était fait grave, haineux.

— Ça ne lui traverserait même pas l'esprit de m'en donner. Et puis, comment pourrais-je l'accepter, son pognon, de toute façon ? Ça ferait de moi une femme entretenue. Je ne suis pas sa pute. Je suis sa... j'étais sa petite amie.

J'ai senti les larmes me monter aux yeux. Ah, non ! Je n'allais tout de même pas pleurer ! Je préférais encore me remettre en colère. J'ai avalé une grosse goulée d'air, et c'est ce que j'ai fait.

— Qu'est-ce qui t'a pris, d'abord, d'aller raconter que j'allais devenir ta maîtresse ? D'où ça sort, ça encore ?

— Où est passé l'argent que tu as gagné à Dallas ? m'a soudain demandé Éric, me prenant complètement au dépourvu.

— J'ai payé ma taxe d'habitation avec.

— Il ne t'est donc jamais venu à l'esprit que si tu me disais où l'ordinateur de Bill était caché, je te donnerais tout ce que tu voudrais ? Tu n'as pas pensé une seule seconde que Russell te paierait une fortune pour obtenir cette base de données ?

J'en suis restée sans voix.

— Je vois que tu n'y as même pas songé, a-t-il constaté.

— Mais oui, c'est ça ! Je suis un ange, l'intégrité incarnée !

À vrai dire, il avait raison : ça ne m'avait pas effleuré l'esprit. Et j'en étais plutôt fière. Je tremblais d'indignation et de fureur. Je sentais bien la présence de vibrations étrangères, mais l'idée que quelqu'un s'était introduit chez moi n'a fait qu'attiser ma colère. J'étais hors de moi, et la rage qui me consumait réduisait en cendres raison, logique, et même simple instinct de conservation.

— Il y a quelqu'un dans la maison, Éric, ai-je lancé, avant de tourner les talons et de monter les marches de la véranda d'un pas

martial.

J'ai trouvé les clés sous le rocking-chair que ma grand-mère aimait tant. Alors, ignorant tous les signaux d'alerte que mon cerveau m'envoyait, ignorant le cri alarmé d'Éric qui, déjà, accourait, j'ai ouvert la porte.

Une tonne de briques s'est abattue sur mon crâne.

CHAPITRE 14

— On la tient ! a dit une voix que je n'ai pas reconnue.

On m'a relevée sans ménagement. Je chancelais sur mes jambes entre deux types qui me tenaient chacun par un bras.

— Et le vampire ?

— Il s'est pris deux balles avant de filer dans les bois. Il s'en est tiré.

— Pas bon, ça. Allez ! Finissons-en.

Je sentais des présences humaines autour de moi. Mais pas seulement. J'ai ouvert les yeux. Pas de doute, c'étaient bien des humains. Et ils étaient chez moi. Ils étaient dans ma maison ! Ça m'a fait presque aussi mal que le coup que je venais de prendre. Mais qu'est-ce que j'avais cru ? Que j'avais de la visite ? Que c'était tout bonnement Sam, Arlène ou Jason ? Idiote !

Cinq. Il y avait cinq hommes dans mon salon – si j'avais encore assez de neurones en état de marche pour pouvoir compter correctement. Mais, m'empêchant de pousser l'analyse plus loin, le type qui se trouvait devant moi (et qui portait un blouson que j'avais déjà vu quelque part, comme par hasard) m'a donné un coup de poing dans l'estomac.

Je n'avais même plus assez de souffle pour crier.

Les deux hommes qui me tenaient m'ont forcée à me redresser.

— Où est-il ?

— Qui ?

J'étais sincère. Je ne voyais pas de qui il voulait parler. Il m'a frappée de plus belle. À un moment donné, j'ai été prise de nausées, mais je n'avais plus assez d'air pour vomir. J'étais en train de m'asphyxier, je m'étouffais toute seule.

J'ai finalement réussi à prendre une profonde inspiration, sifflante, peut-être, mais salutaire.

Le lycanthrope qui m'interrogeait m'a giflée à la volée, du plat de la main, de toutes ses forces. Il faisait partie de la bande des loups-garous de Jackson, comme son blouson l'indiquait. C'était un type

blond au crâne presque rasé, avec un petit bouc bien dessiné.

Sous la violence du coup, j'ai cru que ma tête allait faire un tour complet.

— Où il est, ce foutu vampire, salope ? a-t-il craché en reculant le poing pour prendre son élan.

Il allait m'assommer. Je voyais le coup venir. Bon. Je n'allais plus pouvoir supporter ça très longtemps. Il était temps de riposter. Prenant appui sur les deux types qui me maintenaient fermement, j'ai balancé les jambes en avant pour projeter le loup-garou en arrière. Si je n'avais pas porté des mules, la technique se serait sans doute révélée plus efficace (c'est marrant, ça, c'est toujours quand on en a besoin qu'on n'a pas ses rangers aux pieds). Néanmoins, Petit Bouc a reculé. Puis il est revenu vers moi. J'ai vu ma mort se refléter dans ses prunelles.

Mais, déjà, mes jambes revenaient sur le sol. Au lieu de les reposer par terre, j'ai amplifié le mouvement vers l'arrière pour déstabiliser les types qui me tenaient. Ils ont vacillé, essayant vainement de garder l'équilibre sans me lâcher. Mais ils ont eu beau gesticuler, ils ont basculé vers l'avant, m'entraînant avec eux. Percuté de plein fouet, le loup-garou est tombé avec nous.

Ça n'améliorait peut-être pas ma situation, mais c'était tout de même mieux que d'attendre passivement de me faire tabasser.

Les bras toujours immobilisés par mes deux gardes du corps, je n'ai pas pu freiner ma chute, et je me suis écrasée face contre terre. L'un des deux types qui me tenaient a quand même lâché prise en tombant et, une fois ma main droite glissée sous moi pour faire levier, j'ai réussi à m'arracher à l'emprise de l'autre.

J'étais déjà en train de me relever quand le loup-garou, plus rapide que les humains, m'a attrapée par les cheveux. Il m'a giflée d'une main, tout en enroulant ma queue de cheval autour de son poing pour assurer sa prise. Les autres humains se sont alors approchés – pour aider leurs comparses restés à terre à se remettre d'aplomb ou juste pour assister au spectacle ? Je n'aurais su le dire.

La journée avait été rude et je commençais à trouver que la chance n'était décidément pas de mon côté. J'étais à deux doigts de jeter l'éponge. Mais j'avais un restant de fierté... et du sang de vampire en circulation dans les veines. Alors, je me suis jetée sur l'humain le plus proche de moi, un gros type aux cheveux gras, et je lui ai planté les doigts dans le visage, toutes griffes dehors, avec la ferme intention de faire le plus de dégâts possible pendant que j'en avais encore la force.

C'est le moment qu'a choisi le lycanthrope pour me flanquer un grand coup de genou dans le ventre. J'ai hurlé. Au même instant, la porte a volé en éclats, et Éric s'est encadré dans l'entrée, le torse et la

jambe droite ensanglantés. Bill se tenait juste derrière lui.

En découvrant la scène, ils ont perdu tout contrôle.

J'ai alors pu constater de visu de quoi un vampire est capable.

De toute évidence, ma présence n'était plus nécessaire. J'ai prié mon Charlie perso de bien vouloir excuser sa Drôle de Dame si, pour une fois, elle préférerait fermer les yeux plutôt que de se jeter dans la mêlée.

En moins de deux minutes, le combat était terminé. De mes agresseurs, il ne restait que des cadavres.

— Sookie ? Sookie ?

La voix d'Éric était enrouée.

— Crois-tu qu'il faille l'emmener à l'hôpital ? a-t-il demandé à Bill.

J'ai senti des doigts glacés me palper le poignet, le cou. Je leur aurais bien expliqué que, cette fois, je n'étais pas tombée dans les pommes, mais c'était trop dur. Et puis, je me trouvais très bien par terre.

— Le pouls est bon, a constaté Bill. Je vais essayer de la retourner.

— Elle est vivante ?

— Oui.

La voix d'Éric s'est rapprochée.

— C'est son sang ?

— Oui, en partie.

J'ai distinctement entendu Éric prendre une inspiration profonde et frémissante.

— Le sien... c'est différent.

— Oui, lui a froidement répondu Bill. Je sais. Mais j'imagine que tu es rassasié, maintenant.

— Ah, oui ! Cela faisait beau temps que je n'avais pas bu de vrai sang à satiété, a répondu Eric avec un soupir satisfait, du même ton que Jason aurait pu dire à un de ses voisins de comptoir que ça faisait longtemps qu'il ne s'était pas payé un petit punch coco.

Bill a glissé ses mains sous ma cuisse et sous mon épaule.

— Bon, a-t-il repris. Il va falloir faire le ménage dans la maison.

— Bien sûr.

Bill m'a fait rouler sur le flanc. C'est à ce moment-là que je me suis mise à pleurer. Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais beau essayer de jouer les dures à cuire, dès que je repensais à l'état dans lequel j'étais, mes larmes redoublaient. Si vous avez déjà été vraiment roué de coups, vous devez savoir de quoi je parle. Quand on a été battu, on prend brusquement conscience de ce qu'on est, en réalité : une simple enveloppe de peau, une enveloppe fragile qui retient tout

un tas de liquides, d'amas mous et de structures rigides susceptibles d'être brisées. Et moi qui croyais avoir atteint le summum en matière de souffrance physique, à Dallas, quelques semaines plus tôt ! Ce qui ne voulait pas nécessairement dire que c'était plus grave. Je souffrais surtout de bleus et de bosses. À Dallas, j'avais eu la pommette fracturée et une entorse du genou. Je me suis dit que mon genou devait encore avoir trinqué et qu'avec la violence des gifles que j'avais reçues, il n'était pas impossible que ma fracture se soit rouverte. J'ai soulevé les paupières, cligné des yeux et attendu que les choses reprennent leur place normale. J'ai bientôt recouvré une vision à peu près claire de ce qui m'entourait.

— Peux-tu parler ? m'a demandé Éric, après m'avoir longuement dévisagée.

J'ai voulu lui répondre, mais j'avais la bouche si sèche que rien n'en est sorti.

— Il faut qu'elle boive, a constaté Bill, avant de se lever pour aller me chercher un verre d'eau dans la cuisine.

Je l'ai regardé s'éloigner du coin de l'œil. Il semblait avoir de nombreux obstacles à enjamber.

Éric m'a caressé les cheveux. Je me suis alors souvenue qu'il s'était fait tirer dessus. J'aurais aimé lui demander comment il allait, mais je n'ai pas pu. Il était assis par terre, adossé au canapé. Tout le bas de son visage était couvert de sang. Je ne lui avais jamais vu un teint pareil, le teint frais et rose d'un beau bébé joufflu : il rayonnait de santé. Quand Bill est revenu avec mon verre d'eau (il avait même pensé à la paille), je l'ai dévisagé à son tour. Il arborait la même bonne mine qu'Éric.

Il m'a redressée avec précaution et a glissé la paille entre mes lèvres desséchées. J'ai bu à petites gorgées. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi bon.

— Tous morts ? leur ai-je demandé d'une voix rauque.

Je pouvais à peine articuler : je me limitais au strict minimum.

Éric a hoché la tête en silence.

J'ai repensé aux faces patibulaires qui m'entouraient encore quelques minutes plus tôt, au loup-garou me giflant à toute volée...

— Bien fait !

Ça a eu l'air d'amuser Éric. Bill n'a pas réagi.

— Combien ?

Éric a jeté un regard autour de lui, pendant que Bill pointait chaque victime du doigt en comptant mentalement.

— Sept ? a-t-il répondu d'un ton incertain. Deux dehors et cinq à l'intérieur ?

— Je pencherais plutôt pour huit, a dit Éric, sans plus de conviction.

— Pourquoi s'en sont-ils pris à toi comme ça ? m'a demandé Bill.

— Jerry Falcon.

— Jerry Falcon ? Ah, oui ! Je l'ai déjà rencontré. Dans la salle de torture. Il est en première ligne sur ma liste noire.

— Eh bien, tu peux le rayer tout de suite, lui a annoncé Éric. Lèn et Sookie se sont débarrassés de son cadavre hier.

— Vous l'avez tué ? s'est étonné Bill, avant d'abaisser vers moi un regard incrédule.

— Ils prétendent que non. Ils ont retrouvé le corps dans un placard, chez Lèn, et ils ont mis sur pied tout un stratagème pour aller le cacher je ne sais où.

À l'entendre, il semblait estimer que c'était plutôt mignon de notre part.

— Ma Sookie a fait disparaître un cadavre ! s'est exclamé Bill.

— Je crains que l'emploi de cet adjectif possessif ne soit un peu abusif, en l'occurrence, a aussitôt corrigé Éric.

— Où as-tu appris la grammaire, Nordman ?

— J'ai pris anglais deuxième langue à l'université, dans les années soixante-dix.

Il n'a pas précisé de quel siècle...

— Elle est à moi ! s'est exclamé Bill avec colère.

J'ai essayé de bouger la main. Je n'étais pas sûre d'y arriver, mais elle a docilement obéi. Alors, je l'ai péniblement levée et j'ai abaissé tous les doigts, sauf celui du milieu.

Cette fois, Éric a éclaté de rire, et Bill m'a adressé un « Sookie ! » de mère horrifiée par les excès de langage de sa progéniture.

— Je crois que Sookie entend par là nous faire comprendre qu'elle n'appartient à personne qu'à elle-même, a placidement commenté Éric. Mais, pour répondre à ta question, Bill, le meurtrier de Jerry Falcon est probablement celui qui a fourré le cadavre dans le placard en espérant faire porter le chapeau à Lèn, puisque Falcon avait publiquement dragué Sookie au Cercueil, la nuit précédente, et que Lèn en avait pris ombrage.

— Donc, toute cette affaire pourrait n'avoir aucun rapport avec nous ? Elle n'aurait été mise sur pied que pour piéger Lèn ?

— Difficile à dire. D'après ce que les braqueurs de la station-service nous ont rapporté, le reste de la bande de Falcon aurait engagé tout ce que Jackson compte de crapules et les aurait placées en faction sur l'autoroute pour nous intercepter.

— Mais comment ces types sont-ils arrivés là ? Comment savaient-ils où habitait Sookie et qui elle était en réalité ?

— Elle s'est présentée sous sa véritable identité au Cercueil.

C'était risqué, mais les vampires de Jackson ignoraient le nom de la compagne de Bill Compton, puisqu'ils n'avaient pas réussi à te l'arracher.

— Je l'avais déjà assez trahie comme ça, a répondu Bill d'une voix éteinte. C'était bien le minimum que je pouvais faire pour elle.

Et dire que c'était le type que je venais d'envoyer paître !

Mais c'était aussi le type qui parlait de moi comme si je n'étais pas là, le type qui était parti en retrouver une autre, le type qui avait décidé de me quitter sans un mot d'explication.

— Donc, les lycanthropes ne sont pas censés savoir qu'elle était ta compagne. Ils savent seulement qu'elle était chez Lèn quand Jerry a disparu et que Jerry a fort bien pu passer à l'appartement de Lèn pour se venger de l'humiliation publique que celui-ci lui avait infligée. Quant à Lèn, il prétend que le chef de meute de Jackson, sans pour autant le croire responsable de la disparition de Jerry, lui aurait demandé de quitter la ville et de se faire oublier quelque temps...

— Ce Lèn... Il semble avoir une relation plutôt houleuse avec sa petite amie, non ?

— Elle est déjà fiancée à un autre, mais elle le croit amoureux de Sookie et elle n'aime pas ça. Un peu possessive, la demoiselle, peut-être.

— Et c'est vrai ? Il a eu le front de dire à cette virago que Sookie faisait l'amour comme une reine.

— Il voulait la rendre jalouse. Il n'a pas couché avec Sookie.

— Mais il l'aime bien.

À l'entendre, on aurait pu croire que c'était un crime.

— Qui ne l'aime pas ?

Il m'a fallu faire un gros effort pour objecter :

— Vous venez juste... de massacrer... un paquet de types... qui ne m'aimaient pas du tout.

J'en avais assez de les voir discuter au-dessus de ma tête comme si je faisais partie des meubles – même si la discussion se révélait très instructive. Et puis, je souffrais terriblement et j'avais des cadavres dans tous les coins de mon salon. Je ne supportais plus ni la première ni la seconde de ces situations. Il était temps d'y remédier.

— Comment es-tu... venu ici, Bill ?

Ma voix n'était plus qu'un faible murmure.

— Avec ma voiture. J'ai conclu un marché avec Russell. Je ne tenais pas à passer le reste de ma vie à regarder derrière moi. Quand je l'ai appelé, Russell était dans une colère noire. Non seulement Loréna et son prisonnier avaient disparu, mais les lycanthropes dont il louait les services lui avaient désobéi, mettant en péril les accords commerciaux qu'il avait passés avec Lèn et son père.

— Et à qui en voulait-il le plus ? s'est enquis Éric avec un petit

sourire en coin.

— A Loréna, pour m'avoir laissé m'échapper.

Ça les a bien fait rire. Ah, ces vampires ! Quels boute-en-train, tout de même !

— Russell a accepté de me rendre ma voiture et de me laisser tranquille si je lui révélais comment j'avais réussi à m'échapper – pour qu'il puisse « réparer » le filet entre les mailles duquel j'avais réussi à me faufiler, en quelque sorte – et si je transmettais, de sa part, une offre à la reine de Louisiane pour étudier l'éventualité d'un usage commun de mon annuaire des vampires.

Si Edgington avait fait ça dès le début, ça aurait épargné à certains pas mal de souffrances. Par ailleurs, Loréna serait toujours de ce monde... De même que les ordures qui m'avaient battue, et peut-être aussi Jerry Falcon, dont la mort demeurerait un mystère.

— J'ai donc filé sur l'autoroute, pied au plancher, pour vous avertir que les loups-garous de Jackson et leurs hommes de main vous poursuivaient et que certains étaient partis directement à Bon Temps pour vous tendre un piège, a enchaîné Bill. Ils avaient découvert sur Internet que la petite amie de Lèn, Sookie Stackhouse, habitait Bon Temps.

— Ces ordinateurs sont vraiment dangereux, a soupiré Éric.

Sa voix m'a semblé lasse. Je me suis alors souvenue qu'il avait pris deux balles dans le corps. Et tout ça parce qu'il était avec moi.

— Le visage de Sookie enfle à vue d'œil, a commenté Bill d'un ton à la fois attendri et furieux.

— Éric, ça va ? ai-je réussi à articuler, malgré mes lèvres desséchées et si douloureuses que je me suis demandé si elles n'avaient pas éclaté.

— Je vais guérir, m'a-t-il répondu, d'une voix soudain lointaine. Surtout avec tout ce bon s...

C'est à ce moment-là que je me suis endormie. Ou que je suis tombée dans les pommes. Ou les deux.

Du soleil. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu un rayon de soleil. J'avais presque oublié le bien que ça faisait.

J'étais dans mon lit, enroulée dans mes draps comme une momie. Il fallait vraiment, vraiment que je me lève pour aller aux toilettes. Il m'a suffi de poser le pied par terre pour mesurer à quel point j'allais souffrir. Ça m'a fait un peu hésiter. Jamais je ne me serais levée si mon envie n'avait pas été aussi pressante.

Je marchais à tout petits pas de centenaire égrotable (et encore un « mot du jour », un !). Jamais la distance à parcourir pour atteindre la salle de bains ne m'avait paru si grande. Il me semblait devoir franchir une interminable étendue de sables mouvants. J'ai continué à

avancer, centimètre par centimètre. Les ongles de mes orteils étaient toujours recouverts du vernis bronze que Corinne m'avait appliqué pour aller avec ma robe Champagne. Je peux vous garantir que j'ai eu tout le temps de les admirer pendant la traversée !

Heureusement que j'ai des toilettes dans ma salle de bains ! Si j'avais dû sortir dans la cour, comme le faisait ma grand-mère quand elle était petite, je crois bien que j'aurais renoncé (et ne me demandez pas comment j'aurais fait...).

Après avoir enfilé un peignoir, j'ai quitté la salle de bains et, toujours à la même allure, j'ai remonté le couloir jusqu'au seuil du salon. En passant, j'ai pu remarquer qu'il faisait un soleil radieux dans un beau ciel sans nuages. Le thermomètre que Jason m'avait offert pour mon anniversaire indiquait 6 °C. Il l'avait directement accroché dans l'encadrement de la fenêtre. C'était pratique : je n'avais qu'à jeter un coup d'œil sur le côté pour voir la température extérieure.

Le salon était impeccable. J'ignorais comment mon équipe de nettoyage s'y était prise pour faire tout ça pendant la nuit, mais il ne restait pas un bout de bras, pas une touffe de cheveux, pas même une tache de sang. Le plancher et les meubles brillaient comme s'ils venaient d'être cirés. Seul le vieux tapis avait disparu. Je m'en fichais. Ma grand-mère l'avait payé trente-cinq dollars au marché aux puces. Tiens ! Comment se faisait-il que je me souvienne de ça ? Bah ! C'était sans importance. Et, de toute façon, Granny était morte.

J'ai soudain senti les larmes me monter aux yeux. Ah, non ! Je n'allais pas recommencer à m'apitoyer sur mon sort.

Bizarrement, repenser à l'infidélité de Bill ne me faisait plus vraiment souffrir. Ça me paraissait déjà loin. J'étais devenue plus froide, maintenant, plus dure. Ou peut-être que ma carapace s'était épaissie. Je ne lui en voulais même plus. J'en étais la première surprise. Il s'était fait torturer par la femme (bon, d'accord, la vampire) dont il se croyait aimé.

Et elle l'avait torturé pour de l'argent. C'était ça le pire.

Soudain, j'ai tout revécu : le pieu qui s'enfonçait sous ses côtes, le bois qui se fichait dans sa chair, le bruit, le...

J'ai regagné la salle de bains juste à temps.

OK. J'avais commis un meurtre.

Bon. J'avais déjà frappé quelqu'un qui en voulait à ma vie, et ça ne m'avait jamais perturbée outre mesure. Oh ! Un petit cauchemar ou deux : le contrecoup habituel. Mais cette fois, c'était différent. Pourtant, Loréna m'aurait tuée sans la moindre hésitation, et je suis convaincue que ça ne lui aurait posé aucun problème. Ça l'aurait même probablement fait mourir de rire.

Puis je me suis rappelé ce que j'avais ressenti juste après lui avoir planté le pieu dans le cœur. J'étais certaine qu'il y avait eu un

moment, une seconde, le temps d'un éclair, pendant lequel je m'étais dit : « Tiens ! Prends ça, sale garce ! » Un instant de jouissance absolue.

Quelques heures plus tard, j'avais acquis la certitude qu'on était lundi, en début d'après-midi. J'ai appelé mon frère sur son portable pour qu'il vienne m'apporter mon courrier. Quand j'ai ouvert la porte, il m'a regardée un long moment sans rien dire.

— Si c'est lui qui t'a fait ça, a-t-il fini par siffler entre ses dents serrées, je prends le premier balai qui me tombe sous la main, je me taille un pieu dans une moitié, je me fais une torche avec l'autre et je file direct chez lui.

— Non, ce n'est pas lui.

— Où sont passés ceux qui t'ont fait ça ?

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, crois-moi.

— Je vois. Bill s'est occupé d'eux, c'est ça ? Au moins, il fait les choses bien.

— C'est fini entre nous.

— J'ai déjà entendu ça.

OK. Il n'avait pas tort.

— Pour un bon moment, en tout cas, ai-je rectifié, sans capituler pour autant.

— Sam m'a dit que tu étais partie avec Léonard Herveaux...

— Sam aurait mieux fait de se taire.

— Merde alors, Sookie ! Je suis ton frère, j'ai bien le droit de savoir avec qui tu traînes.

— C'était... pour affaires.

J'ai essayé de sourire, prudemment. J'avais un peu peur, mais ça m'a fait moins mal que je ne le craignais.

— Tu te lances dans le bâtiment ?

— Tu connais Lèn ?

— « Lèn » ? Oh oh ! On perd pas de temps, dans les affaires...

— Tout le monde l'appelle comme ça.

— Si tu le dis... Pour répondre à ta question, les Herveaux sont connus comme le loup blanc.

Il ne croyait pas si bien dire.

— Carrés, comme mecs. Pas commodes. Bourrés de pognon. Une bonne boîte, qui traite correctement ses employés.

— C'est un type bien.

— Si tu comptes le revoir, pense à me le présenter. J'ai pas l'intention de travailler à la voirie toute ma vie.

Première nouvelle !

— La prochaine fois que je le verrai, je te ferai signe. Mais je ne sais pas quand il va revenir dans le coin. En tout cas, tu peux compter

sur moi. Je te préviendrai.

— Cool.

En entrant dans le salon, il s'est figé sur le seuil et a jeté un regard circulaire.

— Où est passé le tapis ?

Au même moment, j'ai aperçu sur le canapé une tache de sang que je n'avais pas repérée, à l'endroit exact où Éric s'était adossé. Je suis allée m'asseoir juste au-dessus et j'ai serré les jambes pour la cacher. Jason a pris place sur un fauteuil, en face de moi.

— Le tapis ? J'ai renversé du ketchup dessus. Je mangeais des spaghettis en regardant la télé. J'ai pas fait gaffe.

— Et tu l'as donné à nettoyer ?

Que répondre à ça ? Peut-être les vampires l'avaient-ils effectivement déposé au pressing, ou peut-être qu'ils avaient été obligés de le brûler.

— Euh... oui. Enfin, ils ne sont pas sûrs de pouvoir le rattraper.

— Ce serait pas une grosse perte. Au fait, joli, le nouveau gravier !

— Le quoi ?

Je l'ai dévisagé, bouche bée. Il m'a regardée comme si j'étais une demeurée.

— Le gravier neuf. Dans l'allée. Ils ont fait du bon boulot. Question nivelage, c'est impeccable : plus un seul trou. Du billard.

Oubliant complètement la tache de sang, je me suis levée (non sans quelques grimaces et gémissements étouffés) et je suis allée jeter un coup d'œil par la fenêtre.

Non seulement l'allée avait été refaite, mais il y avait aussi un nouvel emplacement de parking devant la maison : un large rectangle entouré, sur trois côtés, d'une petite clôture de rondins. Et, question gravier, ce n'était pas de la camelote. Non, j'avais eu droit au plus cher, au gravier de la meilleure qualité, celui qui ne bougeait pas parce que les gravillons étaient censés s'agripper les uns aux autres pour ne pas rouler hors de la surface délimitée. Mentalement, j'ai essayé d'estimer le coût des travaux, et ma main s'est portée machinalement à ma bouche.

— Et c'est comme ça jusqu'à la route ? ai-je glapi.

Ma voix déraillait dans les aigus.

— Ouais. J'ai vu les gars de Burgess et Fils bosser dessus, en passant devant chez toi, ce matin. Mais... Attends ! Ce n'est pas toi qui les as fait venir ? s'est-il soudain alarmé.

J'ai secoué la tête.

— Bon Dieu ! Ils se sont trompés de client ?

Jason a tendance à prendre facilement le mors aux dents.

— Je vais appeler ce con de Randy Burgess et je vais lui botter

les fesses ! s'est-il immédiatement écrié, rouge de colère. Et ne t'avise pas de payer la facture, hein ! Il peut se la mettre...

— Jason...

— Tiens, la voilà. Elle était scotchée à ta porte, a-t-il poursuivi en tirant de sa poche une feuille de papier jaune.

Je l'ai dépliée et j'ai lu :

Sookie,

M. Nordman nous a dit de pas frapper pour pas te déranger. Alors, je te colle ça sur ta porte. Comme ça, tu pourras nous appeler, si jamais il y a quelque chose qui va pas.

Randy.

J'ai replié le bordereau que Randy avait utilisé pour noter ses coordonnées.

— C'est payé.

Jason s'est aussitôt calmé.

— Ton Jules ? Euh... ton ex ?

Je me suis souvenue de la crise que j'avais piquée avec Éric au sujet de l'allée.

— Non. Quelqu'un d'autre.

Je me suis prise à regretter que ce ne soit pas Bill qui y ait pensé.

— Eh ben dis donc ! Il y en a qui font leur petit bonhomme de chemin, mine de rien ! s'est exclamé Jason, admiratif.

Je m'étais attendue à des reproches, pas à des félicitations. Mais Jason, en tant que Don Juan notoire, était plutôt mal placé pour me jeter la pierre, et il le savait.

— Non. Ce n'est pas ce que tu crois.

Il m'a dévisagée un bon moment. J'ai soutenu son regard.

— OK, a-t-il concédé. Alors, quelqu'un a une sacrée dette envers toi.

— C'est plus près de la vérité, ai-je répondu, en me demandant si je n'en étais pas plus loin que lui en disant ça. Merci d'être passé m'apporter le courrier, mais je dois vraiment retourner me coucher.

— Pas de problème. Tu veux pas aller voir le médecin ?

J'ai secoué la tête. Je ne me sentais pas le courage d'affronter la salle d'attente.

— Bon. Alors, tu me diras si tu veux que je te fasse des courses.

— Merci, ai-je répété avec plus de chaleur dans la voix. Tu es un super frangin.

À notre mutuelle surprise, je me suis hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue, et il a passé son bras autour de mes

épaules avec une touchante (et douloureuse) maladresse. J'ai souri de toutes mes dents pour ne pas faire la grimace.

— Retourne te mettre au lit, sœurette, m'a-t-il lancé, avant de refermer la porte derrière lui.

Je l'ai regardé par la fenêtre. Il est bien resté planté une bonne minute sur le perron, à contempler le gravier. Puis il a hoché la tête et il est remonté dans son pick-up.

J'ai regardé un peu la télé. J'ai essayé de manger, mais je n'ai rien pu avaler. Ça me faisait trop mal. J'étais bien contente quand j'ai dégoté un yaourt au fond du réfrigérateur.

Vers 15 heures, un gros pick-up s'est garé devant la maison. Lèn en est sorti, ma valise à la main. Il a frappé doucement à la porte.

— Ô Seigneur ! a-t-il lâché lorsque j'ai ouvert.

— Entre, ai-je murmuré entre des mâchoires que j'avais de plus en plus de mal à desserrer.

Je sais, j'avais promis à Jason de l'appeler si Lèn passait. Mais on avait des trucs à se dire, Lèn et moi.

Lui aussi est resté un bon moment à me regarder fixement, sans bouger. Il a quand même fini par aller mettre ma valise dans ma chambre, m'a servi un grand verre de thé glacé avec une paille et est venu le poser sur la table basse, qu'il a rapprochée pour que je n'aie pas à me pencher. J'en ai eu les larmes aux yeux. Ce n'est pas tout le monde qui aurait pensé à m'éviter le chaud parce que ça me faisait mal, avec mon visage tuméfié.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, m'a-t-il demandé, en s'asseyant sur le canapé à côté de moi. Tiens ! Mets tes pieds sur mes genoux, tu seras mieux.

Il m'a aidée à m'allonger et m'a pris les jambes pour les poser sur ses cuisses. Le dos calé contre des coussins, j'étais dans une position plutôt confortable (enfin, aussi confortable que possible, étant donné les circonstances).

Je lui ai tout raconté.

— Donc, tu crois qu'ils risquent de me tomber dessus à Shreveport ? a-t-il conclu.

Il ne semblait pas m'en vouloir. Je m'attendais à moitié qu'il me tienne pour responsable de tout ce qui lui était arrivé – ce qui n'était pas faux, en un sens.

J'ai haussé les épaules.

— Je n'en sais rien. Si seulement on pouvait découvrir ce qui s'est réellement passé ! On réussirait peut-être à se débarrasser d'eux.

— Les lycanthropes sont d'une indéfectible loyauté.

— Je sais, ai-je murmuré en lui prenant la main.

Ses yeux verts se sont rivés aux miens.

— Debbie m'a demandé de te tuer.

J'ai senti un frisson glacé me parcourir la colonne.

— Et... qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Je lui ai dit d'aller se faire foutre – passe-moi l'expression.

— Et comment te sens-tu, maintenant ?

— Vidé, largué. C'est dingue, non ? Mais je fais tout pour me la sortir de la tête, avec les racines. Je t'ai déjà dit que je le ferais. C'est comme une drogue. Il faut que je me désintoxique. Elle me bouffe. Elle me détruit.

J'ai soudain pensé à Loréna.

— Parfois, c'est la garce qui gagne...

Même à mes propres oreilles, ma voix m'a paru sinistre.

Loréna était peut-être morte, mais elle se dresserait toujours entre Bill et moi.

En parlant de Debbie, ça me rappelait quelque chose ?

— Dis donc, quand vous étiez en train de vous disputer, tous les deux, tu lui as bien dit qu'on avait couché ensemble, non ?

Il a eu l'air mal à l'aise, tout à coup.

— Je n'en suis pas très fier, m'a-t-il avoué, le rouget au front. Elle vantait les prouesses de son fiancé – Ça m'a mis hors de moi. Alors, je me suis servi de toi pour la rendre jalouse. J'étais fou de rage. Je ne savais plus ce que je disais. Je suis sincèrement désolé.

D'accord, je comprenais. Mais ça ne me suffisait pas. J'ai haussé les sourcils pour le lui signifier.

— OK, c'était vraiment nul. Je te présente toutes mes excuses. Pardonne-moi. Je ne le ferai plus, promis, juré.

J'ai opiné du bonnet avec emphase, manifestation de ma royale clémence.

— Franchement, j'en étais malade, de vous jeter comme ça à la porte de mon appartement, a-t-il enchaîné. Mais je ne voulais pas qu'elle vous voie. J'avais peur des conclusions qu'elle risquait d'en tirer. Debbie peut vraiment aller loin, quand elle est en colère. Et je me suis dit que si elle vous voyait tous les trois, toi et les deux vampires, et si elle avait entendu un bruit qui courait à propos d'un prisonnier qui s'était échappé de chez Russell, elle pourrait faire le rapprochement et, garce comme elle est, appeler Russell pour vous balancer.

— L'indéfectible loyauté des lycanthropes, sans doute...

Il m'a aussitôt corrigée.

Debbie est un changeling, pas un lycanthrope.

La promptitude avec laquelle il avait répondu m'a confortée dans mon opinion : Lèn avait beau se prétendre décidé à ne pas transmettre le gène du loup-garou qui sommeillait en lui, il ne serait heureux qu'avec un autre lycanthrope. J'ai soupiré. Pas trop fort, pas trop désespéré, le soupir. Je me trompais peut-être, après tout.

— Bon, Debbie mise à part, ai-je repris, en agitant la main pour bien lui montrer à quel point Debbie sortait du cadre de notre conversation, quelqu'un a tué Jerry Falcon et l'a fourré dans ton placard. Ce qui nous a valu beaucoup plus d'ennuis que la mission pour laquelle on avait été engagés, à savoir retrouver Bill. Qui a bien pu faire ça ? Il faut quand même être vicieux pour monter un coup pareil.

— Ou complètement crétin, m'a fait remarquer Lèn.

Ce n'était pas faux.

— En tout cas, ce n'est pas Bill, puisqu'il était prisonnier. Et je suis prête à parier qu'Éric ne nous a pas menti. Mais...

J'hésitais un peu à en revenir si vite au nom que je venais justement de classer hors sujet.

— ... Debbie, c'est quand même une...

J'ai retenu le « sale garce » in extremis. Seul Lèn avait le droit de dire ça d'elle.

— Enfin, elle t'en voulait à mort de t'afficher avec une nouvelle conquête. Elle aurait très bien pu flanquer Jerry Falcon dans ton placard pour te causer des ennuis.

— Debbie est une vraie teigne, et elle peut vraiment faire du grabuge quand elle s'y met. Mais elle n'a jamais tué personne. Elle n'a pas le cran, le tempérament qu'il faut pour ça. La volonté de tuer.

Glups !

J'ai dû faire la grimace, à moins que mon dégoût ne se soit reflété dans mes yeux. En tout cas, Lèn a vu quelque chose, qu'il a pris pour lui.

— Hé ! Je suis un loup-garou, Sookie, m'a-t-il rappelé. Je le ferais, si je devais le faire. Surtout à la pleine lune.

— Alors, c'est peut-être un membre de la meute qui a fait ça. Pour des raisons personnelles. Et il a décidé de te coller le meurtre sur le dos.

On n'avait pas encore envisagé ce scénario-là.

— Non, ça ne colle pas. Un autre lycanthrope aurait... euh... Le corps n'aurait pas été... pareil.

Lèn cherchait à épargner ma sensibilité. Ce qu'il voulait dire par là, c'est que le corps aurait été en lambeaux.

— Et puis, je l'aurais senti, si un autre loup-garou avait touché le corps. Non que je me sois approché si près que ça, mais...

On était tout bonnement à court d'idées. Pourtant, si j'avais pu me repasser la conversation depuis le début, j'aurais sans doute trouvé un autre suspect sans trop de difficulté.

— Bon. Il faut que j'y aille, m'a subitement annoncé Lèn. Je dois retourner à Shreveport.

J'ai soulevé les jambes pour le libérer. Mais, au lieu de se lever

pour partir, il a mis un genou à terre au pied du canapé pour me dire au revoir. Je lui ai débité tout un tas de politesses : comme il avait été aimable de m'héberger chez lui, quel plaisir j'avais eu à faire la connaissance de sa sœur, quelle joie ça avait été de cacher un cadavre en sa compagnie... Non, je ne lui ai pas vraiment dit ça, mais j'avoue que ça m'a traversé l'esprit. Un reste de ma bonne éducation m'a retenue. Merci, Granny !

— Je suis heureux de t'avoir rencontrée, m'a-t-il répondu.

Il était plus près de moi que je ne l'aurais pensé, et il n'a pas eu à se pencher beaucoup pour déposer un chaste baiser sur mes lèvres. Mais, après le chaste baiser, il est passé à des adieux plus... prolongés. Ses lèvres, sa langue étaient si chaudes... Lorsqu'il a légèrement tourné la tête pour changer d'angle, j'ai eu le temps de saisir l'éclat vert de ses yeux enfiévrés. Sa main droite m'effleurait, courant sur tout mon corps à la recherche d'un endroit où se poser sans me faire mal. Finalement, il s'est résigné à prendre ma main gauche dans la sienne. Seigneur, que c'était bon ! Malheureusement, seules ma bouche et la boule de feu qui s'était embrasée dans mon bas-ventre pouvaient jouir de ce moment. Tout le reste de mon corps semblait à vif. Il a fait remonter sa main lentement, comme s'il hésitait, jusqu'à ma poitrine. J'ai laissé échapper une sorte de hoquet. De plaisir ? De douleur ? Un peu des deux, sans doute.

— Ô mon Dieu ! Je t'ai fait mal ! s'est-il écrié.

Il avait les lèvres gonflées et rouges. Ses yeux étincelaient.

— C'est juste que c'est très sensible, ai-je dit d'un ton contrit.

— Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ne me dis pas que ce sont trois ou quatre bonnes gifles qui t'ont mise dans un état pareil ?

Il avait dû croire que les dégâts se limitaient aux marques violacées et aux boursouflures que j'avais sur le visage.

— J'aurais préféré.

J'ai essayé de sourire : un vrai supplice.

Il semblait vraiment horrifié.

— Et moi qui ne trouve rien de mieux à faire que de te draguer !

— Je ne t'ai pas repoussé, lui ai-je fait calmement remarquer (j'en aurais été absolument incapable, physiquement parlant). Et puis, je ne me suis pas écriée : « Monsieur ! Comment osez-vous abuser de ma faiblesse pour me soumettre à vos désirs ? »

Ça ne l'a pas fait rire du tout. En fait, il a eu l'air un peu perplexe. Les lycanthropes n'étant apparemment pas beaucoup plus courageux, dans ce genre de situation, que les hommes normaux, il a préféré prendre la fuite.

— Je reviendrai bientôt, m'a-t-il promis. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi, d'accord ?

Il a sorti une carte de visite de sa poche.

— Tu trouveras mon numéro professionnel là-dessus. Je te mets ceux de mon portable et de mon domicile au dos. Donne-moi le tien.

Je me suis docilement exécutée. Il a noté mes coordonnées dans un petit calepin.

Après son départ, la maison m'a semblé atrocement vide. Il était si énergique, si dynamique, si... vivant ! Il emplissait l'espace de sa présence, l'habitait de sa personnalité.

La fin de la journée ne s'annonçait pas très gaie.

Arlène, qui avait vu Jason au bar, a débarqué vers 17 h 30. Elle m'a examinée en silence, semblant toujours sur le point de faire un commentaire et se mordant la langue in extremis pour s'empêcher de dire ce qu'elle pensait. Finalement, elle a soupiré et elle est allée me faire chauffer une soupe, que j'ai laissée refroidir un bon moment avant de l'avaler lentement, à la petite cuillère.

Elle a mis mon bol sale dans le lave-vaisselle et m'a demandé si j'avais besoin d'autre chose. J'ai pensé à ses enfants qui l'attendaient et je lui ai dit que je m'en sortirais très bien toute seule. Ça m'avait fait du bien au moral de la voir, et de savoir qu'elle s'était retenue pour ne pas me poser de questions (que j'avais toutes entendues quand même. Mais, croyez-moi, elle avait bataillé ferme).

Physiquement, en revanche, ça ne s'arrangeait pas. Au contraire. J'avais des courbatures partout, et je sentais mes muscles se raidir de plus en plus. J'avais l'impression de rouiller à vue d'œil. Je me suis obligée à me lever et à marcher (à boitiller, plutôt). Mais, une fois que tous mes bleus furent passés au violet et que tous les endroits où j'avais reçu des coups eurent triplé de volume (et je ne vous parle même pas des blessures internes), dans la maison qui s'était refroidie avec la nuit, j'ai commencé à aller vraiment mal. C'est dans ces cas-là qu'on ressent le plus la solitude : quand ça ne va pas très bien, ou quand on est malade et qu'il n'y a personne pour prendre soin de vous.

On aurait aussi tendance à s'apitoyer sur son sort, si on ne faisait pas attention.

À ma grande surprise, le premier vampire à se présenter devant ma porte, après la tombée de la nuit, a été Pam. Elle portait une longue robe noire à traîne, signe qu'elle devait être de corvée de représentation au Croquemitaine – Pam déteste le noir. Elle préfère les couleurs pastel. Mais, avec ses longs cheveux blonds, le contraste est saisissant. Les touristes allaient en avoir pour leur argent.

— Éric prétend que tu pourrais avoir besoin d'une... assistance féminine, m'a-t-elle dit, en tirant nerveusement sur ses manches. Quant à savoir pourquoi c'est à moi qu'il revient de jouer le rôle de femme de chambre, je n'en ai pas la moindre idée. As-tu vraiment

besoin d'aide ou essaie-t-il seulement de s'attirer tes faveurs ? Je n'ai rien contre toi – tu m'es même plutôt sympathique –, mais, après tout, je suis une vampire et tu n'es qu'une humaine.

Cette Pam ! Quel amour !

— Tu pourrais t'asseoir une minute et me tenir compagnie, lui ai-je proposé, ne sachant trop comment gérer la situation.

En fait, j'aurais bien voulu qu'on m'aide à entrer et à sortir de la baignoire, mais je me voyais mal demander ça à Pam. Elle s'en serait offusquée. C'était une vampire, et je n'étais « qu'une humaine »...

Elle s'est installée dans le fauteuil placé face au canapé.

— Éric m'a dit que tu savais te servir d'un fusil, a-t-elle repris sur le ton de la conversation. Tu pourrais m'apprendre ?

— J'en serais ravie, quand j'irai un peu mieux.

— Tu as vraiment supprimé Loréna ?

Apparemment, les leçons de tir passaient avant la mort d'une consœur.

— Elle allait me tuer.

— Comment as-tu fait ?

— J'avais apporté le pieu qu'on avait utilisé contre moi.

Ensuite, elle a voulu savoir ce qui m'était exactement arrivé et quel effet ça faisait de se prendre un pieu dans le corps, étant donné que j'étais la seule personne de sa connaissance à en avoir réchappé. Mais quand elle m'a demandé comment je m'y étais prise pour supprimer Loréna, j'ai eu le courage de lui avouer que je ne tenais pas à en parler.

— Pourquoi ? s'est étonnée Pam. Tu m'as bien dit qu'elle essayait de te tuer, non ?

— Oui.

— Et après, elle aurait torturé Bill jusqu'à ce qu'il craque. Et il aurait craqué. Tu serais morte pour rien.

Pam venait de marquer un point. Et même un sacré point. Au lieu de m'en vouloir, j'aurais mieux fait de considérer cet acte criminel (dont je me sentais si cruellement coupable) comme une des étapes indispensables à la réussite de ma mission : sauver Bill.

— Bill et Éric vont bientôt arriver, m'a annoncé Pam à brûle-pourpoint, en regardant sa montre.

Une fantaisie de sa part : les vampires ne portent généralement pas de montre.

— Oh, non ! Tu ne pouvais pas me dire ça plus tôt ? me suis-je écriée en me relevant aussi vite que j'en étais capable.

— Madame veut se refaire une beauté ? a raillé Pam. C'est sans doute pour ça qu'Éric m'a envoyée ici, d'ailleurs...

— Je crois que je pourrai me débrouiller toute seule, si ça ne te

dérange pas de réchauffer quelques bouteilles de sang au micro-ondes – dont une pour toi, bien sûr. Je suis désolée, je manque à tous mes devoirs.

Pam a haussé les épaules, puis elle s'est dirigée vers la cuisine, sans faire de commentaire. J'ai tendu l'oreille pour m'assurer qu'elle savait se servir du micro-ondes. Les bips qui ont suivi m'ont rapidement tranquillisée.

J'ai donc entrepris de faire ma toilette. Lentement, péniblement, je me suis débarbouillée, avant de me brosser les dents et les cheveux. Puis j'ai mis mon pyjama en satin rose, avec peignoir et mules assortis. J'aurais bien voulu avoir la force de m'habiller, mais devoir enfiler des sous-vêtements, des chaussettes, un pantalon, des chaussures... ça m'épuisait d'avance.

Inutile de me maquiller. Avec ma tête d'Eléphant Man, ça n'aurait servi à rien, de toute façon. À vrai dire, je me demandais bien pourquoi je m'étais donné tout ce mal. Je me suis regardée dans la glace. Non, mais quelle idiote ! À quoi rimaient tous ces préparatifs ? Je me pomponnais comme une collégienne avant son premier rendez-vous. Vu mon état, physique et mental, c'était franchement ridicule. J'avais honte de moi, et plus encore de savoir que Pam avait été témoin de cet accès de vanité féminine.

Une fois de plus, mon premier visiteur ne devait pas être un de ceux que j'attendais.

Bubba était sur son trente et un. Manifestement, les vampires de Jackson avaient apprécié sa compagnie. Il portait une combinaison pantalon en satin rouge ornée de strass, avec ceinture et santiags coordonnées, très Elvis dernière époque.

Il ne semblait pourtant pas très content de lui. Il avait l'air un peu penaud, comme un chiot qui vient de faire une grosse bêtise sur le tapis.

— Je suis désolé d'avoir été là, hier soir, mam'zelle Sookie, m'a-t-il aussitôt dit, en passant devant Pam sans même la regarder. Je vois bien qu'il vous est arrivé quelque chose et j'étais pas là pour vous protéger, comme m'sieur Éric l'avait dit. Je m'amusais tellement bien à Jackson. Ah ! Ces gars-là, ils savent c'que c'est que d'organiser une surprise-partie !

Une idée m'a soudain traversé l'esprit. Une idée d'une simplicité biblique et d'une évidence aveuglante. Si j'avais été dans une bande dessinée, on aurait vu une petite ampoule s'allumer au-dessus de ma tête.

— Tu m'as surveillée toutes les nuits, c'est bien ça ? ai-je demandé, aussi doucement que possible, en prenant bien garde de ne rien lui laisser voir de l'excitation qui me gagnait.

— Oui, mam'zelle. Juste comme m'sieur Éric l'avait dit.

Bubba s'est redressé, pratiquement au garde-à-vous. Il avait fière allure, avec son costume, ses beaux cheveux noirs gominés bien peignés et sa petite mèche rebelle sur le front. Les copains de Russell s'étaient donné du mal, mais le résultat était à la hauteur de leurs efforts.

— Donc, tu étais là, quand on est rentrés du club, le premier soir ? Tu t'en souviens ?

— Je veux, oui !

— Tu n'aurais pas vu quelqu'un rôder du côté de l'appartement de Lèn ?

— Dame, si ! a-t-il répondu, fier comme un paon.

Oh, bon sang !

— Le type en question, il ne portait pas un blouson en cuir comme ceux du gang des loups-garous, par hasard ?

Il a eu l'air stupéfait.

— Ben si. C'était celui qui vous avait attaquée au bar. Je l'ai vu quand le videur l'a jeté dehors. Ses potes sont venus l'retrouver, là, derrière, et ils ont parlé de c'qui s'était passé à l'intérieur. C'est comme ça qu'j'ai su. M'sieur Éric m'avait dit de pas vous approcher quand il y avait du monde, alors j'étais pas entré dans le club. Mais j'veus ai suivie jusqu'à l'appartement, dans l'pick-up. J'parie qu'vous saviez même pas qu'j'étais à l'arrière.

— Non, c'est vrai. Je ne me suis pas doutée une seconde que tu étais dans le plateau du pick-up de Lèn. Drôlement futé de ta part, Bubba ! Maintenant, dis-moi, lorsque tu as repéré le loup-garou, après, qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il était en train d'trifouiller la serrure de l'appartement quand j'suis arrivé derrière lui. Moins une, et il m'échappait. J'aurais pas pu entrer, vous comprenez.

— Qu'est-ce que tu as fait, alors ?

— J'lui ai tordu l'cou et j'l'ai fourré dans le placard. J'avais pas l'temps d'le planquer ailleurs, et j'me suis dit que m'sieur Éric et vous, vous sauriez bien quoi en faire.

Tout simplement. Il suffisait de poser la bonne question à la bonne personne, et l'énigme sur laquelle on avait tous calé était résolue.

Comment se faisait-il que nous n'y ayons pas pensé ? On ne pouvait pas donner un ordre à Bubba et le laisser se débrouiller tout seul en espérant qu'il l'adapterait aux circonstances. En outre, il était fort possible qu'en tuant Jerry Falcon, il m'ait sauvé la vie. Ma chambre était sans doute le premier endroit où le loup-garou se serait caché. Et j'étais si fatiguée, en rentrant me coucher ce soir-là, que je ne me serais probablement aperçue de rien. Je n'aurais jamais pu réagir à temps.

Tel un spectateur assistant à un match de tennis, Pam avait suivi la conversation en nous regardant tour à tour, une question écrite en gros dans les prunelles. Je lui ai fait discrètement signe que je lui expliquerais tout plus tard. Puis j'ai adressé un large sourire à Bubba et je l'ai félicité :

— Éric sera très content quand il saura ça.

Et voir la tête de Lèn, lorsque je lui apprendrais le fin mot de l'histoire, vaudrait sans doute le déplacement.

Bubba s'est subitement détendu. Il m'a rendu mon sourire, en retroussant un peu la lèvre supérieure, avec ce petit côté mauvais garçon qui avait fait craquer ses millions de fans.

— J'suis bien content aussi, mam'zelle Sookie, m'a-t-il répondu. Euh... vous auriez pas un peu de sang ? J'ai vachement soif.

— Bien sûr.

Pam s'est montrée assez aimable pour aller lui chercher une bouteille de PurSang. Bubba a bu une grande rasade.

— C'est pas aussi bon qu'du sang d'chat, a-t-il commenté. Mais c'est vachement bon quand même. Merci. Merci bien.

CHAPITRE 15

Quelle charmante petite soirée en perspective : votre serveuse préférée, flanquée de quatre vampires (avec Bill et Éric, venus séparément, mais arrivés pratiquement ensemble, ça faisait le compte) !

Bill a insisté pour me tresser les cheveux, histoire de bien montrer à quel point il était familier des lieux, j'imagine. Il est immédiatement allé dans la salle de bains de ma chambre chercher ma brosse et la boîte qui renfermait toutes mes barrettes, mes élastiques et autres accessoires du même genre. Il m'a aidée à m'asseoir confortablement sur le canapé, le dos calé contre l'accoudoir, les jambes allongées, et il a pris place derrière moi pour me coiffer. J'avais toujours aimé ce petit rituel entre nous. Ça me détendait en rentrant du boulot. Mais ça me rappelait aussi d'autres soirées qui avaient commencé comme ça et s'étaient terminées... chaudement. Et je ne doute pas une seconde que Bill en ait été lui aussi tout à fait conscient.

Éric observait la scène avec un air d'étudiant prenant des notes en vue d'un futur examen. Quant à Pam, elle affichait un petit sourire goguenard. Tout juste si elle ne ricanait pas ouvertement. Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'ils fichaient tous dans mon salon et pourquoi ils n'en avaient pas marre d'être là, en pareille compagnie (la leur et la mienne). Mais qu'est-ce qu'ils attendaient ? Ils avaient fait leur B. A., ils pouvaient s'en aller. Moins d'un quart d'heure après leur arrivée, je me sentais déjà envahie. Je n'avais qu'une envie : me retrouver seule chez moi. Dire que, une heure plus tôt, je me plaignais de ma solitude !

Bubba a été le premier à partir. Il avait hâte d'aller «chasser ». J'ai préféré ne pas trop m'appesantir sur ce que ça signifiait. Après son départ, j'ai enfin pu raconter aux autres ce qui était vraiment arrivé à Jerry Falcon.

En apprenant que les consignes qu'il avait lui-même données à Bubba avaient provoqué la mort de Jerry Falcon, Éric n'a pas semblé

plus contrarié que ça. Pour ma part, je m'étais déjà fait une raison. Après tout, s'il s'agissait de choisir entre Jerry Falcon et moi, eh bien... je votais pour moi sans hésitation. Bill, lui, n'avait qu'un regret : celui de ne pas l'avoir exécuté de ses propres mains. Quant à Pam, elle trouvait toute l'histoire franchement hilarante.

— Qu'il t'ait suivie jusqu'à Jackson alors que les ordres qu'il avait reçus se limitaient à une nuit de surveillance ici, qu'il ait continué à jouer son rôle de garde du corps coûte que coûte, ce n'est pas très vampiresque, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est un vaillant petit soldat ! a-t-elle commenté.

— Il aurait quand même mieux valu qu'il dise à Sookie ce qu'il avait fait et pourquoi il l'avait fait, a déclaré Éric.

— Oui, il aurait au moins pu me laisser un petit mot, ai-je dit d'un ton sarcastique. Ça m'aurait moins traumatisée que d'ouvrir ce placard et de me retrouver avec un cadavre sur les bras !

Pam hennissait de rire. J'avais vraiment l'art et la manière de chatouiller son sens de l'humour. Génial !

— J'imagine ta tête, a-t-elle gloussé. Le lycanthrope et toi obligés de cacher le corps ! Oh ! C'est à mourir de rire.

— Dommage que je n'aie pas su ça quand Lèn est venu, cet après-midi, ai-je soupiré.

J'avais fermé les yeux sous l'effet relaxant du délicat brossage de Bill, mais le brusque silence qui a suivi a eu sur moi un effet encore plus souverain. Un vrai bonheur ! Enfin, j'allais pouvoir m'amuser un peu, moi aussi.

— Léonard Herveaux est venu ici ? a grommelé Éric.

— Oui, il m'a rapporté ma valise. Il est resté une petite heure pour me tenir compagnie et m'aider à faire quelques trucs. Vu l'état lamentable dans lequel il m'a trouvée, il s'est sans doute senti obligé...

Quand j'ai soulevé les paupières, Bill avait déjà cessé de me coiffer. Le regard de Pam a croisé le mien. Elle m'a fait un clin d'œil. Je lui ai adressé un petit sourire en coin. C'est ça, la solidarité féminine.

— Au fait, j'ai défait tes bagages et rangé tes affaires pour toi, Sookie, m'a annoncé Pam d'un ton doux. Où as-tu trouvé ce superbe châle noir en velours frappé ?

J'ai pincé les lèvres pour ne pas rire.

— Eh bien, celui que je portais a été abîmé Chez Betty, et Lèn est gentiment allé m'en acheter un autre. Il me l'a offert au moment où je m'habillais pour sortir, le deuxième soir. Il m'a dit qu'il se sentait responsable de ce qui était arrivé au premier. Debbie l'avait brûlé avec une cigarette.

J'étais d'ailleurs ravie d'apprendre que je n'avais pas perdu ma belle étoile. La dernière fois que je l'avais vue, c'était sur le siège avant

de la Lincoln, juste avant de me retrouver enfermée dans le coffre. Depuis, je l'avais quelque peu oubliée.

— Il a bon goût, pour un loup-garou, a-t-elle concédé. Tu me le prêteras, si je t'emprunte ta robe rouge ?

J'ignorais que Pam et moi en étions à nous échanger nos fringues (stupéfiant, quand on y pense, une si belle amitié entre une vampire et une misérable humaine), mais j'ai répondu sans hésiter :

— Bien sûr.

Peu de temps après, elle prenait congé.

— Je crois que je vais rentrer à travers bois, a-t-elle nonchalamment annoncé. La nuit est belle. J'ai envie d'en profiter.

— Tu vas rentrer à pied jusqu'à Shreveport ? J'étais sidérée.

— Oh ! Ce ne sera pas la première fois, m'a-t-elle assuré. J'ai une jolie foulée. Au fait, Bill, la reine a appelé au Croquemitaine pour savoir pourquoi tu ne lui avais pas remis ton travail en temps et en heure. Elle a dit qu'elle essayait de te joindre en vain depuis plusieurs nuits.

Bill a recommencé à me brosser les cheveux.

— Je la rappellerai plus tard, de chez moi, a-t-il répondu. Elle sera sans doute heureuse d'apprendre que j'ai fini.

— Tu as failli tout perdre, Bill, a soudain grondé Eric.

Pam et moi nous sommes regardées, interloquées. Après avoir jeté un coup d'œil à Bill et à son patron, Pam a filé sans demander son reste. Ça m'a un peu inquiétée.

— Oui, j'en suis parfaitement conscient.

La voix de Bill ne m'avait jamais paru aussi glaciale. Celle d'Éric, au contraire, sentait le soufre, l'explosion imminente.

— Comment as-tu pu être assez stupide pour te remettre avec ce démon en jupons ? a craché Éric.

Soudain, j'en ai eu assez.

— Hé, les gars ! Je suis là, au cas où vous l'auriez oublié.

Pour toute réponse, ils m'ont fusillée du regard. Ils paraissaient bel et bien décidés à crever l'abcès. Je me suis dit que, si c'était ce qu'ils voulaient, ce n'était pas moi qui allais les en empêcher, mais ils devraient faire ça ailleurs. J'aurais bien voulu remercier Éric avant qu'il parte, pour le gravier. Cependant, le moment me semblait mal choisi.

— Bon, ai-je repris d'un ton résolu. J'avais espéré ne pas en arriver là, mais puisque c'est comme ça... Bill, je te retire l'autorisation d'entrer chez moi.

Ma brosse toujours à la main, Bill a commencé à reculer vers la porte, une expression d'incrédulité sur le visage. Éric lui a lancé un regard triomphant.

— Éric... ai-je enchaîné.

Son sourire satisfait s'est immédiatement évanoui.

— ... je te retire l'autorisation d'entrer chez moi. À son tour, il a franchi le seuil et descendu les marches de la véranda à reculons. La porte a claqué derrière eux.

Je suis restée assise sur le canapé. J'éprouvais un incroyable soulagement. Enfin, le silence ! Et, tout à coup, j'ai réalisé que le programme informatique que la reine de Louisiane désirait si ardemment, ce programme qui avait causé tant de souffrances et était à l'origine de ma rupture avec Bill, ce programme qui recensait les coordonnées de tous les vampires répertoriés sur cette terre était... enfermé chez moi !

Chez moi où ni Éric, ni Bill, ni même la reine de Louisiane, toute reine qu'elle était, ne pouvaient mettre les pieds sans mon consentement.

Ça faisait des siècles que je n'avais pas ri comme ça.

[1] Victoire nordiste lors de la guerre de Sécession (9 juillet 1863) (N.d.T)